

ARCANES



PHILIP K. DICK

l'homme dont toutes les
dents étaient exactement
semblables

ÉDITIONS JOELLE LOSFELD

PHILIP K. DICK

L'homme dont toutes les dents étaient exactement semblables

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR Jean-Paul GRATIAS



ARCANES
ÉDITIONS JOËLLE LOSFELD

Titre original :
The Man Whose Teeth Were All Exactly Alike

© 1984 by the Estate of Philip K. Dick.
© Terrain Vague pour la traduction française, 1989
© Éditions Joëlle Losfeld, Mango Littérature, 2000
© Éditions Gallimard, pour la présente édition, 2004

ISBN : 2-84412-029-6

1

Écartant à coups de pied cailloux et feuilles mortes, le réparateur de la Compagnie des eaux de Marin Ouest dégagea la canalisation, découvrant la fuite par la même occasion. C'était un camion du comté qui, en effectuant une marche arrière, avait brisé le tuyau sous son poids. La semaine précédente, le véhicule avait amené chaque jour une équipe chargée d'élaguer les cyprès tout le long de la route. Les cantonniers s'étaient chargés eux-mêmes d'avertir la compagnie des eaux. Ils avaient téléphoné au siège central, à Carquinez, depuis la caserne des pompiers.

Bien que cet incident l'ait obligé à faire un trajet d'une trentaine de kilomètres, le réparateur n'en tenait pas rigueur au chauffeur du camion. Les conduites d'eau étaient anciennes, fragiles. Une fois par semaine, au moins, une nouvelle fuite était signalée ; parfois, c'était une vache qui passait son sabot à travers le tuyau, ou bien une racine en perforait la paroi.

À de nombreuses reprises, le réparateur avait répété aux abonnés, d'un bout à l'autre du circuit de distribution, que les canalisations avaient besoin d'être remplacées. Il ne faisait pas mystère de son opinion sur le sujet. Il affirmait également que le propriétaire de la compagnie devrait installer une pompe d'appoint, en été, quand la pression tombait au plus bas. Il le lui avait d'ailleurs expliqué en personne. Mais la Compagnie des eaux ne rapportait pas le moindre bénéfice ; l'homme qui la possédait perdait de l'argent chaque année, et il aurait bien voulu la revendre. Il consacrait le moins d'argent possible aux frais d'entretien.

Le réparateur escalada le remblai. Il avait trouvé la fuite ; une tache sombre s'étalait entre deux cyprès. Mais rien ne

pressait.

Un bruit de voix lui parvint à travers les arbres, des voix d'enfants. Il aperçut un groupe de jeunes élèves, emmenés par un homme qui leur parlait tout en gesticulant. Le réparateur reconnut M. Wharton, le maître d'école. La classe de cours moyen effectuait une sortie éducative. Près de la route, sur le bas-côté, une *station-wagon* était garée non loin du camion de la compagnie des eaux. M. Wharton et ses élèves suivaient le chemin que le réparateur avait lui-même emprunté, et les deux hommes se retrouvèrent bientôt face à face.

— Encore une fuite, annonça le réparateur.

— Oui. Ça ne m'étonne pas, répliqua M. Wharton.

— Vous les emmenez aux carrières de pierre à chaux ?

Les carrières se trouvaient à cinq cents mètres de la route, au bout du chemin. Chaque année – le réparateur le savait – M. Wharton y conduisait sa classe de cours moyen.

— Comme tous les ans à cette époque, répondit M. Wharton avec un sourire.

La marche à pied lui avait donné des couleurs ; son visage rond et juvénile était tout rouge, et son front luisait de transpiration.

— Ne laissez pas les gosses piétiner la canalisation, conseilla le réparateur.

Ils s'esclaffèrent de concert, à l'idée que les vieilles tubulures en fonte étaient pourries au point de céder sous les pas de quelques écoliers. Mais ce n'était peut-être pas si drôle, après tout. Les deux hommes retrouvèrent leur sérieux, tandis que les enfants se promenaient parmi les arbres, bavardant par petits groupes, ou se bombardaient de pommes de pin en poussant des cris.

— Bob Morse prétend que l'eau est contaminée. Et vous, qu'est-ce que vous en pensez ? demanda M. Wharton.

— Ça ne fait aucun doute. Elle l'est sûrement.

Constatant que le réparateur gardait son calme, M. Wharton poursuivit :

— Parfois, elle est tellement boueuse qu'on ne voit plus le fond de la cuvette des toilettes. Elle tache la porcelaine.

— Ça, expliqua le réparateur, c'est surtout dû à la rouille des

canalisations. Je suis certain qu'il n'y a pas de quoi s'inquiéter...

Il gratta la terre du bout de sa chaussure. Les deux hommes fixaient le sol.

— ... Ce qui me tracasse beaucoup plus, reprit-il, ce sont les infiltrations en provenance des fosses septiques, qui pénètrent dans les tuyaux. Dans la région, il n'y a pas un seul puits qui ne soit contaminé. Et ceux qui prétendent le contraire sont des menteurs.

M. Wharton hocha la tête.

— Ne creusez jamais un puits par ici, conseilla le réparateur. Je connais beaucoup de gens qui n'étaient pas contents de l'eau de la compagnie, à cause de la rouille qui la rend boueuse. Alors, ils ont percé des puits, et ils ont trouvé de l'eau bien claire qui a l'air tout ce qu'il y a de plus pur. Mais cette eau-là, elle est dix fois plus polluée que l'autre. Avec celle de la compagnie, la seule contamination qu'on peut craindre – je ne vous parle pas de son aspect, ce n'est pas ça qui compte, mais la seule pollution à redouter, c'est celle qui vient des infiltrations. Et croyez-moi, ça prend un sacré bout de temps, même avec ces bon Dieu de vieilles canalisations pourries.

Emporté par son sujet, il commençait à s'échauffer. Sa voix avait monté d'un ton.

— Je vois, acquiesça M. Wharton.

Ils firent un bout de chemin ensemble, suivis par les enfants.

— Une belle journée, sans un souffle de vent, dit M. Wharton.

— Il fait plus frais, ici, commenta le réparateur. On est plus près de la côte. J'arrive de San Rafael. Là-bas, on crève de chaleur.

— Bon sang, je ne supporte pas cette chaleur sèche qui règne dans la vallée, ajouta M. Wharton.

Les deux hommes avaient l'habitude d'échanger constamment ce genre de considérations, avec tous ceux, ou presque, qu'ils rencontraient au cours d'une journée. Parfois, la conversation portait sur les médicaments prescrits par le Dr Terance, et sur les remèdes que le pharmacien de Carquinez donnait aux gens qui n'avaient pas les moyens de consulter le médecin. Le Dr Terance était un homme jeune, toujours très

affairé ; il se déplaçait dans une Chrysler neuve, et il ne restait jamais dans la région pendant le week-end. Si un accident de la route se produisait à ce moment-là, les blessés jouaient de malchance. Il fallait les transporter jusqu'à Mill Valley, de l'autre côté du mont Tamalpais.

— Bon, dit M. Wharton. On va aller au cimetière, maintenant.

— Comment ? fit le réparateur.

— Notre prochaine étape, c'est le cimetière. Vous ne saviez pas qu'il y avait un petit cimetière près d'ici ? J'emmène toujours ma classe le visiter. On y trouve des pierres tombales vieilles de cent cinquante ans.

Pour Wharton, l'histoire de la région justifiait, à elle seule, qu'on eût envie d'y vivre. Tous les propriétaires de ranches collectionnaient les pointes de flèches, les alènes, les hachettes confectionnées par les Indiens. M. Wharton lui-même possédait une vaste collection de pointes de flèches et de lances en obsidienne, un matériau très dur d'un noir luisant. Chaque pièce était soigneusement étiquetée et montée, et l'ensemble, présenté sous verre, était conservé dans le hall d'entrée de l'école, où les parents en visite pouvaient le contempler.

À bien des égards, M. Wharton passait dans la région pour un véritable expert en objets de fabrication indienne. Abonné à *Scientific American*, il élevait des serpents chez lui – dans son bureau, qui abritait aussi ses collections de roches, de fossiles divers, de coquilles de natices, de déjections fossilisées de vers de sable, et d'œufs de requin. De toutes ses possessions, celle qui avait le plus de valeur à ses yeux était son trilobite. Mais pour les démonstrations spectaculaires, qu'elles soient destinées à ses élèves ou à ses visiteurs, rien ne valait ses roches radioactives : à la lumière d'une lampe à ultra-violets (M. Wharton en possédait une), les minéraux irradiaient toutes sortes de couleurs. Si quelqu'un trouvait un caillou, une plante ou un œuf d'oiseau d'aspect étrange, ou quelque chose qui ressemblait à un fossile ou à un objet de fabrication indienne, M. Wharton était aussitôt consulté. Presque à chaque fois, il pouvait dire si la découverte avait de l'intérêt.

Le petit cimetière, pratiquement abandonné aujourd'hui et

connu seulement de quelques adultes de la communauté, était sans aucun doute chargé d'histoire ; c'était là que reposaient les membres des vieilles familles de pionniers, aux noms suisses ou italiens, qui avaient été les premières à s'installer dans la région. Certaines pierres tombales s'étaient effondrées ; le terrain, miné par les taupes, était tout bosselé, et recouvert dans sa partie la plus élevée par des buissons de rosiers sauvages – la seule plante que les rongeurs n'avaient pas exterminée. Les tombes les plus anciennes étaient ornées de croix de bois, maladroitement gravées à la main ; certaines d'entre elles avaient disparu, englouties par les hautes herbes et la folle avoine.

De temps à autre, des visiteurs – venus de loin, sans doute – déposaient des fleurs sur les tombes. Chaque année, lorsqu'il y amenait sa classe, M. Wharton découvrait des verres à moutarde ou des pots à confiture disséminés çà et là, et contenant encore des fleurs desséchées, sinon de simples tiges dressées bien droites dans leur récipient, ou retombant tout autour du rebord.

Tandis que les écoliers suivaient le chemin menant au cimetière, une petite élève vint près de M. Wharton et se mit à lui parler. Après avoir abordé divers sujets en sautant du coq à l'âne, elle finit par lui demander, d'une voix hésitante, s'il croyait aux fantômes. Chaque année, au cours de cette même excursion, il se trouvait au moins un membre du groupe que la proximité des tombes rendait craintif. L'instituteur s'y était habitué ; ses réponses étaient prêtes.

S'adressant à l'ensemble de ses élèves, M. Wharton leur rappela qu'à l'école du dimanche – tous les enfants de la région y allaient – on leur parlait du paradis. Si les âmes des morts montaient au ciel, comment la terre pourrait-elle être hantée par des fantômes ? Il leur fit remarquer que l'âme, venant de Dieu – du moins, c'était ce qu'on leur enseignait – retournait tout naturellement à Lui. Il était aussi stupide de s'inquiéter des âmes des morts que de celles des êtres encore à naître, des générations futures.

Et, s'arrêtant de marcher, M. Wharton mit en avant un nouvel argument, un fait qui entraînait davantage dans le cadre de

son propre enseignement.

— Regardez, leur dit-il en montrant, autour d'eux, les arbres, les taillis, le sol lui-même. Ne considérez pas seulement les humains aujourd'hui morts, mais toutes les formes de vie qui, depuis des millions d'années, ont vu le jour et puis ont disparu. Où sont-elles passées ? Elles sont retournées au sein même de ce sol que nous piétinons maintenant. En fait, cette terre n'est pas autre chose qu'une couche dense, riche, d'où la vie nouvelle jaillit. Elle s'épanouit, puis finit par mourir et retourner à la poussière. Tout cela est parfaitement normal, immuable. Tous les organismes ayant cessé de vivre se sont mêlés les uns aux autres. Les bactéries, les plantes, les animaux, les hommes : c'est ça, le sol que nous foulons. C'est le passé. Et on n'aurait pas pu rêver meilleur système.

S'interrompant, M. Wharton montra à ses élèves un amas de compost, un entassement de feuilles en train de pourrir au pied d'un arbousier, recouvert d'une moisissure blanche semblable à de la craie. Plongeant les doigts dans l'amalgame de terre et de fibres végétales en décomposition, il fit voir à ses élèves à quel point ce mélange humide était riche et fertile ; il leur demanda de le sentir, de le toucher. L'homme, ajouta-t-il, subissait le même sort. Et ce processus s'était appliqué, aussi, à nos propres ancêtres. Comme les années passées, les explications rationnelles de M. Wharton rassurèrent les enfants. Leur appréhension s'évanouit ; les rires nerveux, les questions inquiètes cessèrent. Le maître d'école avait atteint son but : s'il les avait amenés ici, c'était bien pour leur rendre familière cette transformation logique, ce cycle de la vie en perpétuel changement qui les concernait, eux aussi. N'ayez pas peur de la nature, leur dit-il. Et n'oubliez jamais que tout événement est naturel. En dehors de la nature, il n'y a rien. Et ainsi, à sa manière, sans rien réfuter de ce que les enfants avaient appris au catéchisme et à l'école du dimanche, M. Wharton endiguait leurs superstitions.

À force d'enseigner dans l'école primaire d'une petite communauté rurale, il avait acquis un tact certain. Les parents d'élèves auxquels il avait affaire étaient surtout des fermiers aux opinions traditionalistes, que ce fût en matière de religion, de

politique, ou de conceptions sociales. Dans sa classe, il avait des grands benêts de douze ans venant des ranches voisins, des quasi-demeurés à qui il pouvait à peine apprendre à lire. Tôt ou tard, ils retourneraient à la ferme pour y traire les vaches ; leur vie était tracée d'avance. Mais parmi ses élèves, M. Wharton avait aussi des enfants très éveillés, venus s'installer dans la région avec leur famille pour s'éloigner de la ville. Et des gosses pleins d'ambition, dont les pères étaient petits commerçants ou dentistes, ou exerçaient diverses professions libérales dans les environs. Il y avait même quelques enfants issus de familles très riches qui possédaient des maisons en bord de mer avec plage privée.

Devant eux, apparut le sommet des monuments funéraires les plus imposants du cimetière – les plus ornés, aussi.

Mais M. Wharton et son cours moyen ne s'intéressaient pas aux caveaux somptueux, à leurs hautes statues ; ils étaient venus pour fouiner parmi les tombes les plus anciennes : celles qui longeaient le pourtour du cimetière, et dont quelques-unes se trouvaient même de l'autre côté de la clôture en bois. Ces vieilles pierres tombales, de dimensions modestes, avaient-elles glissé le long de la pente, franchissant l'enceinte du cimetière pour échouer dans le pâturage de la ferme des McRae ? Ou bien, quand la clôture avait été construite, les ouvriers avaient-ils négligé ces tombes si modestes qu'on les voyait à peine ?

Devançant ses élèves, M. Wharton ouvrit la barrière en bois, sous l'œil attentif de quelques vaches que l'obstacle empêchait de pénétrer dans le cimetière.

Déjà, plusieurs garçons s'étaient précipités vers la première tombe, et s'écriaient en désignant la date gravée dans la pierre :

— 1884 ! Regardez, M. Wharton !

Dans sa voiture, Leo Runcible, l'agent immobilier, emmenait un couple âgé sur la route du plateau. À voix basse, les deux vieillards se plaignaient du vent, de l'humidité ; ils pensaient que le climat, ici, ne serait pas aussi sain qu'à l'intérieur des terres. Trop de fougères, avait fait remarquer le vieil homme tandis qu'ils se dirigeaient vers une maison à visiter. Un bref instant, il avait émergé de sa sénilité pour faire cette remarque

judicieuse : là où poussait la fougère régnait une humidité constante.

— En fait, avait répliqué Runcible, ce n'est pas un problème, et je vais vous dire pourquoi : tout simplement parce que, dans vos prix, je peux vous trouver plusieurs maisons en excellent état, construites en pleine campagne, sur des terrains bien secs.

Et c'est pourquoi ils allaient, maintenant, visiter ces maisons.

Mais, bien sûr, c'étaient de simples fermes, totalement dépourvues du moindre charme, au contraire des villas élégantes que Runcible venait de leur montrer sur le versant est de la crête de Bolinas. Et elles n'étaient pas très présentables. L'agent immobilier le savait bien. Il ne se faisait pas d'illusions : aux yeux du vieux couple, les fermes ne seraient rien d'autre que des bicoques sales et délabrées. Elles avaient été construites à même le sol, sans fondations, par des cantonniers, des ouvriers des minoteries. Des gens sans aucun goût. Runcible n'aimait pas les faire visiter ; il évitait, si possible, de se charger de leur vente. Enfin, bon sang, pensa-t-il, vous avez l'intention de vous planter au milieu de la cour, au coucher du soleil, pour que le vent et le brouillard vous tombent dessus ? Ou bien vous resterez à l'intérieur, pour profiter du chauffage ? Tout en conduisant, il reformula cette idée dans sa tête, sachant très bien que le vieux couple n'achèterait pas une de ces cabanes à lapin. S'il devait leur vendre quelque chose, ce serait du côté de Bolinas, à flanc de colline ; une maison aux murs crépis ou recouverts de tuiles. Pas un clapier en planches peintes en blanc.

— Ces maisons que vous allez nous montrer, dit le vieil homme, est-ce qu'il y a beaucoup de terrain autour ?

— Non, répondit Runcible. Mais si vous voulez mon avis, le plus sage, pour vous, c'est de ne *pas* avoir beaucoup de terrain.

Les deux vieillards l'écoutaient religieusement, impressionnés par sa force de conviction.

— Quand on prend de l'âge, poursuivit-il, on a envie de profiter de l'existence. Pas de s'échiner à entretenir quatre hectares de terrain, parce que le comté exige un débroussaillage complet chaque année pour éviter les risques d'incendie. Je vais vous dire une chose : il y a une liste de plus

de quarante espèces de mauvaises herbes que le comté vous interdit de laisser pousser. Vous devez être capable de les reconnaître toutes. Et, croyez-moi, vous avez tout intérêt à ce qu'on n'en trouve pas chez vous, sinon, on vous fera payer une sacrée amende.

— Pourquoi l'administration fait-elle autant d'histoires ? demanda la vieille dame.

— Cela représente un danger pour le bétail, dit Runcible. Vous verrez la liste affichée à la poste. Celle des herbes nocives. Elles se répandent partout.

Les maisons qu'il allait leur montrer étaient disséminées le long de plusieurs routes départementales, dans un périmètre où toutes étaient visibles depuis n'importe laquelle d'entre elles. Dans la cour de quelques-unes, étaient empilées des carcasses de voitures rongées de rouille ; c'est avec colère que Runcible remarquait ce détail à chaque fois qu'il passait dans les parages. Mais, maintenant, il existait une loi, dans l'État de Californie... Il se dit qu'il devrait peut-être écrire à la police de la route, ou aux autorités de San Rafael, en leur donnant le nom des contrevenants. Il n'y a pas mieux pour faire chuter le prix des propriétés, pensa-t-il. Mais tous ces ploucs n'ont aucun respect pour leurs voisins.

— Dans quelle branche êtes-vous ? demanda-t-il au vieil homme.

— Je suis à la retraite, maintenant. J'étais dans la banque. Pendant de nombreuses années, j'ai travaillé pour l'American Trust Company, et chez Crocker, aussi.

Ses clients potentiels avaient spécifié qu'ils ne voulaient pas dépenser plus de neuf mille dollars, mais Runcible estimait qu'il pourrait les pousser jusqu'à dix mille, ou même dix mille cinq cents. Il était tout content, parce qu'il avait plusieurs maisons à vendre dans cet ordre de prix. Et le beau temps était de la partie. En été, les visites se passaient toujours mieux ; le sol était sec, la température agréable.

Sur leur droite défilaient des champs de couleur bistre. La voiture franchit un pont qui enjambait un cours d'eau envahi de roseaux.

— Comment est équipée la région ? demanda Mme Ditters. Il

n'y a pas de gaz naturel, n'est-ce pas ?

— Non, répondit Runcible. On utilise le gaz butane. L'électricité est fournie par la PGE, et l'eau courante par la Compagnie des eaux de Marin Ouest, dont le siège se trouve à Carquinez.

— Le ramassage des ordures ? dit le vieil homme.

— Chaque semaine. De même que l'entretien des fosses septiques.

— C'est vrai, dit la vieille dame. Il n'y a pas de tout-à-l'égout, par ici.

— On est à la campagne, fit Runcible. Mais rappelez-vous : pas d'impôts locaux à payer. Et vous avez une excellente caserne de pompiers à Carquinez, un shérif adjoint, un médecin, un dentiste, des épiceries, des drugstores, un bureau de poste – tout ce qu'il vous faut. Voulez-vous pouvoir vous rendre en ville à pied, ou préférez-vous prendre votre voiture ?

Les Diters étaient arrivés à l'agence immobilière Runcible dans une vieille Packard noire, très bien entretenue.

— Nous pourrions faire les courses en voiture à San Rafael, une fois par semaine, répondit M. Diters. Cela reviendrait moins cher, il me semble, que de nous ravitailler sur place.

— Attendez une minute, intervint Runcible. En êtes-vous bien sûr ?

Il n'avait jamais aimé cette attitude qui consistait, par principe, à aller porter sa clientèle ailleurs, hors de la région, en défavorisant les commerçants locaux. Ces gens-là sont vos voisins, pensa-t-il. Ou ils le seront. Et il y a le prix de l'essence. Sans oublier le temps nécessaire pour franchir le mont Tamalpais. Une expédition d'une journée entière.

— ... Vous trouverez ici tout ce dont vous aurez besoin, ajouta Runcible. À des prix raisonnables. Et je vais vous dire une chose : si vous n'avez jamais vécu dans une petite communauté auparavant, vous allez découvrir quelque chose de merveilleux. Ici, les commerçants garantissent ce qu'ils vendent. Ils ne peuvent pas faire autrement. Ils savent que vous êtes appelés à vous revoir ; peut-être que votre gosse et le leur font partie de la même troupe de scouts. Et même si vous n'avez pas d'enfants, il est probable que vous connaissez tous les membres de la

communauté : au cas où vous auriez à vous plaindre d'un commerçant du coin, ça ne tarderait pas de se savoir. Pensez-y. Le service qu'on vous offre est toujours chaleureux ; c'est comme au bon vieux temps. On a des rapports directs avec les gens.

Tout en parlant, Runcible quitta la départementale pour engager la voiture dans un chemin de terre en pente. En face d'eux, derrière un rideau de bambou, se trouvait la maison des Peterson. Des enfants sales jouaient dans les débris qui débordaient d'une poubelle.

— Évidemment, ajouta l'agent immobilier, nous ne sommes pas dans le secteur le plus reluisant de la communauté. Par ici, la plupart des chefs de famille travaillent à mi-temps comme ouvriers agricoles. Mais ce sont de braves gens, honnêtes.

Arrêtant la voiture, il ouvrit la portière. Mme Peterson était sortie sur la véranda. La maison, construite sur un seul niveau, ne comptait que quatre pièces. La propriétaire adressa un signe de la main à Runcible, qui le lui rendit. Un chien apparut et se mit à aboyer.

Sans descendre de voiture, M. Deters commenta :

— Je ne crois pas que cette maison nous conviendrait.

— Non, renchérit sa femme.

De toute évidence, ils n'avaient même pas envie de la visiter ; ils voulaient repartir.

— Le prix est raisonnable, insista Runcible qui savourait la situation.

C'est vous qui avez eu l'idée de venir ici, ajouta-t-il intérieurement. Quand je vous aurai fait faire le tour de ce trou à rats, vous serez heureux d'acheter une villa à flanc de colline.

— C'est tellement nu, dit Mme Deters.

Compatissant, Runcible reconnut :

— On s'y sent un peu seul, au début. Mais on s'habitue. Les gens sont gentils. Toujours prêts à vous donner un coup de main. Personne ne ferme sa porte à clé.

Il lança le moteur et reprit la route. Reconnaissants, les deux vieillards acquiescèrent d'un signe de tête.

Runcible lui-même ignorait tout de la région quand il s'y était installé. Avant la Seconde Guerre mondiale, il avait habité

à Los Angeles. Il s'était engagé dans la Marine en 1940, et en 1944, il commandait un chasseur de sous-marins qui opérait au large des côtes australiennes. Ce fut cette année-là qu'il connut son heure de gloire ; pour reprendre ses propres termes, il était « le seul Juif au monde qui ait coulé un sous-marin japonais le jour de Yom Kippour ». Après la guerre, il s'était lancé dans l'immobilier, avec un associé, à San Francisco. En 1955, il avait acheté une résidence secondaire à Carquinez ; il voulait être près de la mer. Aussitôt, il avait fondé un cercle nautique – en fait, il avait relancé un ancien cercle qui avait peu à peu cessé toute activité. En 1957 – cela faisait trois ans, maintenant – il avait installé ses bureaux à Carquinez. Son seul rival était un autochtone apathique et indolent, un certain Thomas, qui vendait des propriétés et plaçait des assurances à Carquinez depuis trente-cinq ans sans aucune concurrence, et qui, selon Runcible, ne tarderait pas à mourir. Thomas avait encore pour clients les plus anciens habitants de la ville, lorsque ceux-ci désiraient vendre leur maison ou en acheter une autre. Mais tous les nouveaux venus dans la région, jeunes ou vieux, s'adressaient à l'agence immobilière Runcible.

Ses annonces publicitaires dans les journaux de San Rafael avaient attiré beaucoup d'acheteurs qui, sans elles, n'auraient jamais entendu parler de Carquinez, située un peu au nord de Bolinas sur la côte du Pacifique, et coupée du reste du comté de Marin par le mont Tamalpais. À une certaine époque, personne n'aurait songé habiter à l'ouest de la montagne tout en continuant à travailler à San Francisco ou dans la partie plane du comté. Mais les routes s'amélioraient, et les voitures aussi. Et, au fil des mois, de plus en plus de gens venaient s'installer dans le comté de Marin. Les grandes villes étaient déjà surpeuplées, et les prix de l'immobilier grimpaient sans cesse.

— Comme ils sont beaux, ces arbres..., dit Mme Diters.

Ils roulaient de nouveau dans la forêt.

— ... C'est bien agréable de retrouver un peu de fraîcheur, après tout ce soleil.

Le long de la route avançait un groupe d'enfants, conduits par un homme que Runcible reconnut. Son propre fils faisait partie du groupe, son petit Jerome, âgé de neuf ans. Par

prudence, l'instituteur, M. Wharton, fit signe à ses élèves de s'écarter de la route ; les enfants s'arrêtèrent sur le talus herbeux. Certains d'entre eux, reconnaissant la Studebaker, saluèrent Runcible au passage. Il vit le visage de son fils s'éclairer d'un sourire, et Jerome agita le bras.

— Ils font une excursion, expliqua Runcible aux Diters. C'est la classe de cours moyen de notre école communale.

Il éprouva un sentiment de fierté, une certaine satisfaction en voyant toutes ces mains qui le saluaient, le sourire de son fils, puis, quand M. Wharton le reconnut, le signe de tête de l'instituteur.

Quand vous aurez vécu ici un certain temps, pensa Runcible, ils vous salueront de la même façon, vous aussi. C'est ça qui vous ferait plaisir, à deux vieux citadins fragiles et solitaires comme vous, à la fin de votre vie, alors que vous ne rêvez plus que d'une seule chose : trouver un endroit où vous vous sentirez à l'aise, en sécurité, où votre présence sera acceptée.

Je vous rendrais un fier service, se dit-il, en vous aidant à vous établir ici, dans cette région où tout le monde connaît tout le monde. Longuement, mais d'un geste sobre, Runcible rendit son salut au cours moyen de l'école communale de Carquinez, et les Diters fixèrent leur regard sur lui. Quelle convoitise, dans ces yeux. Quelle envie.

C'est à ce moment-là qu'il sut avec certitude qu'il leur vendrait une maison. Peut-être même aujourd'hui. C'était dans la poche.

2

Arrivé à la porte de l'atelier du rez-de-chaussée, Walter Dombrosio posa par terre ses bidons de peinture. Puis, s'adressant aux deux ouvriers qui travaillaient sur le tour à bois, il demanda :

— Vous suivez le match ? Willy vient de prendre une gamelle, à l'instant même.

Planté au milieu de la pièce avec sa pelle remplie de copeaux, le balayeur fit observer :

— De toute façon, les Giants ont déjà marqué.

— Il est vraiment sensationnel, ce nouveau deuxième-but, déclara l'un des ouvriers.

Ils avaient lancé le tour à bois ; son ronflement aigu mit fin à la discussion. Dombrosio et le balayeur patientèrent un moment, puis, quand le vacarme cessa, la conversation reprit.

— Bon sang, vous voulez que je vous dise, reprit Dombrosio, moi, j'en serais mort de honte de m'étaler comme ça devant quarante mille spectateurs.

Il ne s'intéressait pas vraiment au base-ball, mais il se sentait obligé de glisser quelques mots sur la partie quand il descendait à l'atelier ; pour leur montrer que, lui aussi, il écoutait le match à la radio. Qu'il était semblable à eux, en dépit du fait qu'il travaillait au premier et qu'il portait un costume et une cravate.

— Willy en fait trop, ajouta Dombrosio. Il suffit de le regarder pour comprendre que ça existe, les gens qui en font trop.

L'ouvrier hocha la tête, mais une nouvelle fois le tour démarra. Ils se moquaient complètement de ses opinions. Sentant le rouge lui monter aux joues, Dombrosio reprit ses bidons de peinture et se dirigea vers l'escalier. Quelque peu

mortifié, il remonta au premier.

Là-haut, à l'étage, le plafond se perdait parmi les poutres, et l'éclairage était assuré par des lampadaires au néon. Le soleil n'entrait pas ici, alors que l'atelier laissait pénétrer la lumière du jour. Il faisait froid dans cette pièce, dont les angles restaient plongés dans l'ombre... Les panneaux d'isolant en fibre de verre empêchaient les sons de se répercuter entre les murs du local, et lui donnaient une touche de modernisme, de bon goût. Une équipe de concepteurs comme la leur, qui dessinait de nouveaux emballages pour des marques de riz et de bière, avait certainement les moyens de soigner le décor dans lequel elle travaillait. Même ici, dans un entrepôt des quais de San Francisco. Les poutres apparentes... Tout cela cadrait admirablement bien. À l'entrée, le bureau de la réception. Et un éventail complet d'échantillons : *leurs* articles.

Dombrosio avait effectué lui-même les travaux d'isolation et de peinture. Curieusement, la fibre de verre diffusait de telle façon le bruit de la machine à écrire électrique de la réceptionniste, que personne ne pouvait deviner la surface réelle du local. Les sons paraissaient s'estomper. Mais, en réalité, le siège de la Lausch Company était de dimensions modestes. Des portes dont on aurait pu croire qu'elles donnaient accès à des laboratoires s'ouvraient en fait sur de simples débarras.

Portant toujours ses bidons de peinture, Dombrosio pénétra dans la zone interdite où les nouveaux emballages étaient conçus. Même cette pièce-là, la plus vaste de toutes, n'était pas plus grande qu'un salon de thé, et remplie par des bureaux : ceux des concepteurs, au nombre de trois, chacun possédant sa table à dessin.

L'homme assis à la première d'entre elles avait l'air de quelqu'un qui a renoncé à prendre ses responsabilités ; il disparaissait presque derrière les boîtes de bière Lucky Lager empilées devant lui. Posées verticalement, les boîtes paraissaient pleines. Et les opercules en métal luisant n'avaient pas été percés.

— Salut, Walt, lança Bob Fox en lui adressant un sourire. (Soulevant une boîte de bière, il la tendit à Dombrosio.) Trinque

avec moi.

Les boîtes, bien sûr, étaient en plâtre. Dombrosio en accepta une ; lourde, inerte, elle perdait tout son réalisme une fois en main. Seul son aspect visuel était convaincant, mais cela suffisait. Sur une photo, ou l'étagère du magasin d'épicerie qu'ils avaient reconstitué, l'objet paraîtrait authentique. C'est sur lui que les dirigeants de la Lucky Lager Company fonderaient leur décision, le moment venu, quand il s'agirait pour eux d'accepter ou de refuser ce nouveau type de conditionnement.

Portant la boîte factice à ses lèvres, Dombrosio se joignit à Fox pour accomplir un rituel devenu, pour eux, une habitude : mimer l'absorption du contenu, imaginaire, des emballages qu'ils concevaient. Certains jours, c'était de la bière ; parfois, ils avalaient des aliments invisibles (céréales, crème glacée, légumes surgelés), ou fumaient des cigarettes qui n'existaient pas. Une fois, ils avaient même offert à la réceptionniste une paire de bas nylon immatérielle. Le royaume des faux-semblants...

— Elle n'est pas trop tiède à ton goût, j'espère ? s'enquit Fox, en montrant les boîtes de bière. Il y en a d'autres dans le réfrigérateur, si tu préfères.

— Non, merci, répondit Dombrosio. Celle-ci est parfaite.

Emportant la boîte factice, il traversa machinalement la pièce vers sa propre table à dessin.

— Ma création... dit Fox, lui emboîtant le pas pour récupérer l'objet.

Dombrosio le lui rendit, s'assit à sa table, et reprit une fois de plus son travail au stade auquel il l'avait laissé.

— Qu'est-ce que c'est, ce truc que tu prépares ? demanda Fox.

Tendant le bras, il s'empara d'un moule en plâtre, en deux parties, qu'il examina en connaisseur.

— Je n'avais pas encore vu ce projet, commenta-t-il. Ce n'est pas le butoir de pare-chocs destiné à la petite voiture française ?

— Non, fit Dombrosio en récupérant le moule. C'est une bricole à laquelle je travaille à mes moments perdus. Un gag, expliqua-t-il.

— Ah, dit Fox, hochant la tête d'un air entendu. C'est encore un de tes fameux canulars.

Un autre dessinateur, Pete Quinn, s'était arrêté momentanément.

Fox s'adressa à lui :

— Tu te souviens du gag de Walter, à propos de Henry Ford ?

Puis il enchaîna sur le récit des blagues d'étudiant de Dombrosio.

À cette époque, dans les années quarante, Dombrosio connaissait plusieurs ingénieurs, plus âgés que lui, qui travaillaient chez Ford, à Dearborn. À ce moment-là, Dombrosio avait un atelier, chez lui, dans son garage, et il s'était confectionné un costume. D'abord, un masque en caoutchouc qui lui faisait un visage verdâtre, cadavérique : dents protubérantes, joues creuses, cheveux moussus dégoulinant sur le front. Puis une redingote passée, une canne, des guêtres, des chaussures noires. Cherchant son chemin à tâtons, il s'était introduit tour à tour chez chacun des ingénieurs qui l'avaient pris, l'espace d'un court instant de terreur absolue, pour le véritable Henry Ford en personne, fraîchement sorti de sa tombe.

De ce simple passe-temps, Dombrosio avait fait son métier.

— J'aurais aimé voir la tête de ces types, conclut Fox, quand Walt a frappé à leur porte et qu'il est entré, la bave aux lèvres, en marmonnant et en tâtonnant de la canne autour de lui comme un aveugle.

Il rit, et Quinn l'imita.

— Qu'est-ce que tu as fait d'autre, comme blagues ? demanda Quinn.

C'était le dernier arrivé parmi les concepteurs. Il ne travaillait là que depuis un mois environ.

— Bon sang, répondit Dombrosio, j'en ai fait tellement que j'en ai oublié pas mal. Le gag de Ford, ce n'était rien du tout. Je vais t'en raconter un autre qui était vraiment gratiné.

Le canular en question avait été particulièrement cruel, et Dombrosio en était conscient. Quand il le racontait, il altérait les faits de façon à le rendre beaucoup plus drôle, beaucoup plus original ; il en faisait une anecdote cocasse. En l'écoutant, ses

deux collègues affichaient à présent un sourire admiratif, qui incitait Dombrosio à rajouter à son récit de nouvelles fioritures. Il se surprit à gesticuler, ses mains découpant l'espace pour donner corps à sa description ; le fameux canular prenait du volume sous leurs yeux à tous.

Quand il eut fini, et que Fox et Quinn eurent quitté la pièce, Dombrosio resta assis à sa table de travail, seul, et se sentit déprimé.

Avant tout, il eut honte d'avoir embelli l'histoire. Pendant toute la durée du récit, il s'était laissé emporter par l'euphorie du moment. Mais maintenant qu'il se retrouvait seul, il n'y avait plus, pour le protéger, cette excitation communicative, cette importance donnée à son propre rôle. D'abord – d'un simple point de vue pratique – il courait le risque de passer pour un hâbleur. Peut-être, parmi les autres employés de la Lausch Company, avait-il déjà cette réputation. Ses collègues s'esclaffaient en entendant ses histoires, mais dès qu'ils sortaient de son champ de vision, ils échangeaient des clins d'œil et disaient de lui ce que Dombrosio avait entendu sur le compte d'autres types dans son genre : qu'on ne pouvait jamais les croire sur parole. Et, bien sûr, c'était important qu'on vous accorde du crédit, particulièrement en matière de véracité.

Quelqu'un qui ne disait pas la vérité était sans doute incapable de la reconnaître, songea Dombrosio. C'est le raisonnement que devaient tenir ses collègues à son sujet, en évoquant ses histoires. Et dans son travail, être capable de distinguer les faits de la fiction était d'une importance considérable sur le plan économique – du moins, par extension.

Assis à sa table, il tenta – comme il le faisait souvent – de se mettre à leur place, d'imaginer quelle image ils avaient de lui. Un type plutôt grand, certainement, au front proéminent, dont les cheveux commençaient à se clairsemer. Des lunettes trop sombres, à la monture trop lourde, qui lui faisaient une tête en forme de « double coupole », comme disait sa femme. Le physique d'un universitaire, en un certain sens ; un regard intense, une expression inquiète.

Repoussant sa chaise, il jeta un coup d'œil autour de lui pour vérifier que personne ne l'observait. C'était le cas. Alors,

prudemment, il glissa sa main sous sa ceinture, et la plongea dans son pantalon. C'était devenu une habitude, depuis quelques mois : il se palpait le bas-ventre dès qu'un élancement douloureux mobilisait son attention. Quelques instants plus tôt, en portant ses bidons de peinture, il avait ressenti cette vieille douleur une fois de plus. À présent, il fallait qu'il se rende compte ; il ne pouvait pas résister.

Non, il ne sentait aucune protubérance. Il ne trouvait pas cette boursoufflure à la consistance de cire molle du côté de l'aîne. Il caressa la zone familière, éprouvant de la répugnance au contact de sa propre chair. Il se livrait à contrecœur à ce genre d'examen, mais c'était tellement nécessaire... Et si, un jour, après une douleur, il découvrait réellement un renflement à cet endroit, comme cela lui était arrivé bien des années auparavant ? Que faire, alors ? Se résoudre, finalement, à une opération ?

La hernie avait probablement disparu. Mais ce n'était pas absolument certain. Et, même si elle était guérie, il était possible qu'elle réapparaisse. Un effort trop violent pouvait la faire ressurgir ; il suffirait qu'il porte des canons trop lourds, qu'il lève les bras pour visser une ampoule... et la déchirure tant redoutée se produirait une seconde fois – l'obligeant, de nouveau, à porter un bandage pendant des années, ou... à subir enfin l'opération prévue de longue date et sans cesse remise à plus tard.

Mais cela comportait un risque, un risque terrible : l'intervention pouvait le rendre stérile. Lui, qui n'avait pas encore d'enfant ; stérile avant même d'avoir commencé à procréer.

Tandis qu'il restait assis là, perplexe, à se masser le bas-ventre, il eut conscience d'un mouvement soudain à la limite de son champ de vision. Quelqu'un s'approchait de son bureau. Dombrosio ôta vivement la main de son pantalon, mais au même moment une silhouette se matérialisa devant lui, s'arrêtant net alors que sa main réapparaissait. Se sachant surpris, il se sentit terriblement coupable, aussi honteux qu'un enfant pris en faute... et par une femme, qui plus est. Le rouge aux joues, il détourna la tête, apercevant à peine, du coin de

l'œil, un manteau, un sac à main, une femme élégante aux cheveux courts – et il comprit soudain qu'il s'agissait de son épouse. Sherry était venue au bureau ; elle était là. Relevant la tête, Dombrosio découvrit qu'elle le regardait fixement. Son sentiment de culpabilité s'aggrava encore ; il eut la certitude que cela se lisait sur son visage.

— Que faisais-tu ? demanda Sherry.

— Rien, répondit-il.

— C'est à ça que vous passez vos journées, vous les hommes, quand vous êtes au bureau ?

Tête baissée, Dombrosio restait assis, ouvrant ses mains et les joignant tour à tour.

— Je suis passée pour faire encaisser un chèque, annonça gaiement Sherry. Je vais aller chez le coiffeur avant de déjeuner.

— Comment es-tu venue en ville ?

Naturellement, Dombrosio avait pris la voiture pour se rendre à son travail. Et en ce moment même, elle se trouvait au garage pour une révision ; elle ne serait pas en état de rouler de nouveau avant ce soir.

— C'est Dolly Fergesson qui m'a déposée.

S'asseyant, Sherry ouvrit son sac, sortit son chéquier et son stylo, et commença à rédiger un chèque.

— Tu as fait tout ce chemin uniquement pour aller chez le coiffeur ?

— Oui, c'est ça.

Elle lui passa le chèque et commença à ranger son chéquier et son stylo dans son sac à main.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut le donner, dit Dombrosio. Apporte-le à la comptabilité. J'ai du travail.

— Tu ne faisais rien quand je suis arrivée, dit Sherry. Écoute, je suis pressée.

Elle le regarda droit dans les yeux, calmement, sans ciller.

Finalement, Dombrosio tendit la main et accepta le chèque.

— Merci, fit Sherry.

Quelques minutes plus tard, dans le bureau, Dombrosio attendait que le comptable lui apporte l'argent. D'où il se trouvait, il voyait encore Sherry. Elle passait d'une table à l'autre, bavardant avec les concepteurs. Ici, tout le monde la

connaissait, bien sûr ; on lui adressait de grands sourires. À présent, elle examinait les différents projets en cours d'élaboration.

S'ils savaient quel genre de femme est Sherry, en réalité, pensa Dombrosio, ils garderaient leurs réalisations pour eux.

Elle va vous voler vos idées. C'est exactement ce que vous redoutez constamment : qu'un espion s'introduise dans la place. Ensuite, elle ira faire du porte-à-porte pour revendre vos petits secrets.

Sa femme et ses collègues avaient l'air tellement heureux de se trouver ensemble... Sherry s'intégrait si aisément au groupe ; assise sur le rebord d'un bureau, elle avait beaucoup d'allure avec ses sandales et ses boucles d'oreilles de fabrication artisanale. Son tailleur de laine marron lui donnait une telle assurance...

Se dépêchant de la rejoindre, Dombrosio vint se poster entre Sherry et Quinn. Ils examinaient un dessin exécuté par Quinn, et ils ne s'aperçurent ni l'un ni l'autre de sa présence. Apparemment, Sherry avait remarqué un détail qui la chiffonnait. Quinn fronçait les sourcils. C'est elle qui va te dire ce qui ne colle pas, pensa-t-il.

À voix haute, il annonça :

— Elle va t'arranger ça, fais-lui confiance.

Dombrosio avait dit ces mots sur le ton de la plaisanterie ; Sherry et Quinn sourirent tous les deux. Mais Quinn continua d'examiner son dessin.

— Sherry a étudié les beaux-arts à la fac pendant un an, expliqua Dombrosio.

— Trois ans, rectifia calmement Sherry.

— Oh, excuse-moi, fit-il avec emphase.

— Et, ajouta-t-elle, tu oublies mes créations.

— Tes quoi ?

— Mes mobiles.

Se tournant vers Quinn, Dombrosio expliqua :

— Du bois flotté.

— Et mes articles en cuir, dit Sherry. Et mes bijoux artisanaux. Que je fabrique toujours, car j'ai réussi à ne jamais y renoncer complètement. En dépit de tout.

— En dépit du fait que tu restes à la maison ? fit Dombrosio ; que tu n’as rien à faire de la sainte journée ? Et toute la vie devant toi ?

— Vous verrez, quand vous aurez des gosses, murmura Quinn.

— Ce n’est pas pour demain, commenta Sherry.

Lançant un clin d’œil à Quinn, Dombrosio ajouta :

— J’aimerais bien la voir travailler sur un tour électrique. Tu sais ce qu’elle ferait ? Je peux te le dire ; elle trouverait le moyen de se transpercer la main.

Tendant le bras, il saisit la main droite de sa femme ; mais, d’un geste très énergique, Sherry l’arracha à son étreinte... Dombrosio vit ses doigts lisses aux ongles verts lui échapper.

— Du vert... dit-il. (Puis, se tournant vers Quinn :) On n’avait pas fait, un jour, une vitrine avec un mannequin de femme aux ongles verts et... Quoi d’autre, déjà ? Ah, oui, des cheveux gris métallisé. (Dombrosio s’esclaffa.) On aurait dit qu’elle avait quatre-vingts ans.

— Ça ne choque plus personne, aujourd’hui, déclara Sherry. (Se levant, elle prit son argent des mains de son mari.) Merci d’avoir encaissé mon chèque. À ce soir.

Elle se dirigea vers la porte, et Dombrosio lui emboîta le pas.

— À propos, fit-elle, s’arrêtant un moment, l’air songeur. Il y a quelque chose que je voulais te demander. Tu sais, le pré derrière la maison, là où se trouve la fosse septique... Un peu plus loin que la fosse, à l’endroit du patio. C’est grave s’il y a de l’eau qui remonte ? J’ai remarqué une flaque, ce matin, à peu près grande comme... (Sherry fit un geste vague.) Enfin, pas très étendue. Il y a de l’herbe verte qui pousse, donc la flaque d’eau doit se trouver là depuis au moins une semaine. C’est bien à cet endroit que passent les canalisations de drainage, non ? Ce doit être une résurgence en provenance des drains.

— Oui, confirma Dombrosio. Le trop-plein.

— C’est inquiétant ?

— Non. Ce genre de choses est tout à fait normal.

— Tu en es sûr ?

— Oui, fit Dombrosio.

— Ah, bon, dit Sherry. (Ses yeux gris bleu au regard vif se

fixèrent sur lui.) Tu sais, on devrait toujours se méfier des affirmations péremptoires, dans le monde où on vit.

Irrité, il expliqua :

— Quand un liquide s'écoule dans les drains, par exemple, quand tu prends un bain ou que tu te sers de la machine à laver...

— Je croyais que la machine recyclait son eau.

— Tôt ou tard, elle finit dans les drains. De toute évidence, cette flaque s'est formée à l'endroit où les canalisations sont le plus près de la surface du sol. Il est probable que la résurgence a toujours existé ; seulement, tu ne l'avais jamais remarquée auparavant.

— En hiver, ce sera pire.

— Bien sûr, confirma Dombrosio, s'efforçant de se montrer patient. Parce que le sol absorbera moins d'eau.

— Tu crois que je devrais appeler John Flores ?

C'était le spécialiste local des fosses septiques.

— Non, dit Dombrosio.

— Quelqu'un d'autre, alors ?

— Non.

Prenant un bloc-notes sur un bureau voisin, il griffonna un croquis avec son stylo.

— Tu ne comprends pas comment fonctionnent les drains ? Les déchets organiques arrivent dans la fosse septique ; là, les solides tombent au fond et les bactéries les attaquent. Les liquides passent à travers et ressortent de la fosse.

Suivant pas à pas l'élaboration du dessin, Sherry conclut :

— Puissamment raisonné. Mais j'ai appelé Arbath. L'entrepreneur qui a construit la maison.

Décontenancé, Dombrosio la regarda d'un air ébahi. Il ne savait plus quoi dire.

— Mais... qu'est-ce que ça signifie ? finit-il par demander. Quand l'as-tu appelé ? Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé avant ?

Sherry haussa les épaules.

— Tu étais parti travailler.

— Qu'a-t-il dit ?

— Que les drains ne devraient pas faire ça à cette période de l'année. C'est très mauvais signe. Il viendra demain matin, à la

première heure, pour se rendre compte par lui-même. On aura peut-être besoin de prolonger les conduites d'une quarantaine de mètres.

Sur le visage de Sherry, à présent, s'esquissait un petit sourire moqueur.

— Puisque tu lui as téléphoné, dit Dombrosio qui trouvait difficilement ses mots, pourquoi m'as-tu demandé si c'était grave ? Alors que tu connaissais déjà la réponse ? Et quel prix t'a-t-il annoncé ? À moins que tu ne te sois pas donné la peine de le lui demander ?

— Il faudra compter environ cinq dollars le mètre, annonça Sherry.

Dombrosio réfléchit un moment.

— Cela se monterait à deux cents dollars, en ce cas.

— C'est beaucoup, dit Sherry, mais je crois que nous allons sans doute être obligés de le faire, à ce qu'en dit Arbath.

Elle paraissait parfaitement calme.

D'une voix aussi assurée que possible, Dombrosio répondit :

— Nous... nous ne pouvons pas nous permettre de dépenser deux cents dollars pour des canalisations.

— J'en ai parlé franchement avec Arbath. Nous pouvons le payer en quatre versements. À supposer qu'on lui confie le travail. Mais j'ai appelé Flores aussi. Il me semble qu'on devrait demander autant de devis que possible.

— Tu aurais dû en discuter avec moi, insista Dombrosio d'une voix sourde. Tu aurais dû m'en parler d'abord, et j'aurais appelé Arbath ensuite ; c'est à moi de régler ce genre de problèmes, pas à toi. Je n'ai aucune envie de lâcher une telle somme. Je préfère embaucher quelques étudiants du coin. J'achèterai les tuyaux chez Grandi et j'irai chercher du gravier à Tocaloma, avec un camion-benne de location.

— Arbath a dit, expliqua Sherry, que si les drains fonctionnent mal, c'est sans doute parce qu'ils n'ont pas été installés correctement pour commencer. Il faut que ce soit fait dans les règles.

Jetant un coup d'œil à sa montre, elle fit brusquement volte-face et se dépêcha de gagner la sortie. Dombrosio aperçut Dolly Fergesson qui patientait dans le vestibule ; elle était, tout

comme Sherry, tirée à quatre épingles. Les deux jeunes femmes se faisaient une joie de passer la journée ensemble dans les magasins et de déjeuner au restaurant.

Tandis qu'il regardait sa femme s'éloigner, Quinn s'approcha de lui, son dessin à la main.

— Je ne vois pas ce qu'elle veut dire, fit-il, le front plissé, en tenant la feuille de papier devant lui.

— Ça t'énerve, hein ? Ne te laisse pas démoraliser par ce qu'elle t'a dit. C'est une artiste peintre frustrée. Tu connais le genre. Les femmes au foyer qui n'ont rien à faire de la journée – elles finissent par s'ennuyer. (Puis, brusquement, il eut honte de dire du mal de sa femme.) Elle a un sacré talent quand même, murmura-t-il. J'aimerais que tu voies certaines de ses toiles. Elle a fait une exposition, une fois, dans une boîte de nuit de Sausalito. (Elle aurait vraiment pu faire carrière, pensa-t-il.) Mais elle a décidé de se marier, ajouta-t-il. Plutôt que de continuer à peindre. Comme beaucoup de femmes.

Encore ébranlé par la visite de Sherry, Dombrosio retourna s'asseoir à son bureau. Deux cents dollars...

Il fut incapable de se remettre au travail avant un bon moment.

À cinq heures trente de l'après-midi, ce même jour, il levait la tête pour contempler son Alfa Romeo rouge, perchée sur le pont élévateur d'un garage glacial.

Et si cette révision devait me coûter un maximum ? se demanda-t-il. En plus des conduites de drainage. Le mécanicien s'était absenté ; il n'avait pas encore eu l'occasion de dire à Dombrosio quels travaux il avait effectués sur l'Alfa, ni même si ceux-ci étaient terminées.

Et si Charley ne pouvait pas finir avant six heures ? s'interrogea Dombrosio. Les mains dans les poches, il arpenta le plancher. Bon sang, et s'il a besoin de commander des pièces ? Comment est-ce que je vais pouvoir me débrouiller ? Comment je vais faire, même, pour rentrer à la maison ?

Ce n'était pas la première fois qu'il se retrouvait là, dans ce hangar vide et glacé, après une journée de travail, à contempler sa voiture en frissonnant de froid, tout en se demandant

combien cela allait lui coûter – puis, oubliant le prix, n’espérant rien d’autre que de la récupérer, priant seulement pour qu’elle reprenne la route comme avant.

Le mécanicien sortit des toilettes ; c’était un Noir grand et mince qui entretenait les voitures de Dombrosio depuis de nombreuses années. Sans un mot, Dombrosio le regarda fixement.

— C’est fait, annonça Chuck Halpin.

Intérieurement, Dombrosio se sentit soulagé d’un grand poids.

— Ça, alors ! s’exclama-t-il. C’est formidable. Qu’est-ce que vous avez trouvé ?

— Pas grand-chose. Seulement les vis platinées. Elles étaient encrassées.

S’agenouillant près du cric, Chuck commença à faire redescendre la voiture.

— Vous, au moins, on peut compter sur vous, fit Dombrosio.

— Un de ces jours, dit Chuck, je vous donnerai un jeu de clés, et vous pourrez faire le boulot vous-même. (Mais, manifestement, les paroles de Dombrosio lui avaient fait plaisir.) Avec moi, ajouta-t-il, votre voiture est toujours prête à temps. Enfin, presque toujours.

Un autre mécanicien s’approcha d’eux.

— Charley a dû traverser toute la ville pour aller chercher vos vis platinées, expliqua-t-il. (De la main, il montra la Cadillac 1949 de Chuck Halpin ; elle était garée, en prise, sur la rampe d’accès.) Il n’y a pas longtemps qu’il est revenu.

— On aurait pu se les faire livrer, dit Chuck, mais elles ne seraient probablement pas arrivées avant demain. (Comme Dombrosio s’apprêtait à l’interrompre, il se hâta d’ajouter :) On vous comptera les frais, ne vous inquiétez pas.

Prenant son crayon, il commença à rédiger la facture.

Au bout d’un moment, Dombrosio lui dit :

— Écoutez. J’aimerais que vous me rendiez un service. D’accord ?

Chuck Halpin leva la tête.

— Qu’est-ce que vous diriez de venir dîner à la maison, ce soir ? proposa Dombrosio. Je vous emmène et je vous

raccompagne ensuite. Vous pourrez conduire l'Alfa, si vous voulez. Vous vous rappelez, la dernière fois que je suis venu ? Vous avez dit que vous aimeriez l'essayer, un de ces jours.

Lentement, Halpin répondit :

— Je l'ai déjà conduite.

— Pour faire le tour du quartier, sans doute.

Halpin se gratta machinalement avec son crayon.

— Que dirait votre femme ? Vous êtes marié, non ?

— Je vais l'appeler, fit Dombrosio. (Passant devant Halpin, il ouvrit la porte du bureau.) D'accord ? Ça marche ?

À voix basse, Halpin répondit :

— Si vous êtes sûr que... que ça ne pose pas de problème...

— Parfait, fit Dombrosio.

Refermant la porte derrière lui, il s'assit devant le téléphone, décrocha et composa son numéro.

Bien sûr, Sherry n'était pas encore là ; elle devait se trouver sur la route du retour, avec Dolly. Mais cela n'avait pas d'importance. Pour lui, du moins. À ce moment précis, il se moquait complètement de l'opinion de sa femme. Au fond de lui, en fait, il savourait à l'avance la surprise de Sherry. Tant pis pour elle, pensa-t-il, si ça ne lui plaît pas. Il faudra bien qu'elle encaisse sans rien dire. Ça lui fera du bien. Dans la vie, on doit apprendre à faire face à ce genre de situations. Une parfaite maîtresse de maison est censée se montrer capable de recevoir n'importe qui.

Quand Dombrosio ressortit du bureau, il découvrit le mécanicien plongé dans ses pensées.

Levant les yeux vers lui, Chuck Halpin demanda :

— Écoutez, Walt. Est-ce qu'il y a des Noirs chez vous, dans votre ville ?

— Je n'en sais rien, fit Dombrosio.

Mais il le savait très bien. Il n'y en avait pas.

— Je ne voudrais pas faire chuter les prix de l'immobilier, dit Halpin. (Il sourit, et Dombrosio l'imita.) Bien sûr, il fera nuit, ajouta-t-il. Nous n'arriverons pas là-bas avant la nuit.

Dombrosio lui asséna une claque dans le dos ; il sentit la frêle ossature du Noir frémir sous le choc.

— Il ne faut pas attacher tant d'importance à l'opinion des

gens, déclara-t-il. Toutes ces histoires, c'est du passé. Enfin, regardez les clubs de base-ball, par exemple ; regardez les Giants, avec Willy Mays et ce nouveau premier but, et Sam Jones, et les autres.

Le mécanicien ne demanda pas à Dombrosio s'il avait pu joindre sa femme ; apparemment, il supposait que c'était chose faite. S'apprêtant à quitter le garage, il commença à retirer sa tenue de travail. Ses gestes étaient hésitants, mal synchronisés ; il lui fallut un temps fou pour déboutonner son bleu. Dombrosio alla s'installer dans l'Alfa pour l'attendre patiemment.

3

De la cuisine s'échappait un bruit que Léo Runcible connaissait bien. Le contenu d'une casserole, laissée sans surveillance sur un brûleur, commençait à se déshydrater. Bientôt, les aliments allaient se carboniser, et l'ustensile en inox – un article coûteux, à semelle de cuivre, appartenant à une série – deviendrait irrécupérable. Janet avait déjà abîmé la nouvelle bouilloire ; elle avait pour habitude de la remplir, de régler la cuisinière trop fort, puis, l'humeur rêveuse, d'aller prendre un long bain pendant lequel elle lisait un livre. Parfois, elle partait faire des courses en ville en oubliant sur le réchaud les œufs durs qu'elle avait commencé à faire cuire. Un jour, elle avait même oublié d'éteindre le gril du four mural. En rentrant chez lui, Runcible avait trouvé la maison envahie par une abominable odeur de bois carbonisé ; le mur lui-même avait commencé à brûler.

Il reposa son journal. Où était passée sa femme ? Un glaçon qui tinte dans un verre... Elle se préparait un cocktail. Se levant, Runcible traversa le salon et jeta un coup d'œil dans la salle à manger. Là, devant le buffet, Janet était profondément absorbée par la tâche délicate consistant à mélanger du sucre, de l'eau, et du bitter. D'où il se trouvait, Runcible se rendait bien compte que l'old-fashioned de Janet allait être trop doux ; l'intérieur du verre était tapissé de grains de sucre. Sans rien lui dire, il poursuivit son chemin et entra dans la cuisine.

Sur le réchaud, une mixture bouillonnait dans une petite casserole ; de grosses bulles crevaient la surface d'une couche pâteuse, semblable à de la lave, révélant le fond noirci du récipient métallique. Effectivement, le brûleur avait été réglé au maximum. Runcible en retira la casserole. La spirale de la

résistance électrique était dangereusement incandescente ; il coupa le courant. D'autres récipients, recouverts, avaient été écartés des brûleurs. La table était mise, et de toute évidence, le dîner était prêt. Comme d'habitude, Janet avait envie d'un dernier verre avant de passer à table. Elle repoussait le moment du repas, se gardant bien de prévenir son mari que tout était prêt, afin de pouvoir boire plus longtemps. Et s'il lui disait quoi que ce soit, s'il lui faisait remarquer qu'il mourait de faim, elle apporterait son verre à table pour le boire en mangeant – au lieu de prendre de l'eau ou du café.

— Qu'est-ce que c'est que cette sauce ? demanda Runcible en entrant de nouveau dans la salle à manger.

— C'est pour le chou-fleur, répondit Janet.

À présent, elle se versait une rasade de Cyrus Noble, le bourbon de mauvaise qualité qu'elle rapportait du marché. Elle lui sourit.

— Je prépare la sauce au fromage que tu aimes bien.

Sur le buffet, dans la flaque d'eau laissée par les glaçons, trônait le livre de cuisine de Janet, ouvert à la bonne page.

La maison tout entière bruissait de mille choses faites en dépit du bon sens ou complètement négligées. Depuis la salle à manger, par exemple, Runcible entendait fonctionner le jet d'eau dans le jardin ; Janet l'avait laissé tourner, oubliant complètement de l'arrêter. Et la corbeille à papiers du salon débordait d'enveloppes froissées ; elle ne l'avait pas vidée de toute la semaine. Que faisait-elle donc pendant la journée ? Elle jouait au Scrabble avec ses amies, sans aucun doute. À cinq heures, en rentrant chez lui, il avait trouvé le plateau de Scrabble sur la table basse.

— Est-ce que je peux t'aider ? demanda-t-il.

— Si tu... (Janet semblait avoir du mal à mettre de l'ordre dans ses idées.) Tu pourrais peut-être me couper du fromage.

Elle passa près de lui pour retourner à la cuisine. La casserole ôtée du brûleur ne retint pas son attention ; Janet ne sembla pas enregistrer le fait que son mari s'en était occupé à sa place.

— Tu es pressé de passer à table ? demanda-t-elle.

— Les Wilby viennent nous voir, ce soir, annonça Runcible.

— Tu m'en avais parlé ?

Il ne répondit pas. Planté au milieu de la cuisine, il promenait son regard çà et là, à la recherche de quelque chose à faire, d'un moyen quelconque d'accélérer le mouvement. Mais, en même temps, il voulait éviter de bousculer Janet.

S'il lui donnait le sentiment de faire pression sur elle, s'il la rendait nerveuse, Janet n'en deviendrait que plus inefficace. Elle casserait des choses. Et, en essayant de réparer les dégâts, en ramassant le verre brisé, en épongeant les éclaboussures, elle se mettrait en colère ; sans le moindre signe avant-coureur, sa nervosité se retournerait contre son mari, se transformant en ressentiment à son égard. Tout d'un coup, elle l'accuserait de la harceler. Et à partir de ce moment, elle refuserait de faire quoi que ce soit. Il se pourrait même qu'elle lâche son balai ou sa serpillière, ouvre la penderie, passe son manteau, et quitte la maison. À la nuit tombée, elle prendrait inmanquablement la voiture. Et Runcible se retrouverait seul dans une cuisine jonchée de débris, avec un repas à moitié cuit, sa femme envolée, et le dîner sur les bras. Il n'aurait plus qu'à terminer le travail lui-même.

Mais à partir de quel moment, au juste, faisait-on pression sur elle ? Dès que Janet avait bu deux ou trois verres, son jugement devenait flou. Elle pouvait ressentir comme une « pression » à peu près tout et n'importe quoi. Elle risquait de mal comprendre les mots qui lui étaient destinés, ou de leur attribuer un sens qu'on n'avait absolument pas voulu leur donner. Même à ce moment précis, le simple fait qu'il se trouve dans la cuisine... S'il fermait tel brûleur ou qu'il allumait tel autre ? Il avait pris sur lui d'arrêter la cuisson de la sauce ; ce simple détail pouvait suffire à tout déclencher. Il n'avait aucun moyen de savoir quelle quantité d'alcool Janet avait absorbée, et c'était important.

En pensant à tout cela, Runcible se sentit gagné, à son tour, par une certaine irritation. Il s'estimait victime d'une injustice. Pourquoi fallait-il qu'il marche sur des œufs dans sa propre maison ? Particulièrement le jour où des gens pour qui il avait de l'estime venaient lui rendre visite ? La moindre des choses aurait été qu'il puisse penser tranquillement à ses vieux amis,

les Wilby, au lieu de se voir contraint de mobiliser son attention sur cet éternel problème : l'effet néfaste de l'alcool sur la susceptibilité de Janet.

— Pourquoi tu ne dis rien ? demanda Janet derrière lui.

— Je veux que la soirée se passe le mieux possible pour Paul et Phyllis, répondit Runcible. Je souhaite que l'atmosphère soit agréable et détendue, pour qu'on puisse rester à bavarder tranquillement, sans le moindre risque de friction. Je n'ai aucune envie que tu te lances dans l'une de tes divagations interminables sur le premier sujet qui te passera par la tête.

— Mon chéri, tu ne comprends pas, dit-elle sans mauvaise humeur apparente. Quand j'ai bu un ou deux verres... (Elle lui sourit ; elle se tenait debout près de l'encadrement de la porte, et Runcible eut l'impression qu'elle vacillait un peu.) J'ai beau avoir tous les éléments pour m'exprimer clairement, on dirait que je n'arrive plus à les mettre vraiment en ordre.

— Eh bien, je te conseille d'avoir les idées en place, ce soir. Je suis fatigué, et Paul aura eu une longue route à faire pour venir jusqu'ici. (Il ajouta :) Comme tu le sais, si tout se passe bien, j'espère qu'ils finiront par s'installer par ici.

— Non, vraiment ? fit Janet en ouvrant de grands yeux.

— Je te l'ai déjà dit. Je t'ai expliqué qu'ils étaient intéressés par la maison des McGuffey.

Runcible se tut, tourna le dos à sa femme, et commença à tripoter les boutons du réchaud.

Lentement, Janet s'approcha de lui.

— Je te jure que je ne gâcherai pas ta soirée, dit-elle doucement, d'une voix pleine de conviction. Je sais à quel point ce serait catastrophique pour toi.

Runcible remarqua que Janet avait la larme à l'œil, et que sa main tremblait lorsqu'elle la posa sur son épaule. Rien de tel qu'une alcoolique sentimentale, pensa-t-il, pour vous empoisonner l'existence.

— J'aimerais simplement qu'on dîne tout de suite, dit-il. D'accord ?

Plus tard, après le repas, tandis qu'ils débarrassaient la table, Janet demanda si elle pourrait se retirer dès que les Wilby seraient arrivés. Elle voulait aller s'allonger dans sa chambre,

pour lire ou regarder la télévision. Tout était prêt : elle avait mis de l'eau à chauffer pour le café, sorti sa robe de chambre, ses lunettes, ses cigarettes, son briquet, son cendrier, le chauffage était branché dans la chambre, elle avait sa boîte de Kleenex et, bien sûr, son roman. Elle l'avait reçu la veille de leur club de livres.

— Ils font toute la route de Tiburon jusqu'ici, fit Runcible, et toi, tu vas dans ta chambre pour lire au lit. Te rends-tu compte que tu me prives totalement de ton aide au moment où j'ai besoin de toi ? Comment veux-tu, dans ces conditions, que je puisse faire mon travail ?

À ces mots, Janet blêmit. Pendant un an et demi, elle avait travaillé à l'agence de son mari. Elle tapait des lettres, elle répondait au téléphone, elle donnait les clés aux clients. Elle lui avait ainsi économisé le salaire d'une secrétaire. Mais elle n'avait pas supporté la tension nerveuse ; bientôt, elle avait eu des difficultés à dormir la nuit, et c'est à cette période que son penchant pour l'alcool était devenu incontrôlable. Auparavant, elle se contentait de boire comme lui, quelques verres entre amis ; un cocktail ou deux avant le dîner, un autre après le repas, sans plus. Parfois davantage, bien sûr, s'ils assistaient à une réception. Mais il y avait un an, environ, que Janet s'était mise à boire seule, pendant que son mari était au travail. Généralement, quand il rentrait à six heures, il la trouvait déjà passablement imbibée. Aider son mari dans son travail avait été une responsabilité trop lourde pour Janet, mais Runcible n'arrivait pas à comprendre pourquoi. Il ne lui avait jamais rien demandé de plus que d'accomplir des tâches secondaires, remplir des papiers, passer des coups de fil. En aucun cas, elle n'avait eu à prendre des initiatives. Mais il suffisait qu'elle remette un trousseau de clés à des clients pour que l'inquiétude la gagne. Comme si elle était persuadée qu'elle allait commettre une faute grave.

Peut-être, aussi, n'avait-elle aucune envie de l'aider ; c'est l'impression que Runcible avait eue depuis le début. Sans en être pleinement consciente, Janet n'admettait pas qu'on la mette à contribution, en exigeant d'elle du temps et des efforts. Elle pensait, d'une façon superficielle, qu'elle voulait aider son

mari. Et pourtant, elle ne l'aidait pas. Si elle y était vraiment décidée, se disait Runcible, qu'est-ce qui l'en empêchait ? Il devait bien exister une raison au fait qu'elle gâchait toujours tout. L'incompétence, chez une personne intelligente, cela n'a aucun sens, à moins qu'elle ait un motif particulier. Et ce motif, Runcible le discernait assez bien. Le désir de le contrarier, peut-être par jalousie. Elle enviait son dynamisme, ses capacités. Ou bien, comme la plupart des femmes, elle en voulait aux hommes en général. À tout cet univers masculin, dans lequel elle ne jouait aucun rôle.

Et si elle n'y jouait aucun rôle, à qui la faute ? Qui l'empêchait d'accomplir quoi que ce soit ? Le seul rôle qui lui convenait était peut-être celui de femme au foyer, de mère de famille. Quand on lui offrait une chance de participer, elle se dérobaît ; elle était incapable de la saisir. Ceci, pensa Runcible, en est un exemple de plus ; elle ne fait même pas l'effort – alors que ce serait la moindre des politesses – de veiller un moment pour recevoir Paul et Phyllis. De vieux amis, pourtant, et des clients potentiels, de surcroît.

— Enfin, bon sang, fit-il, tu sais ce que cela signifierait pour moi s'ils s'installaient ici.

— Oui, répondit Janet avec empressement. Tu aurais enfin quelqu'un à qui parler. Tu ne te sentiras pas si seul.

— Je ne me sens pas seul.

— Paul et toi, vous pourriez parler de bateaux.

Depuis des années, Paul Wilby pratiquait la navigation de plaisance. Il possédait un voilier de sept mètres de classe internationale avec lequel il participait à des régates. En fait, c'était au Yacht Club de Carquinez que Runcible avait fait sa connaissance. Mais là n'était pas la question. Pour parler de bateaux, Runcible n'avait besoin de faire venir personne de l'extérieur. La région tout entière était pleine de gens qui possédaient des sloops, des yawls, ou des dériveurs. Le littoral était constellé de résidences secondaires – villas de vacances ou petits bungalows pour le week-end. L'épicerie vendait des permis de pêche, des appâts et des hameçons. Le bureau de poste affichait les avis d'interdiction de consommation des fruits de mer. Même les voitures des environs étaient munies

d'attelage pour tirer les remorques à bateaux.

— Je me moque bien des bateaux, dit Runcible.

Depuis des années, Paul Wilby possédait, dans le sud du comté, une entreprise de construction florissante. Il avait travaillé avec quelques-uns des meilleurs architectes de la région, construit de belles maisons de quarante mille dollars dans les collines, et, de surcroît, il s'était lié d'amitié avec les promoteurs. Plusieurs des lotissements aménagés le long de la nationale 101 avaient été confiés à son entreprise.

— Je veux me lancer dans les affaires avec Paul, expliqua Runcible. Il reste encore beaucoup de terrain bon marché, par ici, mais il ne se vend que par gros morceaux. Cent et cent cinquante hectares.

Les petites parcelles étaient déjà vendues. Et aucun promoteur ne s'était présenté. Pour le moment. Ils n'avaient toujours pas franchi la montagne. Tôt ou tard, cela finirait par se produire ; les riches fermiers qui avaient de la terre à vendre trouveraient preneur. En ce moment même, Runcible le savait, le vieux Bob Hanson commençait à fureter çà et là, à la recherche d'un acheteur pour son ranch de Bear Mesa. En fait, Hanson avait passé au bulldozer cinq ou dix hectares de terrain raisonnablement plat, de part et d'autre d'une route entretenue par le comté, afin d'attirer les promoteurs. Pendant la journée, le vacarme du bulldozer parvenait jusqu'en ville, et tous les gens qui s'intéressaient à ces questions-là avaient déjà deviné ce qui se préparait.

Le terrain de Hanson, cependant, n'était pas donné. Le vieux Bob espérait bien en tirer, semblait-il, dans les quinze cents dollars l'heure. Ce qui voulait dire que son acquéreur aurait besoin de disposer d'environ vingt mille dollars. C'était une sacrée somme, et qui couvrirait seulement le prix du terrain lui-même. Pour en faire un lotissement, l'acheteur devait – selon les réglementations du comté – y tracer des routes. Et cela coûtait une fortune. À ce stade, bien sûr, les maisons elles-mêmes restaient encore à construire ; les routes ne servaient qu'à diviser le terrain en lots de, disons, trente mètres sur vingt. Chaque lot devait être accessible par la route, et une bonne partie de la propriété de Hanson était vallonnée. L'acquéreur se

devrait de posséder ses propres machines pour effectuer tous les travaux. S'il les confiait à un sous-traitant, il perdrait probablement de l'argent. Cela risquait de prendre des années pour vendre une cinquantaine d'hectares sous forme de lots. Et pour attirer les clients, il faudrait leur montrer une maison témoin et un devis de construction. En revanche, la propriété des Jancuzzi, par exemple...

Janet interrompit le cours de ses pensées.

— N'est-il pas vrai que... (Elle hésita.) On ne devrait jamais s'associer en affaires avec des amis, d'après ce qu'on dit.

— Pourquoi ? demanda Runcible.

— Parce que les affaires tuent l'amitié.

— Et pourquoi donc ?

D'une voix saccadée, Janet répondit :

— Parce que... Enfin, est-ce qu'il n'y a pas un conflit, tôt ou tard ? Le même danger guette un mari et sa femme quand ils essaient de faire fonctionner une entreprise ensemble. Souviens-toi de ce qui nous est arrivé en 57. (C'était l'année où Janet avait tenté de travailler à l'agence immobilière Runcible.) C'est ce qui se passe, aussi, quand un homme essaie d'apprendre à conduire à son épouse.

Sa voix s'estompa, et elle le regarda, pleine d'espoir.

— Pourquoi as-tu décidé d'aller te coucher, en vérité ? demanda Runcible, sur le ton d'un homme qui exige une réponse complète et sincère.

— Tu sais bien, dit Janet, que cela me met toujours très mal à l'aise de me retrouver dans la même pièce que Paul et Phyllis, après ce qui s'est passé ce fameux soir... (Elle parlait si bas que Runcible l'entendait à peine ; il dut se pencher vers elle – comme l'aurait fait, pensa-t-il, un vieux paysan dur d'oreille.) Cet horrible jeu, ajouta-t-elle. Ces espèces de devinettes...

C'était bien d'elle, de ruminer ce genre de choses. Quelques mois plus tôt, les Wilby et les Runcible s'étaient retrouvés dans une soirée à San Anselmo, chez l'une de leurs relations d'affaires. Janet avait trop bu, et quand son tour était venu de mimer un titre de livre, elle était restée toute bête, désespérée, battant des bras en sollicitant son équipe d'une façon stupide et plutôt gênante, jusqu'au moment où, son temps étant écoulé,

elle avait fini par se réfugier honteusement dans les profondeurs de son fauteuil.

— Personne ne se souvient plus de ça, dit Runcible. À part toi.

— J’y pense toujours, fit Janet. Même si j’avais été à jeun, même si j’avais eu des semaines pour me préparer, je me demande encore comme on peut mimer le *Dictionnaire analogique Roget*.

Le regard qu’elle fixa sur lui exprimait son impuissance.

— Tu fais semblant d’émettre un rot, expliqua Runcible. Puis tu jettes quelque chose.

— Et ensuite ?

— Je n’en sais rien. Mais je vais te dire une bonne chose. Si tu vas au lit, si tu n’es pas là pour accueillir les Wilby, je te le ferai payer jusqu’à la fin de tes jours.

Il y eut un silence.

Baissant la tête, Janet murmura :

— Je vais rester un moment. Mais franchement, je te le jure, je ne me sens pas très bien. Je crois que j’ai encore attrapé cette sacrée grippe. J’ai les mêmes courbatures que la première fois, à cet endroit, ajouta-t-elle en se massant les flancs.

En découvrant son expression, l’inquiétude que trahissait son regard, Runcible eut la certitude que Janet resterait debout. Elle avait peur de l’abandonner. Quelle que fût son désir d’aller se coucher, de se pelotonner au chaud sous les couvertures, avec son livre, en mangeant un artichaut vinaigrette, elle resterait au salon, à bavarder avec ses invités, en parfaite maîtresse de maison.

— Tu pourras parler de ton livre avec Phyllis, dit Runcible.

Se redressant, Janet déclara :

— Phyllis Wilby ne lit rien d’autre que des journaux à scandales dans les salons de beauté. De nos jours, plus personne ne lit de bons livres, sauf moi.

Pendant un moment, elle lui fit face d’un air de défi. Puis, peu à peu, elle se remit à débarrasser la table.

Lamentable, pensa Runcible. Pour elle, les inepties pornographiques que lui envoie son club, ce sont de « bons livres ». C’est vraiment le comble de la déchéance, de se vautrer

au lit pour manger un artichaut en lisant des histoires de vieillards lubriques qui sautent des petites filles. Et c'est grâce à des femmes comme elles que ces clubs de livres font fortune. En leur donnant le moyen de prendre leur pied par procuration, grâce à la lecture.

Traversant le salon, Runcible alla se planter devant la fenêtre, les mains dans les poches, pour surveiller la route au bas de la colline. Les lumières qui brillaient çà et là lui permettaient de situer les autres maisons dans l'obscurité. Quand la voiture des Wilby quitterait la route pour remonter l'allée jusqu'à la maison, les phares illumineraient le salon. La pente était assez raide. Et Paul prenait toujours beaucoup de temps pour se garer, afin d'être sûr de pouvoir repartir facilement. Parfois, quand il prenait congé, il était trop gris pour faire des manœuvres.

— Est-ce qu'ils ont les moyens d'acheter la maison des McGuffey ? demanda Janet depuis la cuisine.

— Écoute, dit Runcible, Paul a les moyens de s'offrir tout ce qu'il veut.

— Mais ce serait tellement grand... Surtout pour eux deux, sans enfants. Quand tu penses à toutes ces chambres... Deux étages et un rez-de-chaussée !

— La maison des McGuffey est la plus belle de la région. Quel qu'en soit le prix.

— Oh, fit Janet, et celle de Marston, alors ?

— Tu as l'intention d'en parler quand Paul et Phyllis seront là ?

— Je pense que tu ferais mieux d'attendre qu'ils aient visité la maison, pour savoir ce qu'ils en pensent. Je suis sûre qu'ils la trouveront trop grande.

— Ils l'ont déjà vue. Et elle n'est pas trop grande. Ils ont besoin de place pour recevoir des invités.

Janet sortit de la cuisine.

— Quand la leur as-tu montrée ?

— Le mois dernier.

— Quel prix leur as-tu indiqué ?

— Trente-deux mille dollars.

— Mais, s'étonna-t-elle, tu m'as dit que McGuffey en voulait

quarante-deux mille.

— Je me moque complètement des exigences de ce vieux schnoque.

— Mais c'est à ton agence qu'il a confié la vente de sa maison. Tu lui as promis...

Runcible intervint :

— Je lui ai promis d'obtenir le meilleur prix possible pour sa propriété. De toute façon, il ne peut pas en tirer quarante-deux mille. Il est beaucoup trop gourmand. Il n'a aucune idée des prix généralement pratiqués. Moi, je les connais. Ça fait partie de mon travail.

— Depuis combien de temps est-elle en vente ?

— Un mois, concéda Runcible.

— Et tu es déjà disposé à baisser le prix de dix mille dollars ? (Janet vint se planter devant lui.) C'est vraiment la somme que tu annonceras à un acheteur qui ne serait pas un ami ? À... n'importe qui ? Au premier client venu qui demanderait à visiter la propriété ?

Runcible haussa les épaules.

— C'est moche, dit Janet. Tu as l'exclusivité, sur cette maison, pour trois mois.

— Quatre.

— McGuffey est obligé de passer par toi pour la vendre. Et tu es prêt à la brader à un de tes amis pour beaucoup moins que...

— Est-ce que je t'explique comment préparer une sauce ? protesta-t-il d'un air gêné. Est-ce que je te donne des conseils pour choisir ta marque de lessive ?

— Espèce de salaud, fit Janet. Immonde crapule.

— Mais pourquoi ? demanda Runcible, abasourdi.

Sans répondre, Janet retourna à la cuisine. Il y eut un bruit d'assiettes entrechoquées. Puis Runcible l'entendit parler sèchement à Jerome, qui regardait la télévision dans sa chambre.

Dix minutes plus tard, une paire de phares balaya le plafond. Les Wilby étaient arrivés. Allumant l'éclairage extérieur, Runcible alla ouvrir la porte.

Tandis que Paul Wilby – un homme grand et fort – montait les marches en guidant sa femme, Runcible remarqua que son

invité paraissait soucieux. Paul et Phyllis parlaient à voix basse, comme repliés sur eux-mêmes, ne prêtant guère attention à lui.

— Bonsoir, fit Runcible.

— Salut, Léo, dit Paul en lui tendant une main puissante.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main pendant que Phyllis, accueillie par Janet, entra dans la maison.

— Que se passe-t-il, Paul ? demanda Runcible.

Refermant la porte derrière lui, Wilby s'approcha de sa femme et la débarrassa de son manteau, qu'il alla ranger dans la penderie.

— Rien, répondit-il. (Puis, tournant la tête :) Léo, est-ce qu'il y a des gens de couleur qui habitent par ici ?

— Non, fit Runcible. Absolument pas.

— Tu en es sûr ? insista Paul.

Phyllis, qui se tenait près de lui, demanda à son tour :

— Léo, se pourrait-il qu'une famille se soit installée récemment, dont vous n'auriez pas encore entendu parler ?

— Non, répéta Runcible. Dites-moi pourquoi vous me demandez ça.

S'installant sur le canapé, Paul posa ses mains sur ses genoux.

— Quand on monte la côte pour venir chez toi, commença-t-il, il y a une maison, sur la droite, tu sais, avec des treillis et un bouquet d'arbres.

— Ce doit être celle des Dombrosio, fit Janet.

— Je sais, dit Runcible. Je vois très bien de quelle maison il s'agit. Bon ; et alors ?

— La véranda était éclairée, poursuivit Paul, et on a vu un type de couleur qui était planté là.

— Il n'est pas possible qu'on se soit trompés, renchérit Phyllis. On est passés au ralenti pour être bien sûrs.

— Et après ? demanda Runcible.

— Il est rentré, dit Phyllis. Et on a continué notre chemin.

— Un joufflu bien bronzé, fit Paul. Tu vois ce que je veux dire – avec une peau luisante et noire comme du charbon.

— Les Dombrosio ne peuvent pas avoir vendu leur maison, affirma Janet. Ça m'étonnerait. (Se tournant vers son mari, elle lui lança :) Tu le saurais tout de suite. (Puis, s'adressant à Paul

et à Phyllis :) Léo est toujours au courant de ce genre de choses.

Runcible s'apprêta à prendre la parole, mais sa langue semblait vouloir lui jouer des tours. Elle avait triplé de volume ; elle lui emplissait toute la bouche. Il se contenta donc de s'éclaircir la gorge et de se frotter les mains. Les trois autres – sa femme tout autant que les Wilby – gardaient les yeux braqués sur lui.

— Je peux vous affirmer, dit-il d'une voix rauque, comme nouée, qu'aucun Noir n'habite dans les environs. Vous avez ma parole d'honneur.

— Était-il en visite chez les Dombrosio ? demanda Janet.

— C'est possible, fit Runcible, hochant la tête. Il s'agit peut-être d'un réparateur quelconque. Ou bien d'un ami à eux qui passait les voir.

— J'en doute, dit Janet. Jamais les Dombrosio ne recevraient un Noir chez eux.

Runcible ne voyait qu'elle. Il ne voyait plus les Wilby, ni la pièce aux meubles familiers, son propre salon.

— Tu en doutes ? répéta-t-il. J'aimerais bien savoir pourquoi. Et puis non, ne me dis rien. (Il l'arrêta d'un geste.) Je préfère que tu gardes ça pour toi. Paul, fit-il en se retournant vers Wilby, je peux te jurer que c'est vraiment l'endroit idéal pour élever tes enfants. Ici, personne ne voudrait recevoir un Noir à la maison, et si jamais quelqu'un vendait sa maison à des Noirs, alors... (Il s'interrompit, à bout de souffle. Son cœur commençait à peiner.) On peut dire la même chose à propos des Juifs, ajouta-t-il. Tu ne trouveras pas un seul Juif, par ici, pour déshonorer la rue où tu habites. Tu peux me croire. Pourquoi est-ce que tu ne t'installes pas à Carquinez ?

Interloqués, les autres le regardaient avec des yeux ronds.

— Tu es nazi ? demanda Runcible. Tu rêves d'un nouveau Dachau, ou de quelque chose dans ce genre ?

Ils le fixaient comme s'il avait perdu la tête, comme s'il avait la bave aux lèvres. Involontairement, Runcible s'essuya la bouche du dos de la main.

— Dis donc, fit Paul Wilby dont le visage s'empourprait. Ce n'est pas la peine de monter sur tes grands chevaux. Pas avec moi. Je viens de faire soixante kilomètres en voiture, mais je

serai très heureux de rentrer chez moi tout de suite, si c'est ce que tu veux.

— Tu ne peux pas rester, de toute façon, répliqua Runcible. Dans la maison d'un Juif.

— Qui parle de Juifs ? intervint Phyllis. Allons, Léo, ne le prenez pas comme ça.

— Mon chéri, commença Janet.

— Je suppose que la maison des McGuffey ne vous intéresse plus, dit Runcible aux Wilby, maintenant que vous avez aperçu un moricaud.

— Enfin, bon sang, explosa Paul, j'ai simplement demandé s'il y avait des gens de couleur dans cette ville. Ce n'est pas ce que j'ai demandé ? Qu'est-ce que cela a de si extraordinaire ? Et comme toujours, il faut que tu te lances dans un de tes foutus sermons...

— Je n'ai aucune envie de faire un sermon, déclara Runcible.

— Tu parles !

— De toute façon, reprit Runcible, je ne te vendrais pas la maison des McGuffey, et je vais te dire pourquoi. Je vais me faire un plaisir de te l'expliquer. J'en ai déjà eu largement ma dose, du fascisme ; je l'ai combattu, et j'ai pratiquement donné ma vie pour lui ; je veux dire, pour aider ceux qui voulaient le balayer à tout jamais...

Il sentit que ses oreilles le brûlaient ; elles devaient être écarlates. Phyllis laissa échapper un rire bref et haut perché. Quand il rouvrit la bouche, sa voix prit encore plus de volume ; il hurlait presque, à présent.

— ... Et pendant que tu profitais de la guerre pour te remplir les poches, moi, je risquais ma peau aux premières loges. Alors, je vais te dire ce que tu peux faire de ton argent. Compte sur moi, je vais te le dire.

D'une voix perçante, Phyllis Wilby l'apostropha :

— Comment osez-vous parler à mon mari sur ce ton ?

— Pendant la Seconde Guerre mondiale, j'ai combattu en France, fit Wilby, le visage fermé, les lèvres tremblantes.

— Allons-nous-en, dit Phyllis, se dirigeant vers la porte.

— N'oubliez pas votre manteau, fit Runcible en allant vers la penderie. Tenez.

Il leur tendit leurs deux manteaux en vrac.

S'adressant à Janet, Phyllis demanda :

— Il a bu ?

— Mon mari n'est pas ivre, répondit Janet. (Elle prit l'un des manteaux, le tendit à Phyllis, puis donna l'autre à Paul.) J'aimerais que vous partiez, ajouta-t-elle.

— Vous aussi ? fit Paul, manifestant sa stupéfaction, à sa manière, avec un temps de retard. Bon sang, il ne suffisait pas d'un seul, il faut que les *deux* soient comme ça. (Il secoua la tête.) On a fait tout ce chemin pour entendre les insultes d'une paire de timbrés.

Phyllis Wilby avait déjà ouvert la porte pour sortir sur la véranda. Tournant le dos à la maison, elle attendait que son mari la rejoigne.

— Viens, lança-t-elle. Nous perdons notre temps.

— Bonsoir, fit Janet d'une voix guindée, glaciale.

Elle conduisit Paul Wilby vers la porte ; il protesta, s'efforçant de rester dans la pièce, mais Janet le poussa sans ménagement sur la véranda, et tira la porte vers elle pour lui barrer le passage.

— Bonsoir, répéta-t-elle d'un ton presque enjoué.

Le sourire aux lèvres, elle referma la porte. Puis elle se tourna vers son mari. Runcible découvrit sur le visage de Janet une expression rigide, volontaire. Du même ton enjoué, elle déclara :

— Eh bien, pour une surprise, on peut dire que ce fut une surprise.

— Oui, acquiesça Runcible, hochant la tête.

Ils restèrent un moment sans rien dire. Puis ils entendirent les pas de Paul Wilby descendre les marches. Des portières claquèrent, et, finalement, un moteur démarra. La voiture descendit l'allée, puis il n'y eut plus un seul bruit – à part le ronronnement du réfrigérateur dans la cuisine.

— Eh bien... fit Runcible. On ne sait jamais ce que nous réserve la minute qui vient.

L'expression de Janet s'évanouit peu à peu et devint morne. Sa ténacité l'avait abandonnée. Elle n'avait duré que le temps exigé par la situation. À sa place, Runcible découvrit une

certaine timidité, une prise de conscience des conséquences possibles. Les conséquences... la perte d'une vente, la perte d'un ami de longue date...

— Je n'ai pas arrêté de te faire la leçon pour que tu les reçoives poliment, dit Runcible, et puis, regarde comment je me comporte quand ils arrivent.

— Tu crois qu'ils ont vraiment vu un Noir ? demanda Janet.

— J'en suis sûr. C'est tout à fait le genre de cet abruti de Dombrosio d'organiser une soirée interracial chez lui.

— Mais je connais très bien Sherry Dombrosio, dit Janet. Nous avons parlé de Marin City, des Noirs, et de leur arrivée en force dans le comté de Marin, et je sais ce qu'elle en pense. Je suis sûre qu'elle ne permettrait pas une chose pareille. Elle aurait trop peur de heurter les sensibilités des autres personnes qui vivent par ici.

— Je vais lui donner un coup de fil, dit Runcible.

Passant dans la chambre, il s'assit sur le lit et sortit l'annuaire du comté.

— Que vas-tu lui dire ? demanda Janet qui venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte.

— Je vais lui expliquer ce qu'il a fait en amenant un Noir ici. Non seulement il m'a coûté une vente, mais il a détruit une amitié vieille de dix ans à laquelle je tenais beaucoup. Je vais le lui dire ; il faut qu'il le sache.

Runcible commença à composer le numéro.

4

En ce début de matinée, Sherry Dombrosio marchait sur la route, les mains dans les poches de sa veste en daim bleu. Comme elle était chaussée de sandales, elle évitait de donner des coups de pied dans les cailloux. Un vent plutôt frais faisait onduler sa jupe, sa longue jupe sombre décorée à la main dont le motif avait été peint par une de ses amies, une artiste de Sausalito. Les sandales, elles aussi, étaient de fabrication artisanale ; Sherry les avait confectionnées elle-même plusieurs années auparavant. Elle possédait toujours ses outils pour travailler le cuir ; à Noël, elle fabriquait quelques objets – ceintures, sacs à main, portefeuilles – pour les amis les plus proches.

Sur sa droite, les pâturages descendaient en pente vers une gorge encaissée tapissée d'arbres. Un jeune veau paissait ; il avait une robe brun foncé, et son museau humide et rose luisait en effleurant l'herbe. Loin au-dessus de sa tête, Sherry aperçut un faucon, ou une buse, elle n'aurait su le dire. Il fallut que l'oiseau passe devant le soleil pour qu'elle remarque le rouge caractéristique des plumes du faucon. De temps à autre, par le passé, il lui était arrivé de voir un héron bleu dans le petit matin. Rien de tel aujourd'hui. Le chêne dans lequel vivait l'oiseau ne contenait qu'un nid détrempé. Le héron était parti passer la journée dans la lagune de Bolinas.

Dans le virage suivant, Sherry s'écarta de la chaussée recouverte de gravier pour laisser passer une camionnette en route vers la ville.

Le conducteur l'aurait sûrement emmenée, pensa-t-elle, si elle avait esquissé le moindre signe. L'homme qui conduisait, c'était M. Grimaldi, un ancien ingénieur des mines, aujourd'hui

retraité, dont la maison se trouvait encore plus haut que la leur, au bout de la route. M. Grimaldi faisait preuve de beaucoup de discernement, quand il s'agissait d'offrir à Sherry une place dans sa camionnette. Les jours de pluie, quand elle descendait péniblement en ville vêtue de son ciré jaune, de ses bottes en caoutchouc et de son chapeau imperméable, il s'arrêtait toujours, que Sherry lui fit signe ou non. Mais quand il faisait beau, comme aujourd'hui, il savait qu'elle prenait plaisir à marcher. Sur le chemin du retour, en revanche, quand elle était chargée de provisions, elle appréciait d'être transportée, par n'importe quel temps.

Le gravier crissa sous ses sandales quand elle regagna la chaussée. À droite, se trouvait la maison de Mme Pestolesi, avec sa haie d'herbe des pampas agitée par le vent. Puis commençait une descente assez raide, au bout de laquelle la petite route de campagne rejoignait la départementale. Il y avait une station d'essence Chevron au croisement.

Une saute de vent passa près de Sherry, faisant vibrer à sa façon si particulière l'herbe-qui-tremble qui poussait au bord de la route. Se penchant, la jeune femme en cassa un brin ; il continua à vibrer dans sa main. Comme des fils métalliques, pensa-t-elle. Cette plante miniature, originaire de Hong Kong, n'était pas une grande réussite du point de vue de la couleur. Il lui vint soudain à l'esprit qu'elle pourrait sécher cette herbe, la tremper dans un bocal rempli de couleur pour aquarelle, en utiliser peut-être une variété pour décorer la maison... Sherry s'était déjà amusée à teinter différentes espèces de plantes sauvages des environs. Le résultat était souvent original, voire étonnant, car la délicatesse, la complexité de ces plantes étaient impossibles à reproduire artificiellement. La couleur faisait ressortir une richesse qui existait à l'état brut sans qu'on la remarque.

Si j'avais un peu de bon sens, se dit Sherry, j'installerais mon chevalet au bord de cette route ; je peindrais cette station d'essence, la colline derrière elle, le bord de la lagune. Mais si je faisais ça... j'obtiendrais un paysage sans intérêt, comme tous ceux des peintres du dimanche. Un Winston Churchill, et même pas original.

Ce n'est pas parce qu'on est ému par la nature, pensa-t-elle, qu'on est forcément un artiste. Cela prouve seulement qu'on est sentimental.

Elle poursuivit donc sa route, à longues enjambées, et descendit la côte.

C'était un peu plus bas que Carquinez se révélait au regard : onze magasins alignés de part et d'autre de la grand-rue (cinq du côté gauche, six à droite), le plus imposant étant celui d'aliments pour animaux. Et c'était là que Sherry voulait aller ; elle élevait des poulets nains.

Un bruit de voiture, derrière elle, la fit s'écarter de la route une seconde fois. Une berline grise la dépassa ; Sherry reconnut la voiture des Runcible. Elle vit Janet Runcible qui se tenait toute raide derrière le volant, comme toujours, les yeux braqués droit devant elle, pareille à une petite vieille. Une dame grise dans une voiture grise, pensa Sherry. Et cela ne lui viendrait jamais à l'idée – à son mari non plus, d'ailleurs – de prendre quelqu'un en stop. En général, Léo Runcible passait devant les piétons sans ralentir, aussi distant qu'une statue, et c'est à peine s'il inclinait la tête.

Mais aujourd'hui la voiture grise ralentissait et s'arrêtait.

Pour moi ? se demanda Sherry. Elle poursuivit sa route du même pas, sans faire attention à la berline, jusqu'au moment où elle parvint enfin à la hauteur de la conductrice. La vitre était baissée. Tournant la tête, Janet Runcible se pencha au-dehors. Mais elle n'ouvrit pas la portière.

— Je vous ai aperçue en train de vous promener, commença-t-elle. (Son visage terne présentait des traits anormalement tirés, ce matin, et Sherry en déduisit que Janet avait dû faire des excès la veille.) Vous savez, comme il est le seul agent immobilier de la région, Léo est obligé de penser et d'agir de deux façons différentes. En tant qu'individu, bien sûr, mais aussi en tant que porte-parole de la communauté. Il se doit de représenter la ville.

— Et quand il nous a téléphoné hier soir, demanda Sherry, il représentait qui ?

— Il était stupéfait, et, à juste titre, tout à fait contrarié que vous ayez invité une personne de couleur à passer la soirée chez

vous, sans consulter qui que ce soit, alors que vous connaissez très bien l'opinion que la plupart des gens, par ici, ont sur ce sujet – à tort ou à raison. Il ne parvenait pas à comprendre comment, alors que nous nous connaissons tous, que nous vivons dans la même rue, que nos enfants vont à la même école, vous avez pu... (Janet fit un geste vague.) Vous lui avez vraiment fait manquer une vente très intéressante, comme il l'a dit à votre mari. Vous ne pouvez pas lui en vouloir de s'être mis en colère. Après tout, à vous, cela ne vous a rien coûté. Vous n'êtes pas, comme lui, obligés de gagner votre vie ici même. Votre mari travaille au-dehors. C'est assez facile, pour vous, de prendre cet incident à la légère. Je vois bien que cela ne vous dérange pas le moins du monde ; je ferais mieux d'économiser ma salive.

Et, mettant la voiture en prise, Janet Runcible démarra en trombe, laissant Sherry plantée sur le bord de la route.

Ils sont vraiment furieux, pensa Sherry.

Au bout d'un moment, elle reprit son chemin.

Peu après, elle devait constater qu'il n'est pas toujours facile d'habiter dans une petite ville. Comme elle pénétrait dans le magasin d'aliments pour animaux Carleton, elle se retrouva nez à nez avec Janet Runcible. Mme Runcible attendait au comptoir pendant qu'un employé pesait de la nourriture séchée pour les chiens. Dès qu'elle vit Sherry, elle lui tourna le dos.

— Je n'ai pas l'intention de me laisser marcher sur les pieds, ni par vous, ni par aucun autre habitant de cette ville, déclara Sherry à Janet dès que l'employé se fut éloigné pour faire de la monnaie. Réglons cette question une fois pour toutes.

L'homme revint. Il tendit sa monnaie à Janet Runcible, puis il partit décharger un chariot rempli de sacs de graines. Apparemment, il supposait que les deux femmes étaient ensemble.

— Il n'y a rien à régler, dit Janet. Sans que cela vous coûte un sou, vous nous avez causé un grave préjudice financier. Et, bien sûr, cela vous est complètement égal. C'est parfaitement compréhensible, d'ailleurs. Vous ne faites pas réellement partie de cette communauté. Pour vous, il ne s'agit que d'une banlieue résidentielle. Mais je vous aurais crus davantage attachés à la valeur de vos propres biens pour ne pas...

— Allez vous faire voir, fit Sherry. Ce que Walter a dit hier soir à votre mari, je le reprends à mon compte, et plutôt deux fois qu'une. Je ne vois pas de quoi nous devrions nous excuser. Et si c'était à refaire, nous recommencerions. Je suis d'accord avec Walt à cent pour cent. Personne n'a le droit de nous dire qui nous pouvons recevoir, et qui nous ne devons pas recevoir chez nous.

— Léo dit... commença Janet.

— Je me moque de ce que dit Léo, fit Sherry. Écoutez, il y a beaucoup de gens, dans cette ville, pour qui votre mari est un homme qui ne s'intéresse qu'à l'argent, et vous savez très bien ce que je veux dire par là.

— Vous faites allusion à sa race, dit Janet. Sachez que je suis fière, tout comme Léo, de ce que nous considérons comme un héritage sacré.

— Allons, allons, fit Sherry, votre mari n'est pas Spinoza, tout de même. Et c'est assez ridicule qu'il tire gloire du fait qu'il appartienne à la même race que Mendelssohn et Einstein. À ce compte-là, je pourrais très bien me prévaloir de Franklin Roosevelt ou d'Albert Schweitzer. (Baissant le ton, elle poursuivit :) Les autres membres de cette communauté ont beaucoup plus de respect pour mon mari et moi que pour quelqu'un venu s'installer ici dans le seul but de spéculer dans l'immobilier, et de se remplir les poches par on ne sait trop quel moyen.

Janet Runcible ne trouva rien à répondre à cela. Elle s'apprêta à parler, s'éclaircit la gorge, ramassa son paquet de croquettes pour chien. Son visage aux traits soudain affaissés, privé de toute couleur, avait un aspect déplaisant. Son sourire s'était effacé depuis longtemps. Finalement, elle frissonna, baissa la tête et passa devant Sherry pour gagner la sortie.

S'approchant du vendeur, Sherry lui demanda d'une voix égale :

— Dites-moi, je voudrais des graines pour les poulets. Environ cinq livres.

Elle fut satisfaite de constater qu'elle s'exprimait calmement. Janet, en revanche, n'était certainement plus en possession de tous ses moyens. Je parie, songea Sherry, qu'elle va rentrer

directement chez elle. Les courses en ville, pour elle, c'est terminé pour aujourd'hui ; elle ne supporterait pas de tomber de nouveau sur moi dans un autre magasin. Pas après ce qui vient de se passer.

Quelle tristesse, se dit Sherry, de ressembler à ce point à l'archétype de la vieille fille ratatinée sur elle-même. Ce tic nerveux au coin des yeux, les traits tirés, et, bien sûr, les paupières bouffies à force de prendre une cuite tous les soirs de la semaine. Il n'avait pas fallu grand-chose pour lui clouer le bec. À peine quelques répliques un peu vives.

Et ils avaient tort, pensa-t-elle. Ils devraient le savoir. Ce torrent d'imprécations, hier soir, au téléphone... et maintenant, ceci. Tout ce galimatias pour se justifier. Ce n'est pas nous qu'ils attaquent : c'est leurs propres consciences, empêtrées dans leur faiblesse et leur sentiment de culpabilité.

Puis elle se dit : et toi, alors ? Tu es fière de tes arguments ? En songeant de nouveau à leur discussion, Sherry se sentit coupable à son tour. Cette allusion à la race de Léo Runcible...

Oui, c'était moche, conclut-elle.

Et pourtant, ils n'avaient que ce qu'ils méritaient. Ce n'était que justice. Et leur propre texte sacré, l'Ancien Testament, disait : « Œil pour œil ». Ils rejetaient le principe chrétien consistant à « tendre l'autre joue ». En ce cas, pourquoi se serait-elle retenue ? C'était leur propre code qui justifiait ce qu'elle avait fait.

Sortant du magasin, Sherry traversa le quai de déchargement des livraisons, puis descendit les marches menant au parc de stationnement recouvert de gravier. La voiture des Runcible était toujours là ; Janet, son sac de croquettes dans les bras, se tenait debout près du véhicule. Elle attendait Sherry.

— Qu'est-ce qu'il y a, encore ? fit Sherry, surprise de la trouver là.

S'approchant d'elle, Janet répondit :

— Je veux vous préciser un détail important. Nous ne sommes pas sectaires. Vous avez si vite fait de nous cataloguer. Hier soir, mon mari a mis à la porte un ami de dix ans, parce que cet homme, Paul Wilby, lui posait des questions sur ce Noir que vous avez invité. Il l'a aperçu sur votre véranda, et il se

demandait si des Noirs habitaient ici, en ville.

— Et alors ? fit Sherry.

— Mon mari a volontairement renoncé à une vente importante, sur laquelle il aurait gagné beaucoup d'argent, parce qu'il ne permet à personne de faire des réflexions racistes sous son toit. Léo est un idéaliste. (Ses yeux bordés de rouge lancèrent des éclairs ; ses lèvres se contractèrent violemment. Sherry réfréna son envie de partir ou de l'interrompre.) Il a presque donné sa vie pour défendre la cause de la liberté et de l'égalité. Il s'est battu, il a pris part à la guerre contre le fascisme, non pas parce qu'il y était obligé, mais parce qu'il y croyait. C'est un homme intelligent, sensible et noble d'esprit. S'il y a quelqu'un, dans cette communauté, qui a fait plus que Léo pour aider les bonnes causes, j'aimerais bien savoir de qui il s'agit. Vous pouvez me le dire ? Qui ?

Sherry garda le silence. Elle n'a pas terminé, pensa-t-elle. Elle étouffa un grognement et serra contre elle son paquet de graines.

— Si vous vous étiez trouvée chez nous hier soir, reprit Janet, vous auriez vu...

— Mais si votre mari a ces opinions-là, intervint Sherry, alors, pourquoi nous a-t-il appelés ? S'il est tellement idéaliste, comment se fait-il qu'il se soit mis à hurler au téléphone, nous accusant de « détruire la communauté par nos actions égoïstes », et toutes ces balivernes ? Comment expliquez-vous ça ?

Tandis qu'elle ouvrait la portière de sa voiture, Janet se figea un instant pour répondre :

— Léo voulait vous faire comprendre les conséquences de votre acte, vous obliger à regarder les choses en face. Et n'oubliez pas... (S'installant au volant, Janet claqua la portière derrière elle et lança le moteur, avant d'ajouter, d'un ton calme et ferme :)... votre soirée interraciale ne vous a strictement rien coûté, à vous. C'est nous qui en avons payé le prix.

La berline des Runcible s'éloigna, emportant la petite dame grise.

Au bout d'un moment, Sherry se dit : il y a peut-être du vrai dans cette histoire. Je me le demande. Les Juifs sont tellement

susceptibles sur le chapitre des vexations racistes. Runcible a sans doute pris une réflexion dirigée contre les Noirs pour une insulte personnelle. Cela ne m'étonnerait pas de lui.

Est-ce que nous connaissons vraiment Runcible ? se demanda Sherry. Nous le voyons passer dans sa voiture ; nous entendons parler des affaires qu'il a réalisées ; nous voyons ses panneaux publicitaires, son agence. Pour acheter une maison, nous sommes plus ou moins obligés de passer par lui, et c'est la même chose quand nous voulons vendre. Il est toujours impeccable, pensa-t-elle, même séduisant. Et c'est certainement un homme qui a des rancunes tenaces. Il est à couteaux tirés avec la moitié de la ville – ou il l'a été. C'est bien connu qu'il prend la mouche au moindre prétexte, qu'il se fâche pour un rien. Et c'est vrai aussi qu'il prend part à toutes les activités municipales, qu'il s'occupe des souscriptions pour l'école, des routes et des droits de passages.

C'est certainement un idéaliste, se dit Sherry. S'il a vraiment fait ça... S'il a envoyé un client aux pelotes parce que le type en question n'était pas content de voir un Noir dans les parages. Et qui aurait cru ça de Leo Runcible ?

Le veille au soir, tout avait paru si simple, si banal. Son mari avait ramené dans sa voiture un mécanicien noir qu'il connaissait depuis des années, un homme qu'il aimait et qu'il respectait, et cela, dans une communauté blanche à cent pour cent, « blanche comme neige », pour reprendre l'expression consacrée. Sa première réaction avait été : que vont penser les voisins ? Charley lui-même avait plaisanté, pendant le dîner, sur les prix de l'immobilier qui allaient chuter dans les environs. Et, bien sûr, cela n'avait pas manqué : l'agent immobilier local les avait appelés pendant la soirée, surexcité, fou de rage, pour leur passer un savon. Walt, debout dans l'entrée, le téléphone à la main, avait répondu très exactement ce qu'il fallait dire. Il avait conseillé à l'agent immobilier de s'occuper de ses oignons, lui précisant qu'il avait le droit, comme tout le monde, d'inviter chez lui qui bon lui semblait, qu'il s'agisse d'un Noir, d'un Juif, ou d'un Martien. Est-ce que Walter avait dit *Juif* ? Sherry n'en était plus si sûre, maintenant. De toute façon, il s'était parfaitement fait comprendre. Sans aucun doute, il y avait eu un

conflit entre la défense des droits de l'homme et celle, plus cynique, des droits du propriétaire, représentée par Léo Runcible, caïd de l'immobilier, bien connu pour ses transactions douteuses et ses profits rapides.

Mais maintenant... Sherry s'imaginait Runcible jetant son ami hors de chez lui, avec de grandes déclarations de principe, puis, la porte à peine refermée, décrochant son téléphone pour les appeler et leur tenir un discours diamétralement opposé. Ils sont cinglés, se dit-elle. Tous les deux, Léo et Janet ; aussi branque l'un que l'autre. Des vrais fondus. Et puis, ils nous en veulent à mort. Si cette histoire leur a coûté beaucoup d'argent – ou s'ils s'imaginent qu'elle leur en a coûté – ils ne sont pas près de passer l'éponge. Je sais bien que moi, dans un cas semblable, je ne pardonnerais pas facilement à des gens qui m'auraient fait rater une bonne affaire.

Si Runcible était logique, pensa-t-elle, il ne nous en voudrait pas ; il se tiendrait lui-même pour seul responsable. Ce n'est quand même pas Walt ni moi qui lui avons demandé d'envoyer paître son client. On ne l'a pas forcé. Mais les gens se moquent de la logique ; ils n'écoutent que leurs sentiments.

De toute façon, conclut Sherry, ils ne peuvent rien contre nous, sinon cesser de nous saluer, ou refuser de nous prendre en voiture les jours de pluie. Runcible ne joue pas un rôle tellement important dans cette communauté. Socialement, c'est un paria. En fait, ils ont plus à perdre que nous en nous snobant.

Quelle plaisanterie, se dit Sherry. Se faire snober par les Runcible !

5

Devant lui, Walt Dombrosio aperçut le néon rouge d'une enseigne de bar. Un établissement situé en bord de route, près de Stinson Beach. Est-ce que je serai en état de conduire jusqu'à chez moi ? se demanda-t-il. Si je m'arrête pour boire un verre ou deux ? Je me sens vraiment vaseux.

Quittant la route, il engagea l'Alfa sur la bretelle en gravier située en face du bar. Immobilisant la voiture, il coupa les phares, le moteur, puis sortit du véhicule pour se diriger, les mains dans les poches, vers l'entrée de l'établissement.

Toujours la même vieille histoire, pensa Dombrosio en poussant la porte. J'ai des ennuis avec ma femme ; le barman a dû entendre ce refrain-là un bon million de fois. Toutes ces enseignes au néon, le long de la route... Elles invitent l'homme seul à s'arrêter un moment pour têter la bouteille, à biberonner tout en racontant ses malheurs. Et pourtant, il vit que le barman – un type carré, velu, qui fumait le cigare – était plongé dans son journal. La tête penchée, il lisait en fumant, et ne prêtait aucune attention aux trois ou quatre clients qui buvaient un verre. Il s'en fout, se dit Dombrosio. Il n'a pas l'intention de m'écouter parler de mes problèmes. Il est occupé.

Les Juifs. Je pourrais me plaindre des Juifs. Une conversation de comptoir. À propos de Runcible, par exemple, qui m'a incendié au téléphone, avant de se frapper la poitrine en sanglotant sur le sort de sa race, tellement maltraitée depuis des siècles. Qui pourrait me dire, se demanda Dombrosio, si j'ai eu raison de réagir comme je l'ai fait ? Si j'ai répondu ce qu'il fallait à ce sermon ?

À qui s'adresser, se dit-il en s'asseyant sur un tabouret. À un prêtre ? Un psychiatre ? Sherry consultait, de temps à autre, un

psychiatre de San Francisco. Mais c'était bon pour les femmes, et, de plus, cela coûtait trop cher. Le prêtre, pensa Dombrosio. Quelle plaisanterie ! Il y a un prêtre à Carquinez. Si j'allais le voir, qu'est-ce que je lui dirais ? Quel genre de problème spirituel pourrais-je lui soumettre ?

Posant son journal et son cigare, le barman s'approcha de Dombrosio, et appuya ses grosses mains à plat sur le comptoir en attendant de prendre la commande.

— Quel est le scotch de la maison ? demanda Dombrosio.

— Crawford's, dit le barman, en jetant un coup d'œil derrière lui.

C'était une marque qu'il ne connaissait pas. Mais cela ne l'empêcha pas de dire :

— Parfait. Donnez-moi un scotch avec de l'eau. Pas de glace.

— J'ai aussi du Teacher's, fit le barman.

— Non, dit Dombrosio. Le Crawford's est très bien.

Et il pensa aussitôt, pourquoi faut-il que j'ouvre toujours ma grande gueule ? Comme si je savais de quoi je parle. Et ça va me coûter dix cents de plus par verre. Je paye, parce que je veux faire le malin, parce que j'ai cité une marque que je ne connais même pas.

— À votre avis, demanda-t-il au barman quand celui-ci lui apporta sa consommation, est-ce que le Crawford's est plutôt un bon scotch ?

— Moi, je ne bois pas de scotch, répondit le barman.

Le meilleur que je connaisse, affirma Dombrosio, c'est le Cutty Sark.

Il n'en avait jamais bu, mais il avait vu les publicités pour cette marque dans les magazines que Sherry rapportait à la maison.

— Écoutez, je vais vous dire une chose, commença le barman en tapant le montant de la consommation sur la caisse enregistreuse. Il y a des clients qui viennent ici et qui me demandent une marque de scotch bien précise, comme Ballantine ou celle dont vous parlez, Cutty Sark, ou bien Old Grouse. Et au troisième verre, je leur donne ce qui me tombe sous la main, du Teacher's ou n'importe quoi d'autre, et ils ne s'en rendent pas compte. Ils ne remarquent pas la différence.

La bouche fendue jusqu'aux oreilles, il lança la monnaie sur le comptoir.

Dombrosio l'imita ; il se força à lui rendre son sourire.

— Je suis sûr, dit-il, que même au premier verre, ils ne remarqueraient rien. Si vous changiez de bouteille en douce.

Le barman retourna à son journal. Un peu plus tard, Dombrosio entendit un murmure de conversations. Par-dessus son épaule, il vit le barman penché vers deux clients qui buvaient au bar. Les trois hommes se mirent à rire. Est-ce qu'ils se payent ma tête ? se demanda Dombrosio. Sirotant son verre, il regarda droit devant lui. Il sentit ses oreilles devenir écarlates, brûlantes, puis glacées. Tout ça parce que j'ai payé plus cher pour une certaine marque de scotch, et que le barman m'a peut-être servi autre chose sans que je m'en aperçoive... Il a attendu de voir si je dirais quelque chose, et je n'ai pas bronché. Il vaudrait sans doute mieux que je proteste. Que je me plaigne que le whisky n'est pas terrible.

Il se creusa la tête à la recherche d'une façon un peu vague d'exprimer cela, pour montrer qu'il n'était pas dupe si son verre contenait autre chose que du Crawford's, tout en assurant ses arrières au cas où le barman n'aurait pas triché. Mais il ne trouva rien.

Se tournant vers le premier client installé à sa gauche, qui n'était pas l'un de ceux qui avaient ri un moment plus tôt, il demanda :

— Hé, qu'est-ce que vous buvez ?

Tout d'abord, l'homme parut ne pas vouloir répondre ; rien, dans son attitude, ne permettait de croire qu'il avait bien entendu, et Dombrosio se sentit encore plus mal à l'aise. Puis l'inconnu releva lentement la tête et dit :

— Burgie.

— Prenez-en une autre, c'est moi qui vous l'offre, dit Dombrosio.

L'homme leva la main pour manifester sa gratitude.

— Merci, fit-il en hochant la tête.

Sans qu'on le lui demande, le barman s'approcha, une bouteille de bière à la main, et remplit le verre du client. Dombrosio le régla. Personne ne dit mot. L'homme commença à

boire sa seconde bière, et Dombrosio retourna à son whisky.

Qu'est-ce qui ne va pas ? se demanda-t-il. Si ce type était disposé à m'écouter, qu'est-ce que j'aurais à lui raconter ?

Personne ne me veut du mal. Je ne suis ni malade, ni dans la dèche. Ma femme s'habille avec goût et a beaucoup d'allure. Mais si tout allait bien, je ne serais pas ici, dans ce bar, avec ces types-là. Je serais déjà rentré chez moi, à l'heure qu'il est. Et je m'apprêterais à passer à table.

C'est le coup de fil de l'agent immobilier qui m'empêche de rentrer chez moi ? Non. Ce n'est pas la première fois que je ressens cela. Mes ennuis ne viennent pas de Runcible, encore que personne avant lui n'ait réussi à me mettre dans une telle rage. Si mes problèmes existent bien, ils proviennent de...

Il pensa : ... de quelqu'un qui m'empêche de respirer. Qui me surveille derrière mon dos. Et pourtant, je ne sais pourquoi, je n'arrive pas à la prendre sur le fait. On dirait qu'elle attend toujours, qu'elle se retient. Le moment n'est pas encore venu, sans doute.

Qu'est-ce qu'elle veut ?

Elle s'est montrée polie avec mon invité. Évidemment. C'est une libérale. Elle a fait ses études dans une bonne université, elle a fréquenté la meilleure société. Il était inconcevable qu'elle insulte Chuck Halpin. Mais moi, pensa Dombrosio, je sais ce qu'il y a derrière tout ça. Ses véritables opinions, celles qu'elle garde pour elle. Dans son milieu, même si on est raciste, on ne peut pas se permettre de le dire. On est tenu de fraterniser avec les Noirs, de détester Faubus¹, et le Sud en général.

Bon sang, se dit Dombrosio, comment savoir si Chuck Halpin ne s'est pas vexé au point de refuser, à l'avenir, de réparer ma voiture ?

Je ne pourrais pas lui en vouloir. (L'image du visage de Halpin s'imposa à lui : sombre, visiblement tendu.) Il a tout de suite compris, pour le coup de téléphone. L'intuition. Il n'a pas

1 Orval E. Faubus. gouverneur de l'Arkansas. En septembre 1957, il envoya la Garde nationale au lycée de Little Rock pour empêcher l'admission de six élèves noirs, alors que la ségrégation dans les établissements scolaires avait été déclarée anticonstitutionnelle en 1954 par la Cour Suprême. (N.d.T.)

eu besoin de demander de qui ni de quoi il s'agissait. Il savait. Ce n'était sans doute pas la première fois que ce genre de choses lui arrivait. À partir de cet instant, il n'a plus ouvert la bouche de la soirée. Il hochait la tête, il acquiesçait à tout ce qu'on disait, il mangeait et buvait, mais il n'était plus là. Son esprit était ailleurs. À cent lieues de nous. Comme pour échapper à la gêne qui s'était installée entre nous.

Alors, conclut Dombrosio, il va falloir que je confie l'Alfa à quelqu'un d'autre. Que je trouve un nouveau garage. Tôt ou tard, de toute façon, je n'y couperai pas. C'est toujours comme ça. Dès qu'on croit avoir trouvé quelqu'un de bien, on est obligé de s'adresser ailleurs.

Maintenant, pensa Dombrosio, elle va pouvoir me tomber dessus. À la première occasion. Me faire vraiment payer pour avoir amené un Noir à la maison. En réalité, elle pense comme Runcible. Mais elle est trop intelligente pour le dire ouvertement. Alors, elle se fera comprendre de façon détournée. Si j'étais à la maison, en ce moment, elle serait en train de me passer un savon comme elle sait si bien le faire, avec subtilité, en abordant le problème d'une douzaine de manières différentes. Hier soir, tant que Chuck était là, elle n'a rien pu dire. Ni ce matin. Mais ce soir... Ce soir, je vais y avoir droit dès que je franchirai la porte. Autant retarder ce moment-là le plus possible ; je n'ai qu'à rester ici en attendant.

Moi, se dit-il, je sais que je n'ai pas besoin de faire semblant ; je suis sincère. J'ai invité Walt parce que je l'aime bien. Je connais mes raisons personnelles. Avec lui, je me suis comporté comme je l'aurais fait avec n'importe qui d'autre, blanc ou noir, parce que c'est naturel, chez moi. C'est toute la différence entre elle et moi.

Son verre était vide. Dombrosio commanda un second scotch. Cette fois-ci, il ne précisa pas la marque, et il ne prêta pas attention au prix que lui compta le barman. Il se contenta de prendre son nouveau verre d'alcool et de le boire.

Peur d'elle ? Sûrement pas. Ce n'est pas elle qui m'empêche de rentrer. Alors ? Pourquoi je reste là ? Par plaisir. J'aime bien boire de temps en temps. Et puis, parce que... Il réfléchit. Parce que...

Janet Runcible ne se sentait jamais aussi bien que lorsqu'elle prenait une cuite.

Car c'était le moment où elle savait à l'avance ce que les gens allaient dire.

Il suffisait qu'ils ouvrent la bouche. Aussitôt, elle devinait la suite. Et cela l'enchantait. Elle captait leurs pensées en un éclair !

Et il ne s'agissait pas seulement de réflexions simplistes. Elle saisissait également les discussions les plus intellectuelles. Si, au cours d'une soirée, la conversation portait sur David Riesman, l'Allemagne de l'Ouest, ou la science, elle pouvait y prendre part ; elle lançait à son tour quelques embryons d'idées dans le débat, sans même avoir besoin, parfois, de les développer. Et les autres invités, à leur tour, comprenaient aussitôt ce qu'elle voulait dire.

Son verre à la main, Janet était installée dans le profond fauteuil jaune du salon. La table était mise ; le dîner finissait de cuire dans le four. Il n'y avait rien d'autre à faire.

Assis à son bureau, dans la pièce voisine, Léo étudiait des documents et passait des coups de téléphone. Il portait encore son costume et sa cravate ; il venait de rentrer. À présent, il écrivait quelque chose avec son stylo. Ses cheveux gris, légèrement ondulés, évoquaient pour Janet la couleur de l'acier. Comme il est dur, pensa-t-elle. Une silhouette mince, des poignets inflexibles. Un homme net, mince, et dur.

— C'est ton costume qui te mincit ? demanda-t-elle. Où l'es-tu vraiment ? Mince ? C'est la cravate ?

Elle se mit à rire. Même les rayures, maintenant, étaient devenues minces. Tout était chamboulé, dans la mode, particulièrement les revers de veste. D'abord, il y avait les mannequins qui posaient pour les publicités... Ces femmes si maigres, avec de grands yeux noirs au regard affamé. Comme si elles avaient besoin de sang. Oui, des créatures exsangues.

Léo poussa un grognement. Il compulsa ses documents dans un bruit de papiers froissés.

— Devine qui j'ai vu aujourd'hui, poursuivit Janet.

Elle sut, avant qu'il n'ouvre la bouche, que son mari allait se retourner pour lui demander qui. C'est pourquoi elle ajouta :

— J'ai bavardé un moment avec une fille qui porte des sandales et se fait couper les cheveux encore plus court que moi. Tu m'as dit un jour qu'elle te plaisait bien, mais je crois qu'elle préfère les femmes. Elle fume sa cigarette comme ça.

Tendant la main vers le cendrier de la table basse, Janet prit un long mégot et se le colla au coin de la bouche. Mais la cigarette lui tomba des lèvres ; en tentant de la rattraper, elle s'aperçut qu'elle avait renversé une partie de son verre. Oubliant la cigarette, elle commença à éponger tranquillement les éclaboussures avec un mouchoir en papier pris dans son sac à main, en espérant que Léo n'avait rien remarqué.

Mais ce n'était pas le cas. Quand elle alla jeter dans la corbeille le Kleenex trempé, elle se rendit compte qu'il s'était arrêté de travailler, et qu'il l'observait, de ce regard vide d'expression qu'elle connaissait bien.

— La cigarette était éteinte, dit Janet. Elle n'a rien brûlé.

Ramassant le mégot, elle le tint un moment, puis le déposa dans le cendrier.

Soudain, elle sut ce que Léo allait répondre : que cela lui était égal qu'elle ait vu ou non Sherry Dombrosio, ou qu'elle lui ait parlé. Et elle avait vu juste. C'est exactement ce qu'il lui dit, une fraction de seconde plus tard.

— Tu peux remballer tes ragots de bonne femme, fit Léo. Garde ça pour toi.

— Il n'y a pas si longtemps, insista Janet, tu aimais bien avoir de ses nouvelles. Je t'ai entendu parler d'elle à tes clients ; de ces gens si intéressants, si créatifs, qui habitent dans la région. Pensez donc : une femme qui fabrique ses propres chaussures.

Tournant la tête, Léo dit :

— La conversation a probablement commencé avec une remarque de ce genre : comment votre sale youpin de mari a-t-il osé téléphoner chez nous, cette espèce de youtre qui se remplit les poches dans l'immobilier ?

Il examinait Janet sans ciller, sans bouger d'un muscle.

— Écoute, dit-elle, si c'est ce que tu penses, je regrette que tu n'aies pas été là. Non, je vais tout te dire. C'est moi qui l'ai abordée. Tu t'imagines que je serais restée sans rien faire, à l'écouter t'injurier, te traîner dans la boue ? (Janet sentit les

larmes lui monter aux yeux.) Oh, et puis, à quoi bon ? ajouta-t-elle. Tu as si peu confiance en moi. Tu es un homme perdu.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Tu as une femme qui se dévoue corps et âme pour toi, sans aucune contrepartie. Sais-tu ce que j'ai dit à Sherry Dombrosio ?

— C'est une affaire classée. J'ai appelé son mari. Je lui ai fait savoir ma façon de penser. Il m'a répondu de m'occuper de mes oignons.

— Et il t'a raccroché au nez, conclut Janet. Ce petit monsieur de rien du tout. Qu'est-ce qu'il fait, dans la vie ? Il dessine des cartons de lait. Il n'est même pas digne de lécher le sol que tu foules.

Les jambes flageolantes, elle s'extirpa de son fauteuil, en prenant appui sur la table, et partit vers la cuisine, son verre vide à la main. Les larmes coulaient sur son visage. La pièce tournait autour d'elle. Derrière son bureau, Léo parut gonfler à vue d'œil ; dans le silence, sa silhouette enflait et devenait floue. Et quand Janet posait le pied par terre, ses chaussures ne faisaient aucun bruit. Baissant la tête, elle vit qu'elle ne les portait plus ; elle n'avait que ses bas. Ses chaussures se trouvaient sur le canapé, avec son briquet et son paquet de Kool.

— Passons à table, suggéra Léo depuis son bureau.

— Je savais que tu dirais ça, fit Janet. Tu veux que je te serve. Tu ne pourrais pas, pour une fois, me voir sous un autre jour ? Comme un être humain ? Cette image que tu as de moi... Elle me mine, littéralement. Tous ces ennuis de santé que j'ai eus, ces douleurs diverses – c'est toi qui les as provoqués, parce que tu n'arrêtes pas de me harceler, encore et encore. Tu n'es jamais content. Rien de ce que je fais n'est assez bien pour toi. Tiens, tu n'as qu'à préparer ton satané dîner toi-même.

Pénétrant dans la cuisine, Janet rafla la cafetière et l'expédia dans l'évier. Le couvercle s'envola, le marc et le café noir éclaboussèrent le mur et l'égouttoir, avant de couler sur le carrelage. Un morceau de la cafetière roula sur le sol. Janet lui décocha un coup de pied.

À la porte de la cuisine, Léo observait la scène sans bouger.

— Fiche-moi la paix, dit Janet, lui tournant le dos aussitôt.

— Est-ce que je peux me servir à dîner ? demanda-t-il. Pour

moi tout seul ? Tu veux bien me laisser la place ?

— Bien sûr, fit Janet.

Ôtant une casserole de petits pois de l'un des brûleurs, elle retira le couvercle et la renversa par terre. Les petits pois tombèrent en avalanche, se répandant partout ; ils roulèrent sur le carrelage, rebondissant sur ses pieds nus.

— Fais comme chez toi, dit-elle.

— Je vais te laisser tranquille.

— Oui, c'est ça. Va-t'en. Si seulement j'avais le courage de me suicider... (Janet entendit sa propre voix devenir de plus en plus aiguë, au point qu'elle eut du mal à la supporter.) Dépêche-toi. Qu'est-ce que tu attends ? hurla-t-elle à Léo.

— Je vais dans le salon, dit-il.

Quand il fut parti, Janet resta un moment sans bouger, respirant lentement, à fond. Puis elle empoigna la pelle et le balai et commença à ramasser les petits pois. Un violent mal de tête lui martelait les tempes. Comment je vais faire, pour les légumes ? se demanda-t-elle. Qu'est-ce que je pourrais bien servir ? Elle récupéra les morceaux de la cafetière et les rassembla. La poignée était tordue.

Depuis le salon, Léo lança :

— Viens voir.

— Quoi ? fit-elle, la cafetière à la main.

— Viens jeter un coup d'œil.

Elle alla le rejoindre. Léo se tenait près de la fenêtre. Quand elle arriva près de lui, il lui montra quelque chose du doigt.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle.

Elle ne voyait rien.

— Ce type qui fait des zigzags sur la route.

— Léo... Je leur ai dit que tu étais un homme merveilleux, un être absolument unique. Je t'aime tant. J'ai tellement d'estime pour toi.

Runcible lui jeta un regard. Puis il s'écarta d'elle, se frottant le front.

— Ce type doit être complètement saoul, murmura-t-il.

— Tu es l'un des hommes les plus exceptionnels qui soient, poursuivit Janet. J'aimerais que l'univers qui nous entoure soit à la mesure de ton idéal. Tu mérites de vivre dans un monde

meilleur. Il faudrait que tu sois entouré de gens plus valables. Moi, je fais ce que je peux, mais je n'y arrive pas. Je suis tout juste capable de t'exprimer ce que je ressens.

Léo hocha la tête, ou du moins, il parut le faire. Ce fut si discret que Janet ne put en être sûre.

— Il y a vraiment un bon dîner, ce soir, dit-elle. Avec ou sans petits pois. J'ai acheté un gigot d'agneau. Pas étonnant que tu piaffes. Tu le sens. Je crois qu'il est presque cuit.

— Tu ferais mieux de préparer un autre légume, dit Léo.

— Oui. Je m'en occupe.

En retournant vers la cuisine, elle demanda :

— Tu veux bien me tenir compagnie ?

— D'accord, fit-il en lui emboîtant le pas.

Un moment plus tard, il ajouta :

— C'est vrai que je te harcèle sans cesse ?

Assise à la table de la cuisine, Janet déchirait un paquet de haricots verts surgelés.

— C'est parce que tu es un perfectionniste. Personne ne peut se hisser à ton niveau. Tu ne peux pas exiger des autres ce que tu exiges de toi-même, Léo.

— Je ne comprends pas de quoi tu parles, dit-il. Quel niveau ?

— Tu travailles tant. Tu es tellement entier. Tu t'emballes pour tout ce que tu entreprends ; tu t'investis complètement dans ce que tu fais. Tu es toujours prêt à partir en croisade...

Elle lui adressa un sourire, mais Léo ne le lui rendit pas. Son visage resta sombre et grave, son front plissé.

C'est alors qu'ils entendirent un bruit. Le rugissement d'un moteur, au-dehors. Ils sursautèrent tous les deux.

Léo se leva et fonça vers la porte. Janet vit son mari sortir et refermer la porte derrière lui. Le vacarme de la voiture s'estompa légèrement, mais elle l'entendait toujours. Elle plongea les haricots dans l'eau bouillante et rejoignit son mari sur la véranda.

— C'est le même type que tout à l'heure, dit Léo tout près d'elle, dans le noir.

En contrebas, ils voyaient les faisceaux des phares éclairer la pente depuis la route. Le moteur hurla.

— Tu es sûr ?

— Oui. Il vient de la nationale. Il a tourné à la station d'essence.

Léo tendit l'oreille. Dans l'obscurité, Janet l'entendit jurer tout seul, avec rage, de cette façon effrayante qu'elle lui connaissait bien.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? demanda-t-elle. Il est sorti de la route ? Il est peut-être tombé dans un fossé en faisant une marche arrière ?

Le bruit semblait toujours provenir du même endroit. Les phares ne bougeaient pas. Ils restaient obstinément braqués vers le haut.

— J'ai l'impression, dit Léo, que ce salaud a embouti une autre voiture. Un véhicule en stationnement.

— Est-ce qu'on devrait faire quelque chose ? s'enquit Janet.

— Oui, dit Léo.

Faisant demi-tour, il rentra dans la maison.

Quand Janet le suivit à l'intérieur, elle le découvrit au téléphone. Léo écarta un instant le combiné de sa bouche.

— J'appelle la police de la route, expliqua-t-il. Je vais signaler ce salopard.

— Oh... fit Janet, nerveusement. Pourquoi n'attends-tu pas un moment ? On devrait descendre pour voir ce qui se passe. On n'est pas sûr qu'il ait abîmé une autre voiture. Il est peut-être coincé dans le fossé, tout simplement, et il essaie de revenir sur la route.

— Un ivrogne, dit Léo en la regardant fixement. Une espèce de dingue complètement saoul. Tu l'as vu rouler à toute allure, en zigzquant au milieu de la route...

Il s'interrompit. Baissant le ton, il se mit à parler de la voix grave d'un homme qui maîtrise ses émotions. C'était la voix qu'il prenait toujours au téléphone, celle des situations critiques. Pour lui, un appel téléphonique constituait toujours une situation critique.

— Je veux signaler un automobiliste, dit-il, qui conduit en état d'ivresse. Ici Léo Runcible, de Carquinez. Dans White Star Road.

Léo marqua une pause.

Oh, mon Dieu, pensa Janet. Je suis sûre que c'est un de nos voisins ; je sais que c'est quelqu'un que nous connaissons. Entendre Léo parler à la police lui parut au-dessus de ses forces. Faisant volte-face, elle quitta la pièce en courant et retourna sur la véranda. Le crissement des pneus, le rugissement du moteur résonnaient toujours. Puis le vacarme cessa, et il lui sembla entendre des voix, des voix d'hommes au bas de la côte. Et... des lueurs de lampes torches ?

Il est coincé dans le fossé, pensa-t-elle. C'est un fossé qui longe toute la route, jusqu'en bas. Et la route est si étroite, et sinueuse. La nuit, même les gens qui habitent ici ont du mal à trouver leur chemin. Et s'il roulait un peu trop vite, il a pu très facilement finir dans le fossé.

Une fois, elle avait fait la même chose. C'était une sensation atroce. Ce pauvre conducteur... Ou c'est peut-être une femme ? Je le plains. Même s'il est ivre. Et comment Léo sait-il qu'il est saoul ? Ah, oui, c'est vrai, se dit-elle. On l'a vu zigzaguer sur la nationale. Et s'il s'agissait de quelqu'un d'autre ?

D'autres phares éclairèrent la côte. Dans leur faisceau, Janet vit se découper les silhouettes des arbres en contrebas. Puis une surface métallique et luisante. Le flanc d'une voiture. C'est la voiture immobilisée, pensa-t-elle.

— Léo ! lança Janet. Viens voir. Il est *vraiment* coincé. On est en train de le tirer de là.

La voiture eut un soubresaut au moment où son moteur rugit de nouveau. Maintenant, Janet, voyait très bien qu'elle n'avait pas de toit. Un accident ? se demanda-t-elle, en s'entourant de ses bras pour se réchauffer. Non, c'est une voiture de sport. Alors, ce doit être celle de Walt Dombrosio.

— Léo ! hurla-t-elle, en rentrant dans la maison au pas de course.

Runcible était toujours au téléphone ; il fit signe à Janet de le laisser tranquille, puis il claqua la porte de la chambre.

— C'est la voiture de Walt, s'écria-t-elle en rouvrant la porte.

Sans manifester de surprise, son mari hocha la tête, l'oreille collée au combiné.

Il le savait ? Est-ce qu'il l'avait reconnue ? Au bruit du moteur, peut-être ? Il a l'ouïe tellement fine...

Léo raccrocha le téléphone.
— Je l'ai signalée, annonça-t-il.
— Tu sais de quelle voiture il s'agit ? demanda Janet, le souffle court.
— Oui.
— Tu le savais avant d'appeler ?
Impassible, Léo déclara :
— Peu importe de qui il s'agit.
— Je parie que tu as reconnu le bruit du moteur, fit Janet. Je me rappelle... Tu me l'as dit, une nuit, quand une voiture t'avait réveillé. Tu m'as dit que tu savais reconnaître les voitures de sport.
— Toute la journée, il y a des voitures qui passent devant le bureau.
— Qu'est-ce que ça signifie ? Pourquoi me dis-tu ça ?
— J'ai vu beaucoup d'accidents. La plupart d'entre eux sont provoqués par des ivrognes.
— Non, fit Janet. Tu avais commencé à dire autre chose.
Que tu as appris à reconnaître, à l'oreille, la plupart des voitures des environs, pensa-t-elle. Tout en restant dans ton bureau. Comme un jeu de gosse.
— Il méritait qu'on le signale, dit Léo. Il roule sans arrêt à tombeau ouvert, même dans les virages, avec sa sacrée voiture rouge.
Entrant dans la salle à manger, Léo se mit à table. D'une voix fatiguée qui dérapait dans les aigus, il demanda :
— On peut dîner ? Ou tu préfères descendre la côte pour dire à Dombrosio que je l'ai signalé à la police de la route ?
Janet restait figée.
— Allez, viens, fit Léo.
Et elle finit par le rejoindre.

6

Le club de base-ball de Carquinez – de son véritable nom, le « Carquinez Dads' and Boys' Donkey Base-ball Club », ou CDBDBC – possédait au centre de la ville une grande salle des fêtes de construction ancienne, munie de tourelles et d'escaliers d'incendie, et dont les murs extérieurs étaient recouverts de planches peintes en blanc. Deux palmiers poussaient de part et d'autre de l'entrée principale – un porche à balustrade surmonté d'un balcon. Plusieurs des fenêtres donnant sur l'arrière du bâtiment avaient été brisées. En hiver, le sous-sol était inondé. Sur l'un des flancs, parmi les mauvaises herbes, se trouvait un vieux distributeur de Coca-Cola rongé de rouille. Le mât du drapeau, planté au milieu du toit, avait été brisé net par une tempête ; le bâtiment, vieux de quatre-vingt-douze ans, ne valait plus grand-chose. De temps à autre, le CDBDBC le louait à des associations locales pour des spectacles de danse, des barbecues, ou des tombolas. Et, une fois, c'était le professeur de piano de l'école qui l'avait loué, pour y donner un récital de chansons américaines.

À l'occasion, les membres du club utilisaient Donkey Hall pour leurs propres besoins. Une fois par an, ils patronnaient un concours agricole, après lequel ils organisaient un loto dans le sous-sol du bâtiment, avec vente de hot dogs et de boissons gazeuses. En décembre, les hommes du club préparaient un dîner pour leurs femmes. Ils étaient alors une vingtaine, la tête surmontée d'une toque de chef plutôt fantaisiste, vêtus de tabliers blancs, à passer les plats sur des plateaux d'argent. On suspendait aux poutres de la grande salle des guirlandes de papier crépon. Les tables, empruntées à l'école, étaient décorées de dessins originaux, humoristiques pour la plupart. Mais

l'événement le plus notable de tous avait lieu le 10 mai : c'était le jour où le club élaborait son projet annuel. Lors d'une grande réunion, les membres décidaient ensemble d'une action d'intérêt général qui puisse servir la commune sans coûter trop cher. Une année, ils avaient acheté de la peinture, et ils avaient entièrement repeint la poste et d'autres bâtiments publics.

Depuis plusieurs années, le président du CDBDBC était le boucher de Carquinez, Jack E. Vepp. Il avait une passion pour la chasse, et en 1958, sur sa suggestion, le projet annuel avait consisté en une gigantesque chasse au cerf. Depuis quelque temps, des hardes de cerfs affamés descendaient des collines pour envahir les terres cultivées à la recherche de nourriture. Les animaux mangeaient du foin – une denrée précieuse – laissaient des puces sur leur passage, et gênaient la circulation des voitures en traversant les routes. Les propriétaires de vergers se plaignaient que les cerfs mangeaient leurs pommes à même les arbres. Le projet de chasse au cerf connut un succès considérable, et Jack E. Vepp fut réélu l'année suivante.

La plupart des hommes de la ville s'étaient vu proposer, à un moment ou à un autre, de devenir membres du club. Mais deux personnages n'avaient pas eu cet honneur. Le premier habitait Bass Pool Road ; on le soupçonnait d'être communiste. Le deuxième était Léo Runcible.

À la station Chevron, dans la pénombre de la nuit tombante, Runcible fumait sa pipe en attendant que le pompiste en ait terminé avec sa voiture. Pour la première fois depuis des mois, Donkey Hall était illuminé, et ses fenêtres jetaient des taches de couleurs qui dominaient les réverbères de la ville. Quelques voitures commençaient à arriver. Elles se garaient devant le bâtiment. Il était sept heures trente. Consultait sa montre, Runcible se dit : la réunion va bientôt débiter.

— C'est le soir des grandes décisions, dit-il au pompiste.

Runcible ne connaissait pas son nom. Il savait que c'était un jeune de la région qui suivait des cours de gestion d'entreprise.

— Oui, certainement, répondit le pompiste.

À moitié couché sous la Studebaker 1955 de Runcible, il finissait de fixer la nouvelle Durit de radiateur qu'il venait d'installer.

— Vous savez ce qu'ils mijotent ? demanda Runcible.
— Ce doit être le soir où ils organisent le ramassage de tous les journaux de la ville.

— Non, ça, c'était le mois dernier. Et ça se passe l'après-midi, en général.

Deux voitures venant de la ville tournèrent à l'angle de la station d'essence pour monter vers Donkey Hall. Runcible les regarda passer. L'homme à tout faire de la ville, Bill Conley. Puis, dans la Ford, Keith Asmason, qui élevait des vaches laitières à quelques kilomètres au nord de la ville.

— Ce sera terminé dans une minute, monsieur Runcible, dit le pompiste. Désolé de vous faire attendre.

Ça n'a aucune importance, pensa Runcible, je ne vais nulle part ce soir. Il continua à regarder les voitures se garer devant la salle des fêtes. C'est une soirée de première importance pour les gens de la région, se dit-il. S'ils me le demandaient, est-ce que j'irais, moi aussi ? Est-ce que je m'affilieraïs au club ? Non. Pas pour tout l'or du monde.

Le véhicule suivant fut une petite voiture de sport de couleur rouge. Oui, c'est vrai, se dit Runcible, Dombrosio est membre du club ; mieux que ça, c'est l'un des dirigeants. Ça ne m'étonne pas de lui. Il a besoin de prouver qu'il est un homme en appartenant à tous les clubs masculins... le véritable adhérent universel. La voiture de sport prit le virage. À l'intérieur, Runcible vit non pas une personne, mais deux. C'était Sherry Dombrosio qui conduisait ; Walt était à côté d'elle.

— Ils acceptent des femmes comme membres, maintenant ? dit-il au pompiste.

L'Alfa s'arrêta devant la salle des fêtes. La portière s'ouvrit, et Walt descendit de voiture. Dès qu'il eut fermé la porte derrière lui, Sherry fit demi-tour et repartit. Elle repassa aussitôt devant la station d'essence pour grimper la côte et regagner la maison des Dombrosio.

S'accroupissant, Runcible demanda :

— Comment se fait-il que Mme Dombrosio conduise son mari à la salle des fêtes ?

— Vous n'êtes pas au courant, pour son permis de conduire ? dit le pompiste. C'était dans le journal.

— Non, fit Runcible.

C'était à peine s'il adressait la parole au couple qui publiait *Les Nouvelles de Carquinez*. Il ne le lisait plus depuis longtemps. Pour lui, ce petit journal de quatre pages était un endroit où publier ses annonces, et rien de plus.

S'extirpant de dessous la voiture, le pompiste se redressa.

— Vous saviez qu'il y a deux mois, M. Dombrosio s'est fait pincer pour conduite en état d'ivresse ? Ici même, en ville ?

— Oui, dit Runcible, j'en ai entendu parler.

— La direction des transports lui a retiré son permis.

— Non ? fit-il.

Le pompiste hocha la tête.

— Ils ont le droit de faire ça ?

— Bien sûr. Ça fait partie de leurs mesures de répression contre l'alcoolisme au volant. Il a écopé de six mois de suspension de permis. C'est sa femme qui lui sert de chauffeur.

— Mais, dit Runcible, il travaille à San Francisco.

— Ça n'a pas impressionné les fonctionnaires des transports. Ils ne pardonnent vraiment rien.

— Comment se rend-il à son travail ?

— C'est elle qui le conduit.

— Elle fait deux allers et retours par jour ?

Cela semblait impossible.

— Non, dit le pompiste en se relevant d'un bond. Elle reste en ville. Votre voiture est prête ; la Durit est fixée.

— C'est vraiment un sale coup pour lui, commenta Runcible tandis que le jeune homme rédigeait sa note. Perdre son permis alors qu'il doit faire la navette entre Carquinez et San Francisco.

— C'est dur, mais surtout pour sa femme. En un sens, lui, il s'en tire bien ; il a un chauffeur à sa disposition.

— Mais où qu'il veuille aller, il dépend d'elle.

— C'est vrai. À moins d'enfreindre la loi. Et s'il se faisait prendre, on lui supprimerait son permis à vie.

— Le jeu n'en vaut pas la chandelle, commenta Runcible.

— Non, fit le pompiste. Vous avez raison.

Et je parierais qu'il m'en veut, pensa Runcible en remontant chez lui. Mais Dombrosio n'avait peut-être jamais découvert qui

avait appelé la police de la route.

Il doit quand même savoir qu'en temps normal, les voitures de police ne viennent jamais dans le secteur, sauf pendant le week-end.

Est-ce que je suis censé me sentir coupable ? se demanda-t-il. Je devrais avoir honte, parce que ce minable a eu la bêtise de prendre le volant alors qu'il était saoul ? Enfin, bon sang, dès qu'on allume la radio, on n'entend plus que ça : si vous buvez, ne conduisez pas, et si vous conduisez, ne buvez pas. Il n'a qu'à s'en prendre à lui-même ; c'est à lui d'endosser la responsabilité de ses propres erreurs.

Mais, tandis qu'il conduisait, Runcible se sentit gagné par un malaise grandissant. Ce qui arrive à Dombrosio est vraiment dramatique, pensa-t-il. Perdre son permis et se faire transporter partout par sa femme, comme un infirme. Je ne savais pas que les types des transports avaient la main si lourde. Je croyais qu'ils se contentaient de faire payer une amende aux conducteurs en état d'ivresse.

C'est quand même un sacré coup dur, se dit Runcible. Pour quelqu'un qui travaille à San Francisco. Ce doit être une vraie bande de sadiques qui décide des sanctions, là-bas, à Sacramento. Qu'est-ce qui leur prend ? De vrais nazis, pensa-t-il. Dombrosio ne peut pas se passer de sa voiture ; il en a besoin pour son travail, pour faire vivre sa famille.

C'est franchement moche, se dit-il. Un vrai tour de cochon, sans aucune considération pour le pauvre type qui en est victime, pour sa façon de vivre. Bien sûr, il a commis une infraction... Et puis après ? C'est si grave que ça ? Est-ce qu'il a blessé quelqu'un ? Bon sang ! Tout ce qu'il a réussi à faire, c'est coincer ses roues arrière dans un fossé ; il a éraflé sa peinture, et il s'est couvert de ridicule. Je devrais peut-être écrire ou téléphoner à quelqu'un à Sacramento. Voir ce que je peux faire. Exercer quelques pressions ; donner un coup de pied dans la fourmilière.

Mais est-ce que je dois quelque chose à Walt Dombrosio ? se demanda Runcible. Un type qui n'y regarderait pas à deux fois avant de me cracher au visage. Sa maison, est-ce qu'il est passé par moi pour l'acheter ? Non, il est allé voir ce vieux péquenot

de Thomas. Dès le début, il m'a coûté de l'argent. À l'heure qu'il est, il doit m'avoir fait perdre pas loin de trois mille dollars directement, et je ne peux pas savoir ce qu'il m'a fait perdre indirectement en décourageant des acheteurs potentiels de s'adresser à moi. Des gens de San Francisco qui auraient eu envie de s'installer par ici – après tout, il est en ville toute la journée. Quant à sa femme – la gloire de l'artisanat local – elle traîne en ville aussi, maintenant, sans rien avoir à faire de toute la journée. Ce qui leur permet de répandre toutes sortes de ragots pour faire du tort à l'agence immobilière Runcible.

Ça coûte cher de dresser les gens contre vous, constata Runcible. Et pourtant, c'est le prix à payer pour avoir le droit de dire ce qu'on pense. En parlant franchement, sans mâcher mes mots, je me mets à dos tous les minables. Les sentimentaux comme Walt Dombrosio, qui, par pur idéalisme, invitent un Noir chez eux sans avoir à en subir les conséquences.

Quand il arriva chez lui, et qu'il eut garé sa voiture, Runcible se hâta de monter les marches pour entrer dans le salon. Il trouva Janet dans la chambre, en train de regarder la télévision avec Jerome.

— Viens ici une minute, dit-il à sa femme en l'emmenant dans la pièce voisine. Tu savais que Walt Dombrosio s'était fait retirer son permis pour conduite en état ivresse ?

Janet hésita. Il y avait quelques jours, déjà, qu'elle ne buvait plus ; une fois de plus, elle avait décidé de se mettre au régime sec. Son visage exsangue, aux traits tirés, commença à se creuser de rides d'anxiété.

— C'est à dire... enfin, oui, finit-elle par répondre. J'en ai entendu parler il y a quelque temps.

— Pourquoi ne m'as-tu pas mis au courant, bon sang ? explosa-t-il.

— Tu m'as dit que... tu ne voulais pas entendre parler des ragots du voisinage. (Janet lui fit face avec un air de défi.) Et je ne voulais pas t'inquiéter.

— Et pourquoi est-ce que cela m'inquiéterait ? Je ne me fais aucun souci pour Walt Dombrosio. Sa femme et lui ne nous adressent plus la parole depuis deux mois ; qu'est-ce qu'on y perd ? Est-ce qu'on s'en porte plus mal ? De toute façon, je ne

leur parlerais pas non plus ; j'ai dit tout ce que j'avais sur le cœur ce fameux soir, au téléphone.

— Quand tu les as appelés, demanda Janet, est-ce que tu savais qu'on supprimait les permis pour conduite en état d'ivresse ? On en a beaucoup parlé à la radio. Certains juges prétendent même que ce n'est pas légal. (Elle suivit son mari qui allait ranger son manteau dans la penderie.) Ce n'est qu'une des mesures d'un nouveau plan de sécurité routière qui concerne tout l'État de Californie. Le Gouverneur en personne est derrière tout ça.

— Je me demande, dit Runcible, si je ne devrais pas appeler Dombrosio.

— Pourquoi ? fit Janet, aussitôt sur le qui-vive.

— Pour lui dire que je suis désolé pour lui.

Avec une grande fermeté, comme si elle avait depuis longtemps réfléchi au problème, Janet déclara :

— Dans ce cas, il comprendrait aussitôt que c'était toi.

— Non, fit Runcible. Je lui dirais simplement que j'ai entendu parler de ce qui lui était arrivé, et que j'en suis vraiment navré. C'est un sacré coup dur, pour un homme qui travaille à San Francisco. Il ne peut aller nulle part sans se faire conduire par sa femme. Et cette fille-là est une vraie harpie. Un tyran. Je n'aimerais pas me trouver dans la peau d'un type qu'elle a les moyens de rabaisser.

— Ne l'appelle pas, supplia Janet. Je t'en prie, ne fais pas ça. Je n'ai jamais dit à personne que c'était toi qui avais prévenu la police l'autre soir.

— Tu en es sûre ?

Pour sa part, Runcible avait du mal à le croire ; il n'avait pas confiance en Janet. Elle s'imaginait peut-être qu'elle n'en avait parlé à personne. Il était même possible qu'elle n'ait pas eu l'intention de le faire. Mais quand elle buvait, elle ne parvenait plus à tenir sa langue, et Runcible savait que, de temps en temps, Janet prenait quelques verres avec ses amies ici même, à la maison, ou bien chez l'une d'entre elles, ou encore dans l'un des deux bars de Carquinez.

— S'il savait que c'était toi, dit Janet, il te l'aurait probablement fait comprendre à l'heure qu'il est.

Mais Runcible ne l'écoutait plus. Énervé, mal à l'aise, il tournait en rond dans la maison.

— Que racontent les gens ? demanda-t-il. Quelle est l'opinion générale sur l'affaire Dombrosio ?

— Tu veux dire, fit Janet, est-ce qu'on pense qu'il n'a eu que ce qu'il méritait ?

— Enfin, est-ce qu'on a plutôt tendance à le plaindre ? Bon sang, il aurait très bien pu écraser un gosse du quartier. Mais les Dombrosio n'ont pas d'enfant, alors, pourquoi veux-tu qu'ils se préoccupent de ce genre de problème ? Tiens, voilà encore une chose que je n'aime pas, chez eux : ils n'ont pas de gosses, donc, ils ne sont absolument pas concernés par les problèmes de l'école, les bons de souscriptions et les contributions. Et puis, en plus, il y a beaucoup de gens, par ici, qui trouvent scandaleux qu'on préfère rouler dans une voiture étrangère. Il l'emmène à San Francisco pour les révisions et l'entretien ; il ne la confie pas au garage local, parce que ce n'est pas une marque américaine. Et il n'achète sans doute pas son essence ici non plus. Est-ce qu'ils font leurs courses à Carquinez, ou à San Francisco ?

Mais, à présent, il s'était tellement éloigné qu'il n'entendit pas la réponse de Janet.

Debout devant la fenêtre du salon, il regarda, au pied de la colline, les lumières de la salle des fêtes, les voitures garées devant le bâtiment. L'activité. Leurs idées pour améliorer la vie de la commune, pensa Runcible : organiser un concours de déguisements d'enfants, le soir de Halloween, pour les empêcher de faire des bêtises. Et moi, qu'est-ce que je ferais, à leur place ? Toutes ses propositions étaient connues. Autrefois, quand il s'était installé à Carquinez, il les avait fait publier dans les *Nouvelles*, et il avait payé pour les faire circuler sous forme de pétitions. Deux ou trois salles de classes supplémentaires pour l'école – le nombre d'élèves par classe augmentait chaque année. Même un nouveau bâtiment avec une salle de réunion, et des repas chauds à la cantine. Une école maternelle. Davantage de réverbères dans les rues. De nouveaux horaires d'ouverture pour la bibliothèque municipale, au lieu des quatre heures hebdomadaires en vigueur, et un choix de magazines plus vaste,

qui ne se cantonne pas seulement à *National Geographic*. Une meilleure route pour desservir la ville ; cela devrait être entrepris conjointement par le Comté et l'État de Californie. Il faudrait augmenter les impôts locaux, pour financer tout cela, et c'est aussi ce que souhaitait Runcible. Et les banques devraient consentir de nouveaux prêts.

Mais le plus important : une eau de meilleure qualité, et l'électricité moins chère. À moins qu'une petite entreprise industrielle ne s'y installe, la région ne disposerait jamais d'un capital suffisant pour financer toutes ces améliorations. Les fermiers n'accepteraient jamais de verser un sou ; ils avaient amassé de l'argent à force de pingrerie, en mettant au travail leurs propres enfants pour n'avoir à embaucher personne. Il n'y avait qu'un moulin à Olema, la station RCA, au cap, quelques petits commerces de détail... Et, bien sûr, les hommes employés par le Comté pour réparer les routes en hiver, tailler les arbres et transporter les branches cassées. Un jour ou l'autre, il faudrait bien que cela se concrétise. Toutes les améliorations qu'il désirait finiraient tôt ou tard par se réaliser. Mais Runcible souhaitait que cela soit de son vivant.

Et, se dit-il, si nous ne le faisons pas nous-mêmes, ce sera fait par des gens qui ne sont pas d'ici. Des capitaux extérieurs, des promoteurs que nous ne connaissons pas. Cette région ne restera pas éternellement une zone de production laitière.

Sous ses yeux, dans l'obscurité, les lumières de la salle des fêtes clignotèrent. J'espère que vous arriverez à récolter cinq dollars pour offrir des prix, pensa-t-il. Encore une opération qui va les saigner à blanc, tous ces crétins d'urbanistes antisémites. Leur salle de réunion n'aurait pas pu porter de meilleur nom – Donkey Hall – La Salle des Anes. Et après ça, en avant pour le grand barbecue annuel. Si je devenais membre du club, se dit Runcible, je pourrais tenir le stand des moutardes et des condiments, ou m'occuper du jeu de fléchettes. On arriverait peut-être à ramasser une vingtaine de dollars pour les récompenses du concours agricole.

Devant la fenêtre, Runcible fit un geste obscène destiné aux occupants de la salle des fêtes. En levant les yeux à ce moment précis, n'importe quel habitant de Carquinez aurait pu le voir.

Les rideaux étaient ouverts ; l'éclairage du salon découpait nettement sa silhouette. Mais il s'en moquait. Je devrais l'imprimer sur mon papier à en-tête, pensa-t-il. Agence immobilière Runcible, et puis un bras d'honneur. Bonne nuit à tous.

À Donkey Hall, dans l'une des pièces du second étage chauffée par un radiateur portable, quatre des dirigeants du CDBDBC étaient plongés en plein travail, assis autour d'une table. Dans la grande salle du rez-de-chaussée, les membres du club regardaient des diapos sur la prévention des maladies vénériennes ; c'était l'un des leurs, un commandant en retraite, qui se les étaient procurées auprès des forces armées.

Les quatre dirigeants comprenaient : le président, Jack E. Vepp ; le vice-président, Earl Timmons, chauffeur de camion de son état ; l'administrateur du club, Walt Dombrosio, concepteur commercial ; et le trésorier, Michael Wharton, instituteur de cours moyen. Depuis quelques années, c'était Walt Dombrosio qui avait apporté l'aide la plus précieuse pour la fête de Halloween. Il avait fourni les tissus pour les costumes, aidé les gosses, montré aux juges ce qu'ils devaient attendre des concurrents sur le plan des idées originales. Cette année, cependant, il ne désirait pas y participer.

— Qu'ils fassent donc leurs costumes tout seuls, dit-il. Ils devraient savoir comment s'y prendre, depuis le temps.

— Si on les laisse faire, protesta Wharto, la plupart d'entre eux se contenteront de porter les déguisements en plastique qu'on trouve dans les magasins bon marché. Il faudra choisir parmi des costumes tout faits, et les parents qui dépenseront le plus seront sûrs que leur gosse remportera le premier prix.

— Dans les familles de fermiers, dit Vepp, plusieurs mères voudront le fabriquer elles-mêmes. On aura donc quelques costumes originaux.

— Pourquoi ne veux-tu pas participer cette année ? demanda Wharton à Dombrosio.

— Ce n'est pas facile pour moi de me déplacer. Tu sais que je me suis fait retirer mon permis de conduire.

Les trois autres hochèrent la tête.

— C'est vraiment moche, fit Timmons.

— Oui, dit Vepp. C'est un sacré coup dur. La direction des transports n'a aucun droit légal de faire ça.

— Dis donc, Walt, ajouta Wharton, tu n'as pas renoncé à faire appel, au moins ?

— Je fais appel, confirma sèchement Dombrosio.

— Quelqu'un pourrait peut-être te conduire, suggéra Vepp.

— Pourquoi pas ta femme ? fit Timmons.

— Elle en a probablement assez de lui servir de chauffeur, dit Vepp. Je la vois sans arrêt emmener Walt à droite et à gauche.

— Non, ce n'est pas qu'elle en ait assez, dit Dombrosio. Mais... Je ne suis plus libre comme avant. D'aller et venir.

— En tout cas, fit Vepp, on compte vraiment sur toi.

— Tu te souviens de ce canular qu'on avait monté pour le premier avril ? commença Timmons. Ça, c'était quelque chose ! Rappelle-toi, tu avais tout imaginé toi-même.

Dombrosio se souvenait.

— C'est toi qui avais fabriqué tous ces costumes pour qu'on se déguise en vache laitière, dit Vepp. Et tu t'étais servi de ce nouveau plastique... Comment ça s'appelle ?

— Du polyéthylène, répondit Dombrosio. En fait, il s'agit d'une cire durcie. Une molécule de carbone gigantesque.

— Je n'oublierai jamais ça, dit Vepp. C'est le gag le plus drôle que j'aie vu de ma vie, ou dont j'aie jamais entendu parler. On les a bien eus ; tout le monde s'y est laissé prendre.

— Oui, fit Wharton, ça n'aurait pas pu mieux marcher.

Dans leurs déguisements de vache laitière que Dombrosio avait créés à l'atelier de la Lausch Company, six dirigeants du club s'étaient joints à un troupeau de vaches de la ferme Fairfield. Ils s'étaient laissés conduire à l'étable, puis, quand les valets de ferme étaient venus les raccorder à la trayeuse électrique, ils avaient commencé à protester et à les insulter. Ce n'était rien d'autre qu'une bonne farce, une plaisanterie sans conséquence, et ils étaient passés aussitôt à la ferme voisine. Et quand la première partie du gag avait été exploitée jusqu'au bout, ils étaient allés en ville, et même sur la nationale pour arrêter les voitures. Les déguisements étaient fidèles jusque dans les moindres détails. C'était du pur Dombrosio au

summum de son art. L'un d'eux existait toujours ; on pouvait le voir dans le sous-sol de la salle des fêtes, dans une exposition permanente retraçant l'histoire du club.

— Dis donc, Walter, commença Vepp. Je viens d'avoir une idée. Ça n'a rien à voir avec le club, mais c'est dans tes cordes. Tu sais que les cailles volent en groupe, par vingt ou trente à la fois ? Même si tu tires dans le tas avec des chevrotines, tu en descends peut-être quatre ou cinq, mais les autres s'échappent.

— Les cailles sont vraiment grasses à cette période de l'année, fit Timmons.

— Alors, je me suis dit, poursuivit Vepp, est-ce que tu ne pourrais pas me bricoler une espèce de piège électrique ? Un réseau de fils, tu vois ; quand les cailles se poseraient dessus, elles seraient électrocutées, mais sans être brûlées, pour ne pas abîmer la chair. Une sorte de résistance électrique, peut-être. Avec tes compétences, tu pourrais sûrement m'arranger ça.

L'instituteur protesta :

— Ce serait dommage que Walt gaspille son talent sur ce genre de travail. Il n'a pas assez d'ennuis comme ça ? En tout cas, c'est illégal d'attraper des cailles de cette façon.

— Non, ce n'est pas illégal, répliqua Vepp. Et qu'est-ce que tu veux dire par « ce genre de travail » ? Walt n'a rien contre une caille bien grasse au petit déjeuner.

Vepp s'esclaffa, exhibant ses couronnes en or.

— J'ai déjà assez de problèmes avec la loi, dit Dombrosio. Il ne me manquerait plus que d'avoir à payer une grosse amende pour braconnage. Je ne suis même pas sûr que ce soit la saison de la chasse aux cailles.

— Tu peux toujours tirer des cailles chez toi, déclara Vepp, à n'importe quel moment de l'année. Tu peux prétendre que c'est pour protéger tes récoltes ; elles mangent tes graines, les légumes de ton jardin. Comme les corbeaux et les geais.

— Je pourrais construire ce genre d'engin, reconnut Dombrosio. Mais je crois que je n'en ai pas envie. Ça ne m'intéresse pas vraiment.

Les quatre hommes gardèrent le silence pendant un moment.

— C'est difficile de trouver quelque chose à faire, finit par

constater Vepp.

— On pourrait aller observer les oiseaux, dit Timmons. Avec les élèves du cours moyen.

Il fit un signe de tête en direction de l'instituteur.

— Ramasser des roches, aussi, dit Vepp. Peut-être trouver des fossiles rares. Ou des pointes de flèches, des objets indiens.

Il sourit, mais Wharton ne réagit pas. L'instituteur avait le regard perdu dans le vague, comme s'il ne l'entendait pas.

— Comment va ta collection de pointes de flèches ? insista Vepp.

— Bien, fit Wharton.

— Et ta collection de roches ?

Wharton hocha la tête, d'un air absent.

Vepp poursuivit :

— Et ta collection de capsules de bouteilles de lait ?

— Je crois qu'il l'a abandonnée, dit Timmons.

— Pourtant, c'était la plus intéressante de toutes, protesta Vepp. Les capsules de bouteilles de lait. C'est ça, la véritable histoire de la Californie. Tenez, regardez toutes les vieilles laiteries qu'il y a par ici.

— Les vieilles laiteries indiennes, dit Timmons. (Il ricana.) Les laiteries indiennes jumelées. (D'un geste, il dessina dans l'espace une paire de seins de femme.) Et si on en faisait collection ? Bien empaillées, et présentées sous verre, elles auraient un certain succès auprès des élèves du cours moyen.

Vepp et Timmons s'esclaffèrent, et Walt Dombrosio ne put s'empêcher de sourire, lui aussi.

— Dis donc, Wharton, fit Dombrosio. Les alènes en granit que tu as trouvées, tu sais, les alènes indiennes ? Ce sont des outils, non ? Tu sais à quoi elles me font penser ? (Déjà, Vepp et Timmons commençaient à rire, voyant venir la plaisanterie.) Pour des outils, je suis sûr que c'en était, il n'y a pas de doute. Et durs comme de la pierre, en plus.

— Des outils pétrifiés, s'étrangla Timmons. Des outils indiens pétrifiés. Tu parles d'une collection ! Et ils mesurent pas loin de vingt-cinq centimètres. Ces Indiens, tout de même, ils devaient être sacrément virils. Comment est-ce qu'ils ont pu disparaître, avec des engins pareils ?

Wharton ne dit rien. Au bout d'un moment, Timmons et Vepp en eurent assez de l'asticoter. Il n'était rien sorti de la réunion des dirigeants ; ils n'avaient pas réussi à persuader Dombrosio de participer cette année, si bien qu'il était inutile de prolonger la discussion.

— Je vais descendre pour regarder les photos sur les maladies vénériennes, annonça Timmons en se levant. Tu veux venir, Jack ?

Vepp et Timmons quittèrent la salle, laissant Dombrosio en compagnie de l'instituteur.

Au bout d'un moment, Wharton déclara :

— C'est vraiment dommage.

— Qu'est-ce qui est dommage ? demanda Dombrosio, se sentant un peu honteux d'avoir fait des plaisanteries sur son compte.

Maintenant que Vepp et Timmons étaient partis, il ne trouvait plus cela aussi drôle.

— Tu possèdes de sérieuses capacités créatrices. Il me semble qu'elles pourraient être mises à profit pour des projets plus intéressants que la construction d'un piège qui permette à Jack Vepp de massacrer des cailles.

— Évidemment, toi, tu aimes la nature, dit Dombrosio. Tu l' observes avec un esprit scientifique. Mais il faut que tu comprennes son point de vue, aussi. La chasse n'a rien de répréhensible ; tu manges de l'agneau et du bœuf, non ? Et ça ne te dérange pas.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, fit Wharton.

Depuis le départ, Wharton avait joué cartes sur table ; il avait rejoint le CDBDBC pour apporter son aide aux projets d'amélioration de la commune que lançait le club de temps à autre, mais il n'approuvait pas les soirées de réjouissances si chères aux autres adhérents. Son aversion pour Vepp était de notoriété publique. Mais s'il n'y avait pas parmi les membres des gens faisant preuve de civisme, avait-il fait remarquer, des hommes comme Vepp auraient vite réduit les activités du club à... quelle était l'expression que Dombrosio avait entendu le maître d'école employer, un jour ? « Un simple prétexte pour louer des films cochons. » Disposer d'une salle pour projeter des

films pornographiques. Pour les soirées entre hommes ; oui, c'était ça. Les séances spéciales de ces messieurs. Wharton ne pouvait se permettre de rester à l'écart du club ; son influence lui semblait moins redoutable tant qu'il gardait un pied dans la place. Il n'aurait pas eu l'esprit tranquille en restant dans sa maison de State Farm Road, dans son bureau, parmi ses spécimens de serpents et de salamandres.

— Combien gagnes-tu, comme instituteur ? lui demanda tout à coup Dombrosio.

— Cinq mille deux cents dollars par an, dit Wharton.

— Net ?

— Non. Impôts non déduits.

— Comment fais-tu pour vivre avec ça ?

— Parfois, répondit Wharton, je songe sérieusement à tresser mes propres paniers en roseau, à fabriquer mes poteries en argile, et à mâcher des glands. Comme les Indiens, autrefois.

— Ils pratiquaient la chasse et la pêche, aussi.

— Je n'y vois pas d'objection, dit Wharton. Tant qu'il s'agit de se nourrir, c'est une activité louable et parfaitement naturelle. Ce que je n'aime pas chez Vepp, c'est qu'il se délecte à massacrer des animaux.

— Autrement dit, fit Dombrosio, c'est mal d'y prendre du plaisir. Mais c'est très bien de tuer de sang-froid.

Se tournant brusquement vers lui, Wharton demanda :

— Tu sais ce que j'aimerais que tu fasses ? Je voudrais que tu puisses mettre la main sur quelques générateurs à haute fréquence, pour l'école. Et peut-être, aussi, sur un récepteur à modulation de fréquence. Je crois que je t'ai demandé, il y a un an environ, de nous construire un oscillateur. Qu'est-ce qu'il est devenu ?

L'air coupable, Dombrosio répondit :

— Je l'ai commencé. Il est dans mon atelier, chez moi. À moitié fini.

— Il y a autre chose que j'aimerais que tu fasses.

— Tu sais que je suis toujours prêt à aider l'école.

L'examinant avec gravité, Wharton annonça :

— J'aimerais que tu viennes montrer à mes élèves comment utiliser les nouveaux matériaux.

— Tu veux dire, travailler directement avec les élèves ? Comme un instituteur ? (Dombrosio n'en avait guère envie ; l'idée le rendait nerveux, timide.) Quels matériaux ?

— Certains des nouveaux plastiques. Dans ma classe, les garçons achètent des boîtes de construction – des modèles réduits de bateaux ou d'avions – mais elles ne contiennent rien d'autre que des pièces préfabriquées. Il suffit de les assembler et de les coller ensemble. Autrefois, dans une boîte de construction, il n'y avait que du balsa et du papier japon – tout le travail restait à faire : découper les pièces, les façonner. On construisait réellement un modèle réduit à partir de quelques planchettes, de baguettes de bois. Aujourd'hui, le modèle est fait d'avance ; il ne reste qu'à l'assembler.

— C'est vrai, dit Dombrosio. Mais tu oublies une chose ; pense à la foule de détails qu'on arrive à reproduire grâce aux nouveaux plastiques. Des détails minuscules, comme les cylindres des moteurs, les tubulures d'échappement...

— Tu as des moules, ici, à la salle des fêtes, fit Wharton. Je les ai remarqués dans la réserve où tu travailles.

— Ils sont en plâtre de Paris, pas dans une de ces nouvelles matières plastiques.

— Dis-moi ce que tu fais. Ça paraît intéressant.

— Je bricole, sans plus.

Dombrosio avait toujours plusieurs projets personnels en cours. À présent, depuis l'audience à l'issue de laquelle il avait perdu son permis, il leur consacrait encore plus de temps qu'auparavant.

— Il me semble avoir vu quelques-uns de tes masques. Des masques rigides qui couvrent toute la tête, comme ces envahisseurs martiens que tu avais fabriqués. J'ai toujours considéré qu'ils représentaient une véritable innovation. Tu as fait preuve de génie en les confectionnant.

— Merci, fit Dombrosio.

Cela lui réchauffait le cœur de repenser à cette histoire.

Sur les hauteurs, près de Drake's Landing, il y avait un groupe qui se passionnait pour les soucoupes volantes – des femmes d'âge mûr et des retraités, pour la plupart. L'année précédente, pour une sortie du club, Dombrosio avait fabriqué

des masques et des costumes d'envahisseurs extraterrestres, et même une soucoupe volante factice que Timmons avait transportée jusqu'à Drake's Landing sur un camion-plateau. Tard dans la nuit, Dombrosio et ses comparses avaient déposé l'engin en plastique et en fer-blanc en plein milieu d'un pré à moutons. Enfilant masques et costumes, et armés de pistolets futuristes (des jouets achetés au bazar), les quatre hommes étaient montés sur le perron de la maison où se rencontraient les amateurs de soucoupes volantes. Il n'y avait pas de réunion en cours, mais la présidente du groupe était là ; elle dormait. Les visiteurs l'avaient tirée du lit en produisant des sons métalliques semblables à un gémissement, à l'aide d'un vibreur récupéré par Dombrosio dans le bric-à-brac de la Lausch Company.

— Et tu étais partisan de cette expédition ? demanda-t-il à Wharton.

Il lui avait toujours semblé que l'instituteur désapprouvait leurs farces ; Wharton les trouvait cruelles, pas drôles.

— Tu m'as dit, si je me souviens bien, que la plupart des canulars étaient infantiles. Que c'était... Comment appelais-tu ça ? Du sadisme.

— Mais je n'ai que du mépris pour les amateurs de soucoupes volantes, dit Wharton. Ils l'ont bien mérité.

— Donc, il s'agit d'une exception. (Pour autant que Dombrosio puisse s'en souvenir, c'était la première fois que l'instituteur laissait voir un côté peu reluisant de sa personnalité.) Ce n'est pas grave de jouer des tours à des gens qu'on n'aime pas.

Wharton réfléchit à la question.

— Une telle crédulité... Jamais ils ne se seraient laissés prendre à cette mise en scène s'ils avaient eu un peu de bon sens. Tu as mis à l'épreuve leur capacité à juger la réalité, leur esprit scientifique – ou leur absence totale d'esprit scientifique.

Avant que l'instituteur enfourche pour de bon son dada favori – la valeur de la science dans la formation des esprits – Dombrosio lui coupa la parole.

— Laisse-moi te poser une question ; y a-t-il eu des canulars dans l'histoire des sciences ?

— On pourrait considérer, je suppose, que la cosmologie géocentrique tout entière est une sorte de plaisanterie. Tu veux parler de mystifications délibérées ? Dont les auteurs étaient conscients de propager des idées fausses ? (Wharton plissa le front.) J'ai entendu dire que des savants soviétiques avaient sciemment créé des données inexactes pour accréditer leurs théories génétiques. Des pommes de cire.

— Et l'homme de Piltdown ?

— Oui, évidemment.

— Cette histoire m'intéresse, dit Dombrosio. On ne sait même pas qui en est l'auteur, n'est-ce pas ?

— Si tu lis l'article de l'*Encyclopaedia Britannica* consacré au crâne de Piltdown, tu t'apercevras que la plupart des spécialistes ont émis des réserves à son sujet. Pour commencer, il n'a jamais trouvé sa place dans les systèmes de classification. Avant même qu'on découvre que c'était un faux, ce crâne était déjà une anomalie : un cerveau d'homme moderne et une mâchoire de chimpanzé.

— C'est exactement ce dont il était constitué, n'est-ce pas ?

— Oui. Celui qui a concocté l'objet a sciemment assemblé ces deux éléments en sachant qu'ils étaient étrangers l'un à l'autre. C'est un travail de mystification délibérée, qui a requis un véritable savoir-faire et une connaissance approfondie du sujet. Comme tu le sais, il a fallu attendre les nouveaux tests de datation du carbone 14 pour démontrer qu'il s'agissait d'un faux.

— Donc, ce doit être un savant qui en est l'auteur. Peut-être celui qui a découvert le crâne.

— C'est possible.

— Pour quelle raison a-t-il pu faire ça ? demanda Dombrosio.

— Aucune idée.

— Tu ne crois pas qu'il avait l'intention, tôt ou tard, de révéler la supercherie ? Si personne ne l'avait jamais découverte, je ne vois pas quelle satisfaction il aurait pu en tirer. Il avait sans doute projeté de la dévoiler, mais il a dû mourir avant.

— C'était peut-être un homme qui s'était lassé de chercher des restes humains authentiques datant de l'âge de pierre. Ma

théorie... (Wharton fit un geste.) Bien sûr, tout le monde connaît, à présent, mes tendances anticléricales. Mais je ne serais pas surpris si on découvrait, un jour, que le crâne de Piltdown a été confectionné par un membre du clergé. Un homme décidé à prouver que tous les restes fossilisés étaient des faux. Il espérait faire authentifier le crâne de Piltdown par les autorités scientifiques les plus éminentes de son époque, après quoi il aurait révélé au grand jour qu'il l'avait assemblé dans son grenier.

— Mais pourquoi a-t-il gardé le silence, alors ?

— Je n'en sais rien, dit Wharton. Il a peut-être attendu parce que l'objet n'a pas été accepté par tous les spécialistes ; il espérait une reconnaissance beaucoup plus universelle, et elle n'est jamais venue. Il a trop tardé.

— Se pourrait-il que d'autres crânes humains primitifs soient des faux ? Comme ceux des hommes de Neanderthal et des autres chaînons manquants ?

— Il y en a beaucoup trop, répondit Wharton. On en a découvert des centaines. Et ceux qu'on a trouvés depuis la guerre sont d'une extraordinaire variété. En Afrique, en Israël, en Asie. Des espèces hybrides. Des espèces nouvelles. Des sous-espèces. Des singes plus avancés que l'homme dans certains domaines. Si cela t'intéresse, j'ai quelques articles de *Scientific American* que je te prêterais avec plaisir.

— Je me rappelle avoir lu quelque chose sur un lac d'Afrique où on a trouvé un véritable homme primitif.

— C'était une découverte de Leakey, dit Wharton. Le plus ancien crâne actuellement connu d'un homme capable de fabriquer des outils. Il date de six cent mille à un million d'années. Un singe particulièrement évolué, ou un homme médiocrement développé. (Wharton se dirigea vers Dombrosio, l'index tendu vers lui.) Voilà une découverte extrêmement intéressante. On pensait que les quasi-humains tels que Neanderthal, Heidelberg et les autres étaient apparus *avant* Homo Sapiens.

— Et ce n'est pas le cas ?

— À présent, on a découvert de véritables crânes humains qui sont aussi anciens que n'importe lesquels des prétendus

hommes primitifs.

— Donc, des êtres humains ont existé côte à côte avec les autres espèces.

— L'homme actuel n'est pas le produit de l'évolution des hommes primitifs. Homo Sapiens n'était qu'une espèce parmi beaucoup d'autres. Nous ne descendons pas de Neanderthal, ni d'aucun des types voisins. C'étaient des branches différentes, auxquelles nos ancêtres se sont peut-être mêlés.

— Les hommes d'aujourd'hui pourraient avoir dans les veines du sang néanderthalien ?

— C'est possible.

— Alors, les hommes de Neanderthal ne constituaient pas une race, conclut Dombrosio. Il s'agissait plutôt d'une souche de... peut-on parler d'humains dégénérés ?

— Cela n'a guère de sens. Quoi qu'il en soit, ils ont cessé d'exister, de manière très soudaine. Et, de toute évidence, ils ont habité une large portion du globe, depuis l'Afrique jusqu'à l'Asie et l'Europe. Mais pas le Nouveau Monde, apparemment. En tout cas, aucun crâne n'a été découvert en Amérique du Nord ni en Amérique du Sud.

— Intéressant, fit Dombrosio.

Des bruits de voix, des raclements de chaises leur parvinrent depuis le rez-de-chaussée. La projection de diapos sur les maladies vénériennes était terminée ; les spectateurs se séparaient. Dombrosio entendit des voitures démarrer à l'extérieur.

— Tu veux que je te raccompagne ? proposa Wharton.

— Non. Sherry revient me chercher.

— Cela ne lui pèse pas trop de te servir de chauffeur ? Ça l'oblige à passer cinq jours par semaine à San Francisco, non ? Que fait-elle, là-bas ?

En enfilant son manteau, Dombrosio répondit :

— Elle rend visite à des gens qu'elle connaît. Elle se débrouille très bien. Ça lui plaît. Elle ne perd rien au change. Elle fait des courses, elle va au cinéma. Elle suit quelques cours de dessin publicitaire. C'était son ambition, autrefois, de gagner sa vie comme dessinatrice.

— Elle pourrait peut-être nous aider pour les costumes de

Halloween, suggéra Wharton, optimiste.

Sur la première longue pente escaladant le flanc du mont Tamalpais, Sherry passa soigneusement la vitesse appropriée, l'œil sur le compte-tours de l'Alfa. Derrière eux, au loin, au-delà des rochers et des coteaux, on apercevait l'océan en contrebas. En relevant les yeux, Dombrosio embrassa du regard la masse sombre de la forêt, les bosquets touffus de séquoias et de sapins, et la tour de surveillance contre les incendies installée sur le pic le plus élevé. Dans la lumière froide et brumeuse du petit matin – il était six heures trente – elle ressemblait à la structure métallique, ruisselante d'humidité, d'une tourelle d'artillerie. C'est pourtant vrai, pensa Dombrosio, qu'il y a une base lance-missiles, là-haut. Cette tour n'a peut-être aucun rapport avec la prévention des feux de forêt, après tout ; et si c'était une installation radar ?

Comme il n'avait plus besoin de conduire, cela lui permettait d'examiner le paysage. Il pouvait se détendre un peu, regarder d'un côté et de l'autre, et même, par-dessus son épaule, voir les lacets de la route et l'océan. Mais cela lui tournait bientôt la tête.

— Ne prends pas les virages si vite, dit-il.

— Je n'ai pas entendu crisser les pneus, protesta Sherry.

— On ne sait jamais avec quoi on risque de se trouver nez à nez, expliqua Dombrosio. Il n'y a aucune visibilité, dans ces virages.

Il avait déjà fait de nombreuses fois ce genre de remarque, à l'aller comme au retour. Cela le rendait nerveux, aujourd'hui encore, de se faire conduire. La façon dont Sherry pilotait l'Alfa ne le satisfaisait pas, mais il était incapable de lui reprocher quoi que ce soit de précis. Elle surveillait le compte-tours, elle ne faisait jamais tourner le moteur en surrégime et, comme elle

l'avait dit, les pneus ne crissaient pas dans les courbes. Dans les descentes, elle utilisait le frein moteur. C'est tout simplement que je n'aime pas être conduit, conclut-il. N'ayant plus de volant auquel s'accrocher, il se sentait brinquebalé d'un côté et de l'autre à chaque tournant. Son estomac le tracassait depuis le premier jour où Sherry avait pris le volant.

Je suppose, se dit-il, que je devrais lui savoir gré de faire ça pour moi. Dès le début, en fait, dès le jour de l'audience, Sherry lui avait servi de chauffeur sans paraître se plaindre le moins du monde. Elle s'était, en quelque sorte, attelée à la tâche, et s'y était tenue depuis.

— Que vas-tu faire, aujourd'hui ? demanda-t-il.

— Pourquoi me demandes-tu ça ? s'étonna Sherry.

— Tu me parais être encore mieux habillée que d'habitude.

Dombrosio avait remarqué qu'elle portait un de ses plus beaux tailleurs, le bleu foncé. Dans son esprit, c'était une tenue qu'il croyait réservée aux grandes occasions ; la dernière fois, il s'en souvenait bien, Sherry l'avait mis pour un rendez-vous avec leur notaire.

D'une voix neutre, elle répondit :

— Je vais chercher du travail.

Dombrosio se sentit mal. Il eut froid, tout à coup.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je cherche du travail. J'y ai beaucoup réfléchi. Puisque je dois aller à San Francisco tous les jours et y passer la journée, je ferais aussi bien de poser ma candidature à un emploi qui m'intéresse.

Elle ne quittait pas la route des yeux. Sa voix restait calme.

— Quel genre d'emploi ?

— On verra.

Dombrosio protesta :

— Dans quatre mois à peine, on en aura fini avec tout ce cirque ; tu ne seras plus obligée de m'emmener. Le temps que tu trouves du travail, il se sera bien passé deux mois. Tu ne peux pas prendre un emploi pour huit semaines.

— Je crois, affirma Sherry, que je n'aurai pas besoin d'attendre si longtemps.

— Tu as déjà cherché ?

Il pressentit aussitôt la réponse, évidente, aveuglante. Bien sûr qu'elle avait cherché. Et elle s'était bien gardé de lui en parler jusqu'à maintenant. Donc, elle avait quelque chose en vue. À moins qu'elle ne soit déjà embauchée. Ce n'était pas étonnant qu'elle ait attendu. Pourquoi le lui dire ? Puisqu'elle ne tenait aucun compte de son opinion.

— Oui, confirma Sherry, je me suis renseignée.

— Pourquoi ne m'en as-tu rien dit ?

Il s'efforça de garder son calme, veillant à ce que sa voix ne trahisse pas ses sentiments, et adopte le ton raisonnable de Sherry.

— Je pense que ça n'aurait pas été une mauvaise idée d'en discuter avec moi.

Elle ne répondit rien.

Incapable de garder le silence, Dombrosio continua :

— Et si ça ne me plaisait pas ?

— L'argent que je gagnerai ne sera pas superflu, dit Sherry. Avec l'impôt foncier qui augmente. Et on va devoir sortir une grosse somme d'argent pour les conduites de drainage. Sans compter que nous n'avons pas fini de payer les frais de notaire – je n'ai pas encore envoyé le chèque. Je te l'avais dit ?

— Tu donneras ta démission quand je récupérerai mon permis ?

— Il me semble que cela dépendra beaucoup de la façon dont mon travail marchera.

— Par principe, déclara Dombrosio, ça ne me plaît pas que ma femme travaille.

— Eh bien, moi, fit Sherry, j'ai l'intention de prendre un emploi de toute façon. Je trouve ton attitude dominatrice et agressive, et je n'aime pas le ton de ta voix.

— Je ne te laisserai pas faire, dit Dombrosio.

Tournant la tête, Sherry l'examina un instant de son regard froid, intense. Puis elle reporta son attention sur la route. D'une voix parfaitement claire, elle annonça :

— Je ne te conduirai plus.

Ses émotions prirent de telles proportions qu'il se trouva incapable de les exprimer. Regardant par la fenêtre, il contempla les arbres, les séquoias aux troncs massifs. Une

voiture surgit devant eux et les croisa, prenant le virage dans un crissement de pneus.

— On se demande comment une voiture américaine peut passer dans ces épingles à cheveux, fit remarquer Dombrosio.

— Je lui ai laissé toute la place, dit Sherry.

— Tu me prends vraiment à la gorge, hein ? fit-il. Qu'est-ce que tu cherches ? Je ne vois pas où tu veux en venir. Qu'est-ce que ça représente pour toi, de trouver du travail ? De vivre comme un homme ?

Sherry ne dit rien.

— Tu as décidé de porter la culotte, poursuivit Dombrosio.

— Pourquoi en fais-tu toute une histoire ? demanda Sherry. Tu dois avoir de sacrés doutes sur ta propre virilité, pour te sentir ainsi menacé par mon désir d'obtenir un emploi temporaire. Tu as sûrement le sentiment d'avoir échoué dans un domaine vital, fondamental.

— Si j'étais mort, demanda-t-il, est-ce que tu chercherais du travail ?

Cette question déconcerta Sherry.

— Quelle drôle d'idée...

— Non, tu n'en chercherais pas, affirma Dombrosio. Parce que, si j'étais mort, tu n'aurais plus besoin de m'écraser et de me détruire.

À ces mots, Sherry eut un rire perçant, et son visage s'empourpra.

— Mon Dieu, fit-elle, tu as complètement perdu la tête. Cette histoire de permis de conduire t'a vraiment rendu malade.

— Que ferais-tu ? insista-t-il. Si tu ne m'avais pas épousé ? Tu ne travaillerais pas. Tu n'aurais aucune envie de trouver un emploi ; ce serait le dernier de tes soucis. Tu resterais chez toi – tu te louerais un studio – à peindre des toiles. Des toiles superbes, comme celles de Picasso.

— Merci.

— Tu vivrais, comme avant, aux crochets de ta famille. Tu n'as jamais eu d'emploi. Tu n'as jamais travaillé de ta vie. Quand je t'ai rencontrée, tu te faisais entretenir par ta famille. Si tu as tellement envie de travailler, pourquoi ne l'as-tu pas fait plus tôt ?

Sherry protesta :

— Comment aurais-je pu travailler à cette époque-là ? Je n'avais pas fini mes études.

— Beaucoup de gens font leurs études tout en étant salariés. (Il s'acharnait sur elle ; il la tenait à sa merci, et il savourait la situation.) *Moi*, je travaillais déjà, quand je t'ai rencontrée. J'allais à la fac, et j'avais un emploi. Je n'avais pas une riche famille pour m'entretenir. (Sa voix devenait stridente, mais il s'en moquait.) Je sais très bien pourquoi tu n'as aucun respect pour moi.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'arriverai jamais à gagner de quoi t'offrir le train de vie auquel tu es habituée. Celui que mène ta famille. Tu penses que je devrais être capable de faire aussi bien que ton beau-père. Tu me compares à un... un génie de la finance.

Sherry eut un rire amer.

— Willis... un « génie de la finance » !

— Oui, s'entêta Dombrosio. C'est exactement ce qu'il est. Tu considères qu'il est parfaitement normal pour un homme de posséder toute une série d'affaires qui rapportent, année après année, cinquante pour cent de bénéfices. Enfin, bon sang, pour les gens qui évoluent à ce niveau-là, l'argent n'a pas du tout le même sens que pour nous. Ce n'est plus un simple moyen d'acquérir des objets ; cela représente le pouvoir, le pouvoir à l'état pur. Et tu voudrais que je me mesure avec des gens comme lui ? Tu oublies une chose : il n'a pas débuté dans la vie au même niveau que moi. La famille tout entière, son père et son grand-père, étaient des investisseurs. Je n'étais même pas encore né quand ils ont commencé à gagner de l'argent, à construire leur fortune.

— Tu ramènes toujours cette histoire sur le tapis, reprocha Sherry.

Sans lui prêter attention, Dombrosio poursuivit :

— Willis est tellement haut dans l'échelle de la société qu'il se trouve à un niveau où personne ne sait plus ce qui est légal et ce qui ne l'est pas. Il appartient au clan de ceux qui font les lois, qui achètent les petits avocats, les petits juges de province. Si l'on excepte son procès pour impôts impayés – où il a dû

conclure un arrangement avec le gouvernement – à part cette histoire, donc, il fait tout ce qu'il veut. Et je suis censé me montrer l'égal de cet homme-là. Si je n'y arrive pas, c'est que je suis un raté. Bon sang, quand ils ont envie de nous voir, ils foncent à l'aéroport, et ils font tout le voyage en avion, de New York jusqu'ici. À n'importe quel moment de l'année. Et ils louent une suite au Mark Hopkins. Et ils ont des avocats aux quatre coins du pays.

— Tu aurais dû confier ton affaire à l'un des avocats de Willis, dit Sherry. Si tu l'avais fait, tu n'aurais pas perdu ton permis.

— Et ça aussi, tu me le reproches.

— Ce que je te reproche, c'est ta puérilité ; quand Willis t'a appelé pour te conseiller d'engager Adamson et Rogers, tu as répondu que tu n'avais pas besoin d'eux. Puis tu es allé trouver un jeune avocat débutant qui ne connaissait personne de haut placé.

— C'est ça, fit Dombrosio. C'est toi l'expert, maintenant.

— Dans le domaine juridique, sans aucun doute.

— Dans quel monde vivons-nous... dit-il.

— Il faut s'y adapter, déclara Sherry. La réalité est la réalité. Toi, tu t'accroches à ton orgueil infantile... Si quelque chose te détruit, c'est bien ça. Tu ne supportes pas que les autres réussissent quelque chose qui n'est pas à ta portée, tu les envies. Tu détestes Willis parce que, financièrement parlant, il a réussi et pas toi. (Elle ajouta :) Ou plutôt, tu n'as pas aussi bien réussi que lui.

Elle lui jeta un coup d'œil pour voir comment il réagissait.

Oui, se dit-il. J'ai bien entendu. *Il a réussi, et pas toi.*

À haute voix, il commenta :

— Ma folie infantile est telle qu'elle te force à dire clairement ce que tu penses : que tu me considères comme un raté.

Prudemment, Sherry précisa :

— Je considère que tu n'as aucun don pour réussir dans le monde des affaires, si cela s'appelle être un raté.

— Dans notre société, sans aucun doute. C'est l'homme qui va à la chasse ; c'est lui qui rapporte à sa famille de quoi se nourrir. Autrement dit, son salaire.

— Donc, si je trouve un emploi, dit Sherry, cela voudra dire que j’empiète sur ton territoire de mâle. Cela fera de moi un homme.

— Oui, confirma Dombrosio.

— Et tu t’imagines que c’est ce que je désire. Ce que je cherche à obtenir.

— C’est ça.

— Tu n’as pas pensé une minute, demanda Sherry d’une petite voix sèche, qu’il ne s’agissait pas d’autre chose que d’une extrapolation de ta part ? Que tout cela n’existait pas ailleurs que dans ton esprit ?

Mais Dombrosio restait sourd à ce genre de discours. Il l’avait entendu trop souvent depuis qu’ils étaient mariés.

Son argument, comprit-il soudain, se résume à cela. Elle se contente de dire que tout est dans ma tête. Elle soutient que je ne comprends rien. Et sans avancer la moindre preuve, contrairement à ce que ferait un homme ou un esprit rationnel, scientifique. Que me dit ma femme ? Que je suis impuissant à découvrir la moindre réalité sinon celle que je porte en moi-même. Et comment est-ce que je peux répondre à ça ?

Avec effroi, il se rendit compte qu’il n’en était pas capable. Il ne pourrait jamais écarter la possibilité que Sherry voyait juste à son sujet.

C’est vraiment, pensa-t-il, un argument de femme ; c’est odieux et malhonnête. Quelle cruauté de sa part de m’asséner ce genre de reproche. À moins qu’elle ait raison. Mon Dieu, songea-t-il ; tout ce qu’elle a à faire, c’est de le dire à haute voix. Aussitôt, elle me torpille, elle met un point final à la discussion. Comment pourrais-je continuer ? Plus je parle, plus je me mets en colère – ça ne sert qu’à prouver qu’elle a raison. Qu’y a-t-il de si terrible à ce qu’une femme mariée travaille ?

Beaucoup le font. Les maris restent à la maison ; certains s’occupent du bébé, font la vaisselle. Si cela me détruit, c’est seulement parce que je me l’imagine.

C’est si peu de chose, se dit Dombrosio. Elle a envie de trouver du travail ; elle est obligée de venir à San Francisco, de toute façon, et c’est vrai qu’on a besoin d’argent.

Mais je savais que ça arriverait un jour, pensa-t-il. Je le

sentais venir. C'est donc que mes craintes reposent bien sur quelque chose, sur une réalité quelconque.

Et, gagné par la panique, il se dit : je connais déjà l'étape suivante. C'est elle qui ira travailler, et moi qui resterai à la maison. Je le sais ; l'occasion va se présenter, et rien ne pourra empêcher cela. Je n'en suis déjà plus si loin. Voilà le but qu'elle s'est fixé depuis si longtemps, depuis le début. La perte de mon permis de conduire m'a privé de tous mes moyens, me livrant à elle pieds et poings liés.

Il demanda :

— Tu ferais vraiment ça ?

— Quoi ?

— Refuser de me conduire à mon travail ? Si je t'empêchais de prendre un emploi ?

Après avoir réfléchi, Sherry répondit :

— Ce serait peut-être un moyen de te faire comprendre que, dans ce monde, il est nécessaire que chacun donne et reçoive.

Battant l'air d'un mouvement furieux, Dombrosio explosa :

— Mais qu'est-ce que ça veut dire, bon Dieu ? Tu peux me l'expliquer ?

Gardant son calme, Sherry déclara :

— Tu ne peux pas me demander d'être la seule qui donne, Walt. Je donne et je donne. Et je ne tiens pas de comptes ; je n'ai pas de petit calepin pour y noter toutes mes bonnes actions. Je ne me suis jamais plainte d'avoir à t'emmener à San Francisco tous les matins et d'y passer la journée entière. Mais je pense que tu es suffisamment mûr, suffisamment adulte, pour accepter le fait que tu dois être capable de me donner quelque chose, toi aussi, au lieu de seulement recevoir. Tu sais ce que cela veut dire, si tu ne peux pas donner en retour ? C'est, encore une fois, que tu te comportes comme un enfant ; comme un enfant vis-à-vis de ses parents. Dans un couple, il n'y a que des partenaires sur un pied d'égalité.

Dombrosio commenta :

— Pour ce qui est du vocabulaire, tu as vraiment retenu les leçons de ton foutu psychiatre.

— Tu veux que je m'arrête ? dit Sherry.

Et, apercevant un accotement en terre battue dans le virage

suivant, elle rétrograda, y engagea l'Alfa, puis ralentit et finit par stopper la voiture.

— Je peux rester ici, déclara-t-elle, toute la matinée. J'ai un livre sous mon siège. Je peux apprendre tout ce qu'il faut savoir sur les colorants grand teint.

Se penchant en avant, elle plongea la main sous le siège pour attraper le livre. Quand elle l'en retira, Dombrosio découvrit un volumineux manuel à couverture rouge.

La situation était tellement incongrue – ce manuel sur les colorants au beau milieu du parc naturel de Tamalpais, l'Alfa garée au bord de la route à sept heures moins le quart du matin – que Dombrosio ne put résister. Il se mit à rire, et, au bout d'un moment, Sherry sourit à son tour.

— Pourquoi est-ce qu'on se dispute ? dit-elle. (Elle rangea le livre.) On s'aime vraiment, en fait. Non ?

Sans aucun doute, Dombrosio était profondément troublé par elle. Dans son tailleur bleu, avec son visage lisse et frais, ses cils et ses sourcils soulignés par le maquillage, elle était extrêmement séduisante. Personne n'aurait pu le nier. Par le passé, il l'avait si souvent touchée avec ses mains, avec son corps qu'il lui suffisait de la regarder, maintenant, pour éprouver des sensations tactiles ; ses paumes, ses doigts, ses épaules, son épiderme tout entier étaient parcourus d'un fourmillement qui signifiait son désir d'un contact physique avec sa peau à elle. De toutes les formes de réalité, celle-là était par certains côtés la plus convaincante qu'il ait jamais connue.

— Pas question de flirter ici, dit Sherry comme il se rapprochait d'elle le plus possible, en tirant au maximum sur sa ceinture de sécurité. Ne défais pas ta ceinture.

C'était une plaisanterie osée qu'ils avaient inventée pour leur usage personnel ; ils ne la partageaient avec personne d'autre.

— Plus tard ? demanda-t-il.

Il se pencha pour l'embrasser sur la joue.

— Ma foi, fit-elle, si cela t'intéresse de faire l'amour avec une femme qui ne pense qu'à te supplanter et à devenir un homme...

En entendant cela, Dombrosio sentit son cœur se durcir de nouveau. Mais il garda de la tendresse dans la voix ; il ne voulait rien laisser paraître de sa réaction.

Je vais faire tout mon possible, se dit-il. Pour que tu restes à ta place : chez nous, comme il se doit, puisque tu es ma femme. Je me battrai jusqu'au bout, jusqu'à la dernière minute. En regardant les jolies jambes de Sherry, ses chevilles fines, il pensa : sur tous les fronts ; je me battrai partout où j'ai une chance de gagner.

— Reprenons la route, dit-il.

Il la toucha délicatement derrière le genou, en un point tendre et sensible de son anatomie ; elle trembla, et sa jambe se replia involontairement.

— Tu as l'air tellement content, dit Sherry. Il ne t'aura pas fallu longtemps pour retrouver le moral.

En lui souriant, elle mit la voiture en prise. Un moment plus tard, ils roulaient de nouveau sur la route.

Ce soir-là, à la maison, il l'entendit téléphoner dans la chambre à coucher. Elle avait refermé la porte derrière elle, mais il était facile de reconnaître le son de sa voix quand elle était au téléphone. Elle prenait un ton encore plus ferme, encore plus inflexible, sans pour autant parler plus fort ni plus lentement. Elle devenait plus autoritaire, comme si le correspondant, quel qu'il fût, appartenait d'office à la catégorie des plombiers et des dentistes : quelqu'un que Sherry appelait par nécessité, parce qu'elle avait besoin d'un service. C'était elle qui téléphonait aux gens, nota Dombrosio. Personne ne l'appelait jamais.

Quel que soit l'objet de la communication, pensa-t-il, il s'agit sûrement d'une démarche qui me revenait de droit. Comme cet appel à Arbath, l'entrepreneur. C'était à moi de le faire. Elle me coupe l'herbe sous le pied une fois de plus.

Quand elle ressortit, Dombrosio demanda.

— Qui était-ce ?

— Mon beau-père, répondit Sherry.

Elle tenait un crayon et un bloc-notes. S'asseyant sur l'accoudoir du canapé, elle croisa les jambes, lissa sa jupe, et relut ce qu'elle avait écrit sur son bloc.

— Ils vont bien ? finit par demander Dombrosio. Je suppose que ta mère n'a plus de séquelles de son décollement de la rétine.

— C'est pratiquement guéri, dit Sherry. Ces choses-là prennent du temps.

— Comment va ton frère ?

— Tout le monde va bien. Les enfants aussi. Ils se demandaient pourquoi nous n'avions pas écrit.

— Parfait, dit Dombrosio.

— Willis a demandé à te parler. Je lui ai raconté que tu étais chez un voisin ; je savais que tu n'aurais pas envie de bavarder avec lui.

— C'est vrai, reconnut-il. Encore que ça ne m'aurait guère été possible... puisque tu ne m'as pas averti que tu allais les appeler. Est-ce que tu sais, par hasard, combien a coûté la communication ?

— Non, dit-elle sans s'émouvoir.

— Pourquoi l'as-tu appelé ?

— Je voulais savoir s'il avait des relations dans la région de San Francisco. Des gens susceptibles de me proposer un emploi intéressant.

— Et alors ?

— Il m'a dit qu'il connaissait trois ou quatre entreprises. Il va se renseigner auprès d'elles et il me rappellera, sans doute demain ou après-demain.

— Cela ne t'est pas venu à l'idée de t'adresser, tout simplement, à une agence de placement, sans l'aide de personne ? Au lieu de passer par ton beau-père ?

— Non, répondit Sherry. L'idée vient de toi, de toute façon.

— De moi ?

— Tu m'as fait remarquer que je ferais mieux de trouver du travail tout de suite, sinon ça n'en vaudrait pas la peine. C'est pour ça que je l'ai appelé.

Se levant du canapé, Sherry quitta le salon pour retourner dans la chambre. La porte se referma derrière elle, et bientôt, Dombrosio entendit le son de sa voix ; elle téléphonait de nouveau.

Cette fois, il se leva et s'approcha de la porte pour écouter. Pendant un long moment, les phrases intermittentes de Sherry ne lui apprirent rien. Il tendit l'oreille avec une attention redoublée, et il finit par comprendre, à sa grande déception,

qu'elle appelait une personne des environs. Il l'avait entendue composer le numéro, et depuis leur poste, on ne pouvait obtenir que Carquinez ou Stinson Beach par l'automatique. Sherry se renseignait sur la prochaine réunion de l'Association des jardiniers de Carquinez auprès de laquelle, comme plusieurs autres femmes, elle achetait des fleurs et des arbustes.

Déçu, déprimé, Dombrosio gagna de nouveau le salon pour y retrouver le téléviseur, son bruit, ses images en mouvement, et la distraction qu'elles procuraient.

En regardant la télévision, il parvenait à oublier ses ennuis pendant un moment. Le spectacle ne lui apportait rien : ni connaissances nouvelles, ni enrichissement culturel, et ne l'amusait même pas. Mais, comme un bain chaud, cela le détendait. Et ce n'était déjà pas si mal. À la fin de la journée, il ne désirait rien d'autre. C'était pour lui une façon de se préparer à un sommeil profond ; une étape à mi-chemin entre la vie et la nuit.

Vers la fin de la semaine, son patron, Norm Lausch, le convoqua dans son bureau.

Debout près de sa table à dessin, Dombrosio prit tout son temps pour retirer sa combinaison, retardant l'entrevue le plus possible. Cela faisait plusieurs années qu'il travaillait pour la Lausch Company, mais il avait rarement eu affaire à Norm Lausch en personne ; c'était un homme qui possédait plusieurs entreprises, ne consacrant à chacune d'elles qu'une partie de son temps. Son activité préférée semblait être la production de caravanes. Des années plus tôt, il avait conçu un nouvel agencement absolument sensationnel pour les intérieurs de caravanes, et l'un des constructeurs les plus importants du pays s'était intéressé à son idée. Dans sa propre entreprise, Lausch fabriquait les intérieurs, les tables spéciales, les étagères et les placards ; en fait, tout sauf la structure, la caravane elle-même. La majeure partie de ses premiers bénéfices avaient été réalisés dans cette branche.

C'était un homme qui s'exprimait d'une voix douce, à peine audible, dont la tonalité, loin d'être aiguë, se limitait à une sorte de registre neutre. Il fumait une variété de cigarette particulière,

noire et rugueuse, aussi longue qu'un cigare, qu'il avait découverte aux Philippines. À chaque fois que Dombrosio le voyait, Lausch était vêtu d'un costume de la couleur des poteries indiennes – le rouge brunâtre de l'argile – et dont le tissu semblait épais comme du feutre. Il avait de jolies mains pâles, aux ongles manucurés, et il portait une alliance en or, un gros anneau plat. Son visage était constamment hâlé (il utilisait une lampe à infrarouges chez lui), et ses yeux de couleur claire lui donnaient un regard séduisant.

Les rares fois où il avait discuté avec Lausch, Dombrosio avait toujours eu du mal à cerner le personnage. Ses manières affables étaient trompeuses ; il donnait l'impression d'abonder dans votre sens, de faire des suggestions, mais en se déroband sans cesse. Et pourtant, c'était lui, indéniablement, qui dirigeait l'entreprise. Il la dirigeait par l'intermédiaire de ses collaborateurs ; c'était à eux que Dombrosio, les autres concepteurs et tous les ouvriers avaient affaire. Lausch, pour sa part, ne faisait qu'entrer et sortir. Ce n'était jamais facile de le rencontrer. Apparemment, il ne désirait pas que cela change.

Alors, pourquoi veut-il me voir ? se demandait Dombrosio en suivant le couloir aux murs et au plafond tapissés de laine de verre, où se succédaient les portes marquées ENTRÉE INTERDITE. Une répugnance naturelle s'était emparée de lui ; il n'avait pas besoin d'une raison précise, d'une anxiété bien définie. C'était la situation elle-même qui engendrait l'anxiété. Tout employé, comprit-il, dont le seul moyen de subsistance dépend du bon vouloir d'une autre personne – à savoir, son patron – se sent forcément mal à l'aise quand ledit patron demande à le voir.

Devant la porte, il marqua un temps d'arrêt pour se préparer ; il se concentra pour recouvrer toute l'assurance dont il était capable. Puis, ouvrant la porte, il passa devant le bureau de la secrétaire et frappa le panneau de verre dépoli de la porte intérieure.

— Entrez, lança la voix de Norm Lausch.

Dombrosio obtempéra.

Lausch était assis dans son fauteuil, un pied sur le bureau. Sa chaussure de cuir noir reposait sur le plateau du meuble. Il était

en train de peigner les poils qui lui couvraient la cheville. Mais, voyant Dombrosio, il remit le peigne dans son étui de cuir et le rangea dans sa poche.

— Salut, Walt, fit-il. Asseyez-vous, mon petit.

Dombrosio s'installa dans le fauteuil faisant face au bureau. Il n'était pas d'humeur à plaisanter, et il ne répondit pas.

— Comment va notre Fangio ? demanda Lausch avec un petit rire complice.

— Il ne court plus tellement, en ce moment, dit Dombrosio.

— Vous pourriez venir en bateau. En partant de la baie qui se trouve près de chez vous – comment s'appelle la ville, déjà ? – Carquinez ? Il vous suffirait de longer la côte, de passer sous le Golden Gate et de vous amarrer ici même, le long du quai. Dans le port de San Francisco, l'un des plus beaux du monde. Vous feriez le reste du chemin en taxi. Cela vous prendrait combien de temps ?

— Toute la journée.

— Oui, mais quelle économie de carburant. Vous pourriez venir en bateau à voiles.

En entendant cette réflexion, Dombrosio ne put s'empêcher de s'esclaffer. Les deux hommes rirent de bon cœur, le patron et l'employé, assis de part et d'autre du bureau. C'était une idée cocasse, un bon gag ; Dombrosio l'appréciait en connaisseur, de même que l'intention qui se cachait derrière. Son patron compatissait à ses malheurs. En le taquinant gentiment, il lui faisait comprendre qu'il était au courant de sa suspension de permis, qu'il ne lui en tenait pas rigueur, qu'il était de tout cœur avec lui. Et Lausch avait fait passer tout cela sans phrases embarrassantes pour Dombrosio ; à vrai dire, il l'avait mis à l'aise par la même occasion.

— Les jours de tempête, dit Dombrosio, je risquerais de me faire emporter dans la direction opposée. Vers le Japon.

— Après tout, nous avons bien un de leurs concepteurs sous contrat, ici même.

Norm Lausch ne semblait pas particulièrement pressé de passer aux choses sérieuses ; il donnait l'impression d'avoir tout son temps.

— À propos, commença Dombrosio, je me demande si vous

avez vu l'emballage que Quinn et moi avons préparé pour cette entreprise qui fabrique des bacs à chat.

— Ah oui, Chatinette. Mais vous devez faire attention à ne pas plagier le produit de la Compagnie Ex-M.

Pendant un moment, Dombrosio chercha en vain ce dont il s'agissait. Puis la mémoire lui revint : c'était la firme qui commercialisait Chat WC, une litière absorbante utilisée dans les plats à chat. L'emballage était une réussite ; que ce soit dans le dessin ou dans le texte, les concepteurs étaient parvenus à éviter toute connotation déplaisante, tout en spécifiant clairement ce dont il s'agissait. Comme l'avait dit Bob Fox, la première fois qu'ils avaient étudié le produit : « Ce chat qu'ils ont représenté, là, il est trop bien pour avoir un trou du cul. » C'était une autre entreprise que la leur qui avait conçu l'emballage, et la Lausch Company se devait maintenant de faire aussi bien pour son client Chatinette.

— Évidemment, expliqua Dombrosio, Chatinette ne fabrique que le plat à chat lui-même, pas la litière. Donc, les deux produits ne sont pas en concurrence directe. En fait, le consommateur utilisera sans doute du Chat WC pour remplir sa Chatinette.

— Ou du Chat Propre, dit Lausch. C'est ce que ma femme achète.

— Ah bon ? Vous savez pourquoi ?

— Elle trouve le nom « Chat WC », trop commun. Elle n'aime pas l'usage qui est fait de ces deux initiales.

— C'est peut-être commun, mais ça n'a rien de choquant.

— Elle a un frère qui s'appelle Walter Charles. Elle a toujours été très sensible aux plaisanteries douteuses sur ce sujet.

— Donc, conclut Dombrosio, dans son cas, les raisons de son choix ne nous sont d'aucune utilité.

— Il y a une chose intéressante au sujet de la litière absorbante, dit Lausch. Elle peut avoir d'autres usages, en plus du remplissage des bacs à chat. Chat WC exploite cette idée à fond sur son emballage. On peut s'en servir pour éponger les flaques d'huile dans un garage. Quoi d'autre ? Pour recouvrir le pied des plantes. Pour garnir le fond des poubelles. Et le plat à chat ? À quoi d'autre peut-il servir ? Notre emballage devrait

jouer là-dessus.

Essayant de se rappeler les arguments du fabricant, Dombrosio répondit :

— Si je me souviens bien, comme il est en caoutchouc, il peut servir de bac photographique. Pour développer des épreuves et des plans-films.

— Ce n'est pas grand-chose.

— Ma foi, on doit pouvoir trouver beaucoup d'autres utilisations à un grand bac plat en caoutchouc. Il est rigide, on ne risque pas d'en renverser le contenu en le transportant. Il ne se plie pas, il ne se déforme pas.

— Vous voulez dire que ça ferait un bon bac photo, si le photographe avait soudain envie de faire le tour de son labo en le transportant à bout de bras ? (Lausch croisa ses mains devant lui et les serra l'une contre l'autre avec une force considérable.) Bon. Écoutez, mon vieux. Devinez qui est venu ici, aujourd'hui, pour me demander du travail ?

— Ma femme, répondit Dombrosio.

Et, pendant un instant, son cœur cessa de battre.

— Oui, votre femme, la seule, l'unique.

Plongeant la main dans son tiroir, Lausch en sortit une fiche cartonnée qu'il laissa tomber sur le bureau devant Dombrosio. Elle avait été remplie d'une écriture claire et élégante qu'il connaissait bien. Le haut de la fiche portait ces mots :

DOMBROSIO, Mme SHERRY R.

Sexe : F

Âge : 31

Marié(e) : oui

Race : b

Religion : P

Ramassant la fiche, Dombrosio l'examina, découvrant qu'il était incapable de la lire au-delà des premières lignes. Le reste se brouillait devant ses yeux, mais il continua à tenir le morceau de carton comme s'il en prenait connaissance jusqu'au bout. Puis il le reposa sur le bureau.

— Quand est-elle venue pour la première fois ? demanda-t-il.

— La semaine dernière.

Du pouce, Lausch lui montra la date à laquelle la fiche avait été remplie.

— J'étais là ?

— Non. Elle est venue vous chercher, en fin de journée. Il se trouve que je l'ai croisée à la réception, et nous avons commencé à bavarder.

— Cette candidature... fit Dombrosio. Qui en a eu l'idée ? Sherry, ou vous ?

— Elle nous est venue à tous les deux en même temps, répondit Lausch. Elle vous a attendu un bon moment – je ne sais pas où vous vous trouviez. Vous étiez peut-être parti chercher quelque chose. C'était jeudi dernier.

— Je ne me souviens pas.

— Elle a commencé à regarder les échantillons exposés sur les rayonnages. Je lui avais déjà parlé deux ou trois fois, il y a quelques mois. Elle a un diplôme d'illustration publicitaire, n'est-ce pas ? Et elle travaille le cuir et le métal. Elle m'a montré des ceintures qu'elle a faites. Et des boucles d'oreilles.

— Elle utilise différents matériaux, dit Dombrosio.

— Ce qu'elle fait est plutôt bien.

— Très bien.

Lausch demanda :

— Voulez-vous savoir quel genre d'emploi j'envisage pour elle ?

Inspirant profondément, Dombrosio répondit d'une voix aussi neutre que possible :

— Bien sûr.

— Encore une fois, c'était en partie son idée, en partie la mienne. Pour commencer, elle n'a aucune expérience véritable. Rien, en tout cas, qui lui permette d'aborder le genre de travail que vous faites ici. Elle n'a même rien produit d'original dans sa propre branche, qui se rapproche plus ou moins de l'artisanat. Ça ne vous dérange pas que je parle d'elle de cette façon, n'est-ce pas ? En toute franchise ?

— Continuez.

— Et elle ne sait rien de nos activités. De toute évidence, la majeure partie de ce qu'elle sait, elle le tient de vous. Je lui ai dit

qu'elle n'avait probablement pas de véritable talent, du moins, pas dans le domaine qui nous intéresse. Elle a pris ça très calmement ; elle semblait n'avoir aucune illusion. La situation n'est pas la même que s'il s'agissait d'une gamine qui sort d'une école de publicité, des rêves plein la tête, pour se faire embaucher comme conceptrice industrielle. Pour être franc avec vous, mon vieux, ce qui m'intéresserait chez elle, ce ne serait pas tant son talent artistique que sa personnalité.

Dombrosio le regarda sans comprendre.

— Laissez-moi vous expliquer, poursuivit Lausch d'un ton affable. Elle présente extrêmement bien. (Il étendit les bras, puis noua ses mains derrière sa nuque et se cala contre son dossier avant de reprendre :) Elle a une classe folle. Sa façon de s'habiller, de s'exprimer. C'est la belle-fille de Willis Sherman, n'est-ce pas ?

— Vous connaissez Willis Sherman ? demanda Dombrosio.

— Non, fit Lausch. Je n'avais jamais entendu parler de lui, à vrai dire, avant qu'elle mentionne son nom. Elle m'a montré un article à son sujet dans un magazine quelconque. Apparemment, il possède une maison qui est assez connue dans cette ville où il habite... Comment s'appelle-t-elle ?

— Tenaflly, répondit Dombrosio. Dans le New Jersey. Il est riche. Sa famille a de l'argent depuis plusieurs générations.

— Dans ce magazine, il y avait un encart de trois pages. Avec des photos de l'intérieur de la maison. Du mobilier.

Dombrosio précisa :

— Ce n'était pas un magazine. Ces clichés sont parus dans un journal. Je l'ai vu. L'article a été publié en 1953.

— C'est quelque chose, quand même, vous ne trouvez pas ? Qu'un journal consacre trois pages à votre maison ?

— Dans cette rubrique, il y a un reportage régulier, chaque dimanche, qui montre l'intérieur des maisons de la région de New York.

— Mais pas n'importe quelles maisons.

— Non, reconnut Dombrosio. Seulement les plus exceptionnelles.

D'un air pensif, Lausch gratta la surface du calendrier posé sur son bureau.

— Vous savez, votre femme sait très bien parler d'art ; elle sait communiquer avec les dessinateurs, avec vous. D'autre part, elle vient d'une famille aisée de la meilleure société ; enfin, je ne vous apprends rien. N'importe qui s'en rendrait compte. L'important n'est pas qu'elle soit particulièrement séduisante. Nous avons une réceptionniste qui possède – si vous voulez bien me passer l'expression – une superbe paire de miches. Maintenant, pensez à notre magasin d'exposition. Nous créons des emballages, et nous les exposons dans le magasin. Nous y faisons venir les clients pour juger des réactions des consommateurs. Mais ces clients, nous devons les convaincre, les persuader d'acheter nos créations. Nous sommes obligés de faire le travail d'un commercial. Et nous essayons de le faire nous-mêmes, alors que nous ne sommes pas qualifiés pour ça. D'autre part, nous ne pouvons pas engager de vendeurs, parce que ce n'est pas ce dont nous avons besoin non plus.

Dombrosio demanda :

— Vous la paieriez combien ?

— Pas beaucoup. Il s'agit d'une sorte d'expérience. Vous voulez savoir comment l'idée m'en est venue ? Vous vous rappelez ces anciens jeux télévisés où les candidats devaient répondre à toutes sortes de questions ? Des jeux qui permettaient de gagner des sommes énormes, comme *La question à soixante-quatre mille dollars* ? J'ai lu un article sur les filles qui travaillaient dans ce genre d'émissions, vous savez, celles qui présentaient les candidats. En tout cas, l'article expliquait ce qu'elles étaient devenues après la disparition des jeux télévisés. Et j'en suis venu à penser qu'on aurait besoin de ce genre de choses, dans notre profession. De quelqu'un qui introduise le client, pour ainsi dire. Vous me suivez ? (Lausch fit un geste.) Vous savez, comme les hôtesse de l'air. Mais il nous faut quelqu'un qui puisse parler des problèmes techniques, comme ceux des colorants ou des coûts de production ; pas seulement une minette avec une belle paire de seins, mais une femme intelligente. (Il poursuivit sa démonstration, de la même voix calme et mélodieuse ; Dombrosio l'écoutait à peine.) Est-ce que je me fais bien comprendre ? demanda Lausch. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Vous avez discuté de tout cela avec elle. Vous lui avez dit ce qu'elle devrait faire.

— Naturellement, fit Lausch. Bien sûr, cela l'intéresserait davantage de travailler comme vous ; elle rêve d'enfiler une blouse et de commencer à dessiner des cartons de lait. Mais on ne peut pas toujours avoir ce qu'on veut en ce monde. Franchement, je ne pense pas qu'elle possède le talent nécessaire pour créer quelque chose d'original. Mais je me trompe peut-être. Vous êtes sans doute mieux placé que moi pour en juger. Vous savez ce qu'elle est capable de faire.

Dombrosio haussa les épaules.

— C'est difficile de parler de sa propre femme, reconnut Lausch. Bon, je n'insisterai pas. De toute façon, je ne peux pas l'engager comme conceptrice ; tout ce que j'ai à lui offrir, c'est un emploi comme celui dont je viens de vous donner un aperçu. Ce n'est pas précisément ce qu'elle désire, je l'admets. Mais cela lui permettrait de côtoyer des concepteurs, des gens qui créent des objets de leurs mains. Et on lui donnerait une chance de mettre la main à la pâte. Elle pourrait s'essayer à faire quelques croquis si elle le désirait.

— Vous a-t-elle dit, demanda Dombrosio, ce que je pensais de sa décision de trouver du travail ? Et de son désir de venir ici ?

— Elle m'a expliqué que vous aviez collaboré à plusieurs projets, chez vous. Qu'à votre avis, ce qu'elle faisait était bon. Elle m'a montré des croquis qu'elle et vous avez dessinés ensemble, à vos moments perdus. Des esquisses pour une carrosserie en fibre de verre. Je sais que, l'un comme l'autre, vous vous intéressez aux voitures de sport ; vous avez cette voiture italienne, dont je ne connais pas la marque, que vous conduisez. Ou plutôt, que vous conduisiez.

Pendant un moment, Dombrosio fut incapable de se rappeler de quelles esquisses Lausch voulait parler. Puis il se souvint que, il y avait plusieurs années de cela, au moment de la sortie de la Chevrolet Corvette, Sherry et lui avaient fait quelques dessins à la plume d'une voiture de sport dans le même style. Mais seulement pour s'amuser. Il n'avait même pas pensé à conserver ces croquis ; c'étaient plutôt des fantaisies sur le

thème de la « voiture de rêve », auxquelles s'essaient tous les lycéens qui se destinent au dessin publicitaire. Les magazines consacrés à l'automobile en publiaient une vingtaine tous les mois, et récompensaient leurs auteurs en leur offrant des abonnements gratuits.

— Et c'est tout ce qu'elle vous a montré, s'étonna Dombrosio. Elle n'avait rien d'autre comme dessins.

— J'ai vu ses ceintures. Et ses sandales.

Dombrosio se dit : Pas de mobiles. Je suis surpris qu'elle n'ait pas apporté quelques-uns de ses mobiles en bois flotté.

Nous vivons dans un monde incroyable, pensa-t-il. Comment une femme peut-elle arriver à convaincre un homme d'affaires réaliste avec des arguments pareils ? En lui montrant quelques bricoles qu'elle a réalisées de ses mains : des cadeaux de Noël, des boucles d'oreilles, ce genre de bric-à-brac... Et il y avait, bien sûr, sa façon de s'exprimer – celle d'une femme cultivée – ses vêtements luxueux signés Magnin, et un encart de trois pages, paru dans un journal sept ans plus tôt, montrant la maison située à Tenaflly, New Jersey, d'un homme riche qui ne travaille pas dans la même branche que Lausch, dont Lausch n'a jamais entendu parler, qu'il ne rencontrera jamais et avec qui il n'aura certainement jamais de relations d'affaires. Elle connaît le mot de passe, il n'y a pas de doute, pensa Dombrosio. Elle possède l'art et la manière, quels qu'ils soient, de se faire reconnaître comme appartenant à l'élite.

Il se dit : Sherry lui a vraiment fait une forte impression. Dans son esprit, il voyait clairement la scène : sa femme entrant dans le bureau, saluant Lausch, les concepteurs... distillant quelques commentaires avisés sur les projets en cours. Passant d'une pièce à l'autre, son manteau sur le bras, intimidant tout le monde, et particulièrement Norm Lausch, qui fumait des cigarettes des Philippines et avait bâti sa fortune en dessinant des caravanes.

La qualité paie, pensa-t-il. La qualité finit toujours par l'emporter.

— Elle a de l'éducation, dit-il à haute voix.

Ravi, Norm Lausch hocha la tête en signe d'acquiescement.

Quand Sherry vint le chercher, ce soir-là, Dombrosio lui demanda :

— Alors, tu veux travailler ici ?

Ils étaient seuls ; les autres concepteurs étaient déjà rentrés chez eux. Il ne restait plus personne, à part le gardien qui balayait les locaux. Dombrosio était debout, face à sa femme, séparé d'elle par sa table de travail.

— Je n'en suis pas sûre, répondit Sherry. C'est une possibilité que j'ai envisagée. Puisque je cherche du travail, j'ai pensé que ce serait une bonne idée de proposer mes services ici même.

Elle ne semblait ni troublée, ni nerveuse ; elle soutenait le regard de son mari avec un calme parfait.

Le moins que l'on puisse dire, pensa Dombrosio, c'est qu'elle ne manque pas d'assurance.

— Pourquoi ne m'as-tu mis au courant ? demanda-t-il.

— Mais je t'en ai parlé, affirma-t-elle. Sur le chemin du retour.

— Quand ?

— Le jour où j'ai rempli ma fiche de candidature.

— Non, tu ne m'as rien dit.

Sherry insista :

— Si, je t'en ai parlé. Je m'en souviens parfaitement. Je me rappelle la discussion que nous avons eue en traversant Van Ness Avenue pour rejoindre l'endroit où j'avais garé la voiture.

— Qu'est-ce que j'ai dit ?

Elle haussa les épaules.

— Tu es resté très évasif. Tu semblais surtout absorbé par tes réflexions au sujet de je ne sais quel projet auquel tu travaillais. Bob Fox était avec nous ; il a fait un bout de chemin en notre compagnie. Toi et lui avez parlé d'un vaporisateur pour un antimite. Je me souviens même de ça. Tu ne te rappelles pas ? Ta mémoire doit être encore plus mauvaise qu'avant. Ou bien, c'est que tu ne te rappelles que ce que tu veux bien te rappeler.

Maintenant, comprit Dombrosio, c'est elle qui va prendre l'offensive.

Je ne saurai jamais ce qu'elle a vraiment dit, pensa-t-il. Il est possible qu'elle m'en ait parlé ; ou alors, c'est un mensonge pur et simple et elle n'a rien dit du tout. Dans tous les cas, elle a bien

réussi son coup. Quoi qu'elle ait dit, je n'y ai pas prêté attention. Cela m'a échappé. C'était au moment où nous traversions une rue où la circulation était dense ; je pensais à autre chose ; quelqu'un d'autre se trouvait avec nous ; j'étais fatigué après une journée de travail. Il y avait probablement beaucoup de bruit, aussi.

Mais qu'est-ce que cela changeait ?

— Tu as sans doute suivi la lettre de la loi, dit-il avec difficulté. Mais tu n'en as pas respecté l'esprit.

— Quelle loi ?

— Celle qui gouverne les relations entre gens honnêtes.

Sherry haussa les sourcils en signe de dérision. À présent, son visage exprimait une franche aversion pour son mari.

— Et qu'est-ce que tu entends par « honnêtes » ?

— Je parle des gens qui agissent de bonne foi.

Sherry ne put contenir son mépris. D'un ton cinglant, elle répliqua :

— Je t'en prie, ne me fais pas rire. Non, vraiment... Ne me fais pas rire.

Faisant volte-face, elle s'éloigna de lui, emportant les paquets qu'elle avait momentanément posés sur sa table de travail.

Courant derrière Sherry, Dombrosio la rattrapa, la saisit à l'épaule, et la fit pivoter sur place. L'un de ses paquets tomba, heurtant le sol dans un bruit de verre brisé.

— Imbécile, siffla-t-elle, les dents serrées, les yeux plissés par une rage froide. Tu m'as fait lâcher ce paquet, et il est cassé, maintenant. Je crois que c'était un flacon de N° 5 de Chanel que j'ai payé quinze dollars.

D'une gifle, Dombrosio fit valser les autres paquets que Sherry tenait encore ; ils s'envolèrent dans toutes les directions pour aller s'écraser sur le plancher. Les yeux de Sherry s'ouvrirent tout grands, puis se fermèrent encore plus qu'auparavant. Une teinte sombre, intense, lui colora les joues. Une bouffée de haine. Depuis qu'il la connaissait, c'était la seconde fois, seulement, que Dombrosio voyait Sherry réagir de cette façon. Avec une rapidité telle qu'il n'eut le temps de rien voir, elle leva la main et le gifla. Il lui saisit le poignet, plantant ses doigts dans sa chair. Au même moment, Sherry lui décocha

un coup de pied, le frappant du bout de sa chaussure Magnin, un escarpin dur et pointu. Dombrosio eut mal et la lâcha. Ses doigts s'ouvrirent d'eux-mêmes. Aussitôt, Sherry recula posément, attentive, l'examinant avec une certaine tension mais sans manifester d'émotions violentes. La haine avait disparu.

— Tu as tout cassé, constata-t-elle d'une voix calme. Tous mes paquets. Tu peux rentrer à Carquinez à pied. Je ne te ramène pas en voiture. Il n'en est pas question.

Sans un mot de plus, elle lui tourna le dos et sortit de la pièce. La porte claqua derrière elle, et, tandis qu'il restait planté à la même place, le souffle court, Dombrosio entendit s'éloigner le cliquetis de ses talons aiguilles. Il entendit Sherry atteindre l'escalier, descendre les marches, puis le bruit cessa.

Je pourrais la rattraper, se dit-il.

Il s'élança à sa poursuite. Au pied de l'escalier, près de la porte donnant sur la rue, Sherry attendait que le gardien extirpe son passe de sa poche. En apercevant Dombrosio, l'employé demanda :

— Vous aussi, vous voulez que je vous fasse sortir ?

— Non, répondit Dombrosio.

Sherry ne se retourna pas pour regarder dans sa direction ; lui tournant toujours le dos, elle attendit que le concierge déverrouille la porte et la tienne ouverte pour la laisser passer. Alors, elle sortit dans la rue déjà sombre et disparut vers la droite. Le gardien reprit sa corvée de balayage.

Pendant un moment, Dombrosio resta au même endroit, à regarder s'écouler le flot des voitures, et il finit par voir une Alfa Romeo rouge passer devant la porte et disparaître. Sherry rentrait à la maison. Direction : le Comté de Marin, et Carquinez.

Elle est vraiment capable de me faire ça, comprit-il. De me laisser en plan, ici, à San Francisco.

Retournant dans l'atelier de dessin, il examina le fatras des paquets éventrés. Un liquide suintait de certains d'entre eux, et, à présent, Dombrosio sentait nettement une odeur de parfum. Des effluves épais, puissants.

Se munissant d'une serpillière humide, d'un seau et d'une pelle, il commença à nettoyer le gâchis. Vers la fin, le gardien

apparut, vit ce qu'il était en train de faire, et lui donna un coup de main.

Quand tout fut nettoyé et que le gardien fut parti, Dombrosio s'assit, seul, à sa table de travail. Devant lui, était posé un modèle à moitié terminé d'aérosol pour déodorant, qui ressemblait à un château en ruine, aux murs délabrés, au donjon branlant. L'air pensif, il tripota un moment un copeau de métal.

Si elle veut se faire embaucher ici, se dit-il, elle y arrivera. Il est probable que je ne comprendrai jamais ses motifs. Par certains côtés, j'ai raison, mais j'ai certainement tort sur d'autres points. Quoi qu'il en soit, elle n'a pas été franche avec moi. Et elle le sait bien, elle aussi, au plus profond d'elle-même. C'est pour ça qu'elle s'est mise dans une telle rage. Nous le savons l'un comme l'autre. Et quand elle aura travaillé ici un certain temps, dans la même boîte que moi, qu'est-ce qu'il lui faudra de plus ? Est-ce que, petit à petit, elle accédera au statut de conceptrice à part entière ?

Est-ce qu'elle se contentera de travailler à une table exactement semblable à la mienne ? Pour faire exactement la même chose que moi ? Ou bien... faudra-t-il qu'elle prenne *ma* place ? Que je sois mis à la porte ?

Si c'est le cas, pensa Dombrosio, quand sera-t-elle vraiment satisfaite ?

Dans une cafétéria, au bout de la rue, il entra dans une cabine téléphonique, glissa une pièce de dix cents dans l'appareil, et composa un numéro. En attendant que son correspondant décroche, il examina la forme des verres empilés dans les placards derrière le comptoir.

Une voix de femme qu'il ne connaissait pas répondit :

— Allô ?

— Est-ce que Charley Halpin est là ? demanda-t-il.

Il tenta de se rappeler si Charley avait dit qu'il était marié ; il avait plus ou moins abordé le sujet, il y avait longtemps de cela. En faisant une plaisanterie sur les problèmes conjugaux.

— Une minute, répondit la femme à voix basse. Je vais le chercher.

— Merci, fit-il.

Au bout d'un moment, le téléphone émit un son métallique, puis il entendit la voix de Charley ; un « allô » traînant et soupçonneux.

— Ici Walt Dombrosio, annonça-t-il.

Aussitôt, la voix se fit amicale.

— Bonsoir. Dites donc, je ne sais pas si vous êtes au courant ; votre femme m'a amené votre petite Alfa, l'autre jour. J'ai réglé l'allumage.

— Écoutez, fit Dombrosio. Je suis coincé ici, à San Francisco. Je ne peux pas rentrer chez moi, ce soir. (Il marqua un temps d'arrêt.) Ça ne vous dérangerait pas que je passe chez vous un moment ? (Il n'avait aucun plan précis en tête ; il avait seulement besoin d'un endroit où aller, pour trouver de la compagnie.) Je pourrais apporter quelque chose pour le dîner. À moins que vous n'ayez déjà mangé.

Il y eut un long, long silence.

— Je vais vous dire, fit Charley. Je ne suis pas sûr que ça vous plairait, de venir ici. (Le ton restait amical, mais avec un peu plus de raideur, à présent. Et de prudence.) On a un tout petit appartement, vous savez. C'est pas comme chez vous. C'est juste un deux pièces. Dans Hayes Street.

— Ça n'a pas d'importance, dit Dombrosio.

Mais on ne voulait pas de lui ; il l'avait compris.

C'était absolument évident. Et maintenant, qu'est-ce que je fais ? se demanda-t-il.

— Est-ce que je peux passer pour quelques minutes seulement ? ajouta-t-il. Le temps de boire un verre.

Comme s'il ne l'écoutait pas vraiment, mais plutôt comme si les deux hommes suivaient chacun leurs pensées et les exprimaient selon des lignes parallèles qui ne se rejoignaient pas tout à fait, Charley répondit :

— On n'a pas encore dîné ; et, bien sûr, vous pouvez manger avec nous. Mais on n'a pas de place pour vous loger ; on est en train de peindre le salon.

Il continua ses explications en donnant des détails. Dombrosio l'écoutait à peine. Une fois de plus, il examina les verres rangés derrière le comptoir de la cafétéria. Devant la

cabine, une femme vêtue d'un manteau de laine attendait pour téléphoner.

— En tout cas, dit Dombrosio, j'achète une bouteille et j'arrive. Vous aimez le Jim Beam ?

— Je viens vous chercher, fit Charley. Dites-moi où vous êtes, et je passe vous prendre. Et n'achetez rien. On a tout ce qu'il faut. (Il se tut un moment.) Il y a d'autres gens, ici, si ça ne vous dérange pas. On se faisait une petite soirée. Rien d'extraordinaire, juste pour être entre amis.

— Parfait, dit Dombrosio.

Il donna l'adresse à Charley, raccrocha, et sortit de la cabine.

En quittant le café, il découvrit une Alfa Romeo garée le long du trottoir. Pendant un moment, il regarda fixement la voiture d'un air stupide, sans comprendre. Ce fut seulement quand Sherry se mit à parler que le mystère s'éclaircit.

— J'ai réfléchi, dit-elle d'une voix posée, sans aucune trace d'émotion. Cela ne m'a pas semblé très correct de te laisser là. Malgré la façon dont tu m'as traitée. J'ai fait plusieurs fois le tour du quartier, puis je suis revenue me garer devant la Lausch Company. (Tendant le bras, elle ouvrit la portière du côté de Dombrosio.) Tu n'étais plus là, mais le gardien t'a vu partir par ici.

— Je viens d'appeler Charley Halpin, annonça-t-il. Il est en route pour venir me prendre.

— Ça ne fait rien, dit Sherry. Je vais attendre ici avec toi. Quand il sera là, je lui expliquerai que tu croyais que je t'avais oublié, mais que je suis arrivée juste après ton coup de téléphone. Tu ne lui as pas donné de détails, n'est-ce pas ? Sur notre dispute ?

— Non, fit Dombrosio.

Sherry coupa les phares et le moteur de l'Alfa.

— J'espère qu'il ne tardera pas trop, dit-elle. Il va faire froid, ici, sans le chauffage. (Sherry avait remis en place la capote de l'Alfa ; à présent, elle vérifiait que les aérateurs latéraux étaient bien fermés.) Il va falloir que je rachète tout ce que tu as cassé, poursuivit-elle. As-tu regardé s'il y avait quelque chose de récupérable ?

— Non, dit Dombrosio.

— Tu t’es contenté de tout jeter à la poubelle ?

Il hocha la tête.

— Eh bien, c’est comme si on avait jeté soixante-cinq dollars par les fenêtres. Et tout ça, parce que tu es incapable de te contenir ; parce que tu es comme un gosse qui ne peut pas s’empêcher de piquer une colère de temps en temps.

Assise près de son mari dans la pénombre de la voiture, Sherry poursuivit sa diatribe, s’exprimant d’une voix rationnelle, pratiquement dépourvue de timbre. Dombrosio ne dit rien. Il écoutait.

— Je ne suis vraiment pas sûre de vouloir travailler avec toi, conclut-elle. Je n’ai pas la moindre idée de la façon dont tu te comporterais. On dit que mari et femme ne devraient jamais essayer de travailler ensemble. Tu prendrais certainement très mal la moindre de mes suggestions. Tout simplement parce qu’elle viendrait de moi.

Il n’est pas question que j’abdique, se dit Dombrosio. Je vais continuer à lutter. Même si je sais que c’est sans espoir.

Bientôt, la vieille Cadillac de Charley leur lança un appel de phares en se garant le long du trottoir d’en face.

— Tu veux que j’aille lui parler ? proposa Sherry. Oui, c’est moi qui vais y aller – mon pauvre chou, tu as l’air si fatigué.

Lui tapotant le bras, Sherry ouvrit la portière et descendit de voiture, énergique et sûre d’elle, son manteau sur les épaules. Sans regarder derrière elle ni ajouter un mot, elle traversa la rue jusqu’à la Cadillac. Dombrosio ne parvint pas à entendre ce que dirent Charley et Sherry ; leurs voix se perdirent dans le bruit de la circulation.

Au bout d’un moment, la Cadillac repartit. Dombrosio aperçut brièvement le conducteur, et, à l’arrière, deux autres visages noirs qui exprimaient un intérêt amical. Les trois hommes lui adressèrent un signe de la main, et Charley fit retentir son avertisseur.

Le cœur serré, il attendit que sa femme revienne s’installer dans l’Alfa, près de lui.

8

À la première heure, le téléphone sonna chez Léo Runcible. C'était la compagnie foncière de San Rafael, l'informant que M. et Mme Ditters étaient passés pour déposer un acompte. En apprenant la nouvelle, Runcible tressaillit de joie, éprouvant ce sentiment de réussite totale qui donnait de la noblesse à sa profession : il avait réalisé une vente. Et l'acompte, lui précisa la compagnie, concernait la plus grande des deux maisons que les Ditters envisageaient d'acheter.

Deux ventes hier ! se dit-il en raccrochant. Et avec celle-ci... cela faisait trois en un jour. Trois affaires conclues, bing, bing, bing. Aussi facilement que ça.

Quant à ses cinq pour cent brut... Il se mit à calculer, savourant chaque chiffre au moment de l'addition. Parfait, pensa-t-il. Sa commission atteignait les deux mille dollars. Pas mal ; pas mal du tout. Retournant dans la chambre, il réveilla Janet.

— Hé, fit-il. J'ai du nouveau.

Quand ils furent habillés, Janet lui demanda, en préparant le petit déjeuner, ce qu'il comptait faire de cet argent. Ils pourraient l'investir dans leur propre maison, suggéra-t-elle. Pour repeindre la façade, changer les gouttières, et... Elle avait une foule d'idées.

— Écoute, l'interrompit Runcible. Cet argent, j'ai déjà prévu ce que j'allais en faire.

— Mais ce n'est pas possible, s'insurgea Janet. Tu m'as dit que tu ne t'attendais pas du tout à toucher une telle somme.

— Tu as raison, fit-il d'un ton irrité. Retape la maison – dépêche-toi de tout dépenser, et de remplir les poches d'un entrepreneur quelconque. On pourrait peut-être faire venir un

représentant en matériaux pour le bâtiment, et lui commander pour quatre mille dollars de revêtements muraux en aluminium. Le grand jeu. (Il la foudroya du regard ; Janet se recroquevilla sur elle-même, et se mit à tripoter le revers de son peignoir.) C'est ce que tu as prévu de faire de cet argent ? insista Runcible. Le *dépenser* ? Tiens, pourquoi on ne se paierait pas une voiture de sport comme celle de Dombrosio ? Allons-y, à nous la grande vie.

D'une voix hésitante, Janet demanda :

— Et toi, qu'est-ce que tu veux en faire ?

— Il ne s'agit pas de ce que je veux faire, rectifia Runcible, mais de ce que je *dois* faire. Quand on gagne de l'argent... Écoute-moi une minute, je vais t'apprendre quelque chose.

S'asseyant à table, il mit une tranche de pain dans le grille-pain.

— Quand on gagne de l'argent, reprit-il, on l'investit. Tu me suis ? Un homme intelligent fait fructifier son capital. Je te l'ai déjà expliqué. Et je vais te dire précisément quelle opération j'envisage. Avec ces deux mille dollars, je peux prendre une option sur ce terrain en friche qui se trouve sur la crête.

— Celui qui appartient à Jancuzzi ? demanda Janet.

— Oui.

— Tu vas te lancer dans cette aventure sans Paul ?

— Tu crois que j'ai besoin de lui ? Je ne suis pas obligé de faire des parcelles tout de suite. L'important, c'est de mettre la main sur ce foutu terrain avant qu'un salaud arrive de l'extérieur et ramasse le gros lot.

— Quel capital faut-il que tu réunisses ? demanda Janet, tendue.

Runcible haussa les épaules.

— Oh, dans les six mille cinq cents. Je peux y arriver. Ne t'inquiète pas pour ça ; une somme pareille, c'est tout à fait dans mes cordes. Je la trouve quand tu veux. Avec ou sans la vente aux Diteurs.

Après tout, son acheteur pouvait revenir sur sa décision et reprendre son acompte. Mais il ne le fera pas, conclut Runcible. Pas un homme comme lui.

Un sentiment de triomphe s'empara de lui. Enfin, il allait

pouvoir investir dans un projet de grande envergure. Et sans Paul Wilby, pensa-t-il. Sans l'aide de personne.

Debout, en caleçon, devant le miroir de la salle de bains, Dombrosio se rasait. Il manipulait son rasoir avec méthode, sans tirer le moindre plaisir de cette corvée. La porte était ouverte, et il entendait le tapage que faisait Sherry en se dépêchant de débarrasser la table du petit déjeuner.

— Tu as bientôt fini ? demanda-t-elle, apparaissant dans l'encadrement de la porte en peignoir et pantoufles.

Ses cheveux, enroulés autour de bigoudis, étaient plaqués sur son crâne, lui donnant l'apparence ascétique d'une grande prêtresse. Sans maquillage, son visage semblait blafard.

— Presque, répondit Dombrosio. Tu veux que je te raconte le rêve que j'ai fait cette nuit ?

Il venait d'y repenser tout en se rasant.

— Bien sûr, dit Sherry.

Depuis qu'elle consultait un analyste, elle aimait entendre les rêves des autres. Elle avait l'impression d'apprendre ainsi sur leur compte des choses qu'ils ignoraient eux-mêmes.

— Je voulais acheter une voiture d'occasion, commença Dombrosio. Un homme âgé, bien habillé, s'est présenté au volant de sa Willys modèle 1946. Elle était rose.

— Une Willys rose, répéta Sherry, assise devant la table de coiffure, en commençant à enlever ses rouleaux.

— Les garnitures étaient en excellent état. Comme celles d'une vieille Cadillac qu'on aurait bichonnée.

Sherry commenta :

— La Willys vient du nom de mon beau-père. Je me demande pourquoi elle était rose. Et puis, une Willys 1946, ce serait une très vieille voiture, aujourd'hui, non ? Elle aurait... seize ou dix-sept ans.

— Elle avait six cent mille kilomètres au compteur, poursuivit Dombrosio. Mais dans mon rêve, c'était une voiture extraordinaire. Extrêmement prestigieuse.

Dans son rêve, il avait eu très envie de l'acheter ; il avait convaincu le vieux monsieur de lui faire faire plusieurs fois le tour du quartier.

— Tu l’as achetée ?

— Non. Le propriétaire en demandait cent dollars.

Dans le rêve, cela lui avait paru trop cher.

— Tu as vraiment rêvé ça ? dit Sherry. (Elle le considérait d’un air songeur. Il voyait son reflet dans le miroir embué.) Je me demande ce que ça signifie. Tu ne l’as pas achetée. Je suppose que ce rêve exprime l’accomplissement d’un désir. Inconsciemment, tu désires la qualité, mais tu rechignes à en payer le prix. Rose ? Je me demande pourquoi.

— Rose comme un bonbon.

— Symbole de l’enfance, décréta Sherry. C’est pour ça que la voiture était si vieille. Et comptait tant de kilomètres. Tu as envie de revenir à une période moins dangereuse, plus simple, celle où tu étais un petit garçon. Quand les bonbons avaient de l’importance pour toi ; le stade oral. (Elle avait retiré tous ses rouleaux, et elle se brossait les cheveux.) Quant au vieux monsieur, ce doit être le symbole du père.

— Six cent mille kilomètres, c’est vraiment beaucoup, dit Dombrosio en se rinçant le visage pour se débarrasser de la mousse à raser.

Plus tard, à neuf heures et demie de la matinée, Dombrosio et sa femme étaient assis dans le bureau de Norm Lausch. Norm n’était pas encore arrivé. Ils l’attendaient en silence, aussi tendus l’un que l’autre.

— Je commence à me demander, dit Sherry, si c’est vraiment une bonne idée. (Elle éteignit sa cigarette dans le cendrier posé sur le bureau de Norm Lausch, puis, sortant son paquet de son sac, en alluma une autre.) Hier soir, cela semblait être la meilleure chose à faire, d’avoir une discussion franche.

Assise toute raide sur sa chaise, le dos bien droit, la jupe lissée sur ses jambes croisées, Sherry rejeta deux volutes de fumée par les narines.

— Tu es ravissante, lui dit Dombrosio.

Et il n’y avait aucune trace d’ironie ni de méchanceté dans sa remarque ; Sherry était réellement ravissante, encore plus que d’habitude.

— Merci, dit-elle en lui adressant un sourire. (Elle semblait, à

présent, se détendre quelque peu. Tendant la main, elle saisit celle de son mari et lui pressa les doigts.) On s'est tellement éloignés l'un de l'autre, ajouta-t-elle. Depuis quelques semaines.

— Depuis plus longtemps que ça.

— Tu me mets dans de telles colères... Quand tu casses tout. Tu me détestes vraiment, par moments. Non ? C'est toute ton hostilité qui ressort.

Toute ? pensa-t-il. Est-ce si sûr ?

— J'en ai peut-être encore en réserve, dit-il.

— De l'hostilité ?

Sherry approcha son visage de celui de Dombrosio. Il respira l'odeur de ses cheveux, une odeur discrète, familière et délicieuse.

Soudain, Norm Lausch apparut à la porte du bureau, vêtu de son costume couleur de poterie indienne. Il leur sourit avec bienveillance.

— Bonjour les enfants, fit-il.

Se tournant vers lui, Sherry expliqua :

— Nous étions en train de nous réconcilier.

— C'est ce que je vois, dit Lausch. Vous avez arrondi les angles ? (Puis son sourire s'effaça ; il devint sérieux.) Écoutez, les enfants. Je sais que vous avez attendu longtemps pour me voir... (D'un coup sec, il tira sa manche en arrière pour consulter sa montre.) J'ai des affaires urgentes qui m'attendent ; il faut que je parte tout de suite pour aller à Merlo Park.

Puis son expression retrouva toute sa bienveillance.

Plongeant sa main pâle, immaculée, dans la poche de son manteau, il en sortit une enveloppe, qu'il ouvrit. Dombrosio aperçut des petits cartons de couleur.

Avec un sourire espiègle, complice, qui exprimait aussi la satisfaction, Lausch agita l'index en direction de Dombrosio.

— J'ai des billets, annonça Lausch.

— Quel genre de billets ? demanda Sherry sur le ton de la conversation.

Manifestement, elle ne suivait pas ce qui se passait.

Dombrosio se leva de son siège.

— Pour ce soir ? dit-il, tendant la main.

Lausch lui tapota la paume avec les billets, puis les lui laissa

regarder. Oui, ils étaient bien pour le soir même. Et pour une loge.

— Les Giants rencontrent Chicago, expliqua Lausch. En nocturne. Je vous invite. Trois places dans une loge, juste en face de la ligne de premier but. On pourra bavarder en allant au stade, et sur le chemin du retour. D'accord ? (Laissant les billets à Dombrosio, il quitta le bureau à reculons.) Ça vous plaît, les enfants ?

— Tout à fait, dit Dombrosio, surpris et ravi à la fois.

Avant que Sherry n'ait eu le temps de parler, Lausch avait déjà disparu. Elle se retrouva seule avec son mari. Il n'avait fallu qu'un court moment à Norm Lausch pour apparaître et s'en aller de nouveau.

— Cela signifie que nous ne serons pas à la maison avant deux ou trois heures du matin, conclut Sherry avec un certain agacement. Enfin, puisque tu as accepté, je suppose que nous ne pouvons rien y changer. Mais je ne vois pas comment tu vas réussir à te lever demain matin. Et moi aussi, je vais devoir me lever, pour t'amener ici.

— On y arrivera, fit Dombrosio.

Satisfait, il rangea les trois billets dans son portefeuille, par sécurité.

Enfin, un répit, pensa-t-il. Presque un présage. Comme si une puissance supérieure s'était abaissée jusqu'à lui, pour le soulager.

Peut-être Norm Lausch a-t-il compris ce que je ressens, se dit-il.

— Rien ne fait plus plaisir à un homme, commenta Sherry, que deux ou trois billets pour un match de base-ball. Il est intéressant de noter que, lorsque surgit une difficulté, un problème important qui doit être réglé, vous vous dérobez pour trouver refuge dans le spectacle d'une rencontre sportive. (Son exaspération, sa nervosité transparaissaient nettement dans sa voix, qu'elle faisait vibrer.) Eh bien, maintenant, il va falloir que je trouve une occupation jusqu'à l'heure du dîner. Je présume que nous dînerons tous les deux, quelque part en ville ? À quelle heure commence le match ?

Dombrosio le lui dit, ainsi que l'heure à laquelle ils devraient

retrouver Norm Lausch pour être sûrs d'arriver au stade assez tôt pour trouver une place de stationnement. Puis il la quitta et descendit à l'atelier du rez-de-chaussée pour commencer son travail de la journée. Il ne se donna même pas la peine de prendre congé de Sherry ; il la quitta, tout simplement, pour vaquer à ses occupations.

— Tu ne me dis même pas au revoir ? lança Sherry derrière son dos. Tu es vraiment d'une humeur exécrationnelle. À moins que tu sois, au contraire, de si bonne humeur que tu puisses te permettre d'être mufle avec moi ?

Une fois seule, Sherry Dombrosio partit à la découverte du premier étage de la Lausch Company, son sac à main et son manteau dans les bras. Elle avait l'impression d'être une petite fille en train d'explorer un magasin de jouets. L'atelier du Père Noël, pensa-t-elle, ravie. Il y régnait une atmosphère de travail ; Sherry s'en emplit les poumons. Elle savourait chaque détail qu'elle découvrait, chaque odeur, chaque son.

Le haut plafond aux poutres massives attira son regard. Et dans les coins, il restait encore des copeaux de bois enroulés sur eux-mêmes. De la sciure de bois sur les tables. L'endroit résonnait de bruits lointains, échos d'une activité qu'elle ne pouvait voir. Elle en était réduite à l'imaginer. Que font-ils, ici ? se demanda-t-elle. Ils fabriquent des objets. Toutes sortes d'objets. Avec du plâtre, du métal, du bois, du plastique, de la colle et de la peinture. Ils utilisent tous les matériaux imaginables.

Rassemblant son courage, elle passa la tête dans l'entrebâillement d'une porte marquée : ENTRÉE INTERDITE À TOUTE PERSONNE NON MUNIE D'UNE AUTORISATION ÉCRITE. Devant leurs tables à dessin, les concepteurs étaient plongés dans leur travail. L'atelier de Benvenuto Cellini, se dit-elle. Le Père Noël et Cellini. Des salières en argent et des sucres d'orge.

— Bonjour, Madame Dombrosio, dit l'un des dessinateurs.

Sherry embrassa du regard le chevalet sur lequel il travaillait. Pouvait-elle entrer ? Bien sûr. Je vais peut-être travailler ici, pensa-t-elle. Comme eux tous.

— Je peux jeter un coup d'œil ? demanda-t-elle en pénétrant dans la pièce.

Le dessinateur en blouse blanche continua son travail, le regard rivé à la feuille de papier punaisée à son chevalet. Il avait aligné devant lui un assortiment de crayons Conté, de pinceaux, de chiffons, de l'essence de térébenthine... Sherry vit toutes sortes de peintures et de pigments, en flacons, en tubes. Leur odeur lui emplit les narines.

— Je suppose que je ne suis pas censée regarder, dit-elle.

Mais elle regarda quand même. Impressionnée, elle jeta un timide regard par-dessus l'épaule du concepteur. Il dessinait un vaporisateur. Le même genre que celui de chez Flytox, pensa-t-elle. Avec quelle rapidité ses doigts se déplaçaient tandis qu'il ombrait une ligne... Il donnait de la profondeur à son dessin. Sherry admira sa dextérité.

Évidemment, se dit-elle, le travail que me destine M. Lausch ne concerne, en fait, que les relations publiques. Elle ne se faisait pas d'illusions à ce sujet. Il n'est pas question que je me retrouve derrière un chevalet. Pas avant un certain temps.

Comme le dessinateur ne faisait pas attention à elle, Sherry se sentit libre d'explorer les lieux. C'était une petite pièce dans laquelle elle n'était jamais entrée auparavant. Elle saisit l'occasion pour examiner une rangée de croquis épinglés à une planche d'aggloméré. Ce n'était pas, découvrit-elle, les dessins originaux, mais des photocopies ; ils étaient donc en noir et blanc. Les couleurs n'avaient pas été reproduites. Au-dessus, dans un classeur en cuir ouvert, elle vit des photographies de modèles. Des boîtes de conserve, des canons d'emballage... Elle les parcourut rapidement, enregistrant leurs images le plus vite possible. Des paquets de cigarettes... L'un d'entre eux lui rappelait quelque chose.

Était-ce la Lausch Company qui l'avait créé ? Cela semblait bien être le cas. Sherry parvint à une photographie isolée, qui n'était pas encore agrafée dans le classeur. Une boîte étroite ornée de grosses lettres : CHATINETTE.

La marge de la photo portait un nom au crayon : *Dombrosio*. Avec un tressaillement, elle reconnut le nom de son mari. C'était lui qui avait créé l'objet. Pendant un moment, elle avait cru voir

sa propre signature. Depuis quelques années, quand elle assistait à ses cours de dessin, elle signait de cette façon, elle aussi.

À voix haute, elle déclara :

— Dites, j'ai une idée.

Le dessinateur ne répondit pas.

Sherry poursuivit :

— Au lieu de « Chatinette », pourquoi est-ce qu'on n'appellerait pas ça : « Chat Perché » ?

Le dessinateur ne disait toujours rien.

— Comme le jeu, insista Sherry.

Au bout d'un moment, l'autre répondit :

— Personne n'a envie que son chat se perche pour faire ses besoins. On préfère qu'il reste aussi discret que possible. C'est le principal argument pour ce genre de bac.

Elle sentit ses oreilles devenir écarlates.

— Ah, bon, fit-elle.

Levant la tête, le concepteur la regarda par-dessus ses lunettes.

— Chatinette, comme tinette pour chat, dit-il. Vous saisissez ?

Il avait parlé d'un ton sec, dur, même un peu ironique. Soudain, Sherry sentit qu'elle n'avait pas sa place dans cette pièce, comme si elle avait franchi une limite interdite. Je suis peut-être allée trop loin, pensa-t-elle. Je ne devrais pas être ici. C'est pourtant marqué sur la porte.

— Je suppose que je vous dérange, fit-elle.

À cela, le dessinateur ne répondit rien.

— Saviez-vous, poursuivit Sherry, que je vais peut-être travailler ici ?

— Ah, oui... C'est donc vous.

— Comment ça, c'est moi ?

— Celle que Teddy appelle la *mingei-ya*.

— Qui est Teddy ? (Puis elle s'en souvint ; c'était l'artiste japonais qu'ils avaient embauché.) Que signifie « mingei-ya » ?

Après un silence, sans cesser de travailler à son croquis, le dessinateur expliqua lentement, d'une voix absente :

— C'est un terme qu'ils utilisent pour désigner les gens

comme vous !

Sherry se sentit rougir jusqu'aux racines des cheveux.

— J'aimerais que vous soyez plus explicite, dit-elle d'un ton aussi neutre que possible. Votre remarque comporte des sous-entendus plutôt désobligeants, vous ne trouvez pas ? À moins que je me trompe ?

— Ça n'a rien de désobligeant, dit le concepteur, absorbé par son travail.

Il semblait avoir à peine conscience de la présence de Sherry, que cela exaspérait. Elle avait déjà vu Walt se comporter de cette façon, quand il était plongé dans l'un de ses projets, soit dans son atelier du garage, soit à l'étage, avec son chevalet. De toute évidence, les hommes comme lui, qui possédaient ce type de personnalité, se réfugiaient dans une sorte d'univers secret lorsqu'ils étaient au travail.

— C'est difficile à traduire, ajouta-t-il.

— Essayez.

Au bout d'un moment, il expliqua :

— Cela veut dire : art populaire. Ce que vous faites chez vous.

— J'en ai assez de ce que je fais chez moi, dit Sherry. Je veux tirer un trait sur tout ça, et faire le même genre de travail que vous, ici, à la Lausch Company. Quelque chose d'important, de créatif.

— Vous ne pouvez pas... (Il mélangea les pigments, pressant des tubes, maniant une spatule.) Vous ne pouvez pas être créative chez vous ?

— La création artistique du genre « bohème », ça ne m'intéresse plus. J'en ai eu largement mon content lorsque j'étais à l'université.

— Oui, je crois qu'on en passe tous par là. C'est une période. Les sandales, le collier de barbe, les pulls à col roulé.

— Je veux produire quelque chose...

Elle ne parvenait pas à l'exprimer.

— Des bidons pour insecticide, suggéra le concepteur.

Dit de cette façon, ça ne semblait pas si exaltant ; Sherry le comprenait. Elle ne pouvait pas le nier.

— On crée un nouvel emballage, expliqua le dessinateur, pour que la ménagère, quand elle va au supermarché, tende le

bras vers l'étagère et prenne une certaine marque de lessive. Celle-là, et pas une autre.

— Oui, affirma-t-elle, passionnée.

— Vous faites les courses ? Pour votre famille ?

— Oui. Je sais ce que c'est, de passer le long du rayonnage où sont rangées toutes les lessives. J'en cherche toujours une qui soit en réclame.

— Le petit bout de papier punaisé à l'étagère, où on a écrit à la main : « Limité à un seul article par client ».

Sherry hocha la tête.

— Dans la mesure du possible, je ne paie jamais plus de cinquante-neuf cents pour un paquet de détergent.

— Vous choisissez en fonction du prix. Vous ne pratiquez pas l'achat d'impulsion.

— C'est comme ça que ça s'appelle ?

Le dessinateur expliqua :

— C'est censé être un achat d'impulsion. La couleur y est pour beaucoup. La position sur l'étagère. La marque, bien sûr. Les publicités télévisées qui implantent des réactions conditionnées. Appuyez sur le bouton et la ménagère bondit. Elle salive en voyant un paquet de Bonux.

— C'est ce que je veux dire, reprit Sherry. (À présent, elle savait comment exprimer ses idées. S'asseyant en face du dessinateur, elle posa son manteau et son sac sur ses genoux, et sortit une cigarette.) J'ai lu un livre sur la persuasion, sur la façon dont on conditionne le consommateur pour qu'il achète des produits dont il n'a pas besoin.

Le dessinateur la regarda avec une curiosité teintée d'ironie.

— Et c'est pourquoi c'est si passionnant, conclut Sherry en allumant sa cigarette.

— Doux Jésus, fit le dessinateur. Vous avez vraiment envie de passer de l'autre côté de la barrière.

Il s'interrompit dans son travail, alors qu'il avait commencé à vaporiser du fixateur sur son croquis.

Sherry ressentit comme une brusque bouffée de satisfaction. Un fourmillement qui lui parcourut tout le corps et la fit frissonner. Sans regarder directement le dessinateur, elle dit :

— Quelle est cette expression... ? Le marteau ou l'enclume ;

on est soit l'un, soit l'autre. Je ne me rappelle jamais ce que signifie chacun des termes, mais... N'est-ce pas le choix qu'il faut faire ? (Elle rit de plaisir.) C'est très excitant, le simple fait de se trouver ici. Je le sens pénétrer par tous les pores de ma peau.

— Vous sentez quoi ?

— Le... (Elle fit un geste.) L'importance de tout cela.

Pendant un moment, le dessinateur la regarda fixement. Puis il recommença à vaporiser son croquis.

Son visage avait pris une teinte sombre, couleur brique, et il ne dit pas un mot.

Soudain, Sherry eut envie de lui parler de Willis. Elle aurait aimé que cet homme sache tout de son beau-père. Mais elle n'avait plus le temps ; consultant sa montre, elle s'aperçut qu'elle devait partir. À dix heures quarante, il fallait qu'elle *soit* à l'autre bout de la ville, pour un cours à l'institut californien de l'Art et de l'Artisanat.

— À plus tard, dit-elle, se laissant glisser du tabouret avant d'éteindre sa cigarette. J'ai un rendez-vous.

Au moment où elle quittait la pièce, le dessinateur leva la tête. Il la regarda partir ; Sherry sentit ses yeux fixés sur elle quand elle referma la porte. Un peu étourdie, et même prise d'un léger vertige, elle longea le couloir ; suivant la flèche indiquant SORTIE, elle parvint à un escalier qu'elle descendit pour se retrouver à l'atelier du rez-de-chaussée. Le vacarme des tours à bois et des scies à ruban résonnait dans la pièce quand Sherry la traversa.

Au fond de l'atelier, près d'une table à dessin, son mari et Bob Fox discutaient en examinant des ozalids.

— Je m'en vais à l'instant, annonça-t-elle gaiement en s'arrêtant près d'eux.

D'une voix maussade, Walt commenta :

— Je te croyais déjà partie.

— Non, fit Sherry. Je me suis arrêtée pour parler un moment. (La conversation avec le concepteur lui avait rendu son optimisme ; elle ajouta aussitôt :) Est-ce que j'ai une tenue adéquate pour aller au stade ? Comment sont censées s'habiller les femmes qui vont aux matches de base-ball ?

Walt Dombrosio expliqua à Bob Fox :

- On va voir jouer les Giants, ce soir.
- Sacrés veinards, dit Fox. Je vous envie. Qu'est-ce que vous avez, comme places ?
- Une loge, répondit Sherry. M. Lausch nous a invités. On y va avec lui.

En apprenant cela, Bob Fox écarquilla les yeux.

- Pas mal, fit-il.

S'approchant de son mari, Sherry se pencha vers lui et l'embrassa pour prendre congé de lui.

- On se retrouve vers six heures, dit-elle. Ici même. D'accord ?

Dombrosio hocha la tête et lui pressa brièvement l'épaule — c'était le moins qu'il pût faire pour lui rendre son geste d'affection.

- Tu es ravissante, dit-il, dans ton tailleur marron.

Sherry s'esclaffa.

- Mon tailleur marron ? (Elle toucha le revers de sa veste.) Tu appelles ça marron ?
- Bien sûr, fit Walt.
- Pour toi, c'est du *marron*, ça ?

Avec une nuance de ressentiment et de suspicion dans la voix, Dombrosio insista :

- Évidemment.

À présent, Sherry ne contenait plus son hilarité. Portant sa main à sa bouche, elle dit, en s'étrangeant :

- Walt...
- Quoi ? demanda-t-il.

Et, sur son visage, Sherry lut la peur.

- Ce n'est pas du marron que je porte. C'est du gris. Regarde la trame. (Elle approcha sa manche des yeux de son mari ; Walt se recula, l'air renfrogné, mal à l'aise.) Il n'y a pas de doute. Tu es légèrement daltonien.

Dombrosio la regarda fixement, droit dans les yeux, sans se soucier du tailleur.

- De quelle couleur sont mes yeux ? demanda Sherry. Ils sont marron, eux aussi ?
- Non, répondit lentement Dombrosio.

Puis Sherry s'adressa à Bob Fox :

— Vous saviez que Walt était un peu daltonien ? Moi, je l'ai toujours su.

D'une voix terriblement sonore, son mari hurla :

— Mais enfin, bon Dieu, qu'est-ce que ça veut dire ? Où veux-tu en venir, bon sang ? Réponds-moi !

Stupéfiée par sa réaction, Sherry s'étonna :

— Tu ne le savais pas, Walt ?

Bob Fox ne disait rien, mais il les regardait tous les deux avec une vive attention.

— Tu n'as jamais su distinguer le gris du marron, reprit Sherry. Ce costume que M. Lausch portait, ce costume gris...

Les lèvres de Dombrosio formèrent le mot *marron*.

Au bout d'un moment, Fox prit la parole.

— En ce qui me concerne, je dirais que le costume de Norm est surtout gris. Si vous voulez parler de celui qu'il portait quand il est descendu ici, pour parler de l'affiche Pabst.

— Je peux m'en aller, maintenant ? demanda Sherry.

Son mari la dévisagea avec une expression qu'elle fut incapable d'interpréter. Mais elle ne se donna pas la peine d'essayer ; elle était déjà en retard.

— Au revoir, fit-elle en leur tournant le dos pour se diriger vers la porte. Souhaitez-moi bonne chance.

Le visage de Walt affichait toujours la même expression quand la porte se referma derrière Sherry.

Le match de base-ball était d'un bon niveau. Ou, du moins, c'est ce que tous les spectateurs semblaient penser. Pendant la partie, ni Norm Lausch, ni Dombrosio n'accordèrent la moindre attention à Sherry, bien qu'elle fut assise entre eux deux. Les mains en cornet autour de la bouche, ils hurlaient des encouragements au lanceur – un grand maigre qui passait le plus clair de son temps à tripoter sa casquette ou à jouer avec une poignée de terre – ou bien ils appelaient les vendeurs qui circulaient parmi les spectateurs. Les deux hommes buvaient énormément de bière. Sherry, quant à elle, avait pris plusieurs gobelets de bouillon et un hot-dog. Le stade lui semblait terriblement froid, exposé à tous les vents ; enveloppée dans son

manteau, les bras croisés autour d'elle, elle essayait de se tenir chaud.

Mais elle passait un bon moment, en dépit du froid. Vers la fin, le frappeur renvoya la balle directement vers leur loge. Un joueur, courant à toute vitesse, le bras tendu, percuta la rambarde juste devant eux, faillit tomber dans leur loge, et parvint à rattraper la balle tandis que la foule se dressait et criait. Le frappeur était éliminé. Pendant un long moment, Sherry fut incapable de se rasseoir ; elle ne se rappelait pas avoir jamais été aussi enthousiasmée.

— C'était vraiment fantastique, répétait-elle tandis qu'ils se dirigeaient lentement vers la sortie après la fin de la partie, en même temps qu'une foule de spectateurs qui semblaient tous s'ingénier à la pousser et à la bousculer.

Mais Sherry ne faisait pas attention à eux ; elle éprouvait encore une joie intense.

— Et ce coup extraordinaire, ajouta-t-elle, quand le joueur est presque tombé sur nous pour attraper la balle...

Mâchonnant son cigare, les mains dans les poches, Norm Lausch acquiesça :

— Ouais, c'était vraiment sensationnel.

Walt ne dit rien.

Quand ils se retrouvèrent sur le trottoir, à l'extérieur du stade, les deux hommes décidèrent d'aller boire un verre dans un bar. Sherry n'en avait pas particulièrement envie, mais elle ne fit pas d'objection. Après tout, leur soirée semblait bien mériter d'être arrosée, et l'humeur de Sherry s'y prêtait. Toute la journée, elle s'était sentie plutôt exubérante, et le match avait encore ajouté à son euphorie. À présent, elle comprenait pourquoi le base-ball tenait une telle place dans la vie des hommes. Cela les stimulait, les arrachait à leur découragement. C'était assez comparable, pensa-t-elle, à ce qu'elle éprouvait quand elle disposait de cent dollars et quelle était libre de les dépenser à sa guise dans les boutiques de Geary Street et de Sutter Street.

Le bar, situé au coin d'une rue, était rempli d'hommes qui avaient assisté au match ; Sherry les entendait tous parler bruyamment, avec animation, des différents joueurs. Norm, en

se frayant patiemment un chemin dans la foule, parvint à leur trouver un box. Les deux hommes commandèrent un alcool, mais Sherry se contenta d'une bière. Tandis qu'elle la buvait à petites gorgées, elle se dit, une fois de plus, qu'ils n'avaient pas encore discuté de son emploi. Le sujet n'avait pas été abordé en allant au stade. Walt et Norm avaient eu quelques détails techniques à régler ; c'est une conversation à laquelle Sherry n'avait pas pris part. Et pendant le match, bien sûr, l'occasion ne s'était pas présentée.

Mais maintenant, pensait-elle, le moment était venu.

— Parlons un peu de mon travail, dit-elle.

Tenant son cigare entre deux doigts, Norm Lausch la regarda en buvant une gorgée de whisky. Walt, tête baissée, regardait dans le vide ; son verre était posé sur la table. Il semblait perdu dans une sorte de méditation.

— Ce n'est pas le moment ? insista Sherry.

Le sourire aux lèvres, Norm tendit le bras et lui tapota la main.

— On prend un autre verre d'abord, dit-il.

Walt et lui commandèrent un autre whisky. Sherry finit sa bière. Son impatience s'était accrue ; elle avait du mal à garder son calme. Pourquoi restaient-ils assis là, à boire, en échangeant de temps en temps quelques banalités ? À un certain moment, Walt commença à parler d'un nouveau matériau de construction – Sherry l'aurait tué. Et, à chaque fois que Norm relançait la conversation, c'était pour parler de base-ball. Avant même qu'ils quittent le bar, l'enthousiasme de Sherry pour ce sport était retombé aussi vite qu'il était apparu.

— On y va, mes enfants ? dit enfin Lausch.

Se levant de sa chaise, il desserra sa ceinture, avala le fond de son verre, puis s'éloigna du box, retraversant la foule des consommateurs. À son tour, Sherry se leva et le suivit. De nouveau, ni Lausch ni Walt ne prêtèrent la moindre attention à Sherry ; elle dut se débrouiller toute seule pour retrouver la sortie.

Quand elle eut quitté le bar, elle les trouva tous les deux sur le trottoir, à l'attendre. Ils s'étaient montrés plus rapides qu'elle.

— Voyons, fit Norm d'un ton nonchalant. Où est la voiture ?

Mais où est donc la voiture ?

Ils étaient venus dans son énorme Buick neuve. Elle était garée tout près, sur un accotement en terre battue, à côté de la voie ferrée. Regardant autour d'elle, Sherry vit qu'ils se trouvaient dans un quartier industriel désert de San Francisco, un endroit qu'elle ne connaissait pas. Pour elle, la ville était un ensemble de boutiques, de maisons, de restaurants, de théâtres et d'écoles ; elle n'était jamais venue ici, au sud de Market Street, dans le quartier des entrepôts. Le point le plus proche qu'elle connût était le siège de la Lausch Company, sur les quais. Mais là-bas, la rue était bien éclairée. Ici, elle ne voyait pratiquement pas de lumières. Des kilomètres de rues obscures. Pas de magasins. Personne. Rien d'autre que de grands bâtiments opaques, qui semblaient presque tous de construction ancienne.

Quand il eut déverrouillé sa voiture, Norm Lausch tint la portière ouverte pour les Dombrosio ; ils montèrent tous les deux à l'avant, et Lausch fit le tour de la Buick pour se mettre au volant. Il fit démarrer le moteur, et bientôt ils s'engagèrent à vitesse réduite dans une rue sombre.

— Il y a tellement de voies ferrées, dit Sherry alors que la voiture passait en cahotant sur un enchevêtrement de rails.

— Oui, fit Norm.

Cela ne semblait pas le gêner. Quant à Sherry, l'odeur du cigare, la bière, l'air froid, la fatigue visuelle, et, à présent, les cahots de la voiture sur les rails commençaient à la rendre irritable et à lui soulever le cœur.

— Est-ce qu'on pourrait parler de mon emploi, maintenant ? dit-elle. (Elle fut surprise du ton de sa propre voix, qui trahissait sa mauvaise humeur, et son impatience, aussi.) N'oubliez pas que Walt et moi devons rentrer à Carquinez et franchir le Mont Tamal... Nous ne serons pas au lit avant quatre heures du matin, tel que cela se présente.

Il lui semblait presque que Lausch roulait au hasard, sans but précis, passant d'une rue obscure à une autre sans se rapprocher du siège de la société, ni de leur propre voiture.

— D'accord, fit Norm.

— Je suis impatiente de connaître votre décision, ajouta-t-

elle.

Du regard, Sherry consulta Walt, mais celui-ci ne dit rien ; il baissait toujours la tête, l'air préoccupé. À quoi pensait-il ? Elle lui toucha la main, pour établir le contact avec lui. Il ne réagit pas ; elle renonça à sa tentative.

Ôtant son cigare de sa bouche, Lausch le posa sur le cendrier du tableau de bord.

— Qu'est-ce que vous en dites, Walter ? Je voudrais bien l'engager.

— Moi, j'aimerais mieux que vous ne l'embauchiez pas, répondit Walt.

— Vous n'avez pas réussi à vous mettre d'accord, tous les deux ?

— Non, fit Walt.

— Il n'est pas nécessaire que nous soyons d'accord, intervint Sherry. Pour autant que je sache, je suis libre de mes décisions. On m'engage pour mes compétences ; que je sois la femme de X ou Y importe peu.

— Cela pose beaucoup de problèmes, dit Lausch, de faire travailler le mari et la femme dans la même entreprise. Particulièrement s'il y a déjà une sorte de conflit entre eux.

— Si vous l'embauchez, fit Walt, je démissionne.

Norm se tourna vers lui.

— Comment ? Vous démissionnez ?

Dombrosio hocha la tête.

— Mais vous êtes cinglé ! dit Norm.

Walt haussa les épaules.

— Qu'est-ce que vous croyez ? Que je ne peux pas me passer de vous ? Que vous êtes extraordinairement original et inventif ?

— C'est ça, fit Walt.

— Allons, allons, petit, soyons sérieux.

— Qu'est-ce que ça veut dire, soyons sérieux ? demanda Dombrosio d'une voix lente, terriblement grave.

Sherry ne lui avait jamais connu une voix semblable ; elle gardait un silence absolu, pour rester en dehors de la discussion. Sous l'effet de la peur, son cœur battait laborieusement dans sa poitrine. Elle s'écartait de chacun des

deux hommes, en se faisant aussi petite que possible, et regrettait de n'être pas montée à l'arrière. Comment cette histoire avait-elle commencé ?

— Votre baratin sur les hôteses, poursuivit Walt, comment voulez-vous que je le prenne au sérieux ? Vous avez une nouvelle lubie, tout à coup, et vous trouvez que ce serait astucieux d'engager une nana pour introduire les clients et leur faire le grand jeu. Tout en douceur et séduction. Dans une semaine, vous ne vous rappellerez même plus que c'est vous qui en avez eu l'idée. Vous serez déjà en train de mijoter quelque chose de complètement différent. Comme de nous obliger à porter notre nom sur nos blouses. Brodé en fil rouge.

Norm ne dit rien. Mais Sherry vit son visage. Il avait tellement enflé que la chair débordait par-dessus le col de sa chemise.

— La fille qui vous a tapé dans l'œil, poursuivit Walt, malgré ce que vous m'avez dit, a une belle paire de miches par-devant et un beau cul derrière. Et des jambes superbes. Et une voix qui a une classe folle. Et plein d'autres choses qui ont une classe folle. La classe, c'est une chose à laquelle vous êtes incapable de résister. Vous seriez prêt à mettre n'importe quel prix pour vous en procurer un peu, parce que vous êtes bien placé pour savoir que vous n'en avez pas un gramme.

Sans prononcer un mot, Norm Lausch rangea la voiture le long du trottoir. Il ouvrit la portière et descendit de la Buick.

— Petit, fit-il. Sors de là.

Lausch jeta son cigare dans le caniveau.

Ouvrant la porte de son côté, Walt sortit à son tour. Il n'y avait personne en vue ; c'était encore un quartier désert d'entrepôts fermés. Assise seule dans la voiture, Sherry regarda les deux hommes qui se tenaient face à face sur le trottoir. L'obscurité, son angle de vision lui interdisaient pratiquement de voir ce qui se passait. Prise de panique, elle se dépêcha de sortir de la grosse Buick et d'en faire le tour, scrutant la nuit pour tenter d'observer la scène.

Ôtant son manteau, Lausch le posa sur le capot de sa voiture. Dombrosio fit de même. Ils ne parlaient ni l'un ni l'autre. Soudain, Dombrosio se mit en garde ; il brandit ses poings,

maladroitement, comme les boxeurs des gravures anciennes. Sherry le vit reculer. À son tour, Norm Lausch leva les bras et serra les poings, pour se couvrir. Les deux hommes se ramassèrent sur eux-mêmes, puis Dombrosio toucha Lausch à l'épaule.

Le bruit du coup fut si sonore qu'il fit sursauter Sherry ; elle poussa un petit cri.

Décrivant des cercles avec ses poings, Lausch se recula à son tour. Puis, lançant le bras en un large arc de cercle, il frappa Walt au cou. Walt tomba en arrière, trébucha, perdit l'équilibre, et se retrouva assis sur le trottoir. Il y resta sans bouger, les paumes en appui sur le ciment, à reprendre son souffle. Puis il se remit sur ses pieds. De nouveau, les deux hommes se firent face, se tenant très près l'un de l'autre, les poings levés, leurs corps se touchant presque.

— Je vais te démolir, lança Lausch.

— Ouais, c'est ça, dit Walt.

— Espèce de connard, reprit Lausch. Fous le camp d'ici et ne reviens jamais. Je ne veux plus te voir.

— Avec plaisir, dit Walt.

Ils restèrent dans cette position un certain temps, ne bougeant guère ni l'un ni l'autre, sans cesser de se foudroyer du regard et de brandir les poings de façon menaçante. Puis, peu à peu, ils baissèrent leur garde, s'éloignèrent l'un de l'autre, et se redressèrent. Walt se massa le cou. Finalement, Lausch revint à la voiture et reprit son manteau. Il l'enfila de nouveau et, peu après, Walt vint chercher le sien. Le portant dans ses bras, il ouvrit la portière et remonta en voiture. Quand il se glissa près de Sherry, elle s'aperçut qu'il tremblait. Son corps tout entier vibrait, et il claquait même des dents.

Faisant le tour de la Buick, Lausch monta de l'autre côté, claqua sa portière, et lança le moteur. Sans dire un mot, il fit démarrer la voiture, et reprit la direction qu'ils avaient suivie avant de s'arrêter.

Après avoir traversé Market Street, quand, finalement, ils eurent regagné le nord de la ville, comme aucun des deux hommes ne disait rien, Sherry déclara :

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi puéril.

Les hommes gardèrent le silence. Walt avait cessé de trembler. Cependant, il n'avait pas remis son manteau. Il le tenait en boule sur ses genoux.

— C'était vraiment ridicule, répéta Sherry.

Sa propre voix lui parut atone, tendue, rendue nerveuse par la frayeur.

Au bout d'un moment, Lausch reconnut :

— Vous avez parfaitement raison.

— Je viendrai chercher mes affaires dans le courant de la semaine, annonça Walt.

— D'accord, fit Lausch. Quand vous voudrez.

— C'est épouvantable, dit Sherry.

— Absolument pas, protesta Walt. Qu'est-ce que ça a d'épouvantable ?

Il avait la voix enrouée ; il se racla violemment la gorge.

— Vous voulez revenir sur votre décision ? proposa Lausch. En ce qui me concerne, je n'y vois pas d'inconvénient.

Mais il avait dit cela sur un ton glacial ; Sherry elle-même comprit qu'il s'agissait simplement d'une formule rituelle.

— Non, merci, fit Walt.

Quand ils furent garés en face de la Lausch Company, derrière l'Alfa rouge, Sherry dit à Lausch :

— Et moi ?

— Comment ça, et vous ?

— Le fait que mon mari perde son calme me condamne-t-il à porter les stigmates avec lui ? Que cela me plaise ou non ?

— Faites comme vous voudrez, répondit Lausch sans guère manifester d'émotion. Si vous voulez venir travailler, c'est possible. Je vous prends à l'essai. Aux conditions dont nous avons discuté.

— C'est très équitable de votre part, dit Sherry. Je vous admire pour cette décision. Pour votre impartialité.

— Très bien, fit Lausch. En ce cas, tout est dit, je suppose. Je vous souhaite un bon voyage de retour, à travers la montagne.

Walt avait quitté la Buick pour rejoindre l'Alfa. Il s'y était installé, leur tournant le dos.

— Je vous appellerai, dit Sherry à Lausch. Demain.

Lausch hocha la tête.

— Bonsoir, fit Sherry.

Sortant de la voiture, elle referma la portière et rejoignit son mari dans l'Alfa. Elle s'installa au volant, ouvrit son sac, et chercha les clés.

La Buick les dépassa. Lausch ne jeta pas un regard dans leur direction. Walt ne broncha pas ; Sherry faillit faire un signe de la main, mais elle se ravisa. De toute évidence, un tel geste était déplacé.

— Quelle soirée... fit-elle en démarrant l'Alfa.

Tassé dans son fauteuil, Walt ne répondit pas.

9

Depuis la fenêtre de sa salle de bains, Janet Runcible avait une vue plongeante sur la colline et l'arrière-cour des Dombrosio. Elle voyait leur patio, les trois chaises longues en métal et plastique vert, le barbecue portatif, une tasse et sa soucoupe qu'on avait laissées dehors. Un arbre masquait la porte de la maison donnant sur le patio. Des arbustes, poussant à flanc de coteau, empêchaient Janet de découvrir l'intérieur de la maison elle-même, mais elle voyait très bien le garage attenant, sur le côté, à l'écart du patio.

À travers la fenêtre du garage, Janet distinguait la silhouette de Walt Dombrosio. Il était onze heures du matin, et c'était un mercredi – elle s'en assura en consultant la date du journal de la veille. Hier, déjà, Dombrosio avait passé toute la journée chez lui.

Avait-il perdu son emploi à San Francisco ? Avait-il donné sa démission ? Ou était-il malade ? En vacances, peut-être ?

Mais la voiture de sport partait toujours d'aussi bonne heure le matin ; Janet l'entendait descendre la côte vers six heures moins le quart. Et elle remontait dans la soirée. À la même heure que d'habitude.

Donc, conclut Janet, Mme Dombrosio partait seule. En respectant exactement les mêmes horaires que son mari.

Ce ne pouvait être que Sherry qui conduisait la voiture de sport, car il n'y avait que deux personnes dans la famille Dombrosio. Et Janet ne voyait plus Sherry pendant la journée, seulement son mari.

Dans le silence de midi, la plainte aiguë d'une scie électrique s'éleva dans l'atmosphère et parvint jusqu'à Janet. Walt sciait du bois. Dans son atelier, il fabriquait quelque chose avec du

bois.

Il bricole dans son garage au milieu de la journée, se dit Janet. Il est *sûrement* au chômage. À moins, pensa-t-elle, qu'on lui ait confié un travail à faire chez lui. Mais cela semblait peu probable.

Malgré tout, il était difficile de croire que Dombrosio ait perdu son emploi, et que sa femme en ait aussitôt trouvé un qui l'oblige à partir à San Francisco et l'en fasse revenir exactement aux mêmes heures. Tout cela était bien mystérieux.

Renonçant à comprendre, Janet quitta la salle de bains et retourna au salon, où sa cigarette s'était complètement consumée dans le cendrier de la table basse.

Supposons, se dit-elle en s'asseyant sur le canapé, qu'il ait perdu son travail parce qu'on a suspendu son permis de conduire ? Mais... Mon Dieu. Cela voudrait dire que Dombrosio se retrouvait au chômage à cause de Léo, puisque c'était Léo qui lui avait fait perdre son permis.

À présent, Janet était en proie à un tel affolement qu'elle fut incapable de rester assise. Se levant, elle se mit à faire les cent pas dans la pièce, les mains serrées l'une contre l'autre jusqu'à ce que ses ongles se plantent dans ses paumes. Dieu du Ciel, pensa-t-elle. J'ai prié pour que cela ne se produise pas, mais je savais que c'était inévitable. Ce que je redoutais est arrivé.

Montant du flanc de la colline, le bruit de la scie parvenait jusqu'à elle. Je l'entends, pensa Janet, hors d'elle. Ici, dans mon propre salon, je l'entends travailler dans son garage. Que fait-il ? Elle plaqua ses mains sur ses oreilles. Est-ce que cela va durer toute la journée ? Est-ce que je vais rester bloquée ici, condamnée à l'écouter ? Ce n'est pas moi qui ai appelé la police, c'est Léo. Mais Léo n'est pas obligé, lui, d'entendre ce bruit. Il est à son bureau. Il est à l'abri, loin d'ici, où rien ne peut l'atteindre. À l'agence immobilière Runcible. Isolé, protégé.

Et c'est moi, pensa-t-elle, qui dois payer pour ce que Léo a fait. C'est toujours comme ça. Les coupables ne paient jamais. Seulement les innocents. Voilà la véritable signification du christianisme.

Se dirigeant vers la bibliothèque, Janet en sortit la bible du Roi Jacques, puis, pour faire bonne mesure, la bible juive de

Léo. Les yeux fermés, elle ouvrit les deux livres au hasard et sélectionna dans chacun d'eux un passage à l'aveuglette. La barbe ! se dit-elle en lisant des versets qui lui semblaient dénués de sens. Manifestement, ils ne pouvaient pas s'appliquer à la situation présente. Il doit bien exister un moyen de savoir ce qu'il faut faire, pensa-t-elle. De trouver la meilleure solution au problème.

Près de la table basse, elle s'agenouilla, puis s'assit sur le tapis. Le porte-revues était rempli de vieux journaux ; elle en sortit toute une pile, et commença à les trier. Elle cherchait le numéro du magazine *This Week* qui était arrivé en même temps que le *Chronicle* au début du mois. Elle se rappelait y avoir lu un article qui, sur le moment, lui avait paru profond. Et elle en avait besoin, maintenant, pour y puiser toute la sagesse qu'elle pourrait y trouver.

Elle ne le retrouva pas, mais elle en découvrit un autre, dans un magazine différent, qu'elle n'avait pas encore remarqué. Il était signé par un jeune animateur de radio qui débutait dans le métier – sa photo illustrait le texte, et il avait l'air d'être un garçon gentil, honnête, et digne de confiance. Dans son article, il donnait des conseils à tous ceux qui se sentaient perdus. Il s'adressait surtout, bien sûr, à un public d'adolescents. Mais, en le lisant, Janet s'aperçut qu'il pouvait toucher une audience plus large. Si une chose est vraie, pensa-t-elle, si elle est valable pour une personne, elle l'est pour tout le monde. Ce n'est pas une question d'âge.

Pendant un long moment, elle se pencha sur les divers conseils du jeune animateur, et finalement, elle se retrouva à son point de départ, confrontée à une évidence qu'elle connaissait depuis toujours. *C'est envers son mari qu'une femme doit être, avant tout, loyale.* Vous devez le soutenir, quoi qu'il fasse ; il reste votre mari. Léo, lui, ne l'avait pas abandonnée quand elle avait eu cette terrible dépression en 1958, après la période où elle avait essayé de travailler à l'agence. Il avait souffert autant qu'elle. Et il avait été privé de l'aide qu'elle pouvait lui apporter ; il était marié à une femme qui n'était pas capable de porter sa part du fardeau, et pourtant, il ne l'avait pas abandonnée.

Si j'avais tenu mon rôle, pensa-t-elle, il ne serait pas constamment à cran, sur les nerfs. Il n'aurait jamais dit toutes ces horreurs à Paul Wilby, et il n'aurait pas téléphoné à Walt Dombrosio ; du moins, pas avant d'avoir réfléchi calmement à la question. C'est ma faute. C'est moi qui ai tous les torts. Quoi que Léo ait pu faire de mal – s'il a réellement mal agi – c'est à moi qu'on pourrait le reprocher.

Par conséquent, comprit-elle, si Walt Dombrosio a perdu son emploi à cause de sa suspension de permis, c'est encore ma faute.

Si je n'avais pas fait faux bond à Léo en 1958, se dit Janet, si j'étais restée à l'agence pour y travailler, si je n'avais pas été si faible, Walt Dombrosio n'aurait pas souffert ce qu'il a souffert. Cette horrible épreuve d'avoir à subir une arrestation, de devoir déposer une caution, de passer en jugement, de se voir retirer son permis de conduire, sans compter ce qui a pu se passer ensuite entre lui et son employeur...

C'était trop. Le simple fait d'y penser lui était insupportable. Plaquant de nouveau ses mains sur ses oreilles, Janet courut s'enfermer dans la cuisine ; puis, retenant son souffle, elle se figea sur place, grimaçante, sentant les larmes lui monter aux yeux. Je ne suis pas digne de vivre sur cette terre, se dit-elle. Elle déclara à voix haute : « Je devrais être morte. » Et les larmes se mirent à couler sur ses joues pour tomber sur le devant de son chemisier. Elle vit de grosses taches sombres s'étendre sur le tissu blanc.

Oh, mon Dieu, pensa-t-elle. Qu'est-ce que je donnerais pour un verre d'alcool...

Janet se rendit compte qu'elle allait devoir changer de chemisier. Elle regagna sa chambre, baissa le store, ferma la porte, puis elle déboutonna son chemisier et l'ôta.

Dans la pénombre de la pièce, elle fouilla parmi ses vêtements dans les tiroirs de la commode, et finit par allumer sa lampe. Monté dans le pied de la lampe, sous une protection en plastique, se trouvait un quatrain qu'elle avait découpé dans un magazine des années plus tôt. L'apercevant, elle s'arrêta net pour le relire. Elle l'avait déjà lu des milliers de fois dans sa vie, et il lui avait toujours apporté un peu de sérénité.

Et quand le Juge Suprême, la partie terminée,
Viendra compter les points que vous avez marqués,
Peu lui importera que vous ayez perdu ou gagné ;
Mais il voudra savoir comment vous avez joué.

Oui, se dit Janet, ce qui compte, c'est la façon dont j'ai joué la partie. Et comment l'ai-je jouée ? Aussi mal que possible. En faisant du tort à tous ceux qui m'entourent, en les laissant porter ma part du fardeau parce que je suis égoïste et sans cœur. D'abord, ma famille, puis Léo, et même mes voisins. Cela s'est étendu à toute la communauté. Comme cette fois où je me suis dispensée de venir à la vente de gâteaux, si bien qu'il n'y a pas eu un seul gâteau blanc avec un glaçage au chocolat. Et on m'a dit que beaucoup de gens en avaient demandé. Si j'en avais apporté, ils se seraient tous vendus.

Marié à quelqu'un d'autre, pensa Janet, à une femme volontaire, résolue et capable, Léo aurait peut-être pu mettre en pratique certains des extraordinaires idéaux qui le déchirent intérieurement. Une année, il voulait que je me présente comme candidate au conseil d'établissement de l'école... Comment aurais-je pu faire cela ? Mais une autre femme se serait sans doute montrée à la hauteur. Une femme plus valable que moi.

Avant tout chose, Léo aurait dû avoir une compagne, une épouse qui aurait travaillé avec lui, côte à côte, comme ces femmes en Israël. S'il avait épousé une Juive, peut-être... Là encore, Janet ne lui avait été d'aucune aide. Elle n'était pas juive, et n'avait pas voulu se convertir. Elle s'était accrochée à son ancienne foi, non parce qu'elle la respectait, mais parce qu'elle avait peur du changement. Elle ne savait pas à quoi une nouvelle religion pouvait l'engager.

Ce n'est pas à la maison, conclut-elle, que Léo a besoin de moi, mais dans son travail. Là où se livrent les batailles.

Quand toute la ville saura que c'est lui qui a fait perdre son permis de conduire à Dombrosio, les gens auront de Léo une opinion encore plus défavorable qu'avant. Et, pensa Janet, je sais que l'estime des autres compte beaucoup pour lui. Je le vois bien. Le souci que cela lui cause, c'est un cancer de plus qui le

ronge intérieurement. Sait-il que Dombrosio est chômeur ? Je me le demande. Il lui a fallu deux mois pour apprendre sa suspension de permis. Il ne remarquera peut-être pas que Dombrosio passe ses journées chez lui... Après tout, nous ne parlons pas aux Dombrosio. Et Léo est au bureau pendant la journée, sauf s'il doit repasser à la maison pour prendre quelque chose qu'il a oublié.

Comment réagira-t-il quand il apprendra la nouvelle ? se demanda Janet. Pourra-t-il se pardonner ce qu'il a fait ? Puis elle pensa : peut-être Léo pourrait-il donner du travail à Dombrosio ? À l'agence. Mais le seul emploi possible consisterait à taper à la machine, répondre au téléphone, et donner des trousseaux de clés. Léo avait engagé, pour faire ça, une vieille dame en pré-retraite, l'épouse d'un fermier.

Tôt ou tard, Léo saura la vérité, se dit Janet. Ce n'est pas moi qui la lui apprendrai, malgré tout ; je ne lui ai rien dit au sujet du permis de conduire. Mais... je fais peut-être le mauvais choix, une fois de plus. Le choix des faibles.

Se rendant à la cuisine, elle mit le café à réchauffer sur la cuisinière. Puis elle découvrit qu'elle ne portait pas de chemisier. Après l'avoir ôté, elle avait commencé à en chercher un autre, puis elle avait oublié ce qu'elle était en train de faire. Une fois de plus, elle s'était laissée emporter par ses rêveries, par ses soucis. Elle retourna donc aussitôt dans sa chambre, où seule la lampe jaune perçait l'obscurité. Cette fois-ci, elle sortit un pull du tiroir et l'enfila à la hâte. Puis elle fit une halte dans la salle de bains, le temps d'arranger ses cheveux ; le pull l'avait décoiffée.

J'aurais bien besoin d'un peu de maquillage, se dit-elle en s'examinant dans le miroir. Sa peau semblait si sèche... Et ces pattes d'oie sous ses yeux... Elle commença à se mettre un peu de poudre, et souligna ses sourcils d'un coup de crayon. Sans maquillage, ils étaient si pâles qu'on les voyait à peine.

Tandis qu'elle finissait ces quelques retouches devant le miroir, Janet entendit un bruit bizarre. Pendant un moment, elle continua à se passer du rouge à lèvres, puis, avec une consternation subite, elle identifia le son : c'était le café qui bouillait. Maintenant, il était imbuvable. Laisant tomber son

rouge à lèvres dans le lavabo, elle courut à la cuisine et arracha au vol la cafetière du brûleur. L'odeur du café bouilli emplissait la pièce ; dégoûtée, Janet vida la cafetière dans l'évier.

Après le dégoût, vint la lassitude, et un désespoir grandissant qui l'accapara tout entière. S'asseyant lourdement à la table de la cuisine, Janet posa sa tête sur ses bras et ferma les yeux. Le désespoir, peu à peu, fit place au vide total de la dépression, la pire sensation qui soit.

Supposons, se dit-elle, qu'une chose pareille soit arrivée à mon mari. Supposons que Léo soit malade, ou blessé, dans l'incapacité de travailler. Je ne vaudrais déjà rien comme maîtresse de maison ; je ne sais même pas réchauffer du café dans ma propre cuisine sans le rendre imbuvable. Comment pourrait-on attendre de moi que je fasse la même chose que Sherry Dombrosio : me lancer dans le monde du travail, et reprendre le fardeau au moment où mon mari ne peut plus le porter ?

Quel contraste entre elle et moi, pensa Janet. Dès l'instant où Dombrosio a perdu son permis, elle a aussitôt pris le relais pour le conduire à son travail. Chaque matin, sans jamais lui faire faux-bond. Et maintenant, elle a un emploi. Elle est véritablement l'égale de son mari, sa compagne, prête à partager – capable de partager.

Voilà ce qui me manque, comprit-elle. La capacité. Je serais disposée à le faire, mais je n'en serais pas capable. À présent, c'était un sentiment de panique qui s'emparait d'elle, à la seule idée de chercher du travail, de se rendre tous les matins à San Francisco en voiture...

Cette femme, pensa-t-elle, m'est tellement supérieure que ce n'en est même plus drôle. Séduisante, compétente, énergique. Elle s'habille tellement bien. Regarde ses vêtements, et puis regarde les tiens. Regarde tout ce que tu renverses sur toi... il faut voir ça. Relevant la tête, Janet examina le pull qu'elle venait d'enfiler. Pour l'instant, il est encore propre, se dit-elle. Mais dans une heure ou deux... je l'aurai sali, couvert de taches, comme un bébé ou une vieille édentée qui n'arrête pas de baver.

Mais si j'avais reçu la même éducation que Sherry, pensa Janet, et si j'avais eu autant d'argent qu'elle... Cet argent que sa famille lui avait consacré, comme une sorte d'investissement.

Sherry est le produit d'une société riche, se dit Janet Runcible. Cette femme-là ne s'est pas faite elle-même ; elle n'est pas responsable de ce qu'elle est. Personne n'est responsable de ce qu'il est, d'ailleurs. Tout être humain n'est que le produit de la société dont il est issu.

Comment pourrais-je être semblable à elle ? Jamais la vie ne m'a offert les chances qui ont été données à Sherry Dombrosio.

Les femmes comme elles reçoivent une formation qui les destine à devenir cadres, se dit Janet. La classe à laquelle Sherry appartient, c'est celle qui produit tout naturellement les dirigeants de ce pays ; celle des intellectuels sortis des meilleures universités. Tous camarades de promotion, anciens élèves des mêmes facs. Harvard, comme Franklin Roosevelt. Cela se sent à leur façon de parler ; ils ont presque un accent à eux.

Et dans leur vie professionnelle, ils se consultent les uns les autres : avocats, médecins, relations d'affaires, quand ils ont besoin de conseils, ils ne vont pas les chercher ailleurs. Ils restent entre eux.

Et c'est un milieu dans lequel on ne peut pas pénétrer, si on n'y appartient pas de par sa naissance. On fait partie du clan, ou on en reste exclu. Qu'est-ce que je peux faire ? Apprendre à parler, à m'habiller ?

Il a fallu une vie entière pour que Sherry devienne ce qu'elle est aujourd'hui. Les pensionnats les plus coûteux. Même les meilleurs dentistes. Dès leur enfance, on leur redresse, on leur soigne les dents. On peut juger, pensa Janet, du milieu social d'où est issu un individu en regardant ses dents. Il suffit de voir les enfants des fermiers de la région. S'ils ont les dents de travers, personne n'y fait attention. Il n'est surtout pas question de dépenser plusieurs milliers de dollars pour leur faire suivre un traitement d'orthodontie. Ils ne savent sans doute pas que ce genre de chose existe. Alors, quand le fils, la fille d'un fermier grandissent et sortent de leur trou à rats, quand ils s'aventurent dans le monde réel...

Exactement comme moi, pensa Janet. Ils doivent abandonner tout espoir de réussir. De devenir quelqu'un. Ils sont condamnés à une existence lamentable, et ils regardent de

l'extérieur ce qui se passe dans les hautes sphères de l'élite. Quelle injustice, quelle méchanceté régissent notre univers, se dit-elle. Quand on pense que quelques personnes, dès la naissance, sont dotées de tous les avantages...

Soudain, Janet se rendit compte – et c'était une révélation terriblement écrasante – que l'aspect moral du problème n'était pas réellement le plus important. Il s'agissait avant tout d'une réalité concrète. Et au moment où elle comprit cela, une vague de peur monta en elle pour exploser aussitôt ; les mains pressées sur les oreilles, elle se balança d'arrière en avant, en poussant des petits couinements de frayeur.

— Qu'est-ce que ça prouve ? dit-elle tout haut, d'une voix qui résonna dans la cuisine. Cela prouve que je n'ai pas la moindre chance.

Elle pouvait essayer de toutes ses forces, elle ne réussirait pas. Aussi vital son succès fût-il. Même si leur situation financière devenait désespérée, elle serait incapable de se risquer dans le monde réel pour se battre. Parce que cela prenait toute une vie, d'apprendre à se battre ; cela prenait toute une vie, pour acquérir les armes nécessaires. Et il ne fallait pas y voir la preuve que notre univers était mal fait, mais plutôt qu'elle, Janet Runcible, ne serait jamais, absolument jamais, capable d'y survivre. Comment lutter, dans le monde du travail, contre des femmes comme Sherry Dombrosio ? Car, même si une entreprise, dérogeant à ses principes, se laissait aller à engager une femme, ce ne serait jamais elle, Janet, qui serait embauchée, mais Sherry et toutes les autres femmes de sa caste, grâce à leur allure, leurs vêtements, aux manières propres à leur façon de s'exprimer.

C'est pourquoi quelqu'un comme elle ne serait jamais en paix ; elle ne se sentirait jamais à l'abri du danger. Elle était condamnée à connaître, toute sa vie, l'insécurité, jusqu'à ce que la tombe s'ouvre devant elle et l'engloutisse.

Quittant sa chaise, Janet se mit à errer dans la maison, sans se soucier de l'endroit où elle se trouvait. Elle passa d'une pièce à l'autre, revenant sur ses pas, à peine consciente de la présence des meubles – à un certain moment, elle se cogna le gros orteil contre le pied du canapé ; à un autre, elle heurta de plein fouet

la porte de la chambre restée entrouverte.

Ce qui est arrivé, conclut-elle, c'est que la structure même de la famille a éclaté depuis la Seconde Guerre mondiale. Pendant la guerre, les femmes ont commencé à faire des travaux de soudure dans les usines d'armement. Comme les hommes. Et le communisme a eu le même effet que la guerre. Sherry Dombrosio ne devrait pas travailler pour gagner sa vie, parce que c'est le rôle de l'homme. Ce n'est pas étonnant que je sois aussi angoissée, se dit Janet. On s'est moqué de moi. Pourtant, je suis restée chez moi et j'ai fait mon devoir, en ayant un enfant. Voilà à quoi servent les femmes. Elles ne sont pas faites pour travailler à la chaîne dans une usine, comme ces grosses matrones russes qui appellent tout le monde : « Camarade ». Ce ne sont pas des manières, pour une Américaine.

Par certains côtés, se dit Janet, ces Dombrosio sont des communistes. Ce Noir qu'ils ont invité chez eux, par exemple. Les mariages interracialisés font partie du programme que les communistes proposent pour l'Amérique.

Sherry ne devrait pas aller travailler. Elle ne devrait pas avoir à le faire. Son devoir, c'est de rester à la maison, et d'avoir des enfants. Et ça, elle n'en a pas été capable ; elle a failli à sa véritable mission. Si son mari n'avait pas perdu son emploi, elle serait chez elle. Il a manqué à ses devoirs envers elle. Il l'a privée de la sécurité que leur procurait sa capacité à gagner sa vie.

C'est à l'homme que cette tâche incombe, se répéta Janet en parcourant nerveusement toute la maison. C'est lui qui est censé affronter les réalités de la vie, et s'il échoue, ce n'est pas à la femme de prendre sa place. Si Léo n'est plus capable de gagner notre pain à tous, ce n'est pas à moi – ni à Jerome non plus – de le remplacer. Ce que doit faire une femme, en pareil cas, c'est accepter le fait que son mari est un raté, et consacrer tous ses efforts à lui redonner confiance. Veiller à bien panser ses plaies, et le remettre sur pieds pour le renvoyer sur le champ de bataille. Pour qu'il combatte de nouveau en première ligne.

Pourquoi Sherry est-elle au travail ? se demanda Janet. À présent, son humeur n'était plus sous l'emprise de la dépression ; elle était gagnée par la colère, et son corps tout

entier vibrerait sous l'effet de son agitation. Elle ne cessait de joindre les mains, de serrer les poings. Son pas s'accéléra. Un homme comme Dombrosio, qui reste à la maison... En quoi est-il différent d'un simple vagabond ? Combien de temps a-t-il l'intention de bricoler dans son garage, à fabriquer des abris pour les oiseaux ou je ne sais trop quoi ?

Si j'étais sa femme, je ne tolérerais jamais une chose pareille ; je supporterais cela un jour ou deux, peut-être, puis j'y mettrais fin. Je le forcerais à se remettre au travail ; je lui ferais passer l'envie de traîner à la maison. Je lui mènerais tellement la vie dure qu'il serait trop content de chercher un autre emploi.

Tout à coup, les pensées de Janet se tournèrent vers Sherry, vers l'épouse ; sa colère tomba, et une bouffée de commisération – une sensation douce et chaude – monta en elle, l'étouffant presque. Des larmes lui brûlèrent les yeux, et elle dit tout bas, d'une voix mal assurée :

— La pauvre femme... La pauvre femme...

Je devrais aller la voir pour lui apporter mon soutien, pensa Janet. Lui dire ce que j'éprouve, et à quel point je la comprends. Léo m'a obligée à aller travailler ; il a essayé de se débarrasser sur moi de ses responsabilités. Mais je ne me suis pas laissée faire. Non, lui ai-je dit. C'est toi que cela regarde, Léo. C'est à toi d'assumer cette charge. Tu ne peux pas me demander de gérer ton agence immobilière, pas plus que je ne pourrais exiger de toi d'avoir des enfants à ma place, si j'en étais incapable.

Cette femme-là est une victime. En manquant à ses devoirs, son mari l'a trahie. C'est comme s'il l'avait abandonnée pour s'enfuir avec une maîtresse. Entre eux deux, la confiance sacrée du mariage a été bafouée. Et l'ironie de la situation, c'est que, lorsqu'un homme se conduit de cette façon envers sa femme, il a toujours une bonne excuse à fournir. Il trouve à chaque fois une explication convaincante, si bien que sa femme se sent coupable, et croit de son « devoir » de faire quelque chose. Trouver du travail, par exemple, comme Sherry.

Si Léo avait perdu son emploi, il ne tarderait pas à faire pression sur moi de la même manière ; il s'emploierait à me donner mauvaise conscience. Oui, les hommes provoquent chez nous un sentiment de culpabilité. Ils ne manquent pas de

moyens pour y parvenir.

La solution, c'est de lutter ; nous devons refuser d'entrer dans ce jeu.

Cette culpabilité, nous devons la rejeter sur eux, puisque c'est de chez eux qu'elle vient. De leur monde à eux, le monde des hommes. Qu'ils s'y battent à leur aise, et qu'ils laissent donc aux femmes la mission que Notre Seigneur leur a confiée : rester à la maison et faire des enfants.

Oh oui, pensa Janet avec angoisse. J'en suis passée par là ; je sais si bien comment cela se passe. Comment on fait pression sur nous, par mille moyens anodins. Avec une telle habileté. Sherry le sait-elle ? Dans le monde d'où elle vient, ce genre de chose n'existait sans doute pas. On jouait cartes sur table. Se rend-elle compte de ce qui lui arrive ? Pour moi, c'est parfaitement limpide ; je peux observer leur mariage de l'extérieur, et j'y vois clair.

Si Sherry n'a pas compris, se dit Janet, il serait temps qu'elle le fasse. Et son mari aussi. C'est injuste qu'il continue ainsi à abuser sa femme, et à se leurrer lui-même quant à la véritable nature de la situation.

S'approchant du placard de la cuisine, Janet monta sur le petit escabeau et, tendant le bras vers la dernière étagère, elle repoussa sur le côté de grosses boîtes d'abricots et de jus de tomate, pour exhumer la bouteille de mauvais Tokay qu'elle y avait rangée, dégustée, le mois précédent. Il était là, toujours aussi mauvais, mais au moins, c'était quelque chose.

Munie d'un gobelet pris dans l'évier, elle alla poser le Toquay sur la table de la cuisine et s'assit de nouveau. C'était vraiment un breuvage épouvantable ; on aurait dit du sirop pour la toux. Et beaucoup trop sucré. Elle savait que cela la rendrait malade ; de toute sa vie, elle n'avait jamais été aussi malade que ce jour où elle avait bu du mauvais Tokay. Emportant son verre jusqu'à l'évier, elle dilua le vin avec de l'eau du robinet, qui le rendit un peu meilleur.

À présent, Janet le trouvait buvable. Et un cube de glace lui donna un goût presque agréable.

Travaillant toujours dans son atelier, Walter Dombrosio

n'entendait rien d'autre que le bruit de la scie. Tout à coup, il sentit une présence ; relevant la tête, il sursauta, surpris. Sur le seuil de l'atelier – apparemment, elle avait traversé la maison sans trouver personne – se tenait Janet Runcible.

Ses lèvres remuaient. Malgré le hurlement de la scie, elle lui disait bonjour. Mais Dombrosio ne l'entendait pas. Il éteignit la machine ; la lame ralentit, puis finit par s'arrêter.

Le visage de Janet affichait un sourire, une sorte de rictus crispé qu'elle semblait arborer depuis un bon moment ; le temps qu'il lui avait fallu pour venir de chez elle, descendre la colline, explorer chaque pièce avant de le trouver. À présent, son sourire servait enfin à quelque chose. Janet portait un pull rouge et un pantalon de coton ; bien souvent, Dombrosio l'avait vue porter exactement les mêmes vêtements lorsqu'elle se rendait en ville ou qu'elle en revenait. Ses longs cheveux ternes pendaient ; elle ne les avait pas brossés. Dombrosio ne put s'empêcher de remarquer sa maigreur. Elle était grande et décharnée ; les tendons saillaient sur ses bras, et sa peau faisait des plis. Le dos de ses mains était couvert de taches de rousseur qui ressortaient sur la blancheur de la peau.

— Bonjour, dit-il d'un ton circonspect.

Il était mécontent de cette visite qui l'interrompait dans son travail, alors qu'il était complètement absorbé par le retailage d'un bas de porte.

Lui souriant toujours, Janet dit :

— Je ne voudrais pas vous déranger.

Ses mots, prononcés avec soin, étaient parfaitement détachés les uns des autres. Comme si, pensa Dombrosio, elle faisait très attention à ne rien dire de désobligeant.

— Je vous en prie, répondit Walt en restant sur sa réserve.

Depuis l'incident au sujet de Charley, il n'avait eu pratiquement aucun contact avec les Runcible ; en fait, il avait fait de son mieux pour les chasser de son esprit. Avec tous les soucis qui l'accaparaient, il n'avait pas le temps de s'attarder sur le sort des Runcible.

Les yeux de Janet, bordés de rouge, se fixèrent sur lui. Ils brillaient d'un éclat qu'il ne parvint pas à identifier. Ce n'était pas de l'amusement. Une émotion difficile à cerner l'agitait

intérieurement, et se reflétait dans son regard tandis qu'elle dévisageait Walt Dombrosio.

— Alors ? fit-elle.

Il ne sut quoi répondre.

Après un long silence, Janet parla de nouveau. L'éclat de son regard avait gagné en intensité. Était-ce de la vexation ?

— Alors ? répéta-t-elle. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Ce que j'en dis ? Et de quoi ? s'étonna Dombrosio.

D'une voix très décidée, Janet précisa :

— D'une bonne tasse de café.

— Vous voulez une tasse de café ? fit Dombrosio.

La lueur qui dansait dans les yeux de sa voisine semblait braquée sur lui. Comme si Janet brûlait de lui dire quelque chose. Comme si elle avait du mal à le garder plus longtemps pour elle. Et pourtant, elle semblait incapable de s'exprimer. Les mots ne venaient pas.

— Oui, j'en boirais une avec plaisir, dit Janet.

Avec beaucoup de réticence, Dombrosio coupa l'alimentation de son équipement.

— Très bien, fit-il. Mais je ne peux pas m'absenter très longtemps.

Il n'était même pas particulièrement curieux de savoir pourquoi Janet Runcible était passée le voir ; la seule chose qui l'intéressait, c'était de reprendre son travail. Il tolérait sa présence, et c'était tout. On ne pouvait fermer sa porte aux visiteurs, bien sûr ; et quand ils étaient là, on ne pouvait échapper aux corvées de l'hospitalité.

— J'espère qu'il y a une cafetière toute faite, dit-il en passant devant Janet.

Dombrosio grimpa les trois marches menant à la maison. Pourvu, pensa-t-il, que je n'aie pas besoin de préparer une nouvelle cafetière. Il s'imaginait trop bien Janet installée dans sa cuisine en attendant que le café passe, la cigarette aux lèvres, son sac à main à côté d'elle, prête à rester là toute la journée. À bavarder sans cesse à propos de tout et de rien.

Derrière lui, Janet Runcible dit quelque chose qu'il ne saisit pas. Un murmure presque inaudible. À quelques pas de distance, elle le suivit jusqu'à la cuisine, et, quand il brancha la

cafetière électrique, elle se posta près du réfrigérateur. Croisant les bras, elle s'appuya contre l'appareil ; elle ne s'assit pas, contrairement à ce que Dombrosio avait prévu.

— Le café est déjà fait, annonça-t-il de mauvaise grâce.

Mais Janet ne parut pas se formaliser du ton qu'il employait. Elle ne prêta aucune attention à ce qu'il avait dit ; elle continuait à le regarder fixement. Cela le rendit nerveux, irritable. Elle ne se décidait toujours pas à s'asseoir non plus ; Dombrosio alla se poster face à elle et soutint son regard.

Finalement, Janet constata :

— Vous n'êtes pas à votre travail.

— Non, fit-il.

— Vous restez à la maison.

— J'ai quitté mon emploi, expliqua-t-il.

Son ressentiment s'accrut encore, et ce n'est qu'au prix d'un gros effort qu'il parvint à le contenir. Il employa toute sa volonté à retrouver son calme. Ne t'énerve pas, s'exhorta-t-il. Cette vieille bique, qui ne connaît rien à rien, est descendue de sa colline parce qu'elle ne sait pas quoi faire de toute la sainte journée. Sa curiosité naturelle la rend avide de savoir tout ce qui se passe en ville. La seule chose qui l'intéresse, dans la vie, c'est de fourrer son nez dans les affaires des autres. Les harpies dans son genre se délectent des ragots, des malheurs des gens, des scandales ; elles n'écoutent que ça du matin au soir. En sortant d'ici, elle ira chez les voisins d'à côté, puis elle passera à la maison suivante.

Il faut que j'entre dans son jeu, se dit-il. Par charité pour elle.

Janet Runcible demanda :

— Vous êtes en train de construire une maison pour les oiseaux ?

— Non, répondit-il. J'installe une porte.

— Où est votre femme ?

— À son travail.

— À San Francisco ?

— Oui.

— Elle a trouvé un emploi intéressant ?

— Oui.

— Combien de temps va-t-elle continuer à travailler ?

— Je n'en sais rien, répondit Dombrosio.

— Ça ne lui plaît pas, de travailler, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas.

Il haussa les épaules, réfrénant son antipathie pour cette femme. Il adopta un ton neutre.

— Avait-elle travaillé, auparavant ? Depuis votre mariage ?

— Non, dit-il.

Janet Runcible décréta :

— Vous ne devriez pas la laisser travailler.

Incapable de contenir sa rage plus longtemps, il explosa :

— Ah, oui ? Vraiment ?

Elle ne sembla pas s'offusquer du ton de sa voix. Apparemment, cela lui était égal.

— Ce n'est pas bien, dit-elle, qu'un mari reste à la maison et laisse sa femme travailler.

— Je vois, fit Dombrosio.

Sa voix était chargée d'une énorme dose d'ironie ; elle croulait sous le sarcasme.

— Vous devriez essayer de trouver du travail le plus tôt possible.

— C'est un peu difficile, répondit-il. Sans voiture.

— Vous pourriez prendre le bus Greyhound qui va à San Francisco.

— Je vais attendre, dit Dombrosio.

— Attendre quoi ?

— De récupérer mon permis.

Janet fit remarquer :

— Mon mari ne savait pas que vous étiez vraiment ivre. Il pensait que vous aviez seulement bu un verre ou deux.

Pour sa part, Dombrosio se moquait bien de l'opinion de Léo Runcible.

Mais il se passait quelque chose de bizarre. Le visage de Janet était devenu d'un blanc de craie. Elle regardait Dombrosio droit dans les yeux. Il crut d'abord qu'elle avait une attaque ; l'idée l'effleura un instant qu'elle était peut-être épileptique, ou quelque chose de ce genre. Cela expliquerait sa démarche désordonnée, pensa-t-il. Ses gestes maladroits.

Les lèvres de Janet remuèrent.

— Il faut que je parte, dit-elle d'une voix presque inaudible.

Les bras toujours croisés, elle fit demi-tour et fonça vers la porte. En courant, elle traversa la maison. Stupéfait, Dombrosio lui emboîta le pas.

Arrivée à la porte d'entrée, Janet s'arrêta, ne sachant plus que faire ; elle tripota le bouton, incapable d'ouvrir la porte. À présent, des larmes commençaient à dévaler ses joues.

— Oh, mon Dieu, fit-elle, laissant sa tête tomber en avant jusqu'à heurter le panneau de bois.

— Qu'y a-t-il ? demanda Dombrosio sans s'approcher d'elle.

Il éprouvait une aversion physique à l'idée de la toucher.

— Je viens juste de me rendre compte, dit Janet.

Ses yeux vides, sans vie, regardaient Dombrosio derrière ses paupières plissées.

Et à ces mots, il se rendit compte, lui aussi. Il comprit ce qu'elle voulait dire. Et pourquoi elle avait réagi ainsi. L'importance que cela avait.

— C'est votre mari qui m'a dénoncé à la police ? demanda-t-il. Ce fameux soir ?

Les yeux pâles, au regard aveugle, étaient toujours braqués sur Dombrosio, mais à présent, ils semblaient se perdre dans le vide. Janet pleurait et marmonnait, mais il n'arrivait pas à comprendre ce qu'elle essayait de dire.

— Le salaud, fit Dombrosio. L'infâme salaud !

Prenant appui contre la porte, Janet Runcible se redressa et retrouva son calme. Avec une dignité ampoulée, elle déclara :

— Mon mari n'a fait que son devoir.

— Son devoir, répéta Dombrosio.

— Vous auriez pu écraser un enfant.

Ouvrant la porte, elle sortit sur la véranda. Avec une prudence exagérée, elle s'agrippa à la rampe et descendit l'escalier marche par marche.

— C'est vous et votre mari, dit Dombrosio, que j'aurais voulu écraser.

À cela, Janet ne répondit rien. Lui tournant toujours le dos, elle continua de descendre l'allée, vers la route. Sans un regard pour Dombrosio, elle remonta la côte, vers sa propre maison. Bientôt, elle eut disparu.

Ainsi, c'était bien lui, pensa Walt Dombrosio. Je m'en doutais, mais je n'en étais pas sûr. Quelle idiote, cette bonne femme. Elle est laide, délabrée et complètement stupide.

Bientôt, il retourna à son atelier. Mettant de nouveau la scie en route, il reprit son travail. Ses mains tremblaient si fort qu'il dut s'arrêter aussitôt. Alors, au lieu de travailler, il resta là sans rien faire, les mains dans les poches. Et peu à peu, insensiblement, ses doigts partirent une fois de plus à la recherche d'une protubérance sur son bas-ventre. Pour mettre à l'épreuve son existence même, sa perpétuelle présence dans sa vie de tous les jours.

La maison qu’avaient achetée M. et Mme Diters ne pouvait être occupée – Léo Runcible le savait par expérience – tant que l’eau, le gaz, l’électricité et le téléphone ne seraient pas disponibles. Il faudrait attendre trois jours avant que le camion de butane ne vienne de San Rafael, mais le magasin de Carquinez était censé fournir un réservoir d’appoint en attendant.

Si quelqu’un pouvait l’apporter en voiture chez les Diters et le raccorder à leur circuit de gaz, ils pourraient faire fonctionner leur chauffage et avoir de l’eau chaude. La compagnie d’électricité rétablit le courant immédiatement. L’agence de San Rafael de la Pacific Telephone and Telegraph nota leur nom, et promit de leur envoyer un installateur dans les plus brefs délais ; quant à la Compagnie des eaux du Comté de Marin Ouest, elle n’avait jamais coupé l’approvisionnement, car il était trop risqué de fermer la valve antique et rongée de rouille.

Après avoir reçu un bref appel des Diters, Runcible prit sa voiture et se rendit tranquillement au magasin de Carquinez pour y prendre le réservoir de butane. L’objet pesait dans les quarante-cinq kilos, et Runcible n’était pas sûr de pouvoir le manipuler tout seul. Mais, se dit-il, avec l’aide de Diters, il parviendrait bien à le sortir de la voiture et à le traîner à travers le champ jusqu’à la canalisation. Quant au raccordement lui-même, cela ne devrait pas poser de problème. Il avait souvent effectué ce genre d’opération. Le seul outil nécessaire était une clé à molette, et il en avait une dans la boîte à gants de sa voiture.

Les Diters l’attendaient devant la maison. Apparemment, le camion de déménagement avait déposé leurs effets personnels ;

Runcible vit, sur le côté, une énorme pile de cartons, de caisses, de paquets et de barils. Les fleurs bordant l'allée avaient été piétinées.

— Comment ça va ? lança-t-il en sortant de sa voiture.

L'un comme l'autre, M. et Mme Diters semblaient un peu tendus, mais d'humeur joyeuse.

— Les déménageurs ont brisé une marche, annonça Diters. Ou alors, elle était déjà cassée.

— Je pense que ça s'est passé quand ils ont transporté le piano, dit sa femme. Saviez-vous qu'avant de décharger le camion, ils vous font signer un papier certifiant que vos affaires n'ont subi aucun dommage ?

En pénétrant dans la maison avec eux, Runcible découvrit que les déménageurs avaient bien déballé la plupart des cartons, mais sans essayer de ranger quoi que ce soit. Ils avaient seulement voulu vérifier si le voyage à travers la montagne avait fait des dégâts. Des plats, des livres, des chaises, des tapis, des vêtements s'entassaient un peu partout, dans un désordre total.

— Allons installer cette bouteille de butane, dit Runcible à Diters. Je vais avoir besoin de votre aide ; je n'y arriverai jamais tout seul.

Tandis que les deux hommes traînaient le lourd cylindre à travers champ, Diters dit :

— J'apprécie votre gentillesse, Monsieur Runcible. Rien ne vous obligeait à nous apporter ceci.

— Je veux que vous ayez du chauffage, répondit Runcible. Les nuits sont froides, par ici.

Runcible raccordait la bouteille à la canalisation quand le vieil homme, se penchant vers lui, lui demanda :

— Cette marche, elle ne pouvait pas être déjà cassée, n'est-ce pas ? À votre avis ? Dans une jolie petite maison comme celle-ci, en si bon état ?

Tout en restant concentré sur son travail, Runcible lui répondit :

— Je peux vous assurer que la marche était en parfait état. Avez-vous une idée de ce que pèsent un piano et quatre hommes ? Plus d'une tonne. Il n'y a pas une seule marche, dans tous les États-Unis, qui soit construite pour supporter un pareil

poids. Vous pourriez très bien payer quarante mille, quatre-vingt-dix mille dollars pour une maison, une maison toute neuve construite pour vous, et voir la même mésaventure vous arriver. Et je vais vous dire autre chose. (Il s'arrêta un moment de serrer l'écrou du raccord.) Il y a un certain John Flores, ici, en ville, qui pourra vous réparer ça pour un dollar ou deux.

Le visage du vieil homme exprima son soulagement. L'incident paraissait tellement dérisoire, tout à coup. Ce n'était pas la peine d'en faire une histoire, pensa Runcible.

— Je vais vous donner son numéro de téléphone, ajouta-t-il en bloquant l'écrou. C'est toujours lui que nous appelons quand nous avons de petits travaux à faire.

Plus tard, en rentrant chez lui pour se changer, Runcible pensa : « Mais vous n'arriverez pas à le joindre tout de suite ». Flores était très demandé.

Derrière la maison des Dombrosio, le terrain avait été entièrement creusé par le groupe de lycéens que Flores engageait toujours quand on lui demandait d'installer des drains. Les canalisations étaient déjà là, soigneusement empilées, ainsi qu'un énorme tas de gravier.

Ralentissant sa voiture jusqu'à rouler au pas, Runcible se pencha par la portière pour juger de l'avancement des travaux. En plus des lycéens, il vit une bande d'enfants plus jeunes, des garçons et des filles de l'école primaire. Rassemblés sur un monticule, ils regardaient creuser les autres. Dans le groupe, Runcible remarqua son propre fils, Jerome ; mais l'enfant était tellement absorbé par le spectacle qu'il ne vit pas son père.

Je me demande combien cela va coûter, se dit Runcible. Est-ce qu'ils ont les moyens ? Est-ce qu'elle gagne autant d'argent qu'il en gagnait lui-même ? Probablement pas. En général, les femmes sont moins payées que les hommes. Même pour un travail semblable.

Grâce à un coup d'avertisseur, il parvint à attirer l'attention de son fils. Jerome lui adressa un signe de la main, et Runcible le lui rendit. La tranchée partait du patio des Dombrosio pour s'étendre sur une distance, estima-t-il, de quinze à vingt mètres. Puis, après un caisson de dérivation, elle se séparait en deux directions distinctes. Le caisson était déjà construit. Runcible

apercevait les planches de séquoia installées contre les flancs de la tranchée.

Les travaux avaient commencé depuis plusieurs jours, déjà, mais ils progressaient lentement. Flores ne possédait pas d'engins mécaniques ; il ne comptait que sur les pelles de ses terrassiers. C'est même étonnant, se dit Runcible, qu'il n'ait pas fait transporter le gravier à dos d'homme. L'image l'amusa ; il se représenta les jeunes gars, comme des coolies chinois, presque pliés en deux sous la charge, avançant péniblement à la queue leu leu depuis la gravière de Joslin, le long de la route de Petaluma, avant de suivre la Nationale Un vers Carquinez pour tourner à la station d'essence Chevron et monter la côte jusqu'à la maison des Dombrosio. Quant aux tuyaux, pensa-t-il, ils pouvaient les faire rouler une bonne partie du chemin.

Depuis son salon, la vue n'était pas très réjouissante. Sous ses yeux, la terre, les tubulures et le gravier envahissaient tout le paysage. Et de quoi s'agit-il, se demanda Runcible, sinon d'un aménagement destiné à transporter de la merde de la maison des Dombrosio vers le monde extérieur ? Et nous sommes obligés d'assister à cela ; nous devons contempler les tuyaux et le gravier qui vont minimiser les agressions que Sherry et Walter Dombrosio, régulièrement, font subir à l'environnement parce qu'ils ont besoin d'aller aux toilettes.

Ce genre de conjectures sous forme de plaisanterie était classique, bien sûr, dans la région, à chaque fois qu'on installait une fosse septique ou des conduites de drainage. Mais Runcible ne se sentait pas d'humeur à plaisanter. La truculence de l'humour campagnard ne lui procurait pas les mêmes joies qu'aux paysans du coin. Si je dois le subir, pensa Runcible, je préfère le trouver dans les tableaux de Bruegel.

Une fois dans sa chambre, il ôta son manteau, sa chemise et sa cravate. En transportant la bouteille de butane avec Ditters, il avait maculé de cambouis tout le devant de sa chemise. Et ses revers de pantalon – il venait de le remarquer – étaient couverts de boue séchée. Quand cela était-il arrivé ? Sans doute en début de matinée, dans le premier champ qu'il avait traversé. Personne ne pouvait se promener dans la campagne sans se salir ; il fallait être idiot pour la sillonner en costume trois

pièces, chemise blanche et cravate... Mais un agent immobilier avait-il le choix ? Je dois recevoir mes clients, se dit Runcible, et en même temps, il faut que j'aille arpenter le terrain. C'est pourquoi, depuis longtemps déjà, il s'était résigné à devoir changer de tenue deux ou trois fois par jour.

On peut arriver ici, pensa-t-il en enfilant une chemise propre, dans la peau d'un homme civilisé, cultivé, rompu aux bonnes manières, et bientôt, on se retrouve comme tout le monde assis sur un siège percé pour chier dans un tuyau, et on marche dans la bouse.

Si on s'écorche la main sur un clou rouillé, on meurt, comme un vieux mouton, du tétanos ; on se tord de convulsions en galopant autour du champ. Dans cette région (il improvisait une sinistre parodie de son discours habituel aux futurs clients), on ne meurt pas d'artériosclérose ou de cancer de la gorge ; on se fait écraser par une moissonneuse, déchiqueter par une batteuse, on attrape des parasites pulmonaires. Ou encore – et c'était une crainte dont il n'arrivait pas à se débarrasser – votre chaudière à gaz explose, et vous projette en lambeaux sanguinolents aux quatre coins du pré dans lequel vous avez investi toutes vos économies.

Ayant trouvé un nouveau pantalon, Runcible finit de s'habiller et quitta la chambre.

À la fenêtre, il s'arrêta un moment pour regarder les travaux.

Essayez donc de parler d'art dans un coin comme celui-ci, se dit-il. Pendant qu'une bande de jeunes ploucs hilares et plus ou moins demeurés installent des conduites d'évacuation juste sous vos fenêtres. Essayez de vanter, année après année, les potentialités de la région dans le domaine culturel, ses beautés pastorales, sa tranquillité. Les nouvelles qui circulent, par ici, c'est que le voisin s'est fait trancher la main en travaillant au moulin à mi-temps. Et l'actualité se résume à ça. Ou alors, une vache, peut-être, qui s'est fait écraser par un camion des minoteries. Ou un lynx qui est venu la nuit dernière manger un canard dans une basse-cour.

En ce moment même, la grande nouvelle, c'est que John Flores installe cent mètres de conduites de drainage, et tout le monde en parle ; tous les gosses, même le mien, sont en rang

d'oignons pour surveiller les travaux d'excavation, sans en perdre une miette. Combien est-ce que ça coûte ? Voilà la question. Et quelle longueur de canalisation Dombrosio fait-il poser ?

Ça aussi, c'est vital. Et quels sont les symptômes qui l'ont décidé à entreprendre les travaux ?

Dans un coin de sa mémoire, Runcible nota ce problème : découvrir le prix de revient au mètre que Flores fait payer à Dombrosio.

Même moi, se dit-il, j'ai envie de savoir. Parce qu'il n'y a rien d'autre à savoir. Quand on vit petitement, on pense petitement.

Je me demande quel genre d'événement déclencherait chez eux des réflexions grandioses. En fait, je me demande à quoi ça ressemblerait, par ici, des pensées élevées.

Tout à coup, Runcible, découvrit, derrière la maison, sa femme en train de jardiner. Elle portait un jean, un chapeau oriental, et de vieilles chaussures. À genoux, Janet arrachait les mauvaises herbes, à l'aide d'un outil à dents métalliques, sur sa plate-bande de fraisiers.

Les idiots sont-ils mieux lotis que nous ? se demanda-t-il.

Il y a des gens pour qui le bonheur se résume à ces choses simples. Gratter la terre pendant des heures. C'est le cas de ma femme, se dit Runcible. Et des autres femmes, des fermières. Oui, Janet est contente quand elle peut faire comme elles. Lorsque ce n'est plus possible, ses angoisses commencent.

Voilà pourquoi, conclut Runcible, Janet se plaît ici : la vie n'y est pas compliquée. Il n'y a rien qui risque de lui mettre les nerfs à vif, de « faire pression » sur elle, comme elle dit.

S'approchant de la porte, Runcible l'ouvrit et sortit de la maison.

Au bas de la côte, quelque chose bougeait. Une masse, sur la route, et il ne parvenait pas à l'identifier. Des voix aiguës montaient jusqu'à lui. Au bout d'un moment, il découvrit que c'étaient trois jeunes garçons qui avançaient sur la chaussée. Petit à petit, péniblement, ils escaladaient la pente en poussant quelque chose, et Runcible finit par s'apercevoir qu'il s'agissait d'un chariot.

Qu'est-ce qu'ils transportent ? se demanda-t-il. Les roues du

chariot, rouillées sans doute, grinçaient sur leur axe. Les enfants s'encourageaient mutuellement de leurs cris. De tout leur poids, ils s'appuyaient contre le chariot, le poussant vers le sommet. Arrivés devant une maison, ils firent une halte, coinçant le véhicule avec une cale. L'un des garçons monta l'allée pour frapper à la porte d'entrée. Quand elle s'ouvrit, il montra un objet qu'il tenait dans ses mains, puis il désigna le chariot.

Ils ont quelque chose à vendre, comprit Runcible. Encore. De quoi s'agit-il, cette fois-ci ? Ce n'est pas la saison des pommes.

Devait-il les attendre ? Il s'attarda sur la véranda, au lieu de rejoindre sa voiture. Janet ne les entendra pas, se dit-il. Elle est trop prise par son jardinage. Elle ne l'avait même pas entendu sortir.

Sa femme, arrachant des mauvaises herbes, absorbée par son travail. L'excavation des tranchées, au bas de la pente, ne la dérangeait pas. Les travaux en cours.

Le bruit. Elle parvient tellement bien à s'isoler, remarqua Runcible. Est-ce que j'aimerais être à sa place ? Voilà des gamins qui montent la côte en poussant un chariot parce qu'ils ont quelque chose à vendre ; je les vois ; je les entends ; j'ai conscience de leur présence, et je suis obligé de rester ici jusqu'à ce qu'ils arrivent.

Le prix qu'il faut payer, pensa-t-il. Quand on a le sens de l'observation.

À présent, les gosses l'avaient repéré. Oui, se dit Runcible en les attendant. Un client. Ils s'encouragèrent de plus belle et redoublèrent leurs efforts ; le chariot gémit et sa vitesse augmenta. Que contenait-il ? À première vue, de la terre, de couleur brune, qui s'écoulait du chariot. Et des cailloux. Rien de très engageant. Sans même attendre que les enfants arrivent à sa hauteur, Runcible fouilla ses poches pour vérifier qu'il avait de la petite monnaie. Le contraire aurait été gênant.

— Hé, Monsieur Runcible ! lança l'un des garçons.

Ils étaient plus âgés que Jerome ; ils pouvaient avoir treize ou quatorze ans.

Runcible leur adressa un signe de tête.

Le souffle court, poussant leur charge, ils arrivèrent jusqu'à lui, pleins d'espoir, en arborant un large sourire.

— Qu'est-ce que vous avez là ? demanda-t-il.

— Des pointes de flèche, répondit l'un d'eux.

— Des reliques indiennes, ajouta joyeusement un autre.

Ensemble, les gosses approchèrent le chariot pour le lui montrer ; il ne vit qu'un mélange de terre et d'objets indistincts. Puis l'un des garçons lui tendit quelques petits objets enveloppés d'un mouchoir. En soulevant un coin du tissu, Runcible découvrit deux pointes de flèche de couleur noire. De l'obsidienne, se dit-il. La plus belle variété que l'on puisse trouver dans la région. Très recherchée.

— Combien ? demanda-t-il.

— Un dollar, fit le garçon qui tenait les pointes de flèche.

— Les deux ?

Les gosses se rapprochèrent pour une consultation rapide.

— Pièce, répondit bientôt le premier gosse.

Saisissant les pointes de flèche, Runcible les examina soigneusement. Il habitait la région depuis des années, mais il n'avait jamais trouvé de pointes de flèche lui-même, bien qu'il l'ait souvent souhaité. En fait, il avait toujours espéré que cela lui arriverait un jour. La raison lui dictait de se montrer patient ; tôt ou tard, la chance lui sourirait. Il ne ressentait pas le besoin pressant de faire ce genre de découverte. Il avait déjà vu un certain nombre de pointes de flèche, dans les maisons des environs. Et il avait entendu parler de trouvailles miraculeuses, de superbes pièces en obsidienne faciles à repérer, au milieu d'un chemin, ou près du rivage d'un bras de rivière ou d'un estuaire. Cela valait-il la peine d'en acheter ? se demanda Runcible. Le plaisir résidait-il tout entier dans la découverte ? Celles-ci semblaient être de bons spécimens, pensa-t-il. Et il pourrait les exposer dans son bureau.

L'idée lui plut.

— D'accord, fit-il en sortant son portefeuille.

En payant les deux dollars, il demanda, désignant le chariot :

— Qu'est-ce que c'est que tout ça ?

— Des reliques, dit l'un des garçons. De toutes sortes.

— Il y a d'autres pointes de flèche ?

Ils parurent hésitants.

— Non, finit par répondre l'un d'eux. (Fouillant la terre, il en

ressortit quelque chose qui ressemblait à un morceau de granit.) C'est un outil indien.

— Où avez-vous trouvé tout ça ?

Aussitôt, les trois garçons se montrèrent réservés. Apparemment, ils avaient discuté de la question auparavant, et décidé de ne rien dire à personne. Mais, en prenant une poignée de terre, Runcible eut sa réponse. Cette consistance lui était familière. Ils avaient trouvé les pointes de flèche au bas de la côte, sur le chantier d'installation des conduites de drainage.

— Ça vient de là-bas, dit-il, en montrant l'équipe de John Flores.

À contrecœur, les gosses hochèrent la tête. L'un d'eux déclara avec force :

— Mais ça ne fait rien, on a la permission.

— De qui ? demanda Runcible.

— De M. Flores, répondit un autre garçon.

— Très bien, fit-il.

Runcible se mit à fouiller parmi les divers objets que contenait le chariot rempli de terre. Les gosses avaient trouvé quelques outils de fabrication indienne ; des alènes, bien sûr, et des os travaillés en forme de crochets ou de poinçons. Mais rien de tout cela ne l'intéressait.

— C'est parfait, les enfants, dit-il. Merci.

Emportant les pointes de flèche, il rentra chez lui et ferma la porte.

Il s'assit près du téléphone, examina ses acquisitions une nouvelle fois, et composa un numéro.

Après plusieurs sonneries, Wharton répondit. Runcible annonça :

— Ici Léo Runcible. Écoutez, des gamins viennent de passer chez moi, et ils m'ont vendu deux pointes de flèche en obsidienne.

— Où les ont-ils trouvées ? demanda Wharton.

— Vous connaissez Walter Dombrosio ?

— Oui, dit Wharton. Cela vient du chantier ? Là où Flores fait creuser des tranchées ? (Il y avait une note de triomphe dans sa voix.) Je lui avais dit d'ouvrir l'œil. À chaque fois qu'on creuse quelque part, je conseille aux gens de surveiller les travaux.

— Il y avait un tas d'autres bricoles, en plus des pointes, précisa Runcible. Des objets qui ressemblaient à des alènes en granit. Des outils pour travailler le cuir. Ils en avaient un plein chariot ; ils proposent leurs trouvailles au porte à porte.

— Bon, très bien, dit Wharton avec le plus grand sérieux. Maintenant, voilà ce que je vous demande de faire. (Sans attendre l'assentiment de Runcible, l'instituteur poursuivit :) Vous allez descendre jusqu'au chantier. Vous m'avez bien compris ? Dites à Flores d'arrêter les travaux. Empêchez-le de creuser davantage. Je ne serai pas là avant une heure, environ, mais je vais venir. Il vaudrait peut-être mieux que vous restiez sur place jusqu'à mon arrivée. Pour veiller à ce qu'aucun enfant n'emporte quoi que ce soit. Est-ce que Dombrosio est chez lui ?

— Je n'en sais rien, répondit Runcible, déconcerté de recevoir des ordres d'un instituteur.

— Certains de ces objets sont assez fragiles, ajouta Wharton. C'est pourquoi je préférerais continuer les fouilles moi-même. J'apporterai mes outils. Voyons... Il nous reste environ cinq heures avant la nuit. Parfait. À bientôt.

Il y eut un déclic ; Wharton avait raccroché.

Enfin, bon sang, pensa Runcible, je suis censé retourner au bureau, moi. Je n'ai pas de temps à perdre avec cette histoire. Il commença à rappeler Wharton, puis, se ravisant, il reposa le combiné. Sa curiosité avait été quelque peu éveillée ; pas autant que celle de Wharton, mais malgré tout... il ressentait aussi, dans une certaine mesure, la même excitation. Et le ton très professionnel employé par Wharton avait accentué cette impression. Il y a peut-être, se dit Runcible, quelque chose d'intéressant dans tout ça. En quoi consistent les plus belles découvertes jamais faites ? Des trésors espagnols ? Des cités ensevelies ? Non, ça, c'était chez les Aztecs ou les Incas. Beaucoup plus au sud. Il n'y a rien de tel par ici... seulement des poteries, des outils, et des pointes de flèche. Encore que...

Quittant la maison, il descendit la côte à pied, vers le chantier.

Vous faites une bonne affaire en achetant des pointes de flèche, et regardez dans quel guépier vous vous retrouvez, pensa-t-il tout en marchant. Depuis combien de temps n'avait-il

pas mis les pieds chez les Dombrosio ? Et maintenant, se dit-il, me voilà obligé de descendre jusqu'à là-bas et de les supplier d'arrêter les travaux. Et pour quel résultat ? Est-ce que je le fais dans mon propre intérêt ? Qu'est-ce que j'ai à gagner, moi, dans tout ça ? Je m'expose à un refus de la part de Walt Dombrosio, et je n'en tire aucun bénéfice.

Mais Wharton avait raison ; il fallait arrêter les travaux. La science, l'humanité elle-même, avaient priorité sur eux tous. Les intérêts de la recherche culturelle demandaient à être servis en premier.

En arrivant sur le chantier, Runcible était dans un tel état d'exaltation qu'il ne trouvait plus son souffle. Dès qu'il aperçut John Flores, il mit ses mains en cornet autour de sa bouche, pour hurler :

— Arrêtez de creuser !

Des têtes se tournèrent vers lui.

— Arrêtez de creuser, répéta-t-il en haletant, alors qu'il fonçait à travers champs vers John Flores.

Ses pieds soulevaient des nuages de poussière ; ses chaussures faisaient voler des cailloux devant lui.

— Ce sont vos ouvriers qui ont découvert des vestiges de la civilisation indienne ? demanda-t-il en s'arrêtant devant Flores. Je viens de parler à la Direction du Secteur scolaire de Marin Ouest... (Son esprit lui soufflait les formules les plus ronflantes pour amener sa requête.) Ils vous conseillent d'arrêter les travaux immédiatement.

En découvrant le visage basané, creusé de rides, de John Flores, Runcible songea à la renommée très particulière de l'entrepreneur. Flores ne savait ni lire, ni écrire, et pourtant, c'était l'un des hommes d'affaires les plus respectés, les plus rusés, les plus habiles de toute la région. Il dirigeait parfois jusqu'à huit ou neuf ouvriers, et il exécutait beaucoup de gros travaux pour les fermiers et les propriétaires de maisons individuelles. Haut de plus de deux mètres, il portait des bottes, un jean, et une veste de toile ocre. Sur son nez, était posée son unique paire de lunettes, à verres ronds et monture métallique, qu'il possédait depuis son enfance.

Cérémonieusement, avec sa politesse habituelle, il salua

Runcible d'un signe de tête.

— Comment allez-vous ? dit-il.

Personne ne creusait plus, à présent. Les jeunes de l'équipe de Flores s'étaient tous arrêtés de travailler. Bouche bée, ils écoutaient la conversation entre les deux hommes. Donc, rien ne pressait. Runcible reprit son souffle avant d'expliquer :

— Je suis venu le plus vite possible. Pour vous informer.

Le problème, avec Flores, c'était que les effets oratoires n'avaient aucune prise sur lui ; péniblement, il se frayait un chemin à travers les périphrases pour parvenir jusqu'à leur signification pure et simple, et c'était tout ce qu'il était capable de faire. Pour lui, toutes les formes d'expression avaient la même valeur. La seule chose qui l'intéressait, c'était de savoir dans quelle mesure ses intérêts personnels étaient menacés.

— Dites donc, fit-il, nous, il faut qu'on termine. On perd de l'argent, à rester là sans rien faire...

Bien que d'origine portugaise, Flores s'exprimait sans accent ; il avait une voix profonde, impressionnante, comme celle d'un présentateur de radio.

— ... Regardez, ajouta-t-il, le travail est à moitié terminé.

Il n'y avait rien à répondre à cela ; du moins, Runcible ne trouvait-il aucun argument.

Tandis qu'il cherchait un moyen de combattre l'implacable logique de Flores, Runcible vit s'ouvrir la porte de la maison des Dombrosio. Walt Dombrosio apparut, vêtu d'une tenue de sport, et se dirigea vers Runcible et Flores dès qu'il les aperçut.

— Demandez à M. Dombrosio, dit Flores.

— Très bien, fit Runcible en s'armant de courage.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Dombrosio en arrivant près des deux hommes.

Il avait un air sombre, renfermé, presque buté. De toute évidence, il n'avait aucune envie de voir Runcible ; cette rencontre imprévue n'enchantait ni l'un ni l'autre. Runcible ressentit nettement l'hostilité de son voisin.

Il expliqua :

— Je viens de parler à M. Wharton, à l'école. C'est un de vos amis, il me semble ?

— Oui, fit Dombrosio.

— Saviez-vous qu'on a trouvé des vestiges indiens, ici même ? (Runcible montra la longue tranchée, dans laquelle se tenaient plusieurs jeunes armés d'une pelle.) C'est en creusant qu'on les a découverts. Wharton veut que vous arrêtiez les travaux jusqu'à ce qu'il arrive.

— Ça m'est égal, dit Dombrosio. Quel genre de vestiges ?

Flores intervint :

— Des objets en pierre, surtout. Je les ai regardés. Ça ne valait pas grand-chose. On les a jetés. Des gosses les ont pris.

Il était clair que Flores n'avait aucune envie de cesser le travail.

— Voyons ça, dit Dombrosio.

— Les gosses les ont emportés, répéta Flores en désignant la route. Pour les vendre. Il n'y a plus rien à voir ; ils ont tout pris.

Runcible trouva plus sage de ne pas mentionner les deux pointes de flèche. Dombrosio risquerait de les lui réclamer. Après tout, elles avaient été découvertes sur son terrain ; il ne manquerait pas d'arguments pour les récupérer.

— Est-ce que je dois vous payer pour le temps perdu ? demanda Dombrosio.

— C'est pour vous qu'on fait ce travail, répondit Flores. Ce n'est pas moi qui vais y perdre de l'argent, j'aime autant vous le dire tout de suite.

— On pourrait au moins partager, suggéra Dombrosio.

— Non, décréta Flores. C'est une idée à vous, d'arrêter les travaux. Moi, je ne me serais jamais arrêté ; les reliques indiennes, ça ne m'intéresse pas du tout. Si vous voulez que je reste là à rien faire, il va falloir me payer pour ça. Je ne peux pas laisser mes gars les bras croisés pour rien.

Après un silence, Dombrosio proposa :

— Au lieu de rester plantés là, ils pourraient peut-être creuser un peu pour trouver d'autres vestiges.

Runcible précisa :

— Wharton a insisté pour qu'ils ne touchent plus à rien. Je ne fais que répéter ce qu'il m'a dit ; je ne suis pas concerné par cette affaire. Je n'en tire aucun avantage.

Il était indigné qu'on puisse croire que Dombrosio perdrait de l'argent par sa faute.

— Il est possible qu'on découvre un objet de valeur, dit Dombrosio d'une voix rébarbative. Si on a besoin de moi, je suis à la maison.

Il fit demi-tour et s'éloigna.

— Si vous voulez mon avis, dit Flores quand Dombrosio fut rentré chez lui, ce n'est pas très malin de sa part, de nous faire arrêter les travaux.

— Il assume ses obligations envers la société, déclara Runcible, et je lui tire mon chapeau. De plus, il prend les frais à sa charge ; et ça, c'est admirable.

Avec un grognement désapprobateur, Flores s'éloigna et s'assit sur le pare-chocs de son camion, pour attendre.

Runcible le suivit.

— Montrez-moi où les reliques ont été découvertes, demanda-t-il.

Flores leva sa grosse main brune ; il montra une direction.

— Là-bas ? dit Runcible, en suivant la tranchée.

Les adolescents, la tête levée vers lui, ne le quittaient pas des yeux ; leurs visages stupides étaient fendus jusqu'aux oreilles.

— Ici ? fit Runcible.

Flores hocha la tête.

Avec précaution, Runcible sauta dans la tranchée.

La terre meuble dévala les flancs de l'excavation pour tomber en pluie sur ses chaussures ; une fois encore, il vit ses revers maculés de boue – ceux de son pantalon propre. Effectivement, des morceaux de pierre étaient disséminés parmi les mottes d'argile, au fond de la tranchée. S'accroupissant, Runcible ramassa un fragment.

Les vestiges les plus impressionnants de la civilisation indienne, d'après ce qu'il savait, étaient d'énormes monticules de détritiques composés de toutes sortes d'objets auxquels les Indiens n'attachaient plus aucune valeur, et qu'ils avaient mis au rebut pendant une période de plusieurs siècles. C'est étrange, pensa Runcible en grattant la terre, que nous nous penchions sur des débris vieux de cinq siècles, pour les examiner en détail, en y cherchant des objets de valeur.

S'agissait-il, ici, d'un de ces tertres, mis à jour par les travaux d'excavation ? La plupart d'entre eux, sinon la totalité, avaient

été découverts au bord de l'eau. Les Indiens se nourrissaient de coquillages, de palourdes, de moules et d'oreilles-de-mer, et les coquilles de ces mollusques constituaient la part la plus importante du contenu des monticules.

Déjà, il avait trouvé de nouveaux outils en granit ; de la terre, il extirpa un objet lourd... Une alêne, peut-être. Un cylindre de pierre dont une extrémité se terminait en cône, un peu comme une quille de bowling. Et des bouts d'os manifestement façonnés par l'homme. Bon sang, exulta-t-il. Il n'avait jamais rien fait de semblable ; c'était absolument passionnant. Puis il prit conscience du fait que tout appartenait à Walt Dombrosio, et son enthousiasme, sa passion nouvelle pour la découverte retombèrent aussitôt. C'est pour lui que je déterre tous ces objets, se souvint-il. Alors, se redressant, il cessa de chercher.

Je ferais sans doute mieux de sortir de là, pensa-t-il, avant qu'on m'accuse d'avoir volé mes deux pointes de flèche.

Mais la curiosité le retenait. Je pense que je vais rester dans les parages jusqu'à l'arrivée de Wharton, décida-t-il. Je ne veux rien manquer, si la découverte se révèle importante.

Il ne s'était pas écoulé une heure quand l'instituteur apparut, portant de vieux vêtements, et muni de son matériel : une pioche, une pelle, un marteau à piquer, un sac de jute, et un rouleau de grillage. Il salua Runcible d'un signe de la main en déposant son attirail sur le sol.

— Vous n'avez pas la tenue adéquate, fit remarquer Wharton en se laissant tomber au fond de la tranchée. (L'instituteur se mit aussitôt à expédier de pleines pelletées de terre contre le grillage.) Il vous faudrait des vêtements de travail.

— Je sais.

— Retournez chez vous pour vous changer, conseilla Wharton.

Contrarié – après tout, il était déjà resté cinquante minutes sans rien faire – Runcible remonta péniblement la côte. Il se changea le plus vite possible et redescendit au chantier.

En arrivant, il fut stupéfait de constater que Wharton ne creusait plus. Assis par terre, les jambes croisées sous lui, l'instituteur était plongé dans ses pensées.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit Runcible.

Wharton, tenant un outil de granit entre ses mains, expliqua :

— Il y a quelque chose qui ne colle pas. D'habitude, on ne trouve pas ce genre d'objets dans un sol comme celui-ci. J'ai sorti tout ce qu'il y avait.

Wharton désigna une pile d'outils et Runcible comprit que l'instituteur les avait tous découverts dans le bref intervalle de temps où il était allé se changer. Et, conclut-il, il n'y en avait pas d'autres. Ou, du moins, Wharton ne s'attendait pas à en trouver davantage.

S'approchant, Flores demanda :

— Monsieur Wharton, est-ce qu'on peut reprendre le travail ? Vous avez fini ?

— Attendez une minute, dit Wharton.

L'air absorbé, le front plissé, il ne prêtait aucune attention aux deux hommes. Soudain, il bondit sur ses pieds et retourna dans la tranchée, faisant signe à Runcible.

— Venez voir, dit-il.

Runcible rejoignit l'instituteur, qui lui désignait la surface du sol, celle que les pelles n'avaient pas touchée, à la hauteur de leurs propres poitrines.

— Vous voyez ce contour ? demanda-t-il. Il y a une trace d'érosion, ici. Le sol est creusé par un écoulement d'eau.

— De l'eau, répéta Runcible, satisfait. J'avais dans l'idée qu'en général, on trouvait des tertres près de l'eau.

— Ce sont des eaux de ruissellement, poursuivit Wharton, qui proviennent de la colline. Cela vient de là-haut. Elles ont probablement entraîné ces objets jusqu'ici sur une longue période de temps. À raison, sans doute, de quelques centimètres par an.

— Je vois, dit Runcible.

Avec un sourire ironique, Wharton fit observer :

— Cela va faire un drôle de drain, avec le ruissellement qui descend de là-haut. Ils auront de la chance si les conduites et le gravier ne font pas remonter l'écoulement jusque dans leur maison.

— Ça, c'est le travail de Flores, commenta Runcible.

Réfléchissant toujours au problème, Wharton regarda dans toutes les directions. Il étudia le flanc de la colline, au-dessus deux, les arbres, les maisons voisines.

— À qui est ce terrain ? finit-il par demander. Là où poussent les eucalyptus ? À environ trois cents mètres de la route, derrière tous ces rochers ?

Runcible, avec une sensation bizarre au creux de l'estomac, répondit :

— C'est chez moi. Cela fait partie de ma propriété.

Posant sa main sur le bras de Runcible, l'instituteur le fit pivoter sur lui-même et le força à se baisser, pour qu'il regarde dans une certaine direction et sous un certain angle.

— Vous voyez ? demanda-t-il.

— Non, fit Runcible.

— Le tracé serpente à flanc de colline. En hiver, bien sûr, quand surviennent les ruissellements les plus importants, l'herbe est si haute, si épaisse que vous ne vous apercevez de rien, sauf si l'écoulement déborde sur votre allée ou sur le chemin qui relie la maison à votre réservoir à butane. L'eau est presque absorbée par le sol. L'argile se dissout presque. Le ruissellement s'infiltre autant qu'il s'écoule. Vous l'avez vu, j'en suis sûr. Simplement, vous n'y avez pas fait attention.

Runcible hocha la tête.

— L'eau transporte une bonne quantité de terre, poursuivit Wharton. Regardez l'aspect de la saignée. Elle est très large, mais peu profonde. Il va falloir grimper sur la colline et examiner chaque mètre de terrain jusqu'à ce qu'on trouve le point de départ de l'écoulement. Ou l'endroit où il ramasse tous ces objets. Ces rochers me paraissent intéressants. Vous en faites quelque chose, de ce terrain ?

— Non, répondit Runcible. Pas à cet endroit-là.

— En ce cas, ça ne vous dérangerait pas que j'y fasse des fouilles, au besoin ?

— Je ne sais pas, dit Runcible, sur ses gardes.

Wharton le dévisagea.

— Allons, voyons, Léo. Ce terrain ne vous sert à rien. Je vous demande votre permission. Vous me la donnez ?

Il agrippa Runcible par le bras, d'un geste amical mais

énergique, jusqu'à ce que l'agent immobilier finisse par hocher la tête.

— Je déteste qu'on creuse des trous, expliqua Runcible, parce que ça abîme le paysage. Cela vient du fait que j'ai trop vu de travaux dans les rues, quand j'étais gosse. Là où j'habitais, les égouts étaient vieux et ils s'éventraient tout le temps.

— Vous allez peut-être devenir célèbre, dit Wharton.

— Comment ? s'étonna Runcible, incapable de suivre le raisonnement de l'instituteur, qui lui donnait l'impression de sauter du coq à l'âne.

— Si nous trouvons quelque chose d'important... L'université de Californie envoie toujours une équipe pour répertorier ce genre de découvertes, si elles se révèlent intéressantes. Qui sait... ? On risque même de vous voir à la télévision.

Runcible haussa les épaules. Mais il sentit son cœur battre plus vite. Et un sentiment de triomphe monta en lui. Finalement, M. Dombrosio, se dit-il, ce n'est pas sur votre terrain que se trouvent les vestiges indiens, mais sur le mien. Le hasard a voulu simplement que les eaux de ruissellement les emportent jusqu'à chez vous – enfin, une petite partie, du moins.

Plongeant la main dans sa poche, il chercha à tâtons ses deux pointes de flèche. Elles n'étaient plus là, et l'espace d'un instant, il éprouva une sensation d'horreur, de panique. Son cuir chevelu se rétracta, et la sueur perla à son front.

— Ça ne va pas ? demanda Wharton.

Mais la mémoire lui revint aussitôt ; il avait changé de vêtements : les pointes de flèche étaient restées dans son autre pantalon. Il ne pouvait rien leur arriver. Et, pensa Runcible, nous en trouverons sans doute beaucoup plus. Et d'autres objets, aussi. *Et tout cela m'appartient.*

Au bureau des *Nouvelles* de Carquinez, Seth Faulk ouvrit l'enveloppe que Mme Runcible venait de lui remettre. Tandis qu'il en prenait connaissance, elle resta de l'autre côté du comptoir, sans dire un mot – plutôt tendue, lui sembla-t-il – vêtue de son long manteau, son sac entre les mains. Elle ne le quittait pas des yeux ; Faulk sentait son regard rivé sur lui.

— Vous voulez que je lise tout ça maintenant ? demanda-t-il. Pendant que vous êtes là ? Cela va prendre un certain temps.

Faulk aurait préféré laisser le document de côté pour l'instant. Depuis une heure, il travaillait à la rédaction d'une annonce publicitaire pour l'épicerie de la ville, et il fallait que le texte soit prêt avant midi.

— J'attendrai, répondit Janet Runcible.

Intérieurement, Faulk poussa un soupir. Il poursuivit sa lecture, sautant des lignes entières, pour ne saisir que le sens général. Depuis le début, il était évident que c'était Léo Runcible en personne qui avait écrit ce texte. Non seulement il avait été tapé sur la machine à écrire de l'agence immobilière – celle-là même d'où étaient sorties toutes les autres déclarations de Runcible – mais, de plus, il était truffé des « Runciblismes » habituels. Cette manie de défier la terre entière, par exemple. Comme si Runcible ne pouvait pas se contenter de raconter une histoire, ou même d'éduquer les masses, mais devait à tout prix faire de la provocation. Ce type-là, se dit Faulk, doit considérer que le monde entier n'est constitué que d'amis ou d'ennemis. Ceux qui sont de son côté sont censés, après avoir lu ces lignes, se rassembler en masse pour prendre sa défense. Quant aux autres, je suppose qu'ils se comporteront de la même façon que d'habitude.

Relevant la tête, Faulk jeta un coup d'œil à Mme Runcible, qui se tenait devant lui raide comme un piquet. Tous les jours ou presque, à travers la vitrine du siège du journal, il la voyait passer quand elle allait faire ses courses. Aujourd'hui, elle ne portait pas la moindre trace de maquillage. D'après ce qu'il savait d'elle – et il connaissait, plus ou moins bien, tous les habitants de la région – Janet Runcible était portée sur la boisson ; lorsqu'elle avait cette tête-là, cela voulait dire qu'elle récupérerait péniblement d'une gueule de bois. Dans une partie de son esprit, Faulk emmagasinait des informations qui mériteraient peut-être un jour d'être publiées ; dans l'autre partie, il conservait un énorme ramassis de médisances et d'anecdotes qui, vraies ou fausses, ne seraient jamais imprimées, car elles sortaient du cadre du journal. Sur le plan professionnel, Faulk n'attachait pas d'importance au fait que Janet Runcible buvait – ou qu'on la soupçonnait de boire. Mais cette femme l'intéressait malgré tout. Elle avait un côté tellement desséché ; ses cheveux étaient raides et ternes. Son manteau, remarqua Faulk, ressemblait à un vêtement d'homme. Et ses mains... Il vit que ses doigts entrelacés restaient crispés, soudant ses mains l'une à l'autre, comme si elle redoutait que son corps se fende subitement en deux.

— Qu'a dit M. Runcible à propos de ceci ? demanda Faulk en tournant vers Janet la page dactylographiée.

La question la fit tressaillir. De toute évidence, elle s'attendait à ce qu'on la lui pose, mais la perspective de devoir y répondre la rendait nerveuse.

— Il aimerait que ce texte paraisse dans le prochain numéro, dit-elle. (Puis elle ajouta :) le prochain numéro des *Nouvelles*.

— Dans la rubrique des informations ?

— Oui, oui, dans les informations.

Une vague de panique balaya son visage, puis disparut. Une nouvelle fois, la tension rigidifia ses traits.

— Il a vraiment trouvé tous ces objets ? demanda Faulk, surtout pour lui-même.

— Mais certainement, affirma Janet d'une voix monocorde.

Dans son esprit, Faulk fit appel à son expérience. Je ne veux pas qu'on associe mon nom aux campagnes publicitaires de Léo

Runcible, se dit-il. Par le passé, particulièrement aux tous débuts de l'agence immobilière Runcible, Faulk s'était laissé entraîner à publier comme informations diverses déclarations de Runcible destinées à attirer l'attention des lecteurs sur son agence. Finalement, Faulk avait passé un accord avec lui ; il avait forcé Runcible à faire paraître des publicités d'une demi-page, en guise de compensation officieuse. Runcible payait les annonces publicitaires, moyennant quoi ses déclarations paraissaient sous la rubrique des actualités. Au début, cet arrangement avait semblé fonctionner. Mais Faulk s'était aperçu que certains lecteurs assimilaient son journal aux exposés grandiloquents – tant par le fond que par la forme – de Léo Runcible. C'est pourquoi, aujourd'hui, il devait présenter les faits avec prudence ; il ne pouvait pas se contenter de reproduire tel quel le texte de Runcible.

On pourrait envisager, pensa Faulk, quelque chose comme :

ON SIGNALE LA DÉCOUVERTE DE VESTIGES INDIENS

Mais Runcible, semblait-il, aimait bien voir son nom apparaître en gros caractères en haut des colonnes, et pas seulement dans le corps de l'article.

RUNCIBLE SIGNALE LA DÉCOUVERTE DE VESTIGES INDIENS

Oui, cela pourrait aller.

Dans une déclaration faite aux *Nouvelles*, aujourd'hui, Léo Runcible révèle la découverte d'un gisement apparemment prometteur d'outils et de vestiges indiens, et qui serait, semble-t-il, le plus important trouvé dans notre région depuis de nombreuses années.

Sans aucun doute, pensa Faulk, cela devrait prouver que le journal garde ses distances vis-à-vis de l'information.

Selon Runcible, cette découverte, due au simple hasard, a

été effectuée sur un terrain lui appartenant, et dont les meilleurs experts de la culture indienne n'auraient jamais pensé qu'il puisse receler quoi que ce soit d'intéressant. Nous avons appris que c'était Runcible lui-même qui avait pressenti l'importance du gisement – dont les richesses se révéleront peut-être sensationnelles – et qui avait permis que, pour une fois, un trésor archéologique ne soit pas perdu pour la science, et que les universités américaines profitent d'une opportunité exceptionnelle. Pour reprendre ses propres termes : « J'ai tout de suite compris que nous étions à la veille d'une découverte inestimable », a confié Runcible aux *Nouvelles*.

Debout derrière le comptoir, Janet Runcible examinait Faulk, carré dans son fauteuil, qui lisait la feuille dactylographiée, puis, fermant les yeux, reformulait pour lui-même l'élément qu'il allait réutiliser.

Mais, tout en imaginant les grandes lignes de son article, Faulk pensait : je me demande si cette histoire est vraiment digne de foi. Je ferais peut-être mieux de me renseigner avant de publier quoi que ce soit.

Est-ce que cela signifie que Runcible fera cadeau d'une pointe de flèche à tout acheteur d'une parcelle de terrain ? S'agit-il d'une nouvelle forme de promotion pour ses projets divers ? Cette histoire va-t-elle attirer des gens dans la région ?

Bien sûr, ce serait une bonne chose que de nouveaux arrivants s'installent à Carquinez. C'était l'espoir de tous les petits commerçants, ceux qui passaient des annonces publicitaires dans les *Nouvelles*. Sur ce point, Seth Faulk était d'accord avec l'agence immobilière Runcible ; ils avaient un but en commun, et ils le savaient l'un comme l'autre.

Je me demande qui cela ferait venir, pensa Faulk. C'est comme cette histoire de requin géant qu'on a attrapé à Tomales Bay... Les gens se sont tous rendus en voiture jusqu'à cette gargote qui vend des crevettes, pour voir le monstre ; la photo parue dans le *San Francisco Chronicle* a dû attirer un bon millier de curieux. Mais, une fois sur place, qu'est-ce qu'ils ont fait ? Ils ont acheté une ou deux livres de crevettes ? Quelques

bières ? Certainement, se dit Faulk. Avant de reprendre la longue route du retour.

On avait vu, par le passé, des professeurs d'université venir dans la région pour examiner des vestiges de la civilisation indienne. Il y avait eu des articles sur le sujet dans les grands journaux de San Rafael et San Francisco, avec photos à l'appui ; cela avait bien contribué à faire connaître la région.

Bien sûr, conclut Faulk, tout dépend de ce que trouvera ce salopard. Même une quantité industrielle de pointes de flèche ne suffirait pas à déplacer les foules, à moins qu'il en ait tellement qu'il se décide *vraiment* à les distribuer gratuitement. Quant à se déplacer pour les voir... non, non, personne ne viendra, parce que ça n'a rien de nouveau ; il suffit d'aller à l'école primaire pour admirer la collection de Wharton, si on s'intéresse à ce genre de choses. Et personne n'y va jamais, sinon à l'occasion des réunions de parents d'élèves.

À haute voix, Faulk déclara :

— C'est très intéressant.

Visiblement flattée et soulagée, Janet Runcible répondit :

— J'étais sûre que vous diriez cela.

— Je crois que je vais passer un coup de fil à Léo, annonça Faulk.

— Il est à l'agence, précisa aussitôt Janet.

— Bien, dit-il en rangeant le texte dans son enveloppe. Je vais l'appeler et lui demander quelques détails supplémentaires avant de publier un article.

Pour commencer, Runcible n'avait sûrement pas fait cette découverte tout seul ; dans ce texte, il n'est question de personne d'autre que Runcible, Runcible, Runcible, et je ne peux pas me contenter de ça. Il faut que je rende à César ce qui appartient à César. Il n'y a rien de pire, pour s'attirer des ennuis, que d'oublier de citer des noms.

Plus tard, après le départ de Mme Runcible, Faulk apporta la lettre à sa femme et la lui fit lire. Assise sur la plus grande de leurs trois presses, Mary Faulk ouvrit l'enveloppe et lut le texte de bout en bout.

— Il faudrait que tu le remanies complètement, commenta-t-elle. À le lire, on a l'impression que Runcible est sûr de son fait.

Mais rien ne prouve qu'il ait trouvé quelque chose d'important, n'est-ce pas ? C'est seulement ce que Runcible imagine.

— J'ai téléphoné à son bureau, dit Faulk. Il est sorti avec un client, mais il me rappellera dès son retour.

— Il s'emballe si facilement, fit Mary. On croirait qu'il s'agit de la Guerre de Sécession, ou de quelque chose de vraiment important.

— Mais ça pourrait l'être. Des vestiges indiens, ce n'est pas rien.

— Qui veux-tu que ça intéresse ? Tout ce que nos Indiens ont jamais su faire, c'est manger des huîtres crues. Rien à voir avec ceux de l'Est, les Cheyennes, les Apaches, qui construisaient des wigwams et chassaient avec des arcs et des flèches. La seule chose que ces Indiens de Californie avaient de remarquable, c'était... leur saleté repoussante.

Cette réflexion fit rire Faulk.

— Ils ne savaient même pas monter à cheval, ajouta sa femme.

— Écoute, dit Seth. Ce n'est pas à nous de décider s'ils sont importants ou pas. Ce qui compte, c'est l'opinion des autres.

— Tout le monde s'en fiche pas mal, de nos Indiens, affirma Mary. À part l'université de Californie, et peut-être les gens de Sacramento. L'Institut d'histoire de Californie, et la Société des historiens du Comté de Marin. Et ils sont bien obligés. C'est leur travail. Comme celui de la fourrière est de s'intéresser aux chats crevés.

— Tu aimerais bien avoir une pointe de flèche en obsidienne à montrer à nos visiteurs, fit remarquer Seth.

— Mais ce n'est pas ce qu'il prétend avoir trouvé non plus. Il dit qu'il a découvert un tumulus, ou quelque chose comme ça.

— Un tumulus contient toujours un tas de cochonneries, dit Faulk. Des poteries, des paniers – quand un chef mourait, chez les Indiens, on enterrait avec lui toutes ces possessions. À moins que ce ne soit chez les Égyptiens.

— Si Runcible veut de la publicité, qu'il la paye.

Les lèvres pincées, l'air résolu, elle reprit son travail. Pour elle, la discussion était close. Faulk connaissait son attitude envers Runcible.

Mais il va falloir qu'on joue le jeu, se dit-il. Non pas pour soutenir l'homme, mais ses idées. Il en a eu quelques-unes qui étaient tout à fait valables, comme celle de faire voter les gens sur le projet d'expansion de l'école. Lui, au moins, il regarde vers l'avenir. Et c'est autrement plus positif que ce que font les fermiers du coin.

Et, pensa Faulk, Runcible sait faire parler de lui.

— Il a relancé l'activité de la région, dit-il. Il l'a rendue plus prospère.

Sa femme ne répondit pas. Elle n'appréciait pas Runcible, et elle ne l'aimerait jamais ; elle l'excluait par principe. Quoi qu'il fasse, il ne trouverait jamais grâce à ses yeux. Mary était née ici, elle avait grandi dans la région. Elle était allée à la vieille River School, puis au lycée de Tomales. Elle connaissait personnellement les femmes de tous les fermiers, et quand elle n'était pas occupée à composer un texte ou à corriger des épreuves, elle passait son temps au téléphone, à les appeler les unes après les autres, leur demandant des nouvelles de leurs activités diverses – leurs petites excursions dominicales, leurs dîners, leurs anniversaires et leurs réunions. Quant à Seth, il s'occupait de toutes les autres informations, comme les vols, les décès, les accidents de la circulation et les nouveaux impôts ; et, bien sûr, des annonces publicitaires.

Je me demande quelle impression cela fait, pensa-t-il, d'être détesté par tous les habitants de vieille souche, ici, à Carquinez. De ne jamais parvenir à se faire accepter, quel que soit le nombre d'années qu'on ait habité la ville, ou que l'on y fait fonctionner son agence immobilière. Ces vieux autochtones s'adressaient encore à Thomas, bien que le vieil homme soit en semi-retraite ; c'était un invalide qui avait une jambe artificielle, et ne sortait de chez lui qu'un jour par semaine. Il n'était même plus capable de se rendre dans certaines des propriétés qu'il vendait ; il envoyait ses clients les visiter seuls, munis d'une carte dessinée au crayon d'une main tremblante.

Que feront-ils quand Thomas mourra ? se demanda Faulk. Ils cesseront complètement de vendre leurs maisons ?

Une fois, Runcible avait fait fabriquer un panneau publicitaire, à ses frais. Un grand panneau, joliment peint, au

lettrage impeccable, planté au bord de la route menant à Carquinez. Il annonçait : VOUS ÊTES À CARQUINEZ. ROULEZ DOUCEMENT. VIVEZ HEUREUX. Un week-end, une bande de gosses de fermiers était venue en voiture, avait accroché une chaîne au panneau pour l'arracher, puis l'avait brûlé.

Ce n'était peut-être pas un slogan approprié, pensa Seth Faulk. Après tout, il s'agit encore d'une zone rurale, pas d'une ville de banlieue, divisée en secteurs, avec ses rues bordées d'arbres et sa caserne des pompiers couverte de lierre. Mais le geste de Runcible était parti d'une bonne intention. Et cela lui avait coûté de l'argent. Quand il découvrit qu'on avait détruit son panneau, il n'essaya pas d'en installer un autre ; il tira une fois pour toutes un trait sur ce genre d'initiative. Cela avait inquiété Faulk, sur le moment ; il s'était imaginé que Runcible en ferait aussitôt construire un nouveau.

Et pourtant, se dit Seth Faulk, Runcible a-t-il jamais fait du tort à qui que ce soit ?

Si c'est le cas, j'aimerais bien qu'on me le prouve, pensa-t-il. Il a toujours obtenu un bon prix pour ses clients qui désiraient vendre leurs propriétés ; la seule chose qu'on puisse lui reprocher, c'est d'avoir fait grimper les prix trop haut. Et il s'est démené comme un beau diable pour trouver la meilleure maison possible aux personnes désireuses de s'installer dans la région. Il travaille. Il n'est jamais à son agence, il passe son temps sur les routes ; il ne se contente pas de rester derrière un bureau... comme moi, par exemple, ou le banquier, ou même les types des stations d'essence.

S'il y a un homme, par ici, qui mérite l'argent qu'il gagne, c'est bien Léo Runcible.

On a dit, se rappela Faulk, que Runcible avait ouvert la région au vulgum pecus. Cette accusation venait des riches retraités installés dans les villas de luxe, sur la corniche.

Il s'amusa à composer un article fictif. Par déformation professionnelle, ses réflexions finissaient toujours par adopter un style journalistique.

RUNCIBLE EST UN SALE PETIT JUIF VENU MANGER
NOTRE PAIN, PRÉTENDENT CERTAINES

PERSONNES.

Léo Runcible, de l'agence immobilière Runcible, porte des chaussures jaunes et une cravate violette, ont prétendu aujourd'hui plusieurs résidents du quartier de la corniche, selon les échos qui nous sont parvenus aux *Nouvelles*. Certains habitants du quartier affirment l'avoir entendu s'exclamer, à plusieurs reprises : « Foutaises ! », et le shérif Christen a entamé une enquête sur la foi de ces témoignages.

Faulk se surprit à rire doucement de cet article imaginaire ; il figurerait en première page, bien sûr, dans la colonne de droite.

Ensuite de quoi, évidemment, Léo Runcible contre-attaquerait violemment ses détracteurs, et sa réponse, elle aussi, paraîtrait dans le journal. Comment réagirait-il ? Il ferait immédiatement parvenir une communication à la presse ; et Janet Runcible, dans son long manteau informe, attendrait derrière le comptoir que Faulk ait lu le texte dactylographié.

RUNCIBLE RÈGLE SES COMPTES AVEC LES « VIEUX SCHNOQUES » DANS UNE DÉCLARATION INCENDIAIRE.

Aujourd'hui, dans un discours conçu pour choquer grandement certains fermiers de la région, Léo Runcible a traité de « vieux schnoques » ceux qui, lors de la discussion d'hier concernant ses abus de langage et ses goûts vestimentaires, ont prétendu qu'il n'était qu'un « sale petit juif venu manger leur pain », ainsi que les *Nouvelles* s'en sont fait l'écho.

Ici pourrait figurer, aussi, une brève de Mary :

Mercredi, Léo Runcible a emmené sa famille à San Rafael en voiture, en fin de journée, et a passé une heure en compagnie de son avocat pour évoquer la possibilité d'un procès.

Mary Faulk réapparut de derrière la presse.

— À propos, fit-elle, est-ce que tu as l'intention d'aller voir ce qu'il a trouvé ?

— Non, répondit Seth d'un air dépité.

L'idée ne lui avait même pas effleuré l'esprit ; il ne s'était intéressé qu'au problème de savoir qui avait été à l'origine de la découverte.

— Va jeter un coup d'œil, et vois ce qu'il y a d'intéressant, dit Mary. Ne crois pas Runcible sur parole – regarde ce que tu es en train de faire : tu te laisses convaincre par son baratin, comme tout le monde, comme les clients auxquels il vend une maison.

Seth se sentit rougir.

— Quel piètre journaliste tu fais, conclut-elle en retournant composer son texte. La seule chose qui t'intéresse, c'est ce que les gens disent. Des mots, rien que des mots...

Il haussa les épaules, mais ne trouva rien à répondre.

— C'est comme les avis officiels, ajouta Mary. Des mots, rien que des mots.

À cela, il savait quoi répliquer. Les *Nouvelles* publiaient beaucoup d'avis officiels, et ils constituaient une importante source de revenus. Sans eux, commença-t-il à dire, le journal ne serait pas solvable. Mais tout en parlant, Faulk regarda, à travers la vitrine, la rue, les boutiques, les voitures, et il vit passer devant la poste une Mercury verte qu'il reconnut. Bondissant sur ses pieds, il alla y voir de plus près.

La voiture, appartenant au *Journal* de San Rafael, ne venait à Carquinez que pour les événements vraiment importants. Un vol à main armée, par exemple, ou un accident mortel. C'était une apparition que Faulk détestait : la forme familière du capot et des ailes d'un vert poussiéreux, la carte de presse derrière le pare-brise, les deux journalistes, à l'intérieur, portant des costumes stricts et de bon goût. Seth Faulk, vêtu pour sa part d'une chemise hawaïenne, sortit sur le perron du bâtiment de la presse pour suivre la Mercury des yeux. La voiture poursuivit sa route à faible allure et finit par se garer – comme Faulk s'y attendait – devant l'agence immobilière Runcible.

— Que se passe-t-il ? demanda Mary, sortant derrière lui.

À son tour, elle aperçut la voiture de San Rafael garée devant

les bureaux de Runcible. Sans un mot, elle fit demi-tour, retournant à son travail. Il n'y avait rien à dire. Faulk resta planté au même endroit, sur le perron, se sentant gagné par un sentiment de honte. Son attitude lui semblait parfaitement stupide.

— Je crois que j'ai perdu trop de temps à réfléchir au lieu d'agir, finit-il par dire à sa femme en rentrant dans le bureau. J'aurais dû aller voir ces objets que Runcible a découverts.

Lentement, il referma la porte derrière lui.

Le chemin de terre grimpait entre les pins, et la pente était si raide que Tom Heyes, le vétérinaire, ralentit son camion pour rouler au pas. Changeant de vitesse, il repassa la première. Quand le véhicule aborda l'ascension, divers objets, à l'arrière, commencèrent à glisser dans le fond du camion. Le vétérinaire les entendit racler le plancher métallique et rebondir derrière lui. Mais il continua d'escalader la pente, assourdi par le rugissement du moteur. Des pierres jaillissaient sous les pneus, rebondissant contre les ailes et le capot. Le camion fit une embardée quand une roue plongea dans une ornière.

Les pluies de l'hiver avaient emporté des pans entiers de la route, laissant d'énormes trous et des monticules ; Heyes entendit le fond du camion racler le sol dans un virage. Et le chemin grimpait toujours. En un endroit, un arbre était tombé en travers de la route, mais on l'avait écarté suffisamment pour permettre le passage des camions et des jeeps. Et des vieilles voitures, pensa le vétérinaire. Celles qui ont une garde au sol importante.

Dans la forêt de pins, le soleil pénétrait à peine. Le sol était humide. Tom Heyes aperçut des fougères, hautes et noires, aux feuilles détrempées. Une bruine de condensation tombait constamment des arbres ; le sol était envahi de buissons. Un immense marécage, remontant les flancs de la colline jusqu'au sommet, une végétation vierge s'étendant sur des kilomètres. On n'y avait jamais fait la moindre coupe, sinon aux abords de la nationale où le terrain avait été déblayé à l'aide d'un bulldozer.

Pendant un certain temps, le camion traversa un terrain plat qui recevait la lumière du soleil. Là, les pins et les fougères ne

poussaient pas ; en revanche, Heyes y vit de l'herbe sèche. Quelques bœufs étaient en train de paître, ainsi que deux cerfs dépourvus de bois qui se tenaient à la lisière du pré. Les animaux ne prêtèrent aucune attention au véhicule. Devant lui, le vétérinaire découvrit des bovins sur la route, dont plusieurs veaux avec de grosses têtes brunes.

La route se divisait en deux. Heyes prit la branche de gauche, et bientôt le camion roula de nouveau dans l'ombre des arbres.

Au sommet de la colline poussaient les derniers pins. D'énormes rochers étaient éparpillés un peu partout, entourés d'herbe et de terre. Le sol était plat et lisse, et les rares arbres étaient tordus, rabougris, torturés par le vent de l'océan. Ce vent, Heyes le sentait, à présent ; il faisait vibrer les essuie-glaces et sifflait dans la cabine du camion.

Presque aussitôt, le vétérinaire découvrit qu'il passait au-dessus d'un estuaire. L'eau grise était agitée par le vent, et le long des berges boueuses, les roseaux se courbaient et ondulaient, libérant des vols de grèbes. Sur la surface même de l'océan, montant et descendant au gré des vagues, flottaient quelques oiseaux pareils à des taches d'argile noire. La route longeait le bord du plateau dominant l'estuaire, sur la terre ferme, à bonne distance des marécages. Heyes en fut rassuré, car il ne tenait pas à s'embourber si loin de tout.

Devant lui, des poteaux télégraphiques attirèrent son regard. Bientôt, il vit la clôture délabrée qui marquait la limite du parc à huîtres. La barrière descendait sur la rive et entraît dans l'eau, où elle finissait par s'affaïsser et disparaître. C'est pour écarter les requins et les raies, se dit le vétérinaire. Pour protéger les huîtres. La barge n'était nulle part en vue. Elle se trouvait probablement derrière un repli du rivage. À l'autre bout de l'estuaire, les cabanes en bardeaux blancs réfléchissaient le soleil du milieu de la matinée. Je suis presque arrivé, maintenant, pensa-t-il.

Comme cet endroit était désert. Pas de voitures. Pas de bruits de voix. Et, maintenant, il n'y avait même plus de bovins, ni de cerfs. La forêt de pins était loin derrière. Le sol, de chaque côté de la route, était surtout constitué de sable.

Cet ensemble de cabanes et de granges au bord de l'estuaire

avait été, autrefois, relié au reste du monde par la mer. On ravitaillait encore par bateau, vers 1900, ce hameau qui était en fait l'ancienne ville de Carquinez. Aucune route ne franchissait la crête pour le relier aux villes de l'intérieur des terres. Tous les transports s'effectuaient par voie maritime. Les rares habitants qui vivaient encore là aujourd'hui gagnaient leur vie grâce aux huîtres, qu'ils transportaient en camion de l'autre côté de la crête. Ils faisaient un peu d'élevage, aussi – quelques moutons, des vaches, des poulets. Et ils cultivaient des légumes.

Tom Heyes venait rarement dans la vieille ville. Il ne l'aimait pas, et ses habitants n'avaient pratiquement pas d'argent. Mais il avait senti qu'il était de son devoir de se déplacer ; il n'y avait pas d'autre vétérinaire dans la région, et des gens aussi pauvres avaient besoin de leurs animaux. C'était par carte postale qu'on l'avait averti. Il n'y avait pas, pensa-t-il, de téléphones par ici.

Sur sa gauche, il aperçut, comme à chaque fois qu'il venait, une grande ferme abandonnée. Les granges, le bâtiment principal... tombant tous en ruines, jamais peints, dépourvus d'installation électrique. Les façades étaient brunes, presque noires, détruites par le vent, la pluie, l'air marin. Le bois, rongé par les termites et la pourriture. Un cerf apparut entre la grange et la maison, puis s'éloigna lentement.

Dans la ville elle-même, Heyes vit une antique pompe à essence à manivelle. La pompe, rouillée, penchant d'un côté, n'avait pas de dessus en verre ; c'était une simple colonne de fer-blanc, avec une transmission à chaîne visible à l'intérieur. Pour leurs bateaux, se dit le vétérinaire. Plusieurs hommes âgés étaient assis sur le quai, et sur les marches du bâtiment principal de la ville, encore utilisé pour entreposer des marchandises. Partout, des coquilles d'huîtres étaient empilées en monticules bleu-gris. La rue en terre battue s'était, au cours des années, recouverte de débris de coquilles ; devant le camion, la chaussée brillait de leur éclat, et le revêtement crissait sous les pneus.

Un homme se mit debout. Il portait un chapeau, un jean de couleur pâle, et une veste en laine foncée, aussi sombre que du cuir. Aucun de ses compagnons ne bougea.

Le vétérinaire arrêta son camion devant eux.

— Bonjour, dit-il.

L'homme qui était debout le salua d'un signe de tête.

— J'ai reçu une carte postale, poursuivit Heyes. Vous avez un mouton malade ?

Se tournant, l'homme lui fit signe de le suivre. Le vétérinaire gara le camion, coupa le moteur et descendit. À l'arrière, il prit sa sacoche, puis il suivit le vieil homme dans la rue recouverte de coquilles d'huître, en passant devant ce qui avait été une crèmerie ; Heyes reconnut le toit métallique, les tubulures de l'installation frigorifique.

Le vieillard l'attendait près de la barrière, ouverte, d'un enclos. Un mouton y était couché sur le flanc, à même le sol en terre battue. À première vue, la bête semblait morte. Mais quand le vétérinaire s'en approcha, le mouton ouvrit les yeux. Un léger spasme agita ses membres.

— J'ai bien essayé de le remettre sur ses pattes, expliqua le vieillard. Mais dès qu'il se couche, il ne peut plus se relever, après.

Quinze ou vingt autres moutons se tenaient debout çà et là, certains observant la scène. S'accroupissant près de la bête malade, le vieil homme l'empoigna par la toison pour la soulever. L'animal parvint à prendre ses appuis sur le sol, trébucha, puis fit quelques pas, lentement, en titubant. Il ne semblait pas voir où il allait. À un moment, il plia les genoux et sa tête heurta le sol. Mais il réussit à se hisser de nouveau sur ses pattes.

Le vétérinaire remarqua que la bête traînait l'arrière-train. Une infection de la moelle épinière, se dit-il. Elle vacillait sur ses pattes, comme une machine déglinguée dont les morceaux partent dans tous les sens, jusqu'au moment où sa croupe s'affaissait et ses pattes se dérobaient sous elle. Elle s'assit lourdement, puis bascula sur le côté et resta allongée sur le flanc, dans la position où il l'avait trouvée.

— Je crois que vous allez devoir l'abattre, déclara le vétérinaire.

— Non, dit le vieil homme, c'est ma meilleure brebis. Elle met bas deux agneaux chaque année. Elle n'a que six ans.

Ouvrant sa sacoche, Heyes en sortit ses instruments. À l'aide

d'un thermomètre rectal, il prit la température de l'animal, puis ausculta ses poumons avec son stéthoscope. La brebis n'avait guère de fièvre, et sa respiration semblait normale.

— Pas de pneumonie, constata-t-il. Pour le moment, du moins.

Immobilisant la bête avec son genou, il examina ses pattes postérieures et sa colonne vertébrale. C'est peut-être le tétanos, pensa-t-il. Ou, plus probablement, un kyste à la colonne vertébrale.

— Je vais lui faire une injection d'antibiotiques, annonça le vétérinaire.

Il sortit ses flacons et sa seringue, et quand il eut fini, il se dit qu'il ne pouvait rien faire de plus pour la brebis.

— Surveillez-la, conseilla Heyes. Si elle meurt, il vaudrait mieux faire une autopsie pour savoir ce qu'elle avait, et pour éviter de contaminer le reste du troupeau. Donnez-lui environ une semaine.

Il commença à ranger ses instruments. La brebis restait couchée au même endroit, les yeux ouverts, fixés sur les deux hommes. Elle ne semblait pas vouloir se lever.

— Je crois que c'est un chien qui l'a mordue, dit le vieillard.

— Non, fit le vétérinaire. Il n'y a aucune trace de blessure.

— Un chien noir, mauvais comme tout, qui est entré dans l'enclos l'année dernière. J'aurais pu l'avoir, mais j'ai pas pris mon fusil assez vite.

Comme il s'apprêtait à sortir de l'enclos, le vétérinaire entendit un bruit de toux. Il repéra un bélier qui se tenait tête baissée, ses pattes antérieures écartées. L'animal toussa, secoua la tête, et se mit à respirer avec peine.

— Ce bélier, là-bas, dit Heyes, il a peut-être des vers dans les poumons. Je ne dis pas que j'en suis sûr, mais c'est bien possible.

Le vieillard ne répondit rien.

— Il ne faut pas le laisser aller dans votre pâturage, ajouta le vétérinaire. Par temps humide, le ver peut se propager et infester le troupeau tout entier.

— Ne vous inquiétez pas pour le bélier, répondit le vieil homme en raccompagnant Heyes jusqu'à son véhicule. J'ai plus

de trois cents moutons. Ce bélier-là, il est fatigué, c'est tout. Il vient de saillir toutes les brebis. S'il éternue comme ça, c'est parce qu'il est fatigué.

— Les parasites pulmonaires sont extrêmement contagieux, dit le vétérinaire.

Assis dans son camion, il rédigea une note d'honoraires et la tendit au vieillard. Celui-ci la lut, fouilla sa poche de pantalon, et en sortit un porte-monnaie en cuir ; il y prit trois dollars qu'il donna au vétérinaire.

— Ne revenez jamais, dit le vieil homme.

Heyes en fut stupéfait.

— Mon bélier va bien, ajouta le fermier. C'est pour vous rendre service que je vous ai demandé de venir. Pour vous faire bénéficier de ma clientèle.

Au bout d'un moment, retrouvant sa voix, le vétérinaire protesta :

— Trois dollars pour trente kilomètres de route et une piqûre d'antibiotiques, ce n'est pas une clientèle qui rapporte.

Le vieillard ajouta :

— Je ne vous ai pas demandé de regarder mon bélier. Ce n'est pas pour ça que je vous ai appelé.

Faisant demi-tour, il s'éloigna pour rejoindre les autres vieillards assis le long du quai.

Pendant un moment, le vétérinaire resta assis dans son camion, sans démarrer son moteur. Il avait envie de crier au vieil homme qu'il avait perdu de l'argent en faisant tout ce chemin pour arriver jusqu'ici, et qu'il venait de lui donner, gratuitement, un bon conseil à propos de son bélier. Que l'animal risquait de contaminer le troupeau tout entier, alors qu'en suivant ses recommandations, on pouvait encore sauver les autres bêtes. Mais le vieillard n'avait pas envie d'apprendre que le bélier était malade. Il était déjà difficile, pour lui, d'accepter que sa meilleure brebis était en train de mourir d'un kyste à la colonne vertébrale. Il croyait que c'était un chien qui l'avait mordue, et qu'elle irait mieux grâce à une piqûre d'antibiotiques. Il avait peur, il était furieux, et c'était le vétérinaire qui lui avait apporté la mauvaise nouvelle ; donc, c'était le vétérinaire qu'il tenait pour responsable.

Depuis le temps, songea Heyes en démarrant son camion, je devrais les connaître, ces vieux fermiers. Ils mènent une vie simple, et tout ce qui les dérange leur fait peur.

Au lieu de me mettre en colère contre lui, pensa-t-il, je devrais le plaindre. Mais il en était incapable. La même situation s'était déjà reproduite si souvent ; cela terrifiait toujours les éleveurs de découvrir que non seulement leurs bêtes étaient malades, mais qu'elles étaient atteintes d'une affection extrêmement contagieuse. Et c'est tout le temps sur moi que cela retombe, se dit Heyes. Ce n'est pas étonnant que l'ancien vétérinaire ait plié bagages, que le Dr Bryant n'ait pas réussi à gagner sa vie dans ce trou.

J'aurais dû rester à Canon City, pensa-t-il. Au ranch de mon beau-frère.

Regarde tous ces vieillards, se dit Heyes. Assis le long du quai en ruines, les mains sur les genoux. À attendre la barge à huîtres. Que font-ils ? Ils ouvrent les huîtres. Ils regardent la mer. Ils ne réparent jamais rien. Ils ne peignent pas leurs maisons. Ils ne vont jamais nulle part, sinon pour livrer leurs huîtres en ville une ou deux fois par semaine, et en rapporter du ravitaillement. Il vaudrait peut-être mieux qu'ils soient morts et enterrés.

Remontant la rue, le vétérinaire laissa le quai derrière lui et traversa la vieille ville proprement dite ; il passa devant l'épicerie désaffectée, aux vitres cassées bouchées par de vieux chiffons, devant ce qui avait été un magasin d'aliments pour animaux, et la grange où travaillait autrefois le seul forgeron de toute la région. Sur sa droite, Heyes aperçut la vieille école de Carquinez, aujourd'hui abandonnée. Le bâtiment, jaune et carré, possédait encore son mât ; mais plus de drapeau. Les marches du perron s'étaient effondrées, la porte d'entrée béait ; à l'intérieur, Heyes ne découvrit rien d'autre que l'obscurité.

À présent, la route s'élevait en décrivant une courbe qui la ramenait vers l'intérieur des terres. Le vétérinaire passa devant des cabanes en planches et en papier goudronné, sans fondations, plantées de guingois dans le sable. Une carcasse de voiture rouillée, renversée sur le toit, gisait dans l'une des cours, et il vit deux enfants jouer non loin. C'est pire qu'un bidonville,

se dit Heyes. Les enfants portaient des loques crasseuses et leurs cheveux pendaient, longs et raides, comme la crinière d'un animal. En un sens, il s'agissait d'une sorte d'annexe de bidonville. Parmi ces gens, il y avait des ouvriers agricoles itinérants, des cueilleurs de fruits, des ouvriers de la minoterie... Du moins, c'est ce qu'il supposait ; mais, en fait, il ne savait pas comment ils survivaient. Ils ne pouvaient pas tous tirer leurs revenus du parc à huîtres.

Tandis qu'il roulait, le vétérinaire vit quelque chose qui le surprit. Du toit d'une cabane, sortait une antenne de télévision, arrimée par des haubans – un mât en trois sections, haut de quinze mètres au moins.

Ils ont donc des téléviseurs, par ici, pensa Heyes.

Sur le chemin du retour, après avoir franchi la crête, tandis qu'il traversait les bosquets de pins, il prit le temps d'ouvrir son bloc-notes pour voir quelle était sa prochaine visite. C'était sa femme qui avait reçu l'appel, et il n'en avait pas encore pris connaissance. De son écriture appliquée, elle avait écrit : shérif Christen. Entre 11 h 30 et 12 h. Chez M. Runcible (à son domicile, pas à son bureau.)

Il n'y a pas d'animaux, là-bas, pensa-t-il. Du moins, pas à ma connaissance. Et pourquoi le shérif ?

Parfois, Christen le convoquait lorsqu'un animal était mort et que l'on soupçonnait un empoisonnement. Par le passé, des chiens et des chats avaient avalé des raticides, et Christen avait voulu savoir si leur mort était accidentelle, ou due à une malveillance. Les Runcible ont peut-être un chat, se dit Heyes. Les chats étaient nombreux, dans la région ; tous les fermiers en avaient, pour protéger leurs grains.

Cela va peut-être me rapporter cinq dollars, pensa-t-il. Aujourd'hui, il n'avait encore rien gagné ; les trois dollars du fermier couvraient tout juste les frais d'essence et de médicaments.

En arrivant chez les Runcible, le vétérinaire découvrit le shérif Christen, sanglé dans son uniforme, le visage toujours aussi rubicond, et Léo Runcible, vêtu d'un pantalon taché de peinture, d'un sweater en coton épais, d'une casquette de toile et de chaussures de tennis aux extrémités trouées. C'était la

première fois qu'il voyait l'agent immobilier porter autre chose qu'un costume et une cravate, et il ne le reconnut pas tout de suite. Avec eux, se trouvait un troisième homme que Heyes n'avait jamais vu. Plusieurs voitures étaient garées devant la maison.

— Vous n'avez pas vu le Dr Terance, par hasard ? lui demanda le shérif. Nous l'attendons, lui aussi.

— Que se passe-t-il ? demanda le vétérinaire.

— Nous aimerions que vous jetiez un coup d'œil à quelques ossements, expliqua le shérif. (Puis, se tournant vers Runcible :) Vous connaissez le vétérinaire, le Dr Heyes.

— Oui, dit Runcible, en serrant la main du vétérinaire. Enchanté de vous voir, docteur. (L'inconnu tendit la main, et Runcible annonça :) Voici... Quel est votre prénom ? Bill ? Bill Baron, du *Journal* de San Rafael.

Runcible avait une expression figée ; ses yeux brillaient. Sa voix, remarqua le vétérinaire, était plutôt bourrue, comme s'il était nerveux, tendu.

— Je n'ai pas vu le Dr Terance, répondit Heyes en serrant la main de Baron. De quel genre d'ossements s'agit-il ?

Les trois hommes le conduisirent jusqu'à l'arrière-cour, en longeant le flanc de la maison. Une partie de la clôture avait été écartée ; ils passèrent dans un champ, derrière la cour. Et là, entre des rochers et des monticules de terre, le vétérinaire vit une excavation. Le trou avait mis à nu la base de deux énormes roches.

Le terrain, remarqua Heyes, était naturellement raviné, mais en plus, on l'avait creusé récemment. Quelques pelles traînaient çà et là, et on avait rangé dans des cartons des objets qui ressemblaient à des morceaux de granit.

Au pied d'un eucalyptus étaient étalés des ossements. Le shérif Christen y conduisit Heyes, puis, s'agenouillant, les montra du doigt.

— On dirait des os d'ours, fit le vétérinaire. Ou de cerf.

— Tués il y a combien de temps, d'après vous ? demanda le journaliste.

Heyes ramassa un os. Il était sec, léger ; sa couleur avait viré au jaune, et les bords étaient irréguliers. Sortant son canif, il en

gratta l'extrémité. L'os était creux ; la moelle avait disparu depuis longtemps. Il ne contenait pas la moindre trace d'humidité.

— Difficile à dire, répondit Heyes. Il a l'air complètement desséché.

— Regardez celui-ci, fit Runcible.

En prenant le deuxième os, le vétérinaire s'aperçut qu'il était partiellement pétrifié. On dirait presque un caillou, pensa-t-il. Heyes avait déjà vu des os de baleine dans le même état. Fossilisés. Vieux de plusieurs milliers d'années, voire de plusieurs millions.

— À mon avis, il est très ancien, dit-il.

— De quel animal vient-il ? s'enquit le journaliste.

L'os semblait appartenir à une grosse articulation, peut-être à une hanche de vache. Une cavité destinée à recevoir une tête sphérique. Mais, pour un os de vache, il paraissait étrangement massif.

— Pourquoi avez-vous convoqué Terance ? demanda le vétérinaire.

Les trois hommes se consultèrent du regard. Puis, finalement, le shérif Christen descendit au fond du trou. Heyes l'y suivit ; ensemble, ils s'approchèrent de la base du rocher. Une sorte de caverne avait été mise à jour ; elle présentait des traces évidentes du passage d'un cours d'eau. La roche, érodée, était parfaitement lisse. Autrefois, se dit Heyes, un ruisseau prenait sa source ici même.

Au fond de la caverne, bien en évidence, il y avait un crâne. On avait étayé le plafond de la grotte avec des madriers. Le crâne était entouré d'autres ossements, et de coquillages, aussi – des coquilles d'huîtres, surtout.

— Mon Dieu, fit le vétérinaire. Quelqu'un a été assassiné ?

Les trois autres eurent un sourire. Le shérif Christen répondit :

— Ma foi, c'est bien possible.

— Il y a longtemps, ajouta le journaliste.

— Oh... fit Heyes, comprenant la situation. (Puis, se baissant près du crâne, il demanda :) Je peux le prendre ? À moins qu'il soit trop fragile ?

— Passez les mains par-dessous, dit Runcible d'un ton autoritaire, pour le soulever. Allez-y.

Avec précaution, le vétérinaire glissa ses mains de chaque côté du crâne, du haut vers le bas, pour s'assurer une bonne prise. Ce n'était pas la première fois qu'on le retirait de sa niche, il s'en rendit compte tout de suite. On l'a ôté de là, puis on l'a remis en place, se dit-il en sortant le crâne de la terre meuble.

Aussitôt, Heyes s'aperçut d'un détail choquant.

— Mais... fit-il, ce crâne a une malformation, ou quelque chose...

— Ou quelque chose, répéta Runcible.

Derrière eux, une voix les appela. Ils se retournèrent, et le vétérinaire vit un homme courir vers eux à travers les eucalyptus, les bras chargés d'une pile de livres. Tout en courant, l'homme cria :

— J'avais raison ! J'ai trouvé la preuve ! Ça se voit grâce aux dents !

Un livre tomba de la pile et s'ouvrit avant de toucher le sol, les pages voletant au vent. L'homme rebroussa chemin, hésita, puis continua sa course vers eux. Le vétérinaire le reconnaissait, à présent. L'instituteur du cours moyen, le visage empourpré par l'excitation.

— La couronne et la racine ont la même largeur, leur cria Wharton.

Près du vétérinaire, le shérif se mit à rire doucement. Tendus, Runcible regardait approcher l'instituteur. Quant au journaliste, son attitude ne changea pas : sa curiosité restait tempérée par une certaine réserve.

— Les dents sont soudées les unes aux autres ! lança Wharton en arrivant près du groupe, le souffle court, un livre brandi vers eux. Les dents sont toutes exactement semblables !

À sa forme, Heyes s'aperçut que le volume en question était un manuel scolaire ; le dos portait le tampon d'une bibliothèque. Wharton leur montrait une photo – celle d'un crâne, de profil d'abord, puis de face. Il approcha le document du crâne que tenait toujours le vétérinaire ; ses mains tremblaient, et il n'arrêtait pas de se répéter.

Le journaliste déclara :

— Ce n'est pas possible.

— Et pourquoi pas ? demanda Runcible.

— Parce qu'on n'en a jamais découvert avant, répondit Baron.

— Ça, c'est une bonne raison ! explosa Runcible. Une excellente raison. Vous savez ce que j'en pense, moi, de votre argument ? Attendez, je vais vous le dire. (Sa voix, de plus en plus rauque, commençait à trembler en prenant du volume.) C'est un argument de crétin, voilà ce que c'est.

Furieux, il foudroya Baron du regard. Le journaliste haussa les épaules.

— Je suppose, ajouta Runcible, que les avions ne volent pas et que les Russes n'ont pas atteint la lune.

Le crâne de la photo portait la légende : *Homme de Neanderthal*. Le vétérinaire pensa : il a raison, ce n'est pas possible. Dans le Nouveau Monde, on n'a jamais découvert de restes d'hommes préhistoriques, ou d'homo presapiens – quel que soit le nom qu'on leur donne. Runcible, le visage écarlate, insultait toujours le journaliste. Près de lui, Wharton n'arrêtait pas de débiter ses explications au sujet des manuels ; il essayait de montrer quelque chose à Christen, mais le shérif se tenait à l'écart. Il continuait de rire tout seul, la bouche fendue jusqu'aux oreilles.

Malgré le vacarme, le vétérinaire, suivant son raisonnement, finit par se dire : ce doit être une nouvelle trouvaille publicitaire de Runcible. Comme ce panneau routier qu'il avait fait fabriquer, ou son idée de repeindre tous les bâtiments publics. Ce crâne est sûrement un faux.

Le samedi matin, Walt Dombrosio se rendit à pied jusqu'à la poste – avant midi, car c'était l'heure à laquelle le guichet fermait. Après cela, il pouvait toujours retirer le courrier de sa boîte postale, mais pas les colis ni les magazines. Dans la boîte, il risquait de trouver un avis, sur bristol rouge, annonçant du courrier volumineux à retirer au guichet, et il ne voulait pas passer le reste de la journée de samedi et le dimanche entier à se demander de quoi il s'agissait.

En ouvrant la boîte, Dombrosio trouva une enveloppe en papier marron foncé, étroite et longue, munie d'une fenêtre ; elle venait de la banque, et le nom du destinataire n'était pas tapé à la machine, mais écrit au stylo. Il sut tout de suite ce que c'était. Au cours des douze derniers mois, il avait reçu ce genre de courrier à plusieurs reprises : un avis signalant que leur compte était à découvert, et que la banque avait quand même payé les chèques émis, mais en comptant des agios.

Dès qu'il fut sorti de la poste, Dombrosio déchira l'enveloppe. Il ne s'était pas trompé. Le chèque, payé malgré une « réserve insuffisante », n'était que de dix dollars, ce qui signifiait qu'il ne restait même pas dix dollars sur leur compte. C'était Sherry qui avait rédigé le chèque, remarqua-t-il. Une peur irraisonnée lui glaça le sang. Il commença à remonter la côte le plus vite possible pour rentrer chez lui.

En arrivant, il trouva Sherry installée dans un fauteuil en osier, sur le patio. Vêtue d'un short jaune et d'un soutien-gorge, elle lisait un livre.

- Écoute, dit-il, nous sommes à découvert.
- Non, fit Sherry.
- Comment ça, non ? Regarde cet avis.

Dombrosio agita la feuille de papier sous son nez, et Sherry finit par poser son livre pour prendre connaissance de la lettre.

— Ils se trompent, déclara-t-elle au bout d'un moment.

— La banque ne se trompe jamais, affirma Dombrosio. Quand as-tu déjà vu la banque se tromper ?

L'indifférence de Sherry le rendait fou de rage ; en la regardant, il avait l'impression de voir un film au ralenti.

— J'ai fait les comptes il y a à peine un jour ou deux, dit Sherry. Nous avons environ deux cents dollars sur notre compte. Je vais appeler la banque. (Elle lut le nom du caissier.) Je ne connais pas cet homme, fit-elle. Il ne nous connaît sans doute pas ; il a dû débiter ce chèque de mon ancien compte, celui que nous avons soldé quand nous avons ouvert notre compte joint.

— Nous sommes samedi ; la banque est fermée.

Cela ne parut guère troubler Sherry ; posant la lettre de la banque, elle reprit son livre.

— Je les appellerai lundi, dit-elle. À moins que tu y passes toi-même. Tu seras sur place, tandis que moi, il faudrait que je leur téléphone de San Francisco. Il vaudrait peut-être mieux que tu ailles les voir.

En restant aussi calme que possible, Dombrosio suggéra :

— Et si tu allais chercher les chéquiers pour refaire un pointage ? Tout de suite ?

— Non, répondit Sherry, avec une trace d'exaspération dans la voix. Je viens de le faire.

— Où est le dernier relevé ?

— Dans le tiroir, je pense.

Entrant dans la maison, Dombrosio se dirigea vers la chambre. Depuis quelques mois, il laissait Sherry vérifier les relevés bancaires, car c'était elle qui versait son salaire sur leur compte, à présent, plus lui. Elle y tenait, d'ailleurs, et Dombrosio n'avait pas pu l'en empêcher. Et c'était Sherry, également, qui réglait les factures par chèque.

Elle s'acquittait de cette tâche avec compétence ; elle rédigeait toujours ses chèques avec le plus grand soin, remplissant le numéro du chèque – ce que Dombrosio oubliait toujours de faire – ainsi que le talon. Son écriture était nette,

parfaitement lisible ; quant aux factures, elle les ouvrait, les examinait et les réglait avant le dix du mois. Pourtant, les faits étaient là : la banque leur signalait un découvert sur leur compte.

Le dernier relevé, constata Dombrosio, n'avait pas été ouvert. Et il datait de presque deux semaines. Assis sur le lit, il ouvrit la grosse enveloppe marron, répandit sur la couverture les chèques annulés, puis il examina la feuille du relevé : elle indiquait un solde de quarante-cinq dollars seulement.

Il ressortit de la chambre à toute allure, emportant les chèques et le relevé.

— Regarde ! cria-t-il d'un ton féroce, en brandissant les documents entre Sherry et son livre. Pourquoi n'as-tu pas ouvert ça ? Comment est-ce qu'on pourrait avoir un solde de deux cents dollars ? Il y a deux semaines, il ne nous en restait que quarante-cinq, et nous n'avons rien déposé depuis le trois. Tu ne peux pas dire le contraire. (Sherry ne réagit pas.) Hein ? Dis-moi que ce n'est pas vrai ! hurla-t-il.

— Tu vas arrêter de me crier dans les oreilles, dit Sherry d'un ton glacial, ou je vais me mettre vraiment en colère.

Avec moins de véhémence, mais d'une voix qui tremblait, Dombrosio demanda :

— Où sont les chéquiers ? Je les veux tous les trois. Le gros et les deux petits.

— Il y en a un dans mon sac, répondit Sherry. Le gros est toujours à la même place. (À présent, elle semblait décidée à renoncer à sa lecture ; elle referma son livre.) Je n'aime pas le ton sur lequel tu me parles, ajouta-t-elle en se levant. Un bon mari ne s'adresserait jamais à sa femme de cette façon.

Dombrosio contre-attaqua :

— Une bonne épouse...

— Une bonne épouse, répéta Sherry, lui coupant calmement la parole, est en droit d'attendre de son mari qu'il subviene à ses besoins.

Cette diversion, tellement inattendue, tellement éloignée de l'objet de la querelle, faillit rendre Dombrosio complètement fou. Sans voix, incapable de trouver ses mots, il en était réduit à rester bouche bée en regardant fixement Sherry. Que lui

arrivait-il ? Sa femme lui faisait face, les lèvres pincées, ce qui signifiait qu'elle était en colère, qu'elle était, elle aussi, contrariée, mais pas de la même façon que lui, ni au même degré. S'il fallait croire Sherry, c'était lui qui était en faute. Dombrosio ne pouvait plus, à présent, attirer l'attention de sa femme sur l'état de leurs finances ; elle ne voyait en lui qu'un homme qui s'était mal conduit envers son épouse, en lui parlant d'une voix trop forte, sur un ton trop autoritaire. Cela froissait sa bonne éducation, les principes qu'on lui avait inculqués.

Et que devient, dans tout ça, la situation à laquelle nous sommes confrontés ? se demanda Dombrosio en faisant demi-tour pour s'éloigner de quelques pas. Il avait l'impression d'être à deux doigts d'exploser, comme une chaudière surchauffée ; son corps allait voler en éclats. Ses mains décrivaient de grands gestes dans le vide, et il les joignit devant lui. Aussitôt, elles se séparèrent ; il ne parvenait pas à les garder serrées l'une contre l'autre. Dans ses chaussures, ses orteils se recroquevillaient. Sa langue lui emplissait toute la bouche. Comme si, pensa-t-il, ma carcasse cédait de toutes parts.

Je comprends mieux, maintenant, se dit Dombrosio, ce que doit ressentir un rat que l'on lâche dans un labyrinthe impossible. Il n'y a aucune issue. Je n'arrive pas à communiquer avec Sherry, alors que je dois lui parler. Je suis obligé de rester là pour faire une nouvelle tentative. Et pourtant, c'est intolérable. Derrière lui, sa femme attendait, apparemment calme, mais les nerfs à fleur de peau, prête à le fustiger. Dombrosio se tourna de nouveau vers elle, en tâchant de maîtriser ses gestes et ses paroles ; mais, immédiatement, les mots jaillirent de sa bouche, stupidement, échappant à sa vigilance.

— Bon sang, explosa-t-il, tu es complètement dingue. Tout ce que je veux, c'est comprendre pourquoi. (Il agita la lettre.) Pourquoi on a reçu ça.

Sherry répondit, sans s'émouvoir :

— Nous nous sommes mis d'accord, tu le sais bien, pour que ce soit moi qui tienne les comptes. Tu m'as laissé cette responsabilité quand tu as dû renoncer à ton statut de soutien de famille.

Ce n'est pas une conversation que nous avons là, pensa Dombrosio. Ça n'y ressemble pas. C'est un simulacre. Il faut que je sache : *où en sommes-nous ?*

— Nous devons absolument déposer de l'argent sur notre compte, dit-il, le souffle court, cherchant sa respiration.

— Écoute, fit Sherry. Je t'ai prévenu.

— Tu es complètement folle, affirma Dombrosio. Ta seule réaction, c'est de prendre un air offensé, de jouer la femelle blessée dans son orgueil. Que veux-tu que ça me fasse ?

Qu'est-ce que ça peut bien changer ? se demanda-t-il. Qu'est-ce... À présent, il n'était même plus capable de réfléchir, encore moins de parler ; Sherry l'avait privé du pouvoir d'utiliser les mots.

— Je n'en tolérerai pas davantage, déclara Sherry, les bras croisés. Je n'accepte pas d'être mariée à un homme qui ne sait pas se maîtriser. Je suis sûre que tu traînes depuis l'enfance une espèce de névrose, profondément enracinée au fond de toi. Et ce n'est pas moi qui te servirai d'analyste. Tout ce que je peux faire, c'est décrocher le téléphone, et passer quelques coups de fil pour savoir s'il y a un bon analyste qui pourrait s'occuper de toi.

Avec un effort intolérable, Dombrosio parvint à dire :

— Tu paierais pour me faire soigner ?

— Oui, je paierais.

— Mais tu ne peux pas m'écouter, tout simplement ? Toi ? Personnellement ?

— Pas pour t'entendre me calomnier, répondit Sherry, et m'exposer toute une théorie, sortie de ton imagination, qui me rend en quelque sorte responsable de ton état mental. Regarde-toi.

Avec effarement, Dombrosio se rendit compte qu'il pleurait. Oui, des larmes coulaient sur ses joues. Sans retenue. Et Sherry savait qu'il ne pouvait les maîtriser.

— Avec toi, il est inutile d'essayer de raisonner. Tu es trop perturbé sur le plan émotionnel. Quand tu es dans cet état-là, tu te comportes comme un animal.

— Tu n'as jamais pitié de moi ? demanda-t-il.

— Pourquoi ? Je devrais ?

— Il me semble.

— La pitié... fit Sherry. Je considère que c'est une émotion dégradante. Qui nous rabaisse autant l'un que l'autre.

Dombrosio demanda :

— Et tu n'éprouves aucune... compassion ?

— Je ne vois aucune différence.

— Il y en a une, affirma-t-il. Très grande.

— Tu veux que je te tiennne la main ? demanda Sherry. Que je te laisse poser ta tête sur ma poitrine ?

Son ton était tellement inexpressif, tellement neutre, que Dombrosio n'aurait su dire s'il s'agissait d'une offre sincère ou du plus terrifiant des sarcasmes ; cela ne valait pas la peine de se demander comment il allait réagir, en retour, à cette proposition, puisqu'il n'arrivait même pas à en déchiffrer la nature.

— Je t'assure, très sincèrement, dit-il, que je n'en peux plus. J'ai vraiment l'impression qu'un vaisseau sanguin est sur le point d'éclater dans mon cerveau. Écoute. (Il parvint à s'asseoir en face d'elle ; une fois installé, les coudes sur les genoux, il se sentit plus calme. C'était une posture qui le rassurait.) Qu'est-ce que tu attends de moi ? demanda-t-il. Pourquoi me traites-tu de cette façon ?

L'expression de Sherry signifiait : quel genre d'homme es-tu, pour faire tant d'histoires ? Elle souriait presque ; du moins, ses lèvres évoquaient suffisamment un sourire pour que Dombrosio comprenne son intention.

— Tu voudrais que je sois mort ? dit-il.

Le sourire s'épanouit, s'attarda. Les yeux de Sherry lancèrent une lueur froide, comme Walt n'en avait encore jamais vu chez elle. Sherry le détestait d'avoir demandé une chose pareille.

— Pourquoi est-ce que je ne peux même pas poser la question ? fit-il en éprouvant l'impression qu'il allait tomber raide aussitôt. Je commets un crime en cherchant à le savoir ? Je veux dire, je devrais pouvoir être fixé.

Ou bien est-ce trop demander ? pensa-t-il.

— Personne ne te persécute, dit Sherry.

— Oh, si, fit Dombrosio. Toi.

Le regard chargé de haine, Sherry secoua lentement la tête.

— Tu es vraiment malade, décréta-t-elle, prononçant le

dernier mot comme si elle avait découvert chez son mari la tare suprême, source de tous ses péchés, de toutes ses faiblesses, et de tous ses vices. Et elle n'était pas surprise ; elle semblait s'y attendre.

— Je pars, dit Dombrosio, absorbant une goulée d'air par la bouche.

Il avait besoin d'une énorme quantité d'air ; c'était comme s'il n'arrivait pas à en avaler assez. Presque une crise d'asthme, se dit-il. Sa respiration se faisait de plus en plus sifflante.

— J'aimerais bien que ce soit vrai, répondit Sherry.

La panique le fit bondir sur ses pieds. Oui, elle souhaitait vraiment son départ ; ou, du moins, il en était convaincu. Jouait-elle la comédie ? Cela n'avait pas d'importance. Car si tel était le cas, si Sherry avait trouvé là un moyen pour le manipuler, pour obtenir de lui les réactions qu'elle désirait, elle était parfaitement capable de continuer dans la même voie ; elle pouvait incarner le même personnage, jour après jour, aussi longtemps que cela lui conviendrait, peut-être même pendant des années. Alors, qu'est-ce que cela changeait s'il s'agissait seulement d'un procédé ? De son point de vue à lui, il n'y avait aucune différence.

Voilà ce qui est effrayant chez elle, pensa Dombrosio. Elle peut, à volonté, éprouver les sentiments de son choix. Il n'y a, chez elle, aucune sensibilité naturelle, mais seulement des émotions utiles. Autrefois, quand elle était petite, on lui a appris quelle était la seule façon convenable de s'émouvoir ; on l'avait habituée à se débarrasser des sentiments qui surgissent spontanément. Et en apprenant cela, elle avait acquis... quoi, au juste ? La capacité de nier, de refouler les émotions.

De s'en débarrasser. De les ignorer, comme un lanceur, au base-ball, choisit d'ignorer un signe de son receveur.

De faire le tri parmi ses émotions, comme le grand maigre sur son monticule, Johnny Antonelli... Un artiste de grande classe. Le meilleur lanceur des Giants. Celui que Dombrosio aimait le plus regarder jouer. Lance-moi une balle, se dit-il. Je ne peux pas la toucher, je frappe dans le vide. Mais ma femme, pensa-t-il, elle lance des balles vicieuses. Des balles travaillées. Et pourtant, un lanceur qui donne de l'effet à sa balle, peut

sortir un frappeur en beauté.

Bon sang, se dit Dombrosio, mes idées partent dans tous les sens. Toujours assis, les mains jointes, il soupira, remarquant à quel point l'air sentait bon, en ce jour d'été. L'air de la campagne. Pendant ce temps, Sherry, installée en face de lui, l'observait encore avec la même intensité. Son expression restait toujours aussi dure. Contrairement à la mienne, pensa-t-il. Elle peut tenir plus longtemps que moi. Mon énergie est épuisée, mais la sienne est intacte. Et, tout à coup, Dombrosio comprit ; ou s'imagina avoir compris.

Je sais pourquoi elle s'en est pris à moi, pensa-t-il. Quand je lui ai montré l'avis de la banque. Je sais pourquoi elle m'a rembarré.

Elle attendait ce moment. Elle savait très bien – non, bon sang, pas que le compte était à découvert – mais qu'un jour ou l'autre je finirais par me rebeller. Mon Dieu, se dit-il ; elle était prête – elle avait tout prévu. C'est pourquoi ses arguments sont en porte-à-faux. Elle les avait préparés pour une autre situation, pour contrer l'attaque qu'elle attendait.

Elle répond à l'avance à des questions que je n'ai pas posées. Et je dois écouter ses réponses, pensa Dombrosio avec agitation, et en déduire ce qui se passe vraiment, en quoi consiste la véritable situation.

Constatant qu'il commençait à rire, il déclara ;

— Tu sais vraiment t'y prendre pour me mettre les nerfs en pelote. Bon sang, ce que tu peux m'énervier.

— Est-ce que nous sommes obligés de recommencer ce genre de choses ? demanda Sherry d'un ton las. Jour après jour ? Ces querelles continuelles ? De toute évidence, cela t'est pénible de vivre sous le même toit que moi. Je veillerai à ce que tu ne te retrouves pas avec une trop grosse pension alimentaire sur les bras. En fait, tu peux garder la maison. Même la voiture, si tu veux. Je te faciliterai la vie au maximum.

— D'accord, fit-il, hochant la tête d'un air raisonnable.

— Tiens-moi au courant de ta décision, dit Sherry.

Se rasseyant dans son fauteuil en osier, elle croisa ses jambes nues, alluma une cigarette, et reprit son livre. Le posant à plat sur son ventre, elle observa son mari un moment, puis finit par

dire :

— Je crois vraiment que tu devrais voir un analyste.

— Très bien, fit Dombrosio en se levant. J’y penserai.

— Si nous nous séparons, c’est toi qui devras payer l’analyse. Je ne peux pas t’entretenir indéfiniment, mais je t’aiderai, au début.

Acquiesçant d’un signe de tête, il s’éloigna d’elle, se dirigeant vers l’allée.

— Tu ne m’as pas rapporté mes Kleenex, quand tu es descendu en ville, dit Sherry, le nez plongé dans son livre, à présent.

— Non, fit Dombrosio. Quand j’ai vu la lettre de la banque, j’ai oublié le reste.

Sherry ne dit rien ; elle continua à lire.

— Je pourrai peut-être les prendre plus tard, ajouta-t-il. Je vais aller un moment à la salle des fêtes.

Avec un temps de retard, Sherry répondit :

— Très bien.

Il poursuivit son chemin, longeant l’allée pour rejoindre la route. Les mains dans les poches, il commença à descendre la côte de nouveau, vers Donkey Hall. Tandis qu’il marchait, il se rendit compte, brusquement, qu’il n’avait pas réussi à voir les carnets de chèques ; il n’avait pas pu savoir où en était leur compte en banque.

Sherry avait obtenu ce qu’elle voulait, finalement.

Dombrosio sentit son désespoir revenir en force. Elle m’a mis dans sa poche, une fois de plus, se dit-il, stupéfait. Il se surprit à marmonner et à sourire tout seul, comme s’il devait l’entendre pour le croire. Bon sang, dit-il, vaguement admiratif. Est-ce que je dois y retourner ?

Oui, décida-t-il. Donkey Hall peut attendre.

Quand Dombrosio revint, Sherry n’était plus sur le patio. Il partit à sa recherche à l’intérieur de la maison.

— Oh, fit-elle, surprise de le voir.

Elle se trouvait dans la chambre. Assise sur le lit, une aiguille à la main, elle essayait de déloger une écharde plantée dans son doigt.

— Il faut vraiment que je te tire mon chapeau, dit

Dombrosio.

— Pourquoi ? demanda Sherry, concentrée sur son écharde. Regarde ça, dit-elle. Je l'ai récoltée en apportant du bois pour la cheminée ; c'est une de ces longues échardes de bois tendre qui se cassent en deux. (Avec un petit cri de douleur, elle ôta vivement son aiguille.) Ça fait mal, ajouta-t-elle.

— Veux-tu que je le fasse ? proposa Dombrosio.

— Non, répondit-elle aussitôt. Tu me ferais encore plus mal ; tu y prendrais du plaisir.

Elle continua de se tripoter le doigt, avec une moue préoccupée.

— Ce que tu peux être douillette, dit Dombrosio.

Relevant la tête, elle constata d'une voix tremblante :

— Je n'arrive pas à la retirer.

Elle tendit son doigt vers lui.

Dombrosio le saisit délicatement. À son contact, Sherry frissonna. Assis près d'elle sur le lit, il la sentit fléchir ; son corps tendu, rigide, commença à se relâcher. Entre les doigts de Walt, la main de sa femme était chaude, et légèrement moite de transpiration. L'humeur de Sherry avait changé ; à présent, on aurait presque dit une enfant inquiète. Dombrosio pensa : Ce n'est pas facile, pour elle, de supporter la douleur. Et, en restant ainsi près d'elle, à lui tenir la main, il cessa peu à peu de voir en elle une ennemie, une créature dangereuse.

— Il y a si longtemps que tu ne m'as pas serrée contre toi, dit Sherry. Tu pourrais passer ton bras autour de moi ?

Dombrosio s'exécuta. Au bout d'un moment, il fit remonter sa main pour l'appuyer contre le bonnet droit de son soutien-gorge. Sous ses doigts, le sein de Sherry frémit ; il le sentit se soulever pour venir à sa rencontre. Alors, glissant la main sous le tissu, il s'en empara.

— Attention à ce que tu fais, prévint Sherry – mais elle n'essaya pas de repousser sa main. Il y a combien de temps que nous n'avons pas fait l'amour ?

— Très longtemps, répondit Dombrosio en tenant le bout de son sein entre ses doigts.

Le mamelon enfla et durcit. Sherry soupira, se pressant contre Walt.

— Est-ce que c'est mal ? demanda-t-elle. De faire l'amour au milieu de la journée ?

— Non, répondit-il.

Glissant sa main libre derrière le dos de Sherry, il dégrafa son soutien-gorge. Dès qu'il le lui ôta, Sherry le lui prit des mains et s'en débarrassa. Dombrosio plaqua ses mains sur ses deux seins, laissant les mamelons saillir entre ses doigts afin de pouvoir les admirer. Sherry les regarda, aussi ; le spectacle semblait l'exciter.

— Va tirer les rideaux, dit-elle, les yeux à demi fermés.

— Dans un moment, répondit Dombrosio.

Il lui pressa les seins, les lui pétrit.

— Quelqu'un pourrait nous voir, fit Sherry. Quelqu'un pourrait entrer. S'il te plaît.

Mais elle ne fit pas le moindre geste ; elle n'essaya pas de s'arracher à son étreinte.

— J'aimerais vraiment que tu tires les rideaux, Walter, insista Sherry. Cela me rend nerveuse.

Se levant du lit, Dombrosio alla d'une fenêtre à l'autre. La chambre devint très sombre.

— C'est mieux comme ça, dit-il. C'est lugubre.

Quand il revint, il trouva Sherry debout, en train de déboutonner son short. Se tenant sur un pied, elle l'ôta et le posa près du soutien-gorge.

— Est-ce que c'est mal de ma part d'en avoir envie ? demanda-t-elle. (Son visage aux traits relâchés trahissait un désir violent ; ses mains tremblaient, sa respiration était haletante.) Déshabille-toi pendant je vais mettre mon diaphragme.

L'espace d'un instant, elle se pressa contre lui, nue, chaude, un peu moite.

Vivement, Dombrosio la prit entre ses bras et la fit tomber sur le lit.

— Attends, dit-elle avec un sourire. Pas si vite.

Elle tremblait.

De sa main gauche, Dombrosio lui écarta les genoux. Tandis qu'il l'immobilisait de tout son poids, il sentit son sexe se durcir. Il n'attendit pas. En un éclair, il se débarrassa de ses vêtements.

Le sourire de Sherry s'évanouit ; elle eut un soubresaut.

— Mon diaphragme... souffla-t-elle en se débattant pour le repousser hors d'elle. Walter... Je ne peux pas me permettre d'avoir un enfant ; je ne veux pas me retrouver enceinte. (Sa voix se mua en gémissement.) Lâche-moi. (Elle pleurait, à présent.) Oh, mon Dieu, si je suis enceinte... Mais je vais perdre mon travail. Lâche-moi.

Plaquant sa paume contre l'intérieur de la cuisse de Sherry, Dombrosio la força à écarter davantage les jambes jusqu'au moment où, enfin, il put la pénétrer complètement. Aussitôt, il sentit que sa semence commençait à jaillir.

— Oh ! glapit-elle en se tortillant sous lui. Tu jouis en moi ! (Libérant sa main droite, elle lui pinça l'épaule.) Retire-toi de moi ! Espèce de brute lubrique... Lache-moi, sale violeur ! Violeur !

Hurlant de terreur, elle se débattit sous lui, s'arc-boutant sur le lit, le pinçant, se plaquant contre lui pour tenter de le mordre.

— J'ai beaucoup d'estime pour toi, dit Dombrosio en l'immobilisant de nouveau.

Il était sincère.

— Je t'aime, ajouta-t-il.

Il parvint à l'embrasser au coin de la bouche, du côté droit. Sherry tourna vivement la tête de droite à gauche pour l'éviter.

— Tu as tout laissé partir en moi, fit-elle d'une voix étranglée, les yeux fermés. (Ses ongles labourèrent les bras de Walt.) Tu as fait ça ; tu as joui en moi. Lâche-moi pour que j'aille me laver — j'arriverai peut-être à tout éliminer.

Mais Dombrosio ne desserra pas son étreinte. Cela lui plaisait, de savoir que Sherry était à sa merci, qu'il la tenait serrée comme dans un étau. Il était bien plus fort qu'elle. Et bientôt, il se mit à bouger de nouveau ; il commença une seconde fois à se mouvoir en elle.

Un peu plus tard, dans le sous-sol humide et froid de la salle des fêtes, Walt Dombrosio travaillait à la lumière d'un plafonnier, sous le regard de Jack E. Vepp et d'Earl Timmons. L'air était chargé de poussière de plâtre, et des vapeurs âcres d'une peinture à séchage rapide. De temps à autre, Timmons

toussait. Mais, en dépit des émanations, Timmons et Vepp souriaient, la bouche fendue jusqu'aux oreilles.

Dombrosio avait du mal à travailler sous le regard des deux hommes au sourire hilare, et il posa son pinceau un moment.

— Tu n'as pas encore terminé ? demanda Vepp.

— Non, répondit Dombrosio.

Il parvenait à l'étape la plus délicate de la finition, celle qu'il exécutait toujours avec un soin extrême, en y consacrant tout le temps nécessaire. Il n'aimait pas être bousculé. Finalement, il reprit son travail. Il approcha de nouveau son pinceau du moulage de couleur jaunâtre.

— Voilà qui va vraiment faire courir Sammy, commenta Vepp.

— Comment ça ? dit Dombrosio.

— Il veut parler de ce bon vieux Léo, expliqua Timmons en riant. Tu sais, le bouquin sur les Juifs... « Qu'est-ce qui fait courir Sammy ? » C'est passé à la télé.

— Tais-toi, fit Vepp. Laisse-le travailler.

Fascinés, les deux hommes regardaient attentivement Dombrosio.

À un certain moment, un peu plus tard, ils entendirent quelqu'un secouer le bouton de la porte menant au sous-sol. La porte, bien sûr, était verrouillée. Mais Vepp s'approcha du panneau.

— Allez-vous-en ! dit-il. Ne restez pas là. Nous sommes occupés. Vous le savez bien.

Une voix étouffée leur parvint. Vepp répéta ce qu'il venait de dire, puis les trois hommes entendirent les pas s'éloigner.

— J'espère que ce n'était pas notre copain l'instituteur, dit Timmons.

— Non, fit Vepp.

— S'il découvre le pot aux roses, dit Timmons, il parlera.

— Je crois qu'il a démissionné, ajouta Vepp. Il ne fait plus partie du comité.

— Ça ne l'empêcherait pas de descendre ici, fit Timmons. S'il voyait ce qu'on fabrique, il devinerait tout.

— Je suis le seul à posséder la clé, déclara Vepp. Je suis le seul qui aie le droit d'en avoir une, tu le sais bien.

Dombrosio fit remarquer :

— Je ne peux pas travailler si vous bavardez tout le temps.

— Silence, dit Vepp à Timmons.

Après cela, ils regardèrent Dombrosio sans rien dire.

— Il y a un type qui vient le voir, aujourd'hui, annonça brusquement Vepp.

Surpris, Dombrosio jura.

— Pardon, dit Vepp.

— Quel type ? demanda Dombrosio, marquant un temps d'arrêt.

— Un professeur ou je ne sais trop quoi. De Berkeley.

— L'université ? s'enquit Dombrosio.

— Je suppose. C'est Wharton qui l'a déniché. Un chercheur qui est déjà venu par ici. Il y a quelques années. En tout cas, c'est ce que j'ai entendu dire au marché. C'est Lila Giambossi qui me l'a dit. Elle est au courant de tout ; elle était standardiste du temps où le central téléphonique n'avait pas encore été transféré à San Rafael.

— Grâce à elle, expliqua Timmons, on arrivait toujours à savoir où joindre le docteur ou le shérif.

— À n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, ajouta Vepp. Il n'y avait qu'à décrocher le téléphone pour le lui demander.

— Vous voulez bien la fermer un peu ? demanda Dombrosio. Pour que je puisse travailler ?

— Bien sûr, fit Vepp en s'excusant.

Les deux hommes prirent un air penaud. Mais bientôt, ils recommenceraient à bavarder ; leur attention se relâcherait et ils donneraient des signes d'impatience.

— Vous n'êtes pas obligés de regarder, dit Dombrosio.

— Bon sang, je ne voudrais pas rater ça pour tout l'or du monde, fit Vepp. Je vais te dire une chose, ajouta-t-il en poussant Timmons du coude ; toi qui répètes sans arrêt que notre ami Léo est un teigneux, un bagarreur, un vrai New-Yorkais, aussi tenace qu'un rat d'égout...

— Je n'ai jamais dit ça, protesta Timmons, mais seulement qu'il ne rate pas une seule occasion de se mêler d'une controverse ; il ne peut pas s'empêcher d'y mettre son grain de

sel. Comme pour ce débat sur l'école.

— En tout cas, poursuivit Vepp, quand mes gars ont démoli son panneau minable, celui où il avait marqué : « Vivez heureux », il n'a rien fait du tout. Il n'a même pas ouvert son clapet. (Vepp donna à Timmons une claque dans le dos.) Alors, quand il s'apercevra qu'il s'est fait pigeonner, dans cette histoire, il n'osera rien dire. Il viendra nous voir en rasant les murs, et il nous serrera la main. On le verra arriver la queue basse... Qu'est-ce qu'il pourrait faire d'autre ? Bien sûr, pendant une semaine ou deux, il ne nous dira pas bonjour. (Vepp s'esclaffa.) Ça va me faire beaucoup de peine.

— Je vais te dire ce que j'en pense, commença Timmons. À mon avis, il s'en ira d'ici. Il deviendra la risée de toute la région, et ne crois pas que ça lui sera égal. Il est très susceptible. Il ne supporte pas qu'on se moque de lui. Je suis sûr qu'il aimerait mieux rater une vente, perdre de l'argent, que d'être tourné en ridicule. Tu te rappelles le jour où Joe Tamino a vendu un terrain directement, sans passer par un agent immobilier ?

Timmons entreprit de raconter toute l'histoire. Dombrosio, le pinceau à la main, attendit qu'il ait fini.

Je me demande ce qu'il va faire, se dit-il. Quand il découvrira la vérité. Il a vraiment bien mordu à l'hameçon, à l'heure qu'il est. Bon sang... il a déjà dû dépenser près de deux cents dollars, en communications téléphoniques interurbaines. À en croire ce que les gens racontent. Apparemment, Runcible avait téléphoné à tous les journaux, à toutes les universités de Californie. Des voitures venues de loin étaient garées toute la journée devant sa maison, et Runcible n'arrêtait pas de faire des allées et venues. Avec cette expression, sur le visage, pensa Dombrosio, de l'homme affairé qui règle une question vitale.

— Il va être mort de honte, conclut Dombrosio à voix haute.

— Bien sûr, dit Timmons, il ne saura jamais qui lui a fait un coup pareil.

— Il finira par s'en douter, affirma Dombrosio.

Mais il n'en était pas si sûr. Trempant son pinceau, il reprit, soigneusement, son travail de spécialiste.

Traversant le salon pas à pas, comme si elle marchait en équilibre sur un fil instable, Janet Runcible lança :

— Léo, peux-tu prendre le téléphone ? C'est M. Freitas. Il est en ville, à la station Chevron. Il veut savoir comment arriver jusqu'ici.

Ses paroles, passant par le filtre de son esprit hébété par l'alcool, parvenaient si lentement à Runcible qu'il perdit patience. Sans attendre que Janet ait fini sa phrase, il se leva de sa chaise, passa près d'elle d'un pas décidé, et empoigna le combiné.

— Bonjour, Tony, fit-il avec tout l'entrain, toute la chaleur dont il était capable.

Il parvenait ainsi à créer une cordialité de bon aloi qu'il irradiait sans effort ; il la laissait jaillir de lui, en s'en délectant au passage. Sa propre allégresse l'enivrait, le transportait comme une vague.

— Comment s'est passé votre voyage à travers notre petite colline ? ajouta-t-il.

D'une voix sèche, Anthony Freitas répondit :

— Merci, Runcible, ça n'a pas été trop dur. Je connais assez bien la région.

Remarquant aussitôt la froideur de son interlocuteur, Runcible rectifia le tir.

— Vous êtes à la station Chevron, dit-il d'un air affairé. Je descends tout de suite. Donnez-moi trois minutes.

— C'est parfait, dit Freitas. Vous reconnaîtrez ma De Soto. Elle est noire. Elle a environ deux ans.

— Entendu, fit Runcible avant de raccrocher.

Tandis qu'il enfilait sa veste avant de quitter la maison, Janet

vint de nouveau vers lui. Elle avait mis, ce matin, son pantalon de laine grise – avec lequel elle ne manquait pas d'allure, d'ailleurs, mais qui la vieillissait. Elle ne rajeunit pas, constata Runcible en la regardant. Ces rides, sur son visage... C'est vraiment dommage, pensa-t-il en ouvrant la porte.

— Plus tard ! coupa-t-il alors que Janet commençait laborieusement une phrase, avec sa lenteur habituelle.

— Léo, insista-t-elle, je veux que... que tu... (Elle contemplait le plancher en cherchant ses mots.) Que tu remercies bien M. Freitas... D'avoir accepté de venir.

Elle déglutit bruyamment.

— Que je le remercie ! répéta-t-il. Tu perds la tête ? Qu'est-ce que tu as bu ? Du pétrole ?

— M. Freitas... commença Janet.

— Docteur Freitas, corrigea-t-il d'un ton cinglant. C'est un grand pont ; il a un doctorat d'État.

Refermant la porte derrière lui, Runcible se hâta de descendre les marches et de monter dans sa voiture. Un instant plus tard, il dévalait la côte à toute allure vers la station Chevron.

Il avait vu le Dr Freitas deux fois dans sa vie, d'abord à une conférence que Freitas avait donnée à l'institut universitaire du Comté de Marin, puis lors d'une réception, dans la ville de Ross. Runcible lui avait même serré la main à la fin de la soirée ; de toute évidence, Wharton, qui connaissait très bien Freitas, avait réussi à lui remettre cette rencontre en mémoire. C'est sans doute le plus grand spécialiste d'anthropologie de tout le pays, se dit Runcible en conduisant.

Il n'en revenait pas ; il faillit pousser des cris de joie.

Nom de Dieu ! hurla-t-il dans sa tête. Nom de Dieu de nom de Dieu !

Mais s'il s' imagine qu'il va pouvoir prendre de grands airs avec moi, il se trompe, se dit tout à coup Runcible.

Parce que, pensa-t-il, je sais très bien ce que j'ai là, en ma possession.

En entrant dans la station d'essence, il découvrit, debout près d'une De Soto noire, un petit homme tiré à quatre épingles, en costume gris et nœud papillon. Il portait un pardessus à

cheval sur son bras. Cela fait combien de temps que je n'avais pas vu un de ces pardessus en coton ? se demanda Runcible. Freitas semblait avoir près de soixante ans. Il avait des cheveux blonds, un visage carré au teint clair, et une fine moustache soigneusement taillée. Quand il tendit la main à Runcible, celui-ci remarqua ses boutons de manchette en argent, ornés de pierres.

— Mon matériel, annonça Freitas, est dans la voiture. Vous pourriez peut-être-me donner un coup de main.

Il avait une voix légèrement nasillarde, mais ce n'était pas un accent régional. Plutôt celui, pensa Runcible, qu'on cultive dans certaines universités. J'espère qu'il n'est pas pédéraste, se dit-il. Sa façon de s'exprimer faisait franchement tapette. En plus, il sentait le talc et la lotion après-rasage, constata Runcible, consterné. Mais quelle importance ? pensa-t-il en ouvrant le coffre de la De Soto pour en sortir, selon les directives de Freitas, une valise noire en métal garni de cuir. Ce qui compte, c'est ce qu'il fait, pas ce qu'il est.

Il peut bien sodomiser des rats si ça lui chante, ça m'est complètement égal, se dit Runcible en transportant la valise dans sa propre voiture. Il a le pouvoir d'attirer sur ma découverte l'attention des universitaires du monde entier.

En l'accompagnant, Freitas déclara :

— Joli petit village. Je le connais bien. Vous avez par ici un castor d'une espèce particulière, qui n'existe nulle part ailleurs dans tout le pays.

Ne l'écoutant qu'à moitié, Runcible ajouta :

— Et nous sommes en pleine expansion. Il y a de la place, ici, pour implanter de nouvelles usines.

Freitas s'esclaffa.

Rouge jusqu'aux oreilles, Runcible dit :

— Je suis désolé.

— Je vous en prie, il n'y a vraiment pas de quoi, répondit Freitas. Tous les gens qui font bien leur métier méritent le respect.

Il monta dans la voiture de Runcible, du côté droit, et referma sa portière. Runcible s'installa au volant, et bientôt ils escaladèrent la côte, vers la maison.

Regardant par la fenêtre, Freitas s'intéressa au paysage. Il ne disait rien, et Runcible commença à se sentir de plus en plus nerveux.

— Avez-vous regardé les photos ? finit-il par demander.

Freitas tourna la tête.

— Non. Pas que je sache.

— Les photographies que je vous ai envoyées. Celles du crâne.

Avec un geste vague, Freitas se replongea dans la contemplation du paysage.

— Qu'est-ce que ça représenterait, demanda Runcible, incapable de garder le silence, de découvrir un crâne de Néanderthalien ici même ?

— Oh, répondit Freitas, à peu près la même chose que si on en découvrait un à n'importe quel endroit du continent américain.

— C'est-à-dire ? insista Runcible.

La moutarde lui montait au nez ; le bonhomme commençait à lui taper sérieusement sur les nerfs.

— Que la culture moustérienne a existé dans la région. De même qu'en Afrique, en Europe et en Asie.

— Et ce serait une découverte de première importance, ajouta Runcible.

— Ah oui ? Vraiment ? fit-il.

— Ce n'est pas votre avis ?

— Je suppose, dit Freitas d'un air songeur. Seulement, voyez-vous... le fait de trouver un crâne et quelques outils en pierre... Ma foi... (Il eut un léger sourire.) C'est difficile à expliquer d'une façon qui vous soit accessible.

— Essayez toujours, fit Runcible.

— Eh bien, comment dit-on... ? « Une hirondelle ne fait pas le printemps. »

— Il y en a d'autres, affirma Runcible. Il suffit de creuser. J'en suis sûr.

— Je n'ai pas l'impression que vous compreniez, ajouta Freitas. Une strate particulière – en fait, plusieurs strates – sont associées à la culture moustérienne. C'est la période, en gros, du milieu du pléistocène. Ce qui inclut la glaciation. On trouve, à la

fois, une faune pré-glaciaire et post-glaciaire, associées aux restes des Néanderthaliens... Nous pouvons situer nos découvertes aux environs de 40 000 ans avant notre ère, mais, sans aucun doute, aussi bien avant qu'après ce que vous appelleriez la période glaciaire. L'homme de Neanderthal peut très bien être apparu dès le pliocène. Et, bien sûr, il a été remplacé par les Néanthropiens – c'est à dire, par nous, sous la forme de l'homme de Cro-Magnon. Ce que j'essaie de vous faire comprendre, c'est ceci : la découverte d'un crâne isolé signifie peu de chose. Il pourrait s'agir, par exemple, d'un crâne authentique, trouvé ailleurs – même pas sur ce continent, mais apporté d'Europe ou d'Asie. Et déposé... À quelle profondeur l'avez-vous découvert ?

— À environ deux mètres cinquante, répondit Runcible.

Freitas sourit.

— Un cours d'eau a traversé ce terrain, ajouta Runcible.

— Je vois.

— Il était sans doute enterré beaucoup plus profondément, auparavant.

— C'est possible. Mais voyez-vous... Qu'est-ce que cela prouve ? La strate correspondante est absente. Il provient d'un niveau que nous pourrions dater d'un millier d'années, sans doute. Un niveau archéologique, pour ainsi dire. On a déjà trouvé des tumulus indiens au niveau, disons, moins quatre cents ans. Vous comprenez ça. Que pouvons-nous démontrer avec votre découverte, en admettant qu'elle soit authentique ? Franchement, je n'en sais rien.

Il y eut un silence.

— C'est ridicule, commenta Runcible.

— Pourquoi ?

Le Dr Freitas se tourna vers lui.

— C'est d'une... (Il fit un grand geste d'une main, tenant le volant de l'autre)... d'une importance phénoménale.

— Mais nous n'avons aucun moyen de *prouver* cette importance. Nous pouvons seulement émettre une hypothèse.

— Je m'en rends compte, dit Runcible. Mais, bon sang, cette histoire devrait quand même susciter autant d'intérêt que n'importe quelle découverte scientifique qui...

— Oh, si c'est à la *publicité* que vous pensez, l'interrompt Freitas, vous ne risquez pas d'en manquer. Les suppléments du dimanche vont en parler pendant un siècle. En supposant que votre crâne soit authentique.

Au bout d'un moment, Runcible demanda :

— Et le test du carbone ?

— Le « test du carbone », comme vous dites, nous apprendra quelque chose : un âge approximatif. Mais seulement celui du crâne – et s'il est authentique, son âge n'est pas contestable de toute façon. Ce qui nous intéresse, c'est l'élément *indigène*. Voyez-vous, supposons qu'il ait été trouvé, disons, au Proche-Orient. (Freitas regarda Runcible.) En Palestine, par exemple. Un véritable crâne de Néanderthalien – et on en a découvert un certain nombre là-bas – accusant un âge d'environ, disons, 100 000 ans. En étant transporté jusqu'ici, en Californie, il n'aurait rien perdu des caractéristiques chimiques exploitées par ce qu'on appelle « le test du carbone ». Vous voyez ? En fait, ce test de la datation par l'analyse du carbone 14 sera la principale technique qui nous permettra de dater le crâne.

— Vous pourrez m'apprendre, résuma Runcible, si le crâne est authentique ou non. Mais ce sera tout.

— Pas exactement. Qui vous a dit, pour commencer, qu'il s'agissait d'un crâne de Néanderthalien ? D'où vous vient cette idée ?

— Wharton.

— Ma foi, c'est un amateur éclairé. Mais...

Freitas haussa les épaules.

— Vous pensez, dit Runcible, que cette histoire est un coup publicitaire ?

— Ce serait un argument *ad hominem*, répondit Freitas.

— Ce qui veut dire ?

— Que nous commettrions une erreur de logique en nous interrogeant sur les motifs ou... la profession du découvreur, plutôt que sur les qualités de la découverte. Évidemment, nous éviterons de le faire.

— Bien que je sois agent immobilier...

— Le crâne pourrait quand même être authentique. Et vous pourriez très sincèrement le croire authentique alors qu'il ne

l'est pas. Et ainsi de suite. Votre métier et vos convictions n'entrent pas en ligne de compte. Vous comprenez ?

Ils étaient arrivés à la villa, à présent ; l'air songeur, Runcible gara la voiture et coupa le moteur.

— Pourrais-je persuader votre femme de me faire du café ? demanda Freitas en ouvrant la portière. Je la vois qui nous attend, là-bas, sur la véranda. Du moins, je présume que c'est votre femme.

Runcible étouffa un grognement ; agrippée à la rambarde de la véranda, Janet les regardait, l'œil vague.

Après avoir bu son café, le Dr Freitas traversa le jardin – en prenant tout son temps, apparemment – puis la partie de terrain restée à l'état sauvage, pour parvenir enfin au bosquet d'eucalyptus. Runcible le suivait, en traînant la valise.

Le crâne, bien sûr, n'était plus dans sa niche ; Runcible l'avait rapporté chez lui, pour le mettre en sûreté. Mais avant de l'examiner, Freitas voulait voir le site. Il écouta patiemment Runcible lui retracer l'histoire de la découverte : les travaux de drainage chez Dombrosio, les calculs de Wharton qui les avaient conduits au bouquet d'eucalyptus, l'excavation de la tranchée par l'équipe de Flores armée de pelles.

— Et tout était accessible ? demanda Freitas. Je veux dire, dans la terre meuble, pas dans la roche ?

— Dans la terre, reconnut Runcible. Mais rien de plus normal ; ce sont certainement les eaux de ruissellement qui ont apporté les vestiges jusqu'ici, depuis un point situé plus en altitude. Là-haut, on en trouverait certainement d'autres dans la roche elle-même.

Il désigna le sommet de la colline, mais Freitas ne s'en rendit pas compte. L'anthropologue avait enfilé une combinaison de travail qui le protégeait des chevilles jusqu'au cou, et il portait des bottes par-dessus ses chaussures ; s'accroupissant, il se mit à gratter le sol avec une sorte de râteau.

— A-t-on tamisé la terre ? demanda-t-il. En lançant les pelletées sur un grillage métallique ?

— Non.

Freitas réfléchit.

— Bon, allons voir ce crâne, dit-il au bout d'un moment.

Mais il resta sur le site. Pendant presque une heure, il gratta, creusa, prélevant divers échantillons qu'il rangea dans des enveloppes et des flacons, prenant des notes sans dire un mot à Runcible. Puis il finit par se relever.

— Le crâne, fit-il.

Les deux hommes retournèrent à la villa. Runcible avait rangé le crâne dans une valise, au fond d'un placard fermé à clé. Transportant la valise avec précaution, il la posa sur le lit. Quand il l'ouvrit, Freitas rit. Le crâne était enveloppé dans plusieurs livres de coton, qui formait une énorme sphère blanche et molle.

— Je vais le déballer, dit Freitas, en s'asseyant par terre, la sphère devant lui.

Avec le plus grand soin, il ôta les bandes de coton et les posa sur le côté.

Bientôt, le crâne apparut. Sale, desséché, jaunâtre... Il provoquait toujours, chez Runcible, la même crainte, et la même curiosité fébrile. Comme si c'était quelque chose d'illicite, pensa-t-il en regardant Freitas. Des photos cochonnes. Interdites et excitantes, stimulantes... Il sentit son poulx s'accélérer quand Freitas passa ses mains sur la mâchoire grêlée, maculée.

— L'aspect, finit par déclarer Freitas, est indubitablement néanderthalien. Vous voyez ceci ? Regardez ces dents. Un être pareil ne devait sans doute pas pouvoir parler. Il devait se nourrir principalement de légumes. De graines grues. De grains de blé. Peut-être mangeait-il de la viande, en de rares occasions. Cette mâchoire devait rendre impossible l'usage de la parole. Quoique nous ne puissions l'affirmer avec certitude.

Cependant, il avait une capacité crânienne suffisante pour accéder au langage. Bizarre. Il était vraiment différent de nous.

La voix de Freitas s'éteignit ; il s'était laissé absorber par ses réflexions.

— L'os est friable, n'est-ce pas ? dit Runcible.

Freitas grogna.

— Vous savez, nous avons été contemporains de cet homme-là. C'est ce que Leakey a démontré.

— Wharton me l’a dit, fit Runcible.

— Au début, on a contesté les découvertes de crânes d’homo sapiens dans les strates les plus anciennes. On prétendait qu’ils avaient dû *tomber* à ces profondeurs-là. Quand je dis « on », je veux parler des bons vieux darwinistes orthodoxes. Pour eux, le primitif, la brute, l’être inférieur n’avait pu qu’apparaître en premier. L’homme supérieur, l’homme achevé, devait provenir de l’évolution du sous-homme. C’est dans la logique aristotélicienne, n’est-ce pas ? (Relevant la tête, Freitas fixa Runcible.) Rendez-vous compte... (Il tapota le crâne avec une sorte d’outil métallique ressemblant à une paire de pinces.) En fait, ces pauvres créatures dépensaient toute leur énergie, aussi bien physique que mentale, simplement pour survivre. Voilà la véritable différence. Ce n’est pas que nous soyons plus intelligents ni plus évolués. Mais nous avons un avantage, une vraie richesse : le temps ne nous était pas compté. J’ai pitié de lui, conclut Freitas en touchant le crâne.

Bien que se sentant un peu présomptueux, Runcible risqua :

— Hélas, pauvre Neanderthal²...

Freitas ne rit pas.

— Oui, fit-il, pauvre Neanderthal, en vérité. Dieu qu’il devait être laid. Et c’était un tout petit bonhomme, vous savez. Bien que j’aie entendu dire – dans les coteries pseudo-freudiennes, surtout – que notre mythe de l’ogre pourrait en être une survivance dans notre mémoire collective. Mais j’en doute. Énormément. Neanderthal était un végétarien au dos voûté, incapable de se tenir parfaitement droit. Il fabriquait des outils, cependant. Si on définit l’homme comme étant un animal capable de créer des outils, alors, cet individu appartient bien à l’espèce humaine.

Un silence s’installa entre les deux hommes.

— Je vais vous dire à quoi les Néanderthaliens ressemblaient vraiment, reprit Freitas. Ce n’étaient pas des ogres qui inspiraient la terreur, mais plutôt des espèces de nabots

2 Référence à une réplique de *Hamlet* : « Hélas, pauvre Yorick », que prononce le héros lorsque, dans le cimetière, il ramasse le crâne du fou du roi. (N.d.T.)

timides... Dans mon esprit, je les compare à ces ouvriers d'usine, honteusement exploités, du dix-neuvième siècle anglais. Ou à des serfs du Moyen-Age. Incroyablement bornés, repoussés de toutes parts, mis à l'écart. Peut-être les laissait-on porter du bois. Construire un feu, dépecer les animaux, mâcher la peau des bêtes. Vous savez, c'est une idée qui m'est venue : si nos ancêtres avaient le temps de peindre de superbes taureaux sur les murs de leurs cavernes, c'est peut-être parce qu'ils avaient des esclaves. Comme celui-ci. (Freitas tapota le crâne.) Une race inférieure pour exécuter ces tâches ingrates à leur place, pour les libérer.

— Pourquoi pas ? fit Runcible. S'ils ont vraiment vécu côte à côte, et non pas Neanderthal d'abord, puis Cro-Magnon ensuite.

— Les crimes que nous avons commis... reprit Freitas. Le crime de la vie, je suppose. Supplanter les faibles. Tuer les êtres inférieurs, les réduire en esclavage. Le crime, c'est d'être faible, n'est-ce pas ? Si l'on est vulnérable, on mérite d'être écrasé. Le Christ était le pécheur par excellence, en ce cas. (Il regarda Runcible avec une moue désabusée.) Excusez-moi. Sur ce sujet, votre religion n'est plus à faire.

— Combien de temps cela prendra-t-il pour effectuer les tests ? demanda Runcible.

— Des semaines. Au moins.

— Vous allez emporter le crâne avec vous ?

— J'aimerais bien. Mais si vous ne voulez pas vous en séparer, je peux y prélever ici même ce dont j'ai besoin.

— Il m'est venu à l'idée, dit Runcible, que vous voudriez sans doute passer la nuit ici. Ce n'est pas la place qui manque.

— Peut-être, répondit Freitas. J'aimerais voir Wharton pendant que je suis là. Pourrions-nous lui demander de venir ?

— Bon sang, fit Runcible, il est là tous les jours, dès que l'école est finie. Il creuse partout, comme un prospecteur qui flaire le bon filon.

Il était quatorze heures trente.

— Bien, dit Freitas. Je ferai peut-être quelques fouilles avec lui. Il a probablement des outils. En ce qui me concerne, je n'ai rien apporté, sinon une petite pelle.

— Au sous-sol, expliqua Runcible, vous trouverez tout ce

qu'il vous faut comme outillage. Je suis allé chez Grandi et j'ai acheté tout ce qui m'est tombé sous la main. Le grand jeu. (Il hésita avant d'ajouter :) Le crâne, vous pensez qu'il est authentique ?

— Je ne peux pas me prononcer.

— Sur le plan scientifique, bien sûr que non, mais je veux dire : quelle est votre impression personnelle ? Vous n'avez pas une intuition ? Moi, j'en ai toujours, en ce qui concerne mes clients. Dès que je les vois, je peux dire s'ils me mènent en bateau, s'ils ont vraiment la somme dont ils prétendent disposer.

Freitas déclara :

— Si je l'avais trouvé moi-même, j'aurais eu aussitôt, instinctivement, l'impression qu'il était authentique.

Un vertige s'empara de Runcible, une sensation de puissance, de joie et de... Dieu savait quoi encore. Il n'avait jamais rien éprouvé de semblable. Il se sentait transporté.

— Ce doit être ce que ressent un collectionneur de timbres, murmura-t-il.

— Vous feriez mieux de ne pas vous emballer trop vite, conseilla Freitas d'un ton sec. Attendez les tests.

— D'accord, fit Runcible.

Mais je sais ce qu'ils vont donner, se dit-il. Je connais d'avance les résultats.

Une semaine plus tard, alors que Runcible passait à son bureau pour prendre un trousseau de clés, la vieille dame qui lui servait de secrétaire lui annonça, délaissant sa machine à écrire :

— Monsieur Runcible, il y a deux messieurs qui vous ont demandé. Ils ont dit qu'ils repasseraient. Je pense qu'ils sont allés boire un café. L'un d'eux était ce professeur, le Dr Freitas...

Dix minutes après, Runcible les vit traverser la rue. De nouveau, Freitas portait un costume rayé et un nœud papillon. Il était accompagné d'un homme grand et fort qui avait l'allure d'un démarcheur de compagnie d'assurances. L'inconnu, coiffé d'un Stetson, était vêtu d'un costume sombre et d'une cravate d'un vert vif ; il portait une serviette sous son bras.

— Pouvons-nous parler ? demanda Freitas dès que son compagnon et lui eurent pénétré dans le bureau. Je vous présente mon collègue, Jack Bowman, également du département d'anthropologie.

Les trois hommes se retirèrent dans une pièce annexe que Runcible utilisait comme espace de rangement. Assis sur une caisse en bois, Freitas déclara :

— Pour autant que nous le sachions, à ce stade de nos tests... (Il fixa Runcible.) Votre crâne n'a aucune antiquité.

— Ce qui veut dire ? demanda Runcible.

Il sentit son sang se figer dans ses veines, son corps cesser de fonctionner.

— Il pourrait avoir cinquante, cent ou deux cents ans. Autrement dit, il est contemporain.

Runcible ne sut quoi répliquer à cela. Dans la pièce voisine, le téléphone sonna, et la vieille dame répondit. Les affaires, pensa-t-il. Qui continuent.

— Et maintenant ? fit Runcible.

— Nous aimerions, répondit Bowman, emporter le crâne et les outils que vous avez trouvés. Pour des tests complémentaires.

— Bien sûr, dit-il, la bouche soudain remplie d'un goût de saumure, terriblement salé. Qu'est-ce que je peux perdre ?

— Le crâne, dit Freitas. Ou plutôt, c'est nous qui risquons de le perdre ou de l'endommager. Nous y ferons attention, évidemment. Bowman s'y intéresse beaucoup. Et moi aussi, d'ailleurs.

— À qui d'autre avez-vous demandé de l'examiner ? s'enquit Bowman. J'ai vu plusieurs articles à son sujet, mais je n'ai pas pu savoir, parmi leurs auteurs, lesquels l'avaient réellement étudié de près, ni quelle était leur compétence en la matière. Tout ce que j'ai compris, c'est que vous étiez personnellement persuadé de son authenticité, et que votre conviction s'appuyait sur un avis autorisé, celui d'une personne possédant un certain statut sur le plan professionnel.

— Vous connaissez Michael Wharton ? fit Runcible.

Il estime que c'est un véritable crâne de Néanderthalien, et il l'a examiné de près.

Bowman interrogea Freitas du regard.

— L'instituteur du cours moyen, précisa Freitas. De l'école primaire locale. Il possède de bonnes connaissances de base.

Les deux hommes eurent un léger sourire ; ils échangèrent ce qui aurait pu être un clin d'œil. Machinalement, Runcible alluma une cigarette, en évitant de les regarder directement.

— Et vous ? poursuivit Bowman. Par simple curiosité. Vous êtes agent immobilier, dans cette région. Quelle est votre formation ? Avez-vous fait des études supérieures ?

— Non, répondit Runcible.

— Ici, tout le monde fait des fouilles, dit Freitas. Pour trouver des pointes de flèche, en tout cas.

— Allons voir le site, proposa Bowman.

Runcible les emmena en voiture de l'agence jusqu'à chez lui. Quelques curieux rôdaient autour de la maison. Runcible avait fait installer, tout autour de sa propriété, une clôture plus solide que l'ancienne pour éloigner les intrus, et il avait planté partout des panneaux DÉFENSE D'ENTRER. Ni Freitas ni Bowman ne remarquèrent les badauds ; ils franchirent la barrière, et se retrouvèrent bientôt dans le bouquet d'eucalyptus, en tenue de travail et munis de leurs outils, prêts à gratter le sol.

— Cette histoire vous a fait beaucoup de publicité ? demanda Bowman lorsqu'un groupe de gens apparut sur la colline dominant la propriété. Veillez bien à ce qu'ils ne puissent pas entrer chez vous ; sinon, ils vont commencer à tout emporter en guise de souvenir – les cailloux, les bouts d'os, jusqu'à la moindre écharde. Ils ne vous laisseront rien.

— Quand je suis au travail, dit Runcible, c'est ma femme qui surveille. Et la nuit, il y a tellement de chiens, par ici, que personne ne peut circuler à pied.

Il était assis sur un rondin, non loin d'eux.

— Écoutez, dit Freitas, nous aurions sacrifié un testicule chacun si ce crâne avait pu se révéler provenir du milieu du pléistocène.

— Je sais, fit Runcible.

Il resta assis, à regarder les deux hommes creuser. Une heure, environ, se passa ainsi, pendant laquelle ils ne lui adressèrent la parole ni l'un ni l'autre. Pourtant, les deux

chercheurs débattaient entre eux de divers sujets. À un certain moment, ils cessèrent de travailler pour examiner ce qui lui sembla être une sorte de domino pâle et rongé ; sans se donner la peine de lui montrer l'objet, ils le rangèrent dans une boîte.

— Je ferais mieux de retourner au bureau, déclara finalement Runcible.

C'est à peine s'ils l'entendirent.

Déprimé et vaguement amer, Runcible les quitta, monta dans sa voiture et retourna à l'agence. En arrivant, il reprit son travail où il l'avait laissé ; il se fit remettre le trousseau de clés par sa vieille secrétaire, et se rendit sur le plateau pour le remettre à son nouveau propriétaire.

Ce soir-là, alors qu'il fermait l'agence, Janet l'appela.

— Léo, dit-elle, M. Freitas et son collègue m'ont demandé de te téléphoner. Ils sont sur le point de partir, et ils veulent emporter le crâne. Ils ont dit que je devrais te demander la permission avant de le leur laisser.

— Ils peuvent le prendre, dit Runcible.

— Ils se servent de ta machine portative, pour taper une sorte de reçu.

— D'accord, fit-il avec irritation. Ça m'est égal.

En rentrant chez lui, il constata que les deux hommes n'étaient pas encore partis. Ils se trouvaient dans son bureau, assis l'un en face de l'autre, en grande discussion. Quand Runcible pénétra dans la pièce, Freitas expliqua :

— Nous avons oublié un détail : notre voiture est restée au bas de la côte. Nous serions bien descendus à pied, mais nous avons beaucoup de choses à porter, y compris votre crâne.

— Je vais vous conduire, proposa Runcible.

— Nous avons fait plusieurs découvertes d'un certain intérêt, annonça Bowman.

Ils avaient déployé, sur le bureau, un grand morceau de tissu sur lequel Runcible vit un certain nombre d'objets maculés de terre ; apparemment, des outils en os ou en granit. Et, sur le plancher, une forme sphérique assez volumineuse était enveloppée dans du papier journal.

Runcible sentit son pouls s'accélérer.

— Oui, monsieur, dit Bowman. Un second crâne. Plus le bassin et les fémurs. Celui-ci semble de sexe féminin.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Runcible. Est-ce que ce n'est pas un bon signe ?

Freitas précisa :

— Cette fois encore, il est clairement néanderthalien. Cela ne fait aucun doute. C'est vraiment troublant. Si l'on excepte les résultats de l'analyse du carbone 14, votre crâne présente des signes évidents d'authenticité. Et un examen rapide du second groupe d'ossements, qui est aussi plus complet, semble confirmer cette impression – à notre avis, du moins.

Derrière ses manières calmes et posées, passait un frisson d'exaltation. Runcible s'en rendit compte, et il nota la même émotion sur le visage de Bowman. La même tension.

Voilà l'expression qui a dû être la mienne, aussi, pensa Runcible, la première fois que j'ai eu vent de cette histoire, et de ses implications.

— Le test de la datation du carbone 14, ajouta Bowman, a anéanti Piltdown, l'a chassé des pages de la *Britannica* et lui a fait terminer sa carrière comme attraction de fête foraine. (D'un geste, il désigna le paquet posé par terre.) Ici, nous avons les résultats du test dès le départ. Il n'y a aucune raison de les mettre en doute. Votre crâne n'appartient pas à cette période, c'est clair ; et c'est probablement le cas, également, de celui-ci. Bien sûr, nous vérifierons quand même.

Nerveusement, il se mit à arpenter la pièce, en se frottant la lèvre inférieure.

— Qu'en pensez-vous ? dit Runcible. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Cela veut dire que nous devons différer notre jugement, commenta Freitas.

Jetant un regard vers lui, Bowman ajouta sèchement :

— Nous nageons complètement. C'est la confusion la plus totale. (Il paraissait inquiet, amer, à présent.) Supposons que, pour une raison quelconque, ces objets n'aient subi aucune détérioration – par exemple, qu'ils se soient trouvés en contact prolongé avec une substance, un matériau qui les aient contaminés de telle façon que leur taux de carbone soit

perpétuellement maintenu. (Il haussa les épaules.) J'abandonne ; c'est déjà assez ridicule comme ça.

— La bombe à hydrogène n'a-t-elle pas modifié les dépôts de carbone du monde entier ? demanda Runcible.

Aucun des deux hommes ne lui répondit.

— Je vais vous dire ce que je pense, dit Freitas. Je crois que c'est l'histoire de l'homme de Piltdown qui se reproduit de A jusqu'à Z. Ce crâne est un faux, une imitation parfaite jusque dans les moindres détails, minutieusement confectionné, mais qui ne résiste pas au test de la datation du carbone. C'est d'ailleurs pour ça que nous utilisons ce test, bon sang.

Bowman fit observer :

— On pourrait croire que, de nos jours, alors que tout le monde connaît la méthode de datation du carbone, un faussaire assez habile pour faire une bonne copie – et qui aurait une bonne raison de la fabriquer – se procurerait un crâne suffisamment ancien. En philatélie, quand un faussaire veut contrefaire un timbre ancien de valeur, il utilise une émission de la même époque, imprimé sur le même papier, du papier ancien. Il n'imité que la partie imprimée. Son papier résiste aux tests.

— Y a-t-il la moindre preuve qu'il s'agisse d'un faux ?

— Vous voulez dire, des traces indiquant que le crâne a été façonné ? Par des outils ? Des outils métalliques ? Qu'il a été teinté ? (Bowman réfléchit.) À vrai dire, non. Pour l'instant, nous ne pouvons pas nous prononcer sur ce que nous avons découvert aujourd'hui. Mais nous vérifierons plus tard, quand nous aurons tout rapporté à Berkeley.

Il fallut plusieurs heures supplémentaires aux trois hommes pour emballer correctement chaque objet, et ranger le tout dans la De Soto noire de Freitas. Apparemment, leur activité n'était pas passée inaperçue ; deux voitures remplies de reporters apparurent, l'une comme l'autre en provenance de San Francisco, et les journalistes flânèrent dans les parages pendant qu'ils terminaient leur chargement.

Le lendemain matin, quand Runcible acheta son *Chronicle*, il découvrit en première page, dans la colonne de gauche, un article à son sujet.

LE CRÂNE DÉCOUVERT PAR L'AGENT IMMOBILIER EST UN CANULAR, DÉCLARENT LES CHERCHEURS DE L'UNIVERSITÉ.

Assis dans sa voiture, en état de choc, il lut l'article.

Le *Chronicle* vient d'apprendre aujourd'hui même, en exclusivité, que les anthropologues de l'université de Californie, en étudiant le prétendu crâne de l'âge de pierre récemment mis au jour par l'agent immobilier Léon Runcible à Carquinez, dans le Comté de Marin, sont parvenus à la conclusion provisoire que le crâne est soit l'œuvre d'un habile plaisantin, soit une formation naturelle accidentelle datant de trois cents ans tout au plus. Les saillies surplombant les orbites, la mâchoire fuyante et les dents solidaires, selon Jack Bowman du département d'anthropologie, ne prouvent peut-être rien de plus que l'existence d'un individu difforme « qui possédait, par hasard, certaines des caractéristiques physiques » que les anthropologues associent à la race de Neanderthal, un « chaînon manquant » depuis longtemps disparu qui a vécu il y a des centaines de milliers d'années en Europe et en Asie, mais pas en Amérique du Nord ni du Sud, d'après les experts. Les recherches sur ce crâne, et sur d'autres découvertes plus récentes, se poursuivent encore. Les anthropologues qui cherchent à savoir s'il s'agit d'un faux ou d'une découverte scientifique majeure affirment à présent qu'un squelette entier aurait été exhumé. Il y a trois semaines, maintenant, que Léon Runcible de Carquinez a annoncé avoir trouvé un authentique crâne de Néanderthalien, et bien que cette affirmation n'ait été corroborée par aucune preuve scientifique, l'opinion générale était qu'une telle découverte appartenait au domaine du possible. L'homme de Neanderthal, une race sub-humaine caractérisée par sa posture voûtée, son menton fuyant et son front en saillie, peuplait autrefois, pense-t-on, la majeure partie de la

planète. De nombreux fragments de squelette de type néanderthalien ont été découverts au cours des quarante dernières années. L'homme de Neanderthal fabriquait des outils en silex, et il avait peut-être des rites religieux primitifs. Il est le plus connu des prétendus « chaînons manquants » qui ont précédé l'homme actuel. L'annonce de cette découverte, dont on ne sait pas encore si elle possède une valeur scientifique incalculable ou si elle n'est que l'œuvre d'un faussaire, nous ramène à l'esprit la démystification récente du prétendu « crâne de Piltdown », universellement reconnu comme authentique par les scientifiques du monde entier pendant plusieurs décades. La démonstration fut faite qu'il s'agissait d'un canular. Composé d'un crâne d'homo sapiens et...

Runcible n'alla pas voir en page 6 la suite de l'article. La barbe ! se dit-il, pliant le journal pour le poser sur le siège, près de lui. Il se rendit à l'agence, et de là, il téléphona au *Chronicle*.

— Écoutez, dit-il d'un ton cassant, dès qu'il fut en communication avec quelqu'un de plus haut placé que la standardiste. Ici Léo Runcible. Il y a un article, à la une du *Chronicle* de ce matin, qui parle de moi et du crâne que j'ai découvert.

Son correspondant semblait connaître le contenu de l'article. Se carrant dans son fauteuil, et tenant le combiné écarté de sa bouche, Runcible poursuivit d'une voix ferme, celle qu'il utilisait quand il appelait quelqu'un pour lui donner des ordres. Ce n'était pas le ton qu'il prenait avec ses clients ni avec ses amis.

— Voici ce que j'ai à dire, déclara-t-il. Je veux que vous sachiez ce que je pense de cet article, et vous pouvez publier ma réponse. Il n'y a pas de canular, dans cette histoire ; vous comprenez ce que je vous dis ? Vous m'entendez bien ? (Il parlait lentement, maîtrisant son débit pour ne pas s'emballer ; il tenait à leur faire entendre l'exaspération froide qu'ils avaient provoquée chez lui en imprimant ces allégations.) Notre région... vous savez de quoi je parle ? Je veux dire, la région de Carquinez, dans le Comté de Marin Ouest, l'une des plus belles sinon la plus belle de la Californie du Nord, est célèbre pour les

découvertes qu'on y a faites. Des découvertes historiques et scientifiques. Cela fait combien de temps que vous n'y avez pas envoyé un journaliste ?

L'employé du *Chronicle* répondit que plusieurs reporters s'y étaient rendus récemment pour enquêter sur l'histoire du crâne.

— Alors, en ce cas, je me demande bien quelle peut être leur valeur professionnelle, continua Runcible. S'ils ont pu venir ici sans voir de quel genre de région il s'agit, et quelle sorte de personnes y habitent. Avez-vous l'intention d'insinuer qu'il y a des gens, ici, qui n'hésiteraient pas à se moquer du bien public ? Laissez-moi vous dire une chose. Nous avons trop de respect, à Carquinez, pour le bien public. Nous avons trop de respect pour nous-mêmes. Si canular il y a, c'est dans votre article qu'il se trouve. (À présent, son ton montait d'un cran.) Et vous pouvez reproduire mes paroles. Si cela vous intéresse plus de faire du sensationnel aux dépens de la science que de chercher la vérité, alors, allez-y, et tant pis pour vous. Mais ne comptez plus sur moi. Quant aux prochaines informations en provenance de Carquinez, je crois que je serais bien inspiré de les faire parvenir à un autre périodique.

À l'autre bout du fil, l'homme dit quelque chose, mais Runcible ne l'écouta pas.

— Au revoir, fit-il.

Et il raccrocha. Il resta un moment assis à son bureau, le temps de se calmer, de maîtriser de nouveau sa voix. Puis il appela les renseignements pour obtenir le numéro de l'université de Californie à Berkeley. Quand il eut le standard de l'université au bout du fil, il demanda à parler à Bowman ou à Freitas, du département d'anthropologie.

Ce fut Bowman qu'il parvint finalement à joindre.

— Écoutez, fit Runcible, avez-vous lu le *Chronicle* de ce matin ?

— Oui, répondit Bowman. Nous allions vous appeler, mais Tony n'est pas encore arrivé. Je l'attends ; il devrait être ici d'une minute à l'autre. Il est plus de neuf heures.

— Qu'avez-vous raconté au *Chronicle* ? demanda Runcible. Que le crâne que j'ai trouvé est un canular ? Qu'avez-vous dit ?

— Nous avons examiné le second squelette, le plus complet,

dit Bowman. Nous y avons trouvé des vernis synthétiques, des traces de décolorants et d'acides utilisés pour vieillir artificiellement le matériau. De toute évidence, l'inconnu qui l'a confectionné n'y a pas apporté le même soin qu'au premier. Il a dû le terminer il y a très peu de temps. Une partie du vernis n'était pas complètement sèche. Des particules de terre s'y étaient incrustées.

— En ce cas, aucun doute n'est permis, commenta Runcible en gardant une voix calme.

— Absolument aucun doute, confirma Bowman. Quelqu'un a fabriqué ces objets dans un atelier, à l'aide d'outils et de produits modernes.

Il s'exprimait d'une façon froide et distante, sans la moindre trace de bienveillance ; il ne se donnait certainement pas la peine d'annoncer les mauvaises nouvelles en douceur.

— Merci beaucoup, dit Runcible d'un ton aussi austère que possible. Voilà qui répond à ma question.

Puis il raccrocha.

Tandis qu'il restait assis à son bureau, à méditer, le téléphone sonna. Il répondit, et se retrouva en ligne avec Bowman.

— Je voulais vous dire une chose, commença Bowman, mais vous avez raccroché si brutalement... En aucun cas, il n'est question pour nous de vous accuser, ni même de vous soupçonner d'avoir joué un rôle quelconque dans la confection de ces objets.

Runcible garda le silence.

— Nous nous contentons de vous rendre compte, poursuivit Bowman, du résultat de nos recherches. Et c'est ce que vous nous aviez demandé de faire.

— C'est exact, dit Runcible.

— Nous nous ferons un plaisir de vous expédier ou de vous apporter un rapport complet. Et, bien sûr, nous vous rendrons les objets eux-mêmes.

— Entendu.

Bowman ajouta :

— À propos, l'article du *Chronicle* se fonde sur nos premiers résultats. Ceux qui concernent le premier crâne. Pour le

moment, nous n'avons encore rien dit à personne au sujet de ce que nous avons trouvé hier soir ; nous voulions vous en parler d'abord pour savoir ce que vous en penseriez.

— Je vous donne le feu vert, fit Runcible.

— Parfait, dit Bowman. Il n'y a pas d'autre solution, à vrai dire.

— J'aimerais les faire examiner par quelqu'un d'autre, dit Runcible. Avez-vous des suggestions ?

Cela parut refroidir quelque peu Bowman.

— Ma foi, fit-il, je ne sais trop. Vous pourriez les soumettre à une autre université. Elles ont pratiquement toutes des laboratoires d'analyse. Je me renseignerai, si vous voulez. Il y a Stanford, évidemment.

— Je vais m'en occuper, dit Runcible. Stanford. Merci.

Bowman précisa :

— Mais il ne fait aucun doute que ces objets ont été confectionnés dans un atelier. Il y a même des marques faites par des outils métalliques.

— Très bien.

— Mais vous ne comprenez pas ? fit Bowman d'un ton perçant. Ce n'est pas une conjecture de notre part. Il y a même de petits morceaux, des particules de métal décelables au microscope ou par analyse spectroscopique. C'est le genre de détail que l'on peut prouver. Nous pouvons même vous dire qui fabrique certaines des résines utilisées. Du Pont, entre autres. Il y a une résine qui sort de leurs usines ; ce sont eux qui l'ont inventée.

Runcible raccrocha aussitôt.

Voilà qui clôt la question, se dit-il. Tout est clair, maintenant. Quelqu'un a fabriqué ce crâne et l'a enterré dans ma propriété.

Mais au bout d'un moment, il appela le standard de nouveau. Il demanda à l'opératrice le numéro de l'université Stanford à Palo Alto. Puis, quand il obtint la communication, il demanda qu'on lui passe un responsable du département d'anthropologie.

Assise en face de son mari sur le divan du salon, le journal ouvert sur ses genoux, Sherry déclara :

— C'est fascinant, cette histoire au sujet de Runcible et de son crâne de Néanderthalien.

Walter Dombrosio la regarda attentivement. Avait-elle deviné ? Elle connaissait son habileté, son expérience, et elle n'ignorait rien des canulars qu'il avait montés par le passé. Mais elle ne semblait pas établir de lien entre l'article du journal et son mari.

— Oui, fit-il prudemment, je l'ai lue.

Sherry poursuivit :

— Voilà des semaines, maintenant que les journaux en parlent régulièrement.

— Je sais, fit-il.

— Qu'est-ce que tu en penses ? Le crâne est authentique, d'après toi ?

— Les chercheurs de Berkeley n'ont pas dit que c'était un faux ?

— Si, dit Sherry, lisant attentivement. Ils affirment qu'il n'est pas ancien, et qu'il a été modifié par un faussaire contemporain éclairé, très au fait des objets et des races de l'âge de pierre. Mais le journaliste ajoute aussi que Runcible va faire examiner ses découvertes par l'université de Stanford.

— Et que pense-t-on de cette idée à Stanford ?

— Ils n'ont pas fait de déclaration pour le moment. (Pliant soigneusement le journal, Sherry le posa près d'elle et l'aplatit de la main.) Mais ils accepteront, tu ne crois pas ? De l'examiner. Ils ne peuvent guère se permettre de refuser.

— Je suppose, dit Dombrosio.

Il n'avait pas très envie de poursuivre cette discussion. En fait, il parlait rarement avec Sherry, le soir. Après dîner, quand ils avaient fini la vaisselle, il avait l'habitude de s'isoler pour lire ou travailler, tandis que sa femme lisait de son côté, ou regardait la télévision. Ce soir, pourtant, il était clair qu'elle avait envie de bavarder.

— Tu ne penses pas, demanda-t-elle, que c'est Runcible qui l'a fait fabriquer, pour monter un coup publicitaire ? Comme cet agent immobilier, à Sausalito, qui prétend que c'est là que Drake a accosté, et non pas à Drake's Bay et que par conséquent la plaque commémorative est un faux ? C'est une façon comme une autre de faire connaître la région. Runcible va attirer de nouveaux clients à Carquinez, en assez grand nombre, peut-être.

Dombrosio acquiesça.

— Ses mobiles sont évidents, poursuivit Sherry. C'est ce que disent tous les gens à qui j'en ai parlé. Que c'est exactement le genre de chose dont est capable un homme comme Runcible. C'est très astucieux, d'ailleurs, tu ne trouves pas ? Cette histoire lui a fait une publicité énorme... mais d'un genre plutôt douteux, à mon avis. La plupart des journaux laissent entendre qu'il s'agit d'un coup promotionnel. Mais sans l'imprimer noir sur blanc, évidemment. N'est-ce pas à cause de la loi contre la diffamation ?

— Si, bien sûr, confirma Dombrosio. S'ils disaient une chose pareille, Runcible leur intenterait un procès en diffamation, et c'est de cette façon qu'il se ferait de la publicité.

— Je déteste les gens comme lui, en fait, déclara Sherry. Les arrogants, les arrivistes. Oh, je sais que je ne devrais pas dire ça. C'est vraiment dommage qu'il soit juif.

— Oui, renchérit Dombrosio. Il donne aux gens une mauvaise opinion de sa race.

— Non, ce que je veux dire, c'est qu'on ne peut pas vraiment le critiquer en public sans risquer de se faire taxer d'antisémitisme. Donc, cela lui laisse carte blanche pour continuer à pratiquer ce genre d'opération. Et pour orchestrer cette propagande douteuse.

— Le genre de publicité qu'il récolte en ce moment ne doit

pas lui faire spécialement plaisir.

— Mais il devait se douter que le canular serait découvert. Il savait sûrement que cela se retournerait contre lui au bout d'un moment, quand les spécialistes auraient examiné le crâne. De plus... (Sherry rouvrit le journal.) C'est lui qui les a fait venir. De sa propre initiative. Et dès qu'il a pu.

— Il se peut que, pour Runcible, toutes les formes de publicité soient bonnes à prendre, avança Dombrosio.

Mais, à présent, il ressentait un certain malaise. Runcible avait pris des risques, mais en souffrait-il ? Y avait-il perdu quoi que ce soit ?

— Et cette publicité, bonne ou mauvaise, il s'y accroche, dit Dombrosio.

— Oui, fit Sherry. Il n'a pas renoncé à faire reconnaître sa découverte comme authentique. Sans la moindre preuve scientifique à l'appui.

— L'imbécile, dit Dombrosio avec colère.

— Il veut davantage de publicité.

— Non. Seulement, il ne veut pas admettre qu'il s'est laissé bernier.

Sherry ouvrit des yeux ronds.

— *Berner* ? (Ses sourcils se haussaient de plus en plus.) Tu ne crois pas qu'il a tout manigancé lui-même ? Tu veux dire que c'est en toute bonne foi qu'il a cru son crâne authentique ? Il s'est fait bernier ?

Avec sa vivacité d'esprit habituelle, Sherry avait tout de suite remarqué le terme choisi par son mari ; elle le dévisagea longuement, en silence.

— C'est possible, fit Walt qui avait hâte, à présent, de changer de sujet.

— Alors, c'est l'œuvre de quelqu'un d'autre ! conclut Sherry. Et la victime, c'est ce pauvre Runcible. C'est fascinant... (Elle réfléchit à la question, puis s'esclaffa.) Quelle théorie bizarre. Que m'apprend-elle à ton sujet ?

Dombrosio ne la quittait pas des yeux.

— Voyons, reprit Sherry. Cela signifie peut-être que tu refuses d'admettre ta propre crédulité. Te rends-tu compte de la façon dont tu as projeté tes propres problèmes sur Runcible ? Il

est devenu un symbole pour toi.

À ce moment de la conversation, Dombrosio parvint à détourner son attention. Passant dans la cuisine, il se mit à fouiller dans le réfrigérateur à la recherche d'un dessert quelconque. Sherry le rejoignit, et, ensemble, ils choisirent une tarte surgelée.

Un peu plus tard, alors qu'ils étaient assis à la table de la cuisine pour prendre leur dessert, Dombrosio réfléchit à une idée qui lui trottait dans la tête depuis une semaine.

S'il quittait Sherry, il pourrait s'installer à San Francisco, louer une chambre ou un appartement d'où il lui serait facile d'aller travailler sans avoir besoin d'une voiture. Il pourrait chercher un nouvel emploi dès maintenant, au lieu d'attendre encore deux mois pour récupérer son permis.

En face de lui, Sherry mangeait sa tarte, tenant sa fourchette avec une élégance rare. Elle est vraiment ravissante, se dit-il. Son visage possédait cette douceur qu'il avait toujours aimée en elle ; ses yeux gris bleu, si grands, avaient un regard innocent. Le visage de l'Américaine par excellence, pensa-t-il. Pur et sans tache. Et pourtant, il ne fallait pas se fier aux apparences ; Sherry n'était pas sans tache, loin de là.

On ne s'en douterait jamais, se dit Dombrosio. Rien ne le laisserait supposer. Extérieurement, c'est une jolie femme, de bonne famille, qui sait ce qu'elle veut et fait tout pour atteindre le but qu'elle s'est fixé. Depuis l'enfance, elle a l'habitude de prendre des décisions, et elle n'a pas l'intention de s'arrêter. Pour elle, le mariage n'a jamais signifié se soumettre à un homme, quel qu'il soit.

Si je la quittais, conclut-il, tout irait beaucoup mieux pour moi. Cela ne fait aucun doute. Je pourrais mener ma vie à ma guise, de nouveau.

Et cependant...

Il ne pouvait nier la fierté qu'il éprouvait, vis-à-vis des autres, en ayant pour épouse une femme d'une telle classe. Le prestige de Sherry rejaillissait sur lui. Elle lui faisait gravir un échelon de plus vers l'élite.

Avec angoisse, il s'imagina privé de sa femme ; il se vit, lui, Walt Dombrosio, en tant qu'individu, et non plus en tant

qu'époux de Sherry. Comment est-ce que je m'en sortirais ? se demanda-t-il. Certainement pas mieux que maintenant. Plutôt moins bien. Voyons les choses rationnellement. J'y perdrais. Par exemple, Sherry est capable de travailler, de contribuer à nos revenus. C'est appréciable, d'avoir une femme qui gagne de l'argent. Imaginons que j'aie perdu mon emploi, que je ne trouve pas de travail, et qu'elle n'en trouve pas non plus ?

Cette hypothèse l'épouvanta ; il en frissonna de la tête aux pieds. Se retrouver coincé ici au fin fond de la campagne... Et si elle ne savait pas conduire ? On serait complètement bloqués. Peut-être ne nous resterait-il plus qu'à mourir de faim. Il n'y avait pas de bureau d'aide sociale, à Carquinez. Ni personne à qui se plaindre ; personne à qui emprunter de l'argent. Il n'y avait pas de travail, non plus. À part traire les vaches dans une ferme. Ou se faire embaucher comme manœuvre à la minoterie. Et pour ces emplois-là aussi, il fallait une voiture.

— Pourquoi me regardes-tu de cette façon ? demanda Sherry. À quoi penses-tu ?

En toute sincérité, il répondit :

— J'étais en train de me dire que je ne connaissais pas mon bonheur d'avoir une femme aussi ravissante.

Le sourire aux lèvres, Sherry ajouta, avec une perspicacité terrifiante :

— Et une femme qui travaille.

Cette réflexion secoua Dombrosio. Clignant les paupières, il tenta de se ressaisir.

— Tu crois que ça m'amuse ? demanda-t-il. Et ma fierté, qu'est-ce que tu en fais ? Sais-tu comment je vis cette situation ? Elle me détruit littéralement.

— Allons, fit Sherry, ce n'est pas si terrible. Elle ne te détruit pas du tout ; c'est ce que tu aimerais me faire croire.

— Je t'assure que si, insista-t-il.

— Tu ressens un certain malaise, reconnut Sherry. Mais cela te laisse du temps pour bricoler dans ton atelier. Et, après dîner, tu peux descendre à Donkey Hall – la salle des ânes ! – et traîner toute la soirée avec les autres ânes. Rappelle-toi, quand tu rentrais à la maison après une journée de travail à San Francisco, sans oublier la route du retour... Tu étais trop

fatigué pour faire autre chose qu'aller te coucher.

Dombrosio protesta :

— Dans deux mois, je retravaillerai.

— Peut-être, dit Sherry.

Horrifié, il s'insurgea :

— Tu sais bien que oui !

— Dans deux mois, tu récupéreras ton permis de conduire. Et ensuite ? J'aurai toujours besoin de la voiture pour me rendre à mon travail. Donc, tu voyageras avec moi... (D'un air triomphant, Sherry braqua son index vers lui.) Tu pourrais le faire dès maintenant. Venir à San Francisco tous les matins pour chercher du travail. Mais tu ne le fais pas. La situation sera la même, à ce moment-là.

— Tu donneras ta démission, avança-t-il sans grande conviction.

— Non, fit Sherry. Je continuerai de travailler. J'aime bien mon emploi. J'aime bien Norm Lausch. C'est agréable d'avoir un homme tel que lui pour patron ; il vous laisse travailler comme bon vous semble. Et à mesure que le temps passe, je fais davantage de travaux créatifs, et je m'occupe de moins en moins de relations publiques.

À ce moment précis, Dombrosio se rendit compte que Sherry ne lui disait pratiquement rien de ses journées à la Lausch Company ; elle n'en parlait jamais, et cela, depuis le début. Quant à lui, l'idée ne lui était jamais venue d'interroger sa femme. Cet emploi, c'était le domaine réservé de Sherry ; elle avait pris le relais, et Dombrosio n'y jouait plus aucun rôle, désormais. L'un comme l'autre, ils avaient accepté cet état de fait ; Sherry, parce qu'elle en avait décidé ainsi, et lui... Dieu savait pourquoi. Pourquoi est-ce que j'entre dans son jeu ? se demanda-t-il. Qu'est-ce que j'en retire ?

Puis il comprit qu'en fait, ce n'était pas lui qui était entré dans son jeu, mais Sherry qui lui avait imposé sa loi. Il ne s'agissait pas d'un acte volontaire, de sa part à lui. Sa femme avait complètement régenté ses sentiments.

Dombrosio constata :

— Tu ferais un excellent cadre dans une grosse entreprise.

— Je suis cadre, dit Sherry. Est-ce qu'on me fait obstacle,

sous prétexte que je suis une femme ? Ce n'est pas l'avis de Norm Lausch.

— Tu veux dire que c'est toi qui mènes les gens à la baguette, là-bas ? demanda-t-il.

Il ne pouvait pas s'empêcher de trouver ça drôle. C'était tellement présomptueux, de la part de Sherry, presque irrationnel. Comme si elle prenait ses désirs pour des réalités.

— Tu sais, reprit Dombrosio, je vois très bien quel est ton gros défaut. Tu veux que je te le dise ?

— Mon Dieu, fit-elle, encore un de tes discours interminables.

— Tu es impatiente, déclara-t-il. Tu ne sais pas attendre. Comme lorsque tu décides de tout changer de place dans la maison ; il faut que tu t'y mettes immédiatement, à la minute même.

— Si j'attends, cela risque de ne jamais être fait.

Et nous aussi, nous sommes des objets, pensa Dombrosio. Pour Sherry, les gens sont des bibelots qu'elle change de place, qu'elle dispose à sa guise. Elle annihile la spontanéité des autres, parce qu'elle ne peut pas attendre qu'ils réagissent comme elle désire les voir réagir ; ce qui devrait venir d'eux-mêmes, elle le leur arrache.

Et elle ne voit pas réellement la différence, se dit-il. Ce n'est pas de la méchanceté de sa part, mais de l'aveuglement. Sa vision n'est pas suffisamment pénétrante ; tant que l'apparence extérieure reste la même, que les gens acceptent de changer de place, de se laisser manipuler... elle peut se passer de ce qui se cache derrière la façade, de ce mythe qu'on appelle l'âme.

Il faut que je la quitte, décida Dombrosio. Et, en terminant sa part de tarte, il réfléchit de nouveau à la meilleure façon d'y parvenir.

Assis à son bureau, dans son cabinet de travail, Runcible relut la lettre qu'il venait de taper. Tout autour de lui, jusque sur le plancher, étaient étalées des photographies, des agrandissements sur papier glacé. Dans une enveloppe de papier kraft grand format, il glissa sa lettre et deux des photographies. Puis, après avoir scellé l'enveloppe, il l'adressa

au département d'anthropologie de l'université de Chicago.

Puis, glissant une nouvelle feuille de papier dans sa machine à écrire, il commença une autre lettre. Celle-ci était destinée au département d'anthropologie de Yale.

À sa droite, il avait une pile de photostats de textes de référence, tirés de livres scientifiques qu'il avait pu acheter ou emprunter. Les livres eux-mêmes étaient empilés dans un coin de la pièce. Chaque volume était truffé de marque-pages ; Runcible tenait à retrouver sans peine chaque citation.

Quand il eut fini la lettre pour Yale, il ressortit une fois encore la plus importante de toutes ; il l'avait rédigée, mais pas encore postée. Elle était destinée à L.S.B. Leakey.

Tandis qu'il la relisait, il entendit frapper à sa porte, d'une façon qui n'appartenait qu'à sa femme.

— Je suis occupé, fit-il.

À travers la porte, Janet annonça :

— Michael Wharton est ici.

— D'accord, fit Runcible.

Rangeant la lettre à Leakey dans le tiroir, il fit pivoter son fauteuil.

La porte s'ouvrit et l'instituteur apparut. Runcible ne l'avait jamais vu dans un état pareil ; ses joues étaient bouffies, et son cou écarlate. Ses yeux semblaient larmoyer, et pendant un instant, Runcible crut que Wharton avait une crise aiguë de rhume des foins.

D'une voix étranglée, Wharton annonça :

— Je viens de parler au Dr Freitas, au téléphone. À propos des résultats de leurs tests démontrant que le crâne est un canular.

Tendant le bras, Runcible prit une tasse de café posée sur le rebord de la fenêtre, au-dessus de son bureau. Il en but une gorgée sans rien dire.

— Je sais qui a fait ça, affirma Wharton.

Runcible releva la tête.

— Où avons-nous trouvé les premiers outils en pierre ? poursuivit Wharton en haussant le ton. Les pointes de flèche ? Dites-le-moi.

Son comportement frisait l'hystérie, à présent. Sa pomme

d'Adam montait et descendait, ses yeux brillaient.

— Au bas de la côte, répondit Runcible.

— Chez qui ?

— Chez Walter Dombrosio.

Wharton ajouta :

— C'est lui qui l'a fabriqué. Il a les capacités pour ça ; il sait comment s'y prendre. C'est son métier. Un jour, à la salle des fêtes, je lui ai parlé de Neanderthal. Je suis sûr de ce que je dis.

— J'y avais pensé, fit Runcible. (L'idée lui en était venue un ou deux jours plus tôt, après une conversation téléphonique avec Freitas.) Écoutez, dit-il à Wharton. J'ai besoin d'un renseignement. (Se dirigeant vers la pile de livres, Runcible en sortit un volume et le rapporta à l'instituteur ; puis il s'assit sur un tabouret bas en cuir et ouvrit le livre sur ses genoux.) On prend des empreintes des crânes, poursuivit-il. Je me suis documenté sur le sujet. On en fait des moulages.

— Oui, dit Wharton qui le regardait fixement.

— Avez-vous déjà effectué ce genre d'opération ? Et sinon, qui sait le faire ?

— J'ai fait des moulages, affirma Wharton.

— Je possède des photographies, poursuivit Runcible. Mais je veux envoyer des moulages à plusieurs universités de la côte Est, et peut-être aussi en Europe. Et je vais faire parvenir tous les éléments en ma possession à l'université de Tel Aviv. C'est l'université de Moshe Dayan. Un homme intéressant ; saviez-vous qu'il était chef suprême des Forces israéliennes pendant la guerre contre l'Égypte, la campagne du Sinaï ? Et c'est l'un des plus grands archéologues du monde. (Refermant le livre, Runcible alla le reposer sur la pile.) Voilà un exemple, ajouta-t-il par-dessus son épaule. Il est possible de concilier un intérêt pour la science... Qu'est-ce que je dis, un intérêt ? Des connaissances qui font autorité. Dayan est un professionnel. Un universitaire... Un professeur. Dans la meilleure tradition de la culture juive. Les Juifs ont toujours vénéré la connaissance.

— Vous n'avez rien à envoyer à l'université de Tel Aviv, dit Wharton. Sinon un objet truqué que Walter Dombrosio a confectionné dans le sous-sol de Donkey Hall. Avec l'aide de Jack Vepp et de Timmons. Je me demandais pourquoi ils

m'empêchaient d'y entrer.

— Écoutez, fit Runcible, l'index pointé vers l'instituteur. Imaginez que vous soyez cardiaque, que vous alliez consulter un médecin – un bon médecin, un spécialiste. Et qu'il vous dise qu'aucun traitement connu ne pourrait vous sauver. Que feriez-vous ?

Wharton resta muet.

— Et s'il vous disait, poursuivit Runcible, qu'il ne vous reste, disons, que six mois à vivre ? Que feriez-vous ?

L'instituteur fit un geste vague.

— Je vais vous dire ce que vous feriez, reprit Runcible. Du moins, si vous aviez un peu de bon sens. Vous iriez consulter un autre spécialiste, puis un autre, et encore un autre, jusqu'à ce que vous en trouviez un capable de vous sauver. Voilà ce que vous feriez.

Au bout d'un moment, Wharton commenta :

— C'est de la méfiance malade.

— Oh, non ! protesta Runcible. Pas du tout ; ce n'est pas par méfiance malade que je réagis comme ça. Mais par instinct de conservation.

— Peut-être bien, reconnut Wharton.

— La science est-elle sacrée ? demanda Runcible. La science, oui, sans doute. Mais pas le premier grouillot venu qui n'est que l'employé d'une université parmi d'autres. Laissez-moi vous dire quelque chose, à propos de cette université.

— Celle de Californie, vous voulez dire ?

— Oui, celle de Californie. (Runcible se carra dans son fauteuil.) C'est la plus grande université du monde.

Wharton hocha la tête.

— Celle qui a le plus de subventions. Dans quels départements ? En physique. Mon comptable, Lawrence, travaille pour eux. Pour toutes les sciences physiques. La chimie. Ils ont le bévatron, là-bas. Ça représente des millions de dollars. Elle est financée par l'économie nationale. Elle fait partie du programme national de recherches.

— Oui, acquiesça Wharton.

— Cette université, c'est une énorme machine, poursuivit Runcible. Savez-vous ce qu'elle produit ? Pas du savoir. Pas des

érudits. Des techniciens, qui espèrent bien toucher un gros salaire dans une grande compagnie, comme Westinghouse ou General Dynamics. Croyez-vous que ça les intéresse une seconde de savoir si une bande de bossus débiles se baladait en Amérique du Nord il y a cent millions d'années ? Est-ce que ça va changer quoi que ce soit à l'économie du pays ? C'est ça qui va nous fournir un combustible bon marché pour les paquebots, ou une nouvelle tête nucléaire pour un missile destiné à tomber sur la Russie soviétique ?

Wharton ne répondit pas.

— En revanche, reprit Runcible, si je leur avais envoyé une boîte de je ne sais quelle algue déshydratée, en leur demandant si elle était riche en protéines, et si on pouvait la faire pousser dans la baignoire de Monsieur Tout-le-Monde, on aurait peut-être eu la politesse de me répondre convenablement, et de faire des recherches approfondies sur ma découverte.

— C'est l'université de Californie, répliqua Wharton, qui a effectué les tests de datation sur le crâne trouvé par Leakey à Olduvai.

— Oui, reconnut Runcible. Mais ils savent qui est Leakey. Il a travaillé pendant vingt-cinq ans dans cette gorge. Bien sûr qu'ils ont sorti le grand jeu. Ils savent faire la différence entre un crâne que leur fait parvenir L.S.B. Leakey depuis la gorge d'Olduvai, au Tanganyika, et celui que leur envoie Léo Runcible, de l'agence immobilière Runcible à Carquinez, Comté de Marin, aux États-Unis.

— Vingt-sept, murmura Wharton.

— Je vous demande pardon ? fit Runcible.

— Leakey a travaillé dans cette gorge pendant vingt-sept ans, pas vingt-cinq.

— Quand un homme comme Leakey leur expédie un crâne, dit Runcible, ils ne peuvent pas faire autrement que de l'examiner. Si c'est moi qui leur en envoie un, rien ne les y oblige. C'est aussi simple que ça. Dans la vie, on ne fait pas ce qu'on veut, mais ce qu'on est obligé de faire. Ils peuvent se permettre de se payer ma tête, mais ils n'oseraient jamais rembarquer Leakey. Sinon, ils se feraient incendier par la communauté scientifique tout entière, et ils le savent bien.

Runcible marqua un temps d'arrêt, et pendant qu'il réfléchissait à ce qu'il allait dire ensuite, Wharton intervint :

— Combien d'argent cette histoire vous a-t-elle coûté, jusqu'à maintenant ?

— Je ne sais pas, fit-il.

— Vous avez bien une idée.

— Quelques dollars.

— À mon avis, vous avez bien dépensé cent dollars, rien qu'en communications téléphoniques.

— Plutôt deux cents, reconnut Runcible.

— Alors, vous avez probablement dépensé trois cents dollars en tout, si l'on compte les livres, les outils, les appels, les télégrammes, les photostats, et votre temps. Combien d'heures ? Tout votre temps, en fait. Il y a deux semaines que vous ne vous occupez plus de votre agence.

Runcible ne réagit pas.

— Vous pourriez faire faillite, si vous continuez comme ça, dit Wharton.

Après un silence, Runcible répliqua :

— Cette histoire attire de nouveaux clients.

— Vraiment ?

— À long terme.

— Ce n'est pas pour ça que vous le faites.

Avec un air amusé, Runcible fit remarquer :

— C'est en remuant la terre avec sa pelle, pour déterrer de vieilles idoles, que Moshe Dayan a appris à connaître les futurs champs de bataille du Moyen-Orient.

— Vous vous leurrez si vous pensez vraiment que vous faites tout ceci dans l'intérêt de votre agence. C'est une justification après coup. Vous prenez le risque de vous couvrir de ridicule.

En lui-même, Runcible pensa : C'était un bon juif, mais il avait trop d'ambition. À voix haute, il ajouta :

— Drôle de façon de passer les fêtes de Pâques.

— Comment ?

— Vous ne connaissez pas les dernières histoires drôles ?

Se levant, Runcible prit la pose du Christ sur la croix, les bras écartés, la tête penchée sur le côté.

— Drôle de façon de passer les fêtes de Pâques, répéta-t-il. Je

vais vous en raconter une autre. (Se rasseyant, il enchaîna :) Ça ne vous dérange pas de croiser les jambes ? On n'a que trois clous.

Malgré lui, Wharton s'esclaffa.

Partageant l'hilarité de son auditeur, Runcible ajouta :

— Voilà celle que je préfère : Laisse encore tomber cette croix une seule fois, et je te vire de la parade.

En entendant cela, Wharton se mit à rire jusqu'à en avoir les larmes aux yeux. Se laissant tomber sur un fauteuil, il se tamponna les paupières avec son mouchoir. Runcible, également, ne parvenait pas à s'arrêter de rire ; les deux hommes rirent de concert pendant un long moment.

— Il y en a encore une, fit Runcible quand il put parler de nouveau. Elle est plus longue. Ça se passe dans l'étable. C'est une blague à propos de Joseph. Vous la connaissez ?

Wharton secoua la tête.

— Marie est là, dit Runcible, enceinte jusqu'aux dents. Joseph fait un peu de rangement, il déplace des bottes de foin. Tout à coup, son pied glisse, et il s'exclame : « Jésus Christ !³ » (Runcible marqua un temps d'arrêt, pour mieux préparer la chute.) Et Marie lui dit : « Tu sais, je trouve que c'est un bien meilleur prénom que Marmaduke. »

— Elle est subtile, celle-là, commenta Wharton. Elle va beaucoup plus loin que les autres.

— C'est la meilleure du lot, dit Runcible.

— Oui, c'est la meilleure. Mais il est difficile d'expliquer pourquoi.

— C'est impossible à expliquer, renchérit Runcible.

— Les meilleures plaisanteries sont inexplicables, déclara Wharton. C'est une forme d'art.

— Oui, acquiesça Runcible. Une bonne plaisanterie, c'est de l'art. (Se tournant vers son bureau, il ramassa une lettre.) Je voudrais que vous lisiez ceci. C'est adressé à l'université Duke. J'aimerais avoir votre opinion. À vrai dire, j'aurais souhaité que vous soyez là tout le temps, pour lire ce que j'écrivais. Je pense que je vais rouvrir toutes ces enveloppes pour vous montrer mes

3 Interjection courante, équivalente à notre : « Nom de Dieu ! ». (N.d.T.)

lettres.

Runcible déchira l'enveloppe de papier kraft destinée à l'université de Yale.

Avec une réticence évidente, Wharton prit la lettre, y jeta un coup d'œil, puis, sans la terminer, demanda à Runcible :

— Si vous entendiez Dombrosio admettre que c'est lui qui a fabriqué le crâne, s'il reconnaissait les faits, est-ce que vous consentiriez enfin à accepter la situation ?

Wharton laissa retomber la lettre sur le bureau.

— Ce connard de Dombrosio, fit Runcible. Vous voulez que je vous dise quelque chose à son sujet ?

— J'aimerais savoir si cela suffirait à vous faire voir la vérité en face, insista Wharton.

— Écoutez, dit Runcible. Ce salaud ne peut pas me blairer. Jamais je ne le croirais sur parole, surtout si ce qu'il raconte me concerne. Vous avez envie de savoir pourquoi il m'en veut ? Je vais vous le dire, mais ne le répétez pas. Vous vous rappelez le soir où les flics l'ont ramassé parce qu'il avait bu un verre de trop et qu'il avait flanqué sa voiture dans le fossé ? Eh bien, c'est moi qui avais prévenu la police. Naturellement, j'ignorais qui était au volant. Quoi qu'il en soit, on lui a retiré son permis de conduire – je ne savais pas que les flics avaient le droit de le faire, mais ça n'a pas d'importance. Et il a fallu que ma satanée bonne femme, accablée de remords, descende chez lui pour lui déballer toute l'affaire, et lui apprenne que c'était moi qui l'avais dénoncé. (Runcible se tut quelques instants.) Non, conclut-il. Il aurait beau s'accuser devant moi d'avoir fabriqué le crâne de ses mains, je ne le croirais quand même pas. Ça lui ressemblerait trop.

— En fait, ça explique tout.

— Qu'est-ce qui explique quoi ?

— Pourquoi il a fait une chose pareille.

— Un type comme Dombrosio... commença Runcible. Laissez-moi vous dire une chose à son sujet. À propos de cette ordure. Oui, de cette ordure. Je suppose que je vous choque ?

— Non, fit Wharton.

— Dombrosio, dit Runcible, c'est un faible et un sadique. Un rancunier. Sa bonne femme lui mène la vie dure ; elle lui passe

un savon au moins une fois par semaine, en moyenne. C'est elle qui porte la culotte, dans la famille, et pas seulement la culotte, mais aussi ce qu'on trouve dedans, en général. Et lui, qu'est-ce qu'il fait ? Il n'ose pas se rebiffer, parce qu'il est plus faible qu'elle ; elle l'envoie balader comme un rien. Alors, il se réfugie dans son atelier, là, en bas – bon sang, je suis bien placé pour le savoir, je le vois de ma fenêtre – et il rumine sa rancune, ce fumier d'impuissant. Et puis, vous savez ce qu'il fait ? Il se trouve un bouc émissaire. Et pour moi, ce n'est pas nouveau. Nous connaissons bien le problème. Ça dure depuis trois mille ans.

— Je vois, murmura Wharton.

— Non, fit Runcible. Vous ne voyez pas. Parce que ce type est pratiquement un de vos copains.

— Ne vous emballez pas, je vous prie, dit Wharton.

— Excusez-moi. Enfin, en tout cas, il faut qu'il trouve quelqu'un à qui il puisse faire des crasses, quelqu'un qui ne soit ni sa femme, ni son patron – d'autant qu'il n'a plus de patron. S'il avait un chien, il pourrait lui donner des coups de pied. Bon sang, s'il avait un gosse, il pourrait le battre. Mais il n'a personne. Sauf moi. Il n'y a que moi sur qui il puisse frapper, cracher. Et ce que vous me racontez là, c'est bien dans sa manière.

— Et en quoi consiste sa manière ? demanda Wharton d'un ton vif.

— À vous mettre dans le coup en vous racontant des salades, répondit Runcible.

L'instituteur, de nouveau écarlate, le regarda fixement.

— Je ne plaisante pas, ajouta Runcible. Maintenant, écoutez-moi. Ne vous mettez pas en colère. Je n'ai rien dit contre vous, seulement contre lui. Vous êtes trop pur ; vous n'avez pas une once de méchanceté en vous. Et Dombrosio le sait, croyez-moi. Il le sait parfaitement. Alors, il vous glisse à l'oreille que... (Runcible fit un geste.) Qu'il a un atelier ; qu'il est très doué de ses mains, qu'il possède le savoir-faire nécessaire...

— Vous me stupéfiez, déclara Wharton.

— Comment ça ?

Se débattant avec les mots, l'instituteur bredouilla :

— Vous me sortez toute une théorie abracadabrante, alors que la vérité se voit comme le nez au milieu de la figure. (Son agitation s'accrut.) Ne voyez là aucune allusion raciale, ajouta-t-il.

— Bon sang, fit Runcible, mais j'en suis fier, moi, de mon nez crochu. De mon nez à la Shylock. Je ne le ferais rectifier pour rien au monde.

Un long silence s'installa entre les deux hommes. Wharton se tenait à l'écart, tripotant sa manche de chemise, pendant que Runcible se replongeait dans son courrier.

— Je vous reverrai plus tard, finit par annoncer Wharton. (Il semblait épuisé, à présent ; son agitation était retombée.) Je vais passer chez Walt Dombrosio et lui parler d'homme à homme.

— Comme vous voudrez, fit Runcible qui relisait une lettre et ne leva pas les yeux vers l'instituteur. Si ça vous plaît de copiner avec cette ordure, ce fumier, ne vous gênez pas. On est en démocratie.

— Au revoir, dit Wharton.

Runcible poussa un grognement, et il poursuivit sa lecture quand la porte se referma derrière l'instituteur.

En descendant la côte vers la maison des Dombrosio, l'instituteur se dit qu'il n'arriverait jamais à ébranler la foi de Runcible. Parce qu'il ne s'agissait pas de foi ; c'était une certitude.

L'agent immobilier déclarait que le crâne était authentique. C'était sa religion, son dogme. Il s'était emparé d'une position, comme un bulldog perché sur un monticule, et il était fermement décidé à déchirer à belles dents et à repousser tous les intrus, les gros comme les petits.

Qu'on lui fournisse la preuve qu'il se trompe – ou que l'on démontre de manière irréfutable qu'il a raison – cela ne changera rien pour lui.

Wharton pensa : ni les preuves, ni les contre-preuves n'ont de sens pour lui et pour ses convictions. Et c'est ce que j'appelle de l'idéalisme véritable. Au meilleur sens du terme.

Dirigeant devant lui le faisceau de sa lampe, Wharton découvrit le chemin qui menait à la véranda des Dombrosio.

Je ne sais pas pourquoi je vais là-bas, se dit-il.

Je sais bien que Walter est l'auteur de ce canular. Et il n'a certainement pas l'intention de l'avouer noir sur blanc ni de le crier sur les toits. En fait, pensa Wharton, supposons que je lui arrache la vérité ; supposons que je l'amène à avouer en public, devant un journaliste, par exemple. Est-ce que cela ne va pas faire paraître Runcible encore plus ridicule ?

En atteignant la première marche de l'escalier, il s'arrêta net. Je n'arriverai qu'à fournir de nouveaux arguments à ses détracteurs, comprit-il. Comme cette histoire est bizarre. En obtenant de Walt des aveux publics, je ne ferai que rendre la situation de Runcible encore plus critique – et même carrément intenable.

Si Runcible persiste dans cette voie, la pire chose qui puisse lui arriver serait que Walt parle et apporte la preuve qu'il a confectionné le crâne lui-même.

Ils sont aussi cinglés l'un que l'autre, pensa l'instituteur. Le premier passe son temps dans son atelier à manier la scie et le pinceau ; le second dans son cabinet de travail à écrire des lettres et rassembler des citations prises dans des livres de référence. Et, l'un comme l'autre, ils avalent tout ce qu'on peut apprendre sur l'homme de Neanderthal. Une race qui a disparu il y a quarante mille ans. Ils veulent connaître tous les faits, tous les détails. En abandonnant leur vrai travail, leur gagne-pain. Runcible ne met plus les pieds à son agence, Dombrosio reste ici au lieu de chercher un emploi à San Francisco.

Au moins, se dit Wharton, je pourrais entrer pour dire à Walt Dombrosio ce que je pense de lui.

Mais il hésita ; au lieu de monter les marches, il pesa le pour et le contre, puis il finit par faire demi-tour et s'éloigna.

Il faut que je regarde les choses en face, conclut-il. Ça ne sert strictement à rien de parler à l'un ou à l'autre. Je ferais mieux de tirer ma révérence.

Sinon, se dit-il, je serai exactement comme eux.

Le lendemain matin, de bonne heure, Léo Runcible fut réveillé par le téléphone. Quand, après être sorti du lit, il décrocha l'appareil situé dans l'entrée, il entendit une voix qui

ne lui était pas familière.

— Vous ne me connaissez pas, dit son correspondant. Je m'appelle Dudley Sharp, et je suis attaché au département d'anthropologie de l'université de Californie. C'est bien à Léo Runcible que j'ai le plaisir de parler, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Runcible, tenant le combiné d'une main et nouant la ceinture de son peignoir de l'autre.

— J'espère que je ne vous ai pas réveillé, reprit Sharp. Mais je voulais vous parler le plus tôt possible. Bowman m'a laissé examiner votre crâne, ainsi que le second squelette que le Dr Freitas et lui-même ont découvert. Vous comprenez bien, évidemment – *j'espère* que vous comprenez – que ces objets ont été, récemment, complètement remodelés. Au cours de l'année écoulée, sans doute, à en juger d'après les résines employées. Mais vous comprenez aussi, n'est-ce pas, que les gens qui ont fait ça ne sont pas partis de rien. Pour le premier squelette comme pour le second, ils ont travaillé à partir de véritables ossements qu'ils se sont procurés quelque part. Ils n'ont pas créé de toutes pièces un crâne ou un squelette. Ils en ont utilisé un, comme le faussaire de Piltdown qui a modifié un véritable crâne humain très ancien et une mâchoire de chimpanzé.

— Oui, dit Runcible, se frottant les yeux avec le pouce et l'index.

— Je suis très intéressé par les restes authentiques qui se trouvent sous les couches rajoutées, expliqua Sharp. Si vous me suivez bien. Autrement dit, j'ai tenté brièvement de reconstruire... Ça ne signifie pas que j'aie physiquement altéré ni endommagé vos objets ; je veux dire que j'ai essayé, mentalement, de me représenter ce que j'avais sous les yeux, au départ, l'inconnu ou les inconnus qui ont modifié ces restes. Les deux crânes – en fait, le squelette entier, la seconde découverte – sont très étranges.

— En quel sens ? demanda Runcible.

— Le faussaire, dans certains cas, a augmenté le volume ; en d'autres endroits, il l'a de toute évidence entièrement remodelé. Mais j'aimerais mieux vous en parler de vive voix ; cet appel me coûte trop cher. Je le paie de mes propres deniers. Pourrais-je passer vous voir, disons plus tard dans la journée, ou demain ?

— Bien sûr, fit Runcible. Ou alors c'est moi qui pourrais venir à l'université.

— Ce serait encore mieux, dit Sharp. Il ne m'est pas facile de m'absenter ; j'ai des cours jusqu'en fin d'après-midi.

— Vous pensez qu'il y a un crâne de Néanderthalien sous les couches qui ont été délibérément ajoutées ? demanda Runcible.

— Oh, non. (Sharp parut rire.) Rien de tel. Mais les crânes sont atypiques. Il est possible que le faussaire, après avoir décidé de fabriquer un crâne de Néanderthalien, se soit mis en quête d'un crâne existant qui lui fournirait une bonne base de départ. Il a peut-être tenté, sans succès, de se procurer un vestige moustérien. Puis il s'est rabattu sur un crâne difforme – je ne sais pas où ni comment – et il s'est mis au travail. Vous me demandez, en quelque sorte, s'il y a un crâne d'homme de Neanderthal au-dessous ; mais n'oubliez pas : les tests de datation ont déjà établi que l'objet n'avait que quelques centaines d'années, tout au plus.

— C'est vrai, reconnut Runcible.

— À plus tard, donc, dit Sharp. Je suis heureux d'avoir pu vous parler. Quand vous viendrez ici, je pourrai vous exposer le problème plus en profondeur. Surtout, je tenterai de vous arracher la permission de me laisser restaurer le crâne et le squelette à leur état d'origine. Mais mon intuition me dit que j'aurai du mal à l'obtenir.

Sharp raccrocha avant que Runcible ait pu répondre quoi que ce soit.

Après s'être habillé, il retourna au téléphone. Janet était encore au lit ; elle ne s'était pas réveillée. Il appela la standardiste et lui donna le numéro du *Chronicle*.

Bientôt, il eut un responsable du journal au bout du fil.

— Écoutez, dit-il après s'être présenté. Vous vous êtes bien amusés à publier des articles humoristiques sur mon compte, pour augmenter vos tirages. Et c'est très bien comme ça. Maintenant, je veux que vous fassiez quelque chose. Je veux que vous appeliez l'université de Californie, le département d'anthropologie, et que vous interrogiez un professeur qui s'appelle Dudley Sharp. À vrai dire, vous feriez peut-être mieux d'envoyer un reporter sur place.

L'homme du journal demanda pourquoi.

Runcible répondit :

— Grâce à divers tests, il vous donnera des détails ; moi, je ne suis pas scientifique, il a établi certains faits indiquant une réalité un peu différente de cette conclusion facile qui vous a fait vendre beaucoup de papier, et selon laquelle mes découvertes sont des faux. Des canulars.

Le *Chronicle* accepta de suivre cette nouvelle piste, et Runcible raccrocha avec une profonde satisfaction.

Il avala son petit déjeuner avec plus d'appétit qu'il n'en avait eu depuis des mois.

Walter Dombrosio affûtait une gouge dans son atelier lorsque, relevant la tête, il aperçut Michael Wharton sur le pas de la porte. Un autre homme l'accompagnait – grand, très jeune, les cheveux coupés en brosse, il portait des lunettes à monture noire. Son sourire était amical.

— Nous avons frappé à la porte, dit l'inconnu, mais personne ne nous a entendus, alors nous sommes entrés. M. Wharton pensait que votre femme serait peut-être à la maison, puis il s'est souvenu qu'elle devait se trouver à son travail.

— Je te présente Dudley Sharp, de l'université de Californie, annonça Wharton.

Avec circonspection, son cœur battant à grands coups dans sa poitrine, Dombrosio finit par serrer la main de Sharp.

— J'étais occupé, dit-il.

— M. Sharp aimerait savoir, poursuivit Wharton, où tu as trouvé le crâne et les fragments de squelette.

— Oui, confirma Sharp, sans lâcher la main de Dombrosio ni cesser de sourire. Tout ceci restera strictement entre nous, évidemment. Je vous assure que vous ne courez aucun risque à me le dire. Je suis ici à titre personnel, et je ne représente que moi-même, tout comme M. Wharton, qui enseigne, me semble-t-il, à l'école communale locale.

— Où j'ai trouvé le crâne ? répéta Dombrosio.

Mais il comprit que ça ne servirait à rien de jouer les innocents. Ils savaient la vérité. C'était Wharton, naturellement, qui avait tout deviné. Dombrosio avait peur, mais après tout, il s'attendait à ce moment. Il avait préparé ce qu'il ferait et ce qu'il dirait.

— Les restes humains que tu as enterrés dans la propriété de

Runcible, insista Wharton.

Le visage de l'instituteur avait une expression pincée ; il s'exprimait avec brusquerie, comme s'il voulait en dire le moins possible. Pour Dombrosio, il était évident que Wharton aurait préféré ne pas venir. En ce moment même, il restait en retrait, près de la porte ; il avait hâte de s'en aller. Cette confrontation lui était pénible. C'était Sharp qui l'avait persuadé de l'accompagner.

— Qu'est-ce qu'il y a, Wharton ? dit Dombrosio, en colère contre l'instituteur. Si ça ne te plaît pas, ici, je ne te retiens pas.

Le regard pétillant de malice, Sharp intervint :

— M. Wharton n'est venu que sur mon insistance.

Il vaudrait mieux que nous bavardions seul à seul, en le laissant en dehors de tout ça. Vous êtes d'accord ? Ce serait plus équitable vis-à-vis de lui. Vous me dites où vous avez trouvé les crânes, et la question sera close. Nous n'en parlerons plus. Peu nous importe de savoir ce que vous avez fait ni pourquoi. Cela ne nous regarde pas.

Dombrosio protesta ; se débattant comme un beau diable, il finit par faire sortir les deux hommes de chez lui. Tels des représentants de commerce, ils s'incrustaient, tenaces, ne reculant que pas à pas ; et Sharp ne cessa pas d'argumenter, d'une voix toujours aimable et en parlant à toute vitesse, tant que Dombrosio ne lui eut pas refermé la porte au nez.

Tremblant toujours, il se jeta sur le canapé du salon.

Bon, on savait ce qu'il avait fait, à présent. Et ensuite ? Que risquait-il, au juste ? Existait-il une loi qu'il aurait enfreinte ? Pouvait-on l'accuser d'avoir donné des informations fausses à la police ? Mais il n'avait fourni aucune information. Il s'était contenté d'enterrer son bric-à-brac, d'abord chez lui, puis sur le terrain de Runcible. Certes, il avait pénétré dans une propriété privée.

Mais le plus grave, c'était la question des crânes et des ossements eux-mêmes. C'est avec ça qu'ils pourraient le coincer. S'ils arrivaient à démontrer de quelle façon il se les était procurés. Et c'était justement le détail qui les intéressait.

Il faut que je nie tout en bloc, décida Dombrosio. Quoi qu'il arrive. Que l'on m'accuse de ce canular, c'est une chose ; après

tout, ils savent que j'en suis capable – j'ai le tour de main et l'équipement nécessaires, et j'habite sur place. Mais ce n'est pas une preuve. Parmi les gens qui n'aiment pas Runcible, personne ne se laissera convaincre. Tout le monde prendra ma défense, contre lui. C'est pour ça, bon sang, que je continuerai à nier jusqu'à ma mort. Même si Timmons et Jack Vepp décident de parler.

À ce moment précis, Dombrosio eut une idée lumineuse. Je dirai que l'idée de monter un canular m'est venue *après* que Runcible eut trouvé le premier crâne, décida-t-il. Que j'ai pensé à confectionner un crâne et des ossements supplémentaires justement parce qu'il avait fait cette découverte ; j'ai décidé de les fabriquer et de les enterrer chez moi, puis j'y ai renoncé. Le travail que j'ai effectué à la salle des fêtes... *cela n'avait rien à voir avec ce que Runcible a trouvé.*

Personne ne peut prouver que les objets que j'ai maquillés sont précisément ceux que Runcible a déterrés. Je défie qui que ce soit de le démontrer.

Ils peuvent bien venir ici et me menacer si ça leur chante, se dit Dombrosio. Comme ils l'ont fait aujourd'hui. Ça m'est complètement égal.

Retournant à son atelier, il continua à affûter sa gouge, sentant s'affirmer en lui une assurance inflexible, souveraine. Une certitude qu'il savait capable de résister à toutes les attaques. Il était, en quelque sorte, à l'abri du danger derrière ses propres défenses.

Mais un instant plus tard, il pensa : Ils n'ont qu'une chose à faire, c'est passer en revue toutes les hypothèses. Il n'existe qu'un seul endroit où j'aurais pu me procurer ces ossements. S'ils réfléchissent à la question, ils finiront par y penser. Et s'ils vont là-bas et qu'ils creusent un peu, ils n'auront plus le moindre doute. Ils s'apercevront que les os qui manquent sont justement ceux qu'on a trouvés chez Runcible.

Et de plus, se dit-il, c'est le genre de chose que Jack Vepp peut très bien leur raconter, parce qu'il faisait partie de l'expédition. C'est sa jeep qu'on a utilisée cette nuit-là, et sa carte, et ses pelles, et sa lampe à pétrole.

Bon Dieu, pensa Dombrosio avec angoisse. Je sais qu'il y a

des lois contre les pilliers de tombes. Même ces vieilles tombes abandonnées dont personne ou presque ne connaît l'existence, avec leurs croix de bois, celles qu'aucun descendant ne vient entretenir ni garnir de fleurs, dans un cimetière qui tombe en ruines. Wharton doit connaître l'endroit, lui. Il connaît tous les anciens monuments de la région. Pire encore, il sait peut-être qui est enterré là-bas ; il peut retrouver les familles.

Non, même Wharton ne pouvait pas savoir ça.

Les tombes étaient trop vieilles, trop abandonnées. Personne n'avait plus été inhumé dans ce cimetière depuis soixante ans. La date la plus récente que Vepp et lui avaient déchiffrée sur les pierres tombales – de simples planches, en fait – était 1899. Et de tous les noms gravés, un seul leur avait semblé familier. Les morts appartenaient à des familles qui avaient disparu de la région. Bien sûr, il traînait encore quelques bocaux en verre çà et là... Ils indiquaient peut-être, avait supposé Dombrosio, que des visiteurs étaient passés pour déposer sur les tombes des fleurs coupées. Mais Vepp n'était pas de cet avis. Selon lui, les bocaux avaient été laissés là par des ramasseurs de fruits portés sur l'alcool, qui s'étaient réfugiés dans le cimetière pour boire en paix. Des ramasseurs de fruits, des journaliers, des trayeurs de vaches qui se retrouvaient là parce que personne n'y venait jamais.

Ce cimetière, se dit Dombrosio, appartient à nous tous ; il fait partie du passé historique de la région, et les ossements enterrés là-bas ne servaient à personne – donc, personne n'a rien perdu. Nous avons le droit de les exhumer, comme nous avons le droit de déterrer les reliques indiennes, les pointes de flèche et les outils de granit, abandonnés depuis plus longtemps encore. Ou des ossements plus anciens.

C'est nous, les descendants, conclut-il. Tous ces objets constituent notre héritage. Y compris les pierres tombales, si nous voulons les prendre.

Armé d'une pelle, le shérif Christen escaladait péniblement le sentier, en tête du groupe. Derrière lui venait le vétérinaire, puis Dudley Sharp de l'université de Californie, Michael Wharton, l'instituteur, et enfin Léo Runcible et Seth Faulk.

Une clôture en barbelés entourait le cimetière. Le coteau, couvert d'avoine brun, à longue tige, était à l'abri des incursions des bovins ; une autre clôture, constituée de pieux et de planches, avait été érigée autour de la première. Des ronciers avaient poussé par-dessus cette seconde enceinte, et certains buissons s'étaient étendus jusqu'aux barbelés. Les ronciers étaient noirs et denses, mais Runcible distingua dans leur masse des terriers de taupes.

Avec surprise, il découvrit plusieurs croix de bois à l'extérieur du fil de fer barbelé, en dehors du cimetière. Les ronces et l'avoine recouvraient presque les croix, et Runcible se demanda si quelqu'un les avait aperçues avant lui.

Wharton fit remarquer :

— Ceux qui ont installé les barbelés n'ont pas fait attention à ces tombes-ci. (L'instituteur les avait repérées, lui aussi.) Ce sont peut-être les plus anciennes de toutes, mais elles ne portent pas de dates. (En poursuivant son chemin, il ajouta, par-dessus son épaule :) Et il y a, sans aucun doute, des tombes qui n'ont même pas de nom.

Au centre du cimetière s'élevait un monument isolé, construit dans un matériau qui parut à Runcible être du marbre ou du granit. Le cube de pierre était si sale, si dégradé par les intempéries qu'on n'aurait su dire à quoi il ressemblait à l'origine. Sur chaque flanc était scellé un vitrail, et, en s'approchant, Runcible s'aperçut que le motif représentait une scène : un ange en prières. Le mur faisant face au sentier était muni d'une porte en métal noirci, bloquée par une chaîne et un cadenas. De part et d'autre de la porte, il y avait une urne en pierre d'où sortaient des tiges de plantes desséchées.

Au sommet du monument, une plaque de cuivre portait le nom : ANGELO BASTIONI ; plus bas, sur les côtés, et en lettres plus petites, suivait toute une liste : THEA BASTIONI, ANGELO BASTIONI JR., LUCIANO BASTIONI, MARIO BASTIONI, GLA BASTIONI.

Apparemment, il s'agissait du caveau d'une famille aisée. D'autres morts de moindre importance s'y étaient glissés furtivement, sans doute pendant que les Bastioni survivants regardaient ailleurs. Ce nom ne lui disait rien. Pour autant qu'il

sache, aucun habitant de la région ne le portait actuellement. En fait, Runcible ne l'avait jamais vu auparavant.

Wharton expliqua :

— La famille Bastioni possédait des terres, ici, qui lui avaient été données par le gouvernement mexicain. Des terres immenses, qui englobaient la majeure partie de la région.

Jetant sa pelle sur le bord du chemin, l'instituteur mit un genou à terre pour renouer son lacet.

Devant eux, le shérif Christen avait atteint la barrière de la clôture en barbelés. Ôtant le crochet, il ouvrit la barrière pour faire entrer le groupe dans le cimetière.

Se tournant vers Runcible, Dudley Sharp déclara :

— C'est fascinant, ce petit cimetière abandonné.

Puis il lança, à l'intention de Wharton :

— De quand date la plus ancienne pierre tombale, à votre connaissance ?

— Des environs de 1800, répondit l'instituteur. Je vais vous la montrer.

Ouvrant la marche, il emmena l'anthropologue et le vétérinaire sur une allée de graviers recouverte d'avoine qui menait à une terrasse, au fond du cimetière. Là, un énorme rosier sauvage déployait ses tiges sur une large surface, dissimulant plusieurs pierres tombales en marbre.

— Ce buisson de roses, dit Seth Faulk, je l'ai déjà vu depuis la route. Je me suis toujours demandé ce qu'il y avait, là-haut.

— Vous auriez dû aller y voir, fit Runcible.

Quittant Faulk, il partit à grandes enjambées pour rejoindre les autres.

Faulk, lui emboîtant le pas, répondit :

— En général, il ne se passe pas grand-chose, par ici.

Le shérif était parti devant. Avec ses grosses bottes, il piétina les branches du rosier pour le traverser. De l'autre côté, les ronces se mêlaient au buisson de roses pour former un mur sous lequel, remarqua Runcible, la clôture en barbelé s'était effondrée. Brandissant sa pelle, Christen se fraya un chemin dans les ronces et s'y enfonça lentement, jusqu'à disparaître de l'autre côté du mur d'épineux.

— Ils ont pu remettre la terre en place, dit Wharton, mais

probablement pas les herbes. Alors, ouvrez l'œil, et tâchez de repérer un carré de terre dénudée.

Le vétérinaire, Seth Faulk, et Wharton partirent ensemble sur la droite ; de ce côté, l'angle de vision les empêchait d'examiner le bas de la pente. Runcible et Sharp, chacun muni d'une pelle, restèrent près du centre du cimetière, à côté du caveau des Bastioni.

— Il y a longtemps que j'aurais dû venir par ici, dit l'anthropologue. Qu'y a-t-il d'autre à voir ?

— Tout ce que vous pouvez désirer, répondit Runcible, préoccupé.

Il venait de remarquer une parcelle de terre nue, et il se dirigea vers elle.

Derrière la crypte, il trouva une tombe ouverte. Un monticule s'élevait près du bord, là où étaient retombées les pelletées de terre, mais des touffes de mauvaises herbes y poussaient, et Runcible se rendit compte qu'il existait depuis longtemps. La fosse était vide, et ses côtés si réguliers, si droits, qu'il comprit qu'elle n'avait jamais été utilisée.

— J'avais bien cru que c'était la bonne, dit-il à Sharp qui l'avait rejoint.

Au loin, ils entendirent la voix du shérif.

— Il a besoin de nous, fit Runcible, partant dans sa direction.

En suivant le chemin que le shérif avait taillé parmi les ronces et les branches du rosier, il put franchir la clôture affaissée. Sous ses chaussures, le barbelé rouillé céda et cassa net ; il l'enfonça dans le sol en le piétinant, pour faire passer l'anthropologue qui suivait en écartant délicatement les branches du rosier avec les mains. Son poignet était taché de sang ; il avait dû s'égratigner sur une pointe de barbelé ou une épine de rose.

Ils trouvèrent le shérif Christen debout près d'une étroite dépression, tâtant le terrain avec sa pelle. Des débris de bois grisâtre, rongé par les termites, traînaient çà et là dans la terre. Les mauvaises herbes avaient été arrachées pour dégager le terrain ; quelqu'un avait creusé le sol peu de temps auparavant.

— Ce doit être ça, dit Christen.

Il planta sa pelle dans le sol, et l'instrument y plongea sans

rencontrer de résistance. La terre était meuble.

De l'autre côté du buisson de roses, Wharton apparut. Il leur cria :

— Il y a une excavation récente derrière la clôture.

— Ici aussi, fit Christen.

Il continua de sonder le terrain avec la lame de sa pelle. Finalement, il agrippa le manche à deux mains et, poussant la lame avec le pied, il souleva une pelletée qu'il rejeta au loin.

— Vous voulez me donner un coup de main ? dit-il à Runcible.

Les deux hommes se mirent à creuser de concert. Sharp s'était éloigné un peu pour examiner une croix de bois encore debout.

— Je me demande si je peux y toucher, leur dit-il. On dirait qu'elle a été arrachée, puis remise en place.

S'agenouillant, il tira sur la croix. Au bout d'un moment, elle céda, sortit du sol, et il la posa par terre.

— Ils sont passés ici, également, reprit-il. Ils ont sans doute ouvert plusieurs tombes. Une fois qu'ils ont commencé, cela n'a pas dû être bien difficile. Ces petites tombes sont plus près les unes des autres, elles se touchent probablement.

Runcible et Wharton avaient creusé un trou de plusieurs dizaines de centimètres ; ce n'était pas difficile, car la terre avait été remuée récemment. Mais, à présent, leurs pelles atteignaient une couche d'argile. Leur rythme se ralentit ; ils devaient pénétrer l'argile avec le tranchant de la lame, remuer la pelle d'avant en arrière, et l'enfoncer en pesant dessus de tout leur poids.

— Ils ont peut-être commencé à creuser ici, puis ils ont renoncé très vite pour aller voir ailleurs, dit Runcible.

Ils retirèrent toute la terre meuble. Aucun os n'en émergea. Ou bien les pilleurs de tombe avaient emporté tous les restes qui s'y trouvaient, ou bien ils avaient arrêté de chercher. On devrait trouver des cercueils, pensa Runcible. C'était indispensable pour les enterrements ; même en 1800, on ne se contentait pas de jeter les corps dans un trou. Seuls les cadavres d'indiens étaient traités de cette façon. Et ici, il n'y a pas d'indiens. Ces tombes sont celles des fermiers blancs qui se sont installés dans

la région après avoir franchi le mont Tamalpais.

— Il est intéressant de voir quelles tombes ils ont pillées, dit Runcible au shérif.

— Oui, fit le shérif. Les plus pauvres. Ils ont dû penser que c'était une proie idéale, car personne ne s'en soucierait. Ou bien, que les descendants, s'ils voulaient protester, ne pourraient pas faire grand-chose. Nos voleurs ont été assez malins pour ne pas s'attaquer à la grande crypte, au milieu du cimetière.

Il semblait bien ne rien y avoir à l'endroit où Christen et Runcible creusaient ; c'est pourquoi ils remirent la terre en place avant de rejoindre Heyes, Wharton et Faulk. Les trois autres avaient exhumé un cercueil en bois ; abandonnant leurs pelles, ils l'examinaient, à présent.

— S'il n'a pas été ouvert, dit Wharton, nous devrions peut-être ne pas y toucher.

— Je pense qu'il a bien été ouvert, affirma le vétérinaire. (Il tira sur le couvercle, qui se souleva légèrement.) Préparez-vous au pire, conseilla-t-il. (Puis, s'adressant au shérif :) Ai-je votre autorisation officielle pour continuer ?

— Allez-y, fit Christen.

Ensemble, Faulk et Heyes ouvrirent le cercueil. À l'intérieur se trouvait un squelette intact ; à sa main gauche, ils remarquèrent un anneau d'or, une alliance certainement. Au fond du cercueil gisaient des débris métalliques provenant d'une paire de chaussures, une ceinture, des lambeaux de vêtements, une pile d'un matériau qui avait été du cuir.

— Je peux voir ? demanda Sharp en posant la main sur l'épaule de Runcible.

Celui-ci s'écarta, et l'anthropologue examina attentivement les ossements.

— Rien d'intéressant ? s'enquit Faulk.

— Non, dit Sharp. En ce qui me concerne, vous pouvez le refermer.

— Mais ils ont bien regardé à l'intérieur ? fit Runcible.

— C'est difficile à dire, répondit Wharton. Ce cercueil est vieux, il s'est beaucoup détérioré. Et il ne devait pas être de très bonne qualité, pour commencer.

Ils continuèrent à creuser. En dégagant le sol sur leur

droite, ils exhumèrent une croix de bois presque entièrement détruite ; ils furent incapables d'en déchiffrer l'inscription, ni de la replanter. Apparemment, elle était tombée depuis longtemps, et le ruissellement des pluies d'hiver l'avait enterrée de plus en plus.

Une demi-heure plus tard, dans la terre meuble, ils découvrirent des ossements en vrac.

— Cela semble être l'endroit où ils ont trouvé leur crâne, dit le vétérinaire.

En effet, les six hommes eurent beau continuer à chercher, le crâne du squelette resta introuvable.

Sharp étala les ossements sur une bâche. Pendant un long moment, il ne prêta aucune attention à ses compagnons ; absorbé par son travail, il les laissa creuser sans lui.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Christen.

— Ma foi, le crâne a disparu, dit Sharp. Il pourrait s'agir, je suppose, d'un cadavre sans tête qui a été enfoui là. Je vais vous dire ce que j'aimerais découvrir. (Se relevant, l'anthropologue reprit sa pelle.) J'aimerais voir un squelette entier présentant des malformations semblables à celles que j'ai rencontrées. Et un squelette qui n'a pas été remodelé dans un atelier. Un crâne, tout particulièrement.

Il paraissait soucieux ; ses traits étaient tendus, son front plissé.

— En ce cas, il va falloir fouiller d'autres cercueils, dit Faulk.

— Oui, fit Sharp. Si c'est possible. Si vous nous donnez votre autorisation.

— Vous pouvez continuer, dit le shérif après avoir réfléchi un instant.

Ils creusèrent pendant une heure. Une fois qu'ils eurent acquis la technique nécessaire, ils s'aperçurent qu'il était possible de passer d'un cercueil à un autre sans avoir à enlever la terre les séparant. Sans perdre de temps, ils repéraient un cercueil, l'ouvraient, et passaient au suivant. Sharp examinait soigneusement chaque squelette.

À trois heures et demie de l'après-midi, ils parvinrent à un cercueil qui était presque tombé en morceaux. Lorsqu'ils l'ouvrirent, le couvercle s'effrita entre leurs mains ; des

fragments de bois pourri, aussi mous que du tissu, s'en détachèrent pour tomber en pluie au fond de la fosse.

— Ou il est très vieux, dit Christen, ou il a été mal construit ; à moins que ce ne soit les deux.

Le squelette était couvert de terre ; elle s'était infiltrée à travers le bois au fil des années. En l'écartant de la main et en soufflant dessus, ils époussetèrent le crâne qui devint visible. Son aspect leur coupa le souffle ; immédiatement, ils remarquèrent cette différence, cette malformation que recherchait l'anthropologue.

— Je suppose que nos amis n'ont pas vu celui-ci, dit Sharp. Sinon, ils l'auraient utilisé. (En se penchant, il ajouta :) Il leur aurait épargné bien des efforts.

La mâchoire parut énorme à Runcible. Et pourtant, elle avait peu ou pas de menton. Et les dents... Comme s'il n'y avait que des molaires, pensa-t-il. Carrées, massives, ne ressemblant à rien de ce qu'il eut jamais vu, sinon sur le crâne que Wharton et lui avaient exhumé dans son bosquet d'eucalyptus.

Aussitôt, il fit remarquer :

— Écoutez. C'est peut-être un faux.

Les autres le regardèrent.

— Bien sûr, fit le vétérinaire. Voilà qui serait vraiment astucieux. Ils devaient savoir qu'on viendrait fouiner par ici.

Il se releva, s'éloignant du cercueil ouvert.

— C'est un cercle vicieux, dit Wharton d'une voix saccadée, surexcitée.

— On peut le savoir, affirma Sharp en faisant courir ses doigts sur les pommettes du crâne.

Le front, se dit Runcible. Oui, cela ressemble vraiment à un crâne de Néanderthalien. Et pourtant, ce n'en est pas un. Il avait vu tellement de photos de crânes de Néanderthaliens, depuis plusieurs semaines. Celui-ci était différent. Bien qu'il y ait beaucoup de types différents, parmi les hommes de Neanderthal, et même des métissages de Néanderthalien et d'Homo Sapiens, on ne pouvait pas donner une telle étiquette à ce crâne-ci. Ce qu'il voyait, c'était une malformation, et pas la caractéristique d'une race particulière. Un dérèglement glandulaire, pensa-t-il. Comme ce catcheur célèbre. Qu'est-ce

que c'était ? La thyroïde ? Un manque d'iode pendant la petite enfance, ou quelque chose comme ça.

— Je me demande comment il pouvait manger, dit Seth Faulk.

— Oui, fit le vétérinaire. On se pose des questions, en voyant une mâchoire pareille.

Sharp intervint :

— Je peux vous l'affirmer dès maintenant : c'est un crâne d'Homo Sapiens. Ne vous emballez pas.

Ils hochèrent tous la tête.

— C'était un homme de petite taille, poursuivit Sharp. Il ne se tenait sans doute pas complètement droit. Il avait un front en saillie. Et cette mâchoire... Son élocution devait s'en ressentir.

— On pense, intervint Runcible, qu'il y a eu des croisements entre des Néanderthaliens et des hommes véritables.

— Oui, confirma Sharp. Du moins, c'est ce qu'il ressort de l'étude des vestiges trouvés depuis la guerre. (Il examina les fémurs.) Vous voulez dire, est-ce que ce squelette pourrait être... le produit d'un métissage ? Entre la race de Neanderthal et la souche homo sapiens ? (Après un silence, il demanda :) L'un d'entre vous a-t-il déjà vu quelque chose de semblable ? Dans la région ? Des gens qui vivraient ici, qui seraient nés ici ? Avec cette sorte de malformation ?

Ils répondirent tous que non.

Sharp poursuivit :

— Qui sont les plus anciens habitants de la région ? Est-ce qu'il y a un coin de campagne reculé, par ici ?

Un trou perdu ? Une vieille ferme de l'ancien temps, quelque part sur la crête, peut-être ?

— Attendez voir, fit le shérif Christen. Il y a l'ancienne ville.

— Quelle ancienne ville ? s'enquit Sharp.

Son visage s'anima, comme sous l'effet de la frayeur.

Wharton expliqua :

— Il y a eu une première ville qui s'appelait Carquinez ; pas à l'emplacement de la commune actuelle, mais de l'autre côté de la crête, vers l'océan.

— Au bord de l'estuaire, ajouta le vétérinaire.

— Est-ce que quelqu'un y vit encore ? demanda Sharp.

— Quelques personnes, dit Heyes. Des gens très pauvres, en mauvaise santé. La ville est presque en ruines, à présent.

— Abandonnée, fit Runcible. Il n'y a plus que quelques baraques en planches.

— Ils survivent en ramassant des huîtres, précisa Wharton. Comme le faisaient les Indiens avant eux.

— Allons faire un tour là-bas, proposa Sharp. Ils ont peut-être de vieux portraits, des tableaux ou des daguerréotypes. Dans les campagnes, les gens conservent ce genre de choses.

— Oui, j'en ai vu, intervint le vétérinaire, dans une maison où je suis entré. Sur la cheminée.

— Avez-vous remarqué quoi que ce soit ? demanda l'anthropologue.

— Seulement des visages. Des gens très vieux et très laids vêtus de noir. Avec un air renfrogné.

— Enfin, nous verrons bien, dit Sharp. Je me trompe peut-être.

Depuis la fenêtre du salon, Walter Dombrosio regarda l'expédition quitter la maison de Runcible. En premier venait la voiture du shérif Christen, suivie de Tom Heyes et de Seth Faulk à bord du camion du vétérinaire, puis Runcible dans sa Studebaker bien connue, et enfin Wharton et Sharp dans la station-wagon de l'instituteur. Lorsque les voitures passèrent devant chez lui, Dombrosio vit qu'elles contenaient tout un assortiment de pelles et de bêches. Le matériel requis pour faire des fouilles.

À ses yeux, la procession avait des allures de cortège officiel. Il ne pouvait s'empêcher de sursauter chaque fois qu'il voyait la voiture du shérif, avec son écusson peint sur la portière, sa plaque d'immatriculation spéciale et son antenne de radio. Et, à présent, c'était la voiture de Christen qui ouvrait la route, pour emmener tout le monde au cimetière. Il n'y avait aucun doute dans son esprit ; il était sûr de leur destination. Sortant sur la véranda, il les regarda descendre la côte jusqu'à la station Chevron. En arrivant à la nationale, ils tournèrent à droite ; c'était la bonne direction.

Il y a même le rédacteur en chef du journal, pensa Dombrosio. Et pourtant, il n'aime pas Runcible ; Léo l'a fait venir, lui aussi. Il a convoqué tous les gens importants.

Sur la nationale, la caravane de véhicules avançait lentement ; elle finit par disparaître derrière un bouquet d'arbres.

Les mains dans les poches, Dombrosio descendit les marches de la véranda et rejoignit la route ; bientôt, il se dirigea vers le bas de la côte, à grandes enjambées, sans savoir où il allait.

Heureusement que je suis là, pensa-t-il, pour lui fournir

toutes les bonnes idées. Mais c'est lui qui restera célèbre à tout jamais. On se souviendra de cette région grâce à sa découverte – sa découverte ! – de la même façon que l'on connaît Heidelberg pour le crâne qu'on y a trouvé.

Cela deviendra soit le crâne de Runcible, soit le crâne de Carquinez. Dans un cas comme dans l'autre, il aura sa place dans les encyclopédies. Et moi aussi, d'ailleurs. Au même titre que ce chauffeur qui a trouvé la plaque laissée par Drake pour marquer son passage. Personne ne se rappelle jamais son nom ; pour tout le monde, c'est « le chauffeur qui a découvert la plaque ». Un type qui cherchait quelque chose pour dépanner la voiture de son patron.

Et je ne peux même pas les suivre. Tout ce que je peux faire, c'est me promener à pied, ici, tout seul. Et qui a ma voiture ? Qui me l'a volée ? Ma femme.

Dombrosio continua à descendre la côte. Il marchait de plus en plus lentement, mais il avançait quand même. Comment est-ce que je pourrais remettre les pieds dans cette maison ? se demanda-t-il. Et m'atteler à cette bonne vieille planche à dessin ? Pour quoi faire ? Pour quel projet minable ? Un piège à cailles ? Des costumes de martiens ? Quoi d'autre ? Il faut que je trouve de quoi m'occuper, que mes mains, mes doigts ne restent pas inactifs, sinon je vais me faire engueuler. Quelle tristesse.

La banalité de ses réflexions, cette impression de vacuité totale l'horrifièrent. Et à un moment pareil.

Non, se dit-il. Il faut que je redevienne un vrai soutien de famille, un type qui travaille d'arrache-pied, comme tous les autres hommes mariés. Il faut que je sois productif. Pour que notre couple reste uni. Tout en marchant, il ôta brusquement les mains de ses poches. Les yeux baissés, il examina ses mains, ses pieds, la route – il ne releva pas la tête.

Un bourdonnement. Un bruit, de l'autre côté de la vallée. Il ne regarda pas ; il tendit l'oreille. La main en visière devant les yeux, il contempla sa montre. Une heure et demie de l'après-midi.

Cela ressemblait bien au bruit de l'Alfa. Un point rouge se déplaçait, au loin, dans la ligne droite de la nationale. Ce n'était

pas possible que Sherry rentre si tôt. C'est probablement quelqu'un qui va à Point Reyes, se dit Dombrosio. Il vit la voiture atteindre la station Chevron, et elle ne tourna pas pour monter la côte. Elle poursuivit sa route. Donc, ce n'était pas Sherry ; il avait raison.

Sous ses yeux, l'Alfa ralentit, et tourna au carrefour suivant, dans Bluff Road, une rue qui menait à une hauteur où s'élevaient plusieurs maisons. Personne n'a une Alfa, dans cette rue, pensa Dombrosio. C'est quelqu'un de San Francisco qui vient en visite. Mais il n'avait jamais vu ni entendu une autre Alfa que la sienne dans les parages, et celle-ci remontait la rue à une telle vitesse, avec une telle assurance, que le conducteur connaissait forcément l'itinéraire. Si on n'est pas d'ici, on ne peut pas rouler à une vitesse pareille sur ces routes étroites et sans visibilité.

Pendant un moment, il perdit la voiture de vue ; une colline la masquait. Puis, l'instant d'après, le bruit cessa. L'Alfa s'était arrêtée à l'une des maisons.

Qui connaissons-nous ? se demanda-t-il. Qui habite là-bas ?

Je peux descendre la côte à pied et remonter Bluff Road en une demi-heure, se dit Dombrosio. Et je n'ai rien d'autre à faire, parce qu'elle ne m'a rien laissé d'autre.

Il pensa : Dolly Fergesson habite là-haut. Et ce sont de grandes copines, toutes les deux.

Aspirant de grandes bouffées d'air, il pressa le pas.

Après le virage, dans Bluff Road, il aperçut la maison des Fergesson. Comme il s'y attendait, l'Alfa était garée devant. Il était suffisamment près, maintenant, pour déchiffrer la plaque d'immatriculation. C'était bien sa voiture. Sherry était dans la maison avec Dolly. Il s'est passé quelque chose, se dit Dombrosio. Sinon, elle n'aurait jamais quitté son travail au milieu de la journée. Haletant, le souffle court, il monta la côte jusqu'à l'Alfa.

Dans la voiture, posé bien en évidence sur le siège avant, se trouvait le sac de Sherry. Les mains en appui sur la portière, Dombrosio reprit son souffle un moment.

Il fallait qu'elle soit vraiment pressée, pensa-t-il, pour laisser

son sac dans la voiture. Je sais ce qui se passe, se dit-il. J'en suis sûr. Je n'ai qu'une chose à faire : ouvrir le sac, juste le temps de jeter un coup d'œil au petit carton blanc.

Se penchant par-dessus la portière, il ouvrit le sac à main. Il y avait une carte, sur le dessus. Il avait raison. Il s'en saisit. Un rendez-vous, pour aujourd'hui. Avec le Dr Gorme. Le gynécologue que consultait Sherry. Elle est enceinte, c'est certain. Naturellement, c'est chez Dolly qu'elle s'est précipitée pour se confier à elle.

En courant, Dombrosio escalada les marches menant à la porte d'entrée. Les voix des deux femmes lui parvinrent depuis l'intérieur de la maison. Il ouvrit la porte. Elles étaient assises sur le canapé, Dolly vêtue d'un vieux pantalon, les cheveux noués sur le dessus de la tête, Sherry en tailleur et chaussures à talons, sa tenue de travail. Depuis le seuil de la maison, Dombrosio les vit sursauter ; leurs expressions se figèrent, et elles cessèrent de parler.

— J'espère que ce sera un garçon, annonça-t-il.

Le visage de Sherry perdit toute couleur, mais elle ne dit rien. Elle ne répondit pas, elle ne laissa paraître aucune autre réaction.

— Bonjour, fit Dombrosio à l'intention de Dolly.

Celle-ci hocha légèrement la tête.

— Je vais te dire une chose, commença Sherry. (Elle eut un rire bref.) Ce ne sera pas un garçon.

— Pourquoi pas ? demanda-t-il.

Puis il vit l'annuaire, le téléphone posé sur le canapé, le crayon et le bloc-notes, le morceau de papier plié en deux sur les genoux de sa femme. S'approchant d'elle, Dombrosio la saisit par le bras, et avec une force incroyable, la força à se lever ; Sherry le regarda fixement, les yeux écarquillés.

— Allez, viens, dit-il. D'accord ?

Il traîna Sherry à travers le salon ; il éprouvait une telle haine, une telle fureur à son égard qu'il l'agrippa par la nuque, plantant ses doigts dans son cou pour la propulser vers la porte.

— Ne me bouscule pas comme ça ! cria-t-elle avec hargne au moment où ils allaient sortir.

Saisissant la porte à deux mains, Sherry s'y raccrocha de

toutes ses forces.

— On s'en va, fit Dombrosio en tirant Sherry vers lui.

— Tu arriveras à tes fins de route façon, dit-elle d'une voix haletante tandis qu'il arrachait ses doigts de la poignée et la poussait dehors avec son genou. Alors, à quoi bon ?

Il comprit que c'était la vérité. Il se contenta donc de lui prendre le poignet, et il lui tordit le bras jusqu'à ce qu'elle s'affaisse, le souffle coupé. Elle se laissa entraîner. Elle marcha au même pas que lui, pendant les quelques mètres qui les séparaient de la voiture.

— Il n'est pas question que je conduise, déclara Sherry.

— C'est moi qui conduirai, dit Dombrosio en la faisant monter de force du côté passager.

Aussitôt, il fit le tour de la voiture pour prendre le volant. Mais Sherry n'esquissa pas le moindre geste pour descendre de l'Alfa ; elle braquait devant elle un regard mort.

— Dommage, dit-il en démarrant la voiture. C'est vraiment dommage pour toi. Je te plains sincèrement.

— Hypocrite, répliqua Sherry.

Dombrosio fit demi-tour dans une allée et redescendit la côte. Pendant un moment, ils ne parlèrent ni l'un ni l'autre.

— Tu n'as pas peur que le shérif Christen te voie conduire ? finit par demander Sherry d'une voix lointaine.

— Non, répondit-il.

— Ce que je fais au sujet du bébé ne regarde que moi, déclara Sherry. Cela ne te concerne pas.

— Ça, alors ! s'exclama-t-il. Tu veux dire qu'il n'est pas de moi ?

— Mais si, il est de toi, protesta-t-elle aussitôt, décontenancée.

— Il n'est pas de Lausch ? s'assura-t-il.

— Non, il n'est pas de Lausch.

— À vrai dire, ça m'est égal. Ce qui compte pour moi, c'est que tu sois enceinte ; peu m'importe de qui.

— Espèce de salaud ! fit Sherry. Je sais bien que tu penses ce que tu dis, en plus.

— Laisse-moi te souhaiter la bienvenue, dit Dombrosio, pour ton retour à la maison.

— Je ne suis pas encore à la maison. Tu ne m'empêcheras pas de me faire avorter. Dolly s'est fait avorter, l'an dernier, quand elle s'est retrouvée enceinte.

— Si, je t'en empêcherai, affirma Dombrosio. Tu ne m'en crois pas capable ? Je t'emmènerai chez le shérif Christen, et je lui demanderai de t'arrêter pour avoir tenté de commettre un crime. Pour avoir essayé d'assassiner mon enfant.

— Espèce de menteur.

— Je te tuerai. Je te rouerai de coups. Et tout le monde sera de mon côté parce que c'est naturel. C'est normal qu'un père réagisse comme ça. Avec une femme comme toi, prête à commettre un acte aussi hideux, aussi monstrueux que celui-là.

— Il faudra qu'on te croie sur parole, dit Sherry. Je nierai tout. Tu sais ce que je dirai ? Que tu es devenu fou de rage en apprenant que j'étais enceinte, et que tu m'as battue pour que je fasse une fausse couche.

— Je ferai appeler Dolly Fergesson à la barre, et elle témoignera.

— C'est *mon amie*, dit Sherry. Pas la *tienne*.

— Aucune importance. Il faudra quand même qu'elle dise la vérité.

— Tu t'imagines qu'elle viendra au tribunal pour dire la vérité ? Pour avouer qu'elle s'est fait avorter ? Et donner le nom de son avorteur ?

— Je suis sûr de pouvoir obtenir une décision judiciaire, affirma Dombrosio. Pour t'en empêcher. C'est mon enfant autant que le tien.

— Tu as simplement envie que je sois enceinte pour que je ne puisse plus travailler. Tes grandes déclarations de principe... c'est du vent. Tu cherches seulement à te justifier.

— Je ne m'en cache pas, reconnut Dombrosio. Je ne cherche pas de faux prétextes. La seule *chose* qui m'intéresse, c'est que tu ne puisses plus travailler. Et Lausch ne voudra plus de toi chez lui quand tu commenceras à marcher comme un canard, tu peux me croire. Il n'y a rien de plus repoussant qu'une femme enceinte avec un ventre énorme. Rien de tel pour les relations publiques... (Cette idée le mettait en joie. Il imagina Sherry avec un estomac distendu, le corps avachi sous la charge, traînant les

pieds, les voûtes plantaires écrasées par son poids.) C'est dommage, ajouta-t-il. Pour ta ligne. Tu ne retrouveras peut-être plus jamais ta silhouette de jeune fille. Même après.

— C'est incroyable que tu oses me dire des méchancetés pareilles, murmura Sherry, le visage d'un gris de cendre. Qu'un mari puisse parler à sa femme de cette façon...

— Et toi ? rétorqua Dombrosio. Tu oublies toutes les horreurs que tu as pu me dire. Dans le passé.

— Jamais je ne t'ai agressé avec cette brutalité dont tu viens de faire preuve, protesta Sherry, reprenant le dessus. Tu n'as aucun amour pour moi. Tu n'en as jamais eu ; quand tu affirmais le contraire, tu jouais la comédie.

— Je t'aime, dit Dombrosio.

Les yeux pleins de larmes, Sherry dit d'une voix brisée, tremblante :

— La seule raison pour laquelle tu m'aimes, c'est parce que tu peux me faire souffrir.

— Non, ce n'est pas vrai.

— Quand j'ai besoin d'aide, tu en profites pour m'écraser davantage. Tu serais vraiment heureux si je tombais raide morte.

Sherry ne le quittait pas des yeux tandis qu'il conduisait.

— Ne dis pas de bêtises.

— Je n'ai que ce que je mérite, dit Sherry. Je suis méchante et égoïste, et tu me le fais payer. Je ne t'en veux pas. Je ne comprends pas comment tu as pu supporter de vivre avec moi ; je ne sais pas comment un homme, quel qu'il soit, pourrait vivre avec moi ou m'aimer. (Elle avait sorti son mouchoir de son sac ; elle le pressa contre sa bouche, étouffant tellement ses paroles que Dombrosio la comprenait à peine.) C'est moi qui suis mauvaise, poursuivit-elle. Si tu me fais souffrir, c'est parce que je te pousse à bout. Tu te venges, c'est tout. Quand tu m'as violée, ce fameux jour... tu réglais tes comptes avec moi. J'ai baissé ma garde pendant une minute, et tu m'as assaillie, comme l'aurait fait un animal. Comme un chat saillit une femelle ; il la suit furtivement, et à la première seconde d'inattention, il lui saute dessus.

— Quelle conception tu as de la vie, dit Dombrosio. Des

relations entre hommes et femmes.

— Mais c'est la vérité. C'était une vengeance de ta part.

— Alors, fit-il, ne te plains pas. Si tu comprends que c'était une vengeance.

— Pourquoi ? s'étonna Sherry. La vengeance est censée être une vertu ?

— Œil pour œil, dit-il.

Ils étaient de retour à leur propre maison, à présent ; Dombrosio gara la voiture au bord de la route. Coupant le moteur, il ouvrit la portière de son côté.

— Je n'entrerais pas, décréta Sherry.

La saisissant par le bras, Dombrosio la hissa hors de la voiture.

— Je souhaite qu'on nous voie, dit Sherry. Ça ne me dérange pas... Je veux que tout le monde te voie me maltraiter. Comme le ferait un ivrogne de bas étage – ce que tu es, d'ailleurs. (Tandis qu'il la propulsait vers la maison, elle haussa le ton.) Tu n'es qu'un ivrogne de bas étage qui bat sa femme. Tu n'as aucun goût. Tout ce que tu regardes à la télévision, ce sont des émissions pour la populace, comme ces feuilletons à deux sous. Lâche-moi.

Devant le porche, Sherry parvint à se libérer de son étreinte. Se tournant vers lui, les yeux brillant de rage et de défi, elle lui lança :

— Espèce de sale Rital ! (Sa bouche trembla.) Toi et tes amis noirs !

Dombrosio vit qu'elle hésitait sur le choix du mot. Même dans un moment pareil, elle ne pouvait se résoudre à dire : « nègres ». Elle en avait envie, mais cela ne lui serait jamais possible.

— Mes amis nègres, tu veux dire, fit Dombrosio.

— Je n'emploierais jamais ce mot, protesta-t-elle frénétiquement. Mais toi, tu ne te gênerais pas pour le faire.

Ouvrant la porte, Dombrosio poussa Sherry à l'intérieur de la maison, puis il claqua la porte derrière eux.

— Tu n'as pas été capable de battre Lausch, reprit Sherry ; alors, tu bats ta femme, pour compenser. Tu bats une femme sans défense, et qui est enceinte, en plus.

— Lausch et moi, nous nous entendions bien, dit Dombrosio. Avant que tu n'arrives. Nous étions bons amis.

— Très bien, fit Sherry. C'est donc moi que tu hais.

S'éloignant de lui, elle recula jusqu'à la table basse, près de la lampe. Sur la table étaient disposées des maquettes de bateau que Dombrosio avait construites bien des années plus tôt, quand il était au lycée ; il les avait toujours conservées. Le regard de Sherry tomba sur les maquettes, et il vit sa main plonger vers la table. Il comprit ce qu'elle allait faire.

— Crois-tu que ça m'ennuie d'être détestée par un gosse qui n'a jamais grandi ? dit-elle en saisissant l'un des bateaux miniatures. Qu'est-ce que tu fais, quand tu t'enfermes dans ton atelier ? Franchement, je crois que tu t'amuses tout seul. Je crois que tu n'as *jamais* cessé de le faire.

Et elle lui lança la maquette à la tête ; le petit bateau fonça vers lui toutes voiles dehors.

Dombrosio n'essaya pas de le rattraper, mais il saisit la chaise la plus proche, une chaise droite de style moderne. La soulevant, il la lança sur sa femme. Sherry resta à la même place, suivant des yeux le projectile qui fonçait sur elle en silence. Les pieds de la chaise l'atteignirent à la poitrine ; mais Dombrosio ne vit cela que confusément. Avant même qu'elle ait touché Sherry, il se précipitait vers sa femme, les bras tendus, pour la serrer contre lui, la protéger. Pour sauver ce qui pouvait l'être encore. Pour réparer ses erreurs.

— Mon amour, dit-il en essayant de la prendre dans ses bras.

Sherry restait figée, comme assommée, le visage sans aucune expression. La chaise gisait à ses pieds.

— Je suis désolé, reprit Dombrosio. Je t'aime. Arrêtons ça.

— J'aimerais que tu sois mort, ou bien mourir moi-même, dit Sherry. (Elle grimaçait de douleur.) Tu aurais pu me tuer, ajouta-t-elle d'une voix hachée, la voix de quelqu'un qui souffre.

— Je sais, reconnut Dombrosio.

Il tentait toujours de la prendre contre lui, mais Sherry lui échappait. Sans même sembler le voir, elle reculait pas à pas, et les mains de Walt n'arrivaient pas à la saisir.

— Laisse-moi te tenir dans mes bras, dit-il.

— Pourquoi ? Pour me faire plus mal encore ?

— Non, fit-il. Je suis désolé.

— Je ne te pardonnerai jamais, déclara Sherry, de m'avoir maltraitée. Je te ferai souffrir. Tant que nous vivrons ensemble. Tu ferais mieux de me quitter, parce que ce sera intenable pour toi.

— Peut-être.

— Je ne plaisante pas, ajouta-t-elle en baissant le ton. (Elle était plus calme, à présent ; elle se frottait la poitrine.) Il y a quelque chose de terrible chez moi, reprit-elle, une partie de moi qui est épouvantable : tout ce que tu me fais subir, je veux te le rendre au centuple. Tu ne devrais pas rester. Je suis folle. Je le sais. Je suis une malade. C'est entièrement ma faute, si nous avons toutes ces scènes affreuses. Je t'ai provoqué avec cette histoire d'avortement. Tu as raison. Tu devrais me battre pour avoir pensé à ça. C'est un crime. Il s'agit de ton enfant. (Sa voix baissait de plus en plus ; il l'entendait à peine.) Tu as des droits. Si quelqu'un dit qu'il va tuer ton enfant. Si j'étais une vraie mère, je n'envisagerais même pas de me faire avorter. Cette horrible Dolly Fergesson... Quelle vie stérile et vide elle mène. Elle n'a pas d'enfant, elle ne sort que pour aller au restaurant, ou chez le coiffeur. Pour acheter toutes sortes de vêtements. Elle ne fait jamais rien. Je plains son mari.

Ils gardèrent tous les deux le silence pendant un moment. Dombrosio n'essaya pas de la toucher. Il la laissa seule dans son coin, à méditer en se frottant la poitrine.

— Je crois que tu m'aimes vraiment, déclara Sherry.

— Oui, c'est vrai, dit Dombrosio.

— Cette haine que tu éprouves, reprit-elle, ce n'est pas envers moi, en fait. Tu sais ce que c'est ? C'est une haine refoulée envers Runcible, et tu l'as retournée contre moi parce que lui, il est inaccessible et que je suis ici – disponible. C'est à cela que je devrais servir. Voilà ce que fait une bonne épouse ; elle laisse son mari se libérer de ses angoisses et de son agressivité sur elle. C'est comme ça qu'elle le protège du monde extérieur.

Dombrosio ne dit rien.

— Ce n'est pas vrai ? s'inquiéta-t-elle d'une voix hésitante.

— Non, fit-il. Je te déteste vraiment.

— Je ne te crois pas, dit Sherry. Tu m'aimes. Tu viens de me

le dire.

— Je t'aime et je te déteste en même temps.

— Ce n'est pas possible. Tu éprouves soit de l'amour, soit de la haine. Un homme qui aime sa femme – qui l'aime vraiment – ne pourrait jamais dire une chose pareille. (Elle le regarda d'un air défait, désespéré.) Tu ne me laisseras pas avorter ? demanda-t-elle.

— Non, répondit Dombrosio.

— Tu ne pourras pas m'en empêcher. Je ferai tout ce que je pourrai, comme sauter dans les escaliers, par exemple, pour provoquer une fausse couche. Et je continuerai à travailler. Je ne serai pas obligée de renoncer à mon emploi. Je suis désolée. Je sais que c'est mal, mais je le ferai quand même. Il n'est pas question que je me retrouve bloquée ici à servir de la purée d'épinards à un mioche au nez morveux, comme n'importe quelle bobonne.

— Ce que je vais faire, dit Dombrosio, c'est vendre la voiture.

— La... L'Alfa ?

— Oui.

Il alla chercher le téléphone et le rapporta près du canapé.

— Tu as besoin de mon accord, dit Sherry.

— La carte grise précise bien : Sherry Dombrosio *ou* Walter Dombrosio.

— Si tu la vends, j'achèterai une autre voiture, annonça Sherry.

— Avec quoi ?

— Avec l'argent que nous rapportera la vente.

— Nous n'en tirerons pas assez, affirma Dombrosio.

J'y veillerai.

— Quand tu récupéreras ton permis, tu auras envie de la conduire. Tu la regretteras. Nous ne pouvons pas nous en passer. Sans elle, plus moyen de gagner de l'argent, puisque nous ne pourrons plus aller à San Francisco. Et comment ferons-nous quand le bébé sera sur le point de naître ? Comment irons-nous à l'hôpital ?

— Tu n'auras qu'à prendre le bus Greyhound, dit Dombrosio.

— Tu me tueras, si tu fais ça, et tu vas nous ruiner. Nous perdrons probablement la maison.

— Je m'en moque.

— Pourquoi ?

— C'est comme ça, c'est tout. Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?

— Tu ferais tout ça, demanda-t-elle, pour m'empêcher de travailler ?

— Et même encore plus.

— Est-ce que je pourrai retravailler après la naissance du bébé ?

— Nous verrons, fit-il.

— Tu ne veux pas me le promettre ?

Il secoua la tête.

— Promets-moi que oui, dit-elle, et je garde le bébé.

— Tu le garderas, de toute façon.

— S'il te plaît ?

Dombrosio resta silencieux.

— Alors, dis-moi seulement que tu m'aimes, demanda Sherry, et que c'est la colère qui t'a fait dire que tu me haïssais.

— Je t'aime.

— Tu veux bien m'embrasser ?

— Bien sûr.

— Tu parles sérieusement ?

Sherry l'observait avec angoisse.

— Oui, fit Dombrosio.

Et c'était vrai. S'approchant d'elle, il la prit dans ses bras.

— Tu me fais mal, dit Sherry. Tu m'as frappée en pleine poitrine avec cette chaise. Tu veux voir l'ecchymose ?

— Je veux bien.

— Elle n'a sans doute pas eu le temps de se former, dit-elle d'une voix de petite fille. Pourquoi es-tu si violent ? Tu ne te rends pas compte de ta force ; tu es une vraie brute, en fait. Tu t'en rends compte ? Tu aurais pu me tuer. Pendant une minute, j'ai même cru que tu allais le faire.

— C'est une bonne chose, commenta Dombrosio, que tu aies réussi à nous calmer tous les deux.

— Oui, je t'ai empêché de commettre un acte que tu aurais regretté toute ta vie. Tu es content ? (Elle leva vers lui un regard plein d'espoir.) J'ai empêché cette scène de dégénérer

complètement, n'est-ce pas ? Cela montre que je suis une bonne épouse, non ?

— Oui, fit Dombrosio en la serrant contre lui. Tu es une très bonne épouse. (Il lui tapota le dos.) Ne t'inquiète pas à ce sujet-là.

— Je le savais, dit-elle en regardant le mur derrière lui.

Elle s'accrocha énergiquement à lui, puis lui tapota le dos à son tour.

— Mais j'aime bien l'entendre de ta bouche, conclut-elle.

Dans la voiture officielle du shérif Christen, ils prirent la route de l'estuaire pour se rendre dans la vieille ville. Il faisait presque nuit quand ils atteignirent l'océan. Deux pâles lueurs jaunes scintillaient sur la rive opposée. Elles se trouvaient tout près de l'eau, et Runcible eut l'impression que le léger va-et-vient de la marée allait les éteindre. Tandis que Christen conduisait, Runcible ne les quittait pas des yeux, se demandant si elles n'allaient pas disparaître d'un moment à l'autre.

— Comment peuvent-ils supporter de vivre ici ? dit Faulk. Moi, je deviendrais fou. C'est tellement désert.

— Vous pensez qu'ils se montreront coopératifs ? demanda Sharp.

— Je n'en sais rien, répondit le vétérinaire. Comment présenterons-nous la chose ? Ils ne vont pas comprendre pourquoi nous voulons voir des photos de leurs parents et de leurs grands-parents ; nous devons inventer un prétexte.

Tandis qu'ils roulaient, ils envisagèrent différents scénarios, et, en arrivant au quai, ils s'étaient mis d'accord sur l'histoire suivante : une somme d'argent, pas très importante, restait due à l'ancien propriétaire d'un terrain des environs. Ils ne connaissaient pas le nom de l'homme à qui cet argent était censé revenir, mais ils le reconnaîtraient s'ils voyaient une photo de lui.

Aucun d'eux ne trouvait ce prétexte bien fameux, mais il ferait probablement l'affaire. Les gens, en reconnaissant le shérif Christen et le vétérinaire, comprendraient qu'il s'agissait d'une visite officielle ; et cela était sans doute plus important que l'histoire elle-même. Runcible, scrutant l'obscurité pour tenter de distinguer les bâtiments délabrés, les cabanes et les

magasins abandonnés, se dit que c'était là une partie de la région sur laquelle il avait, mentalement, fait une croix depuis longtemps. Il n'y avait jamais amené qui que ce soit ; en fait, il ne se rappelait pas y avoir jamais mis les pieds lui-même. Et pourtant, se dit-il, j'ai dû y venir au moins une fois.

Pourquoi sommes-nous là, à vrai dire ? Qu'essayons-nous de savoir ? Nous voulons regarder de vieilles photos, dans l'espoir de découvrir des gens à la mâchoire difforme. En tout cas, c'était ce que désirait Dudley Sharp. Et nous, se demanda-t-il, que pouvons-nous attendre de cette expédition ? Moi, par exemple, qu'est-ce que je peux en espérer ?

Nous savons déjà que des individus difformes ont vécu ici, autrefois, pensa-t-il. Nous avons vu leurs ossements. Tout ce que nous pourrions apprendre, à présent, c'est à quoi ils ressemblaient lorsqu'ils étaient vivants. Mais les anthropologues peuvent reconstituer une apparence physique à partir d'un squelette, de toute façon. À la longue, nous pourrions identifier les ossements du cimetière, découvrir l'identité des gens que nous avons exhumés. Apprendre, par exemple, qui était la personne que Walter Dombrosio a transportée jusqu'à mon bosquet d'eucalyptus. Oui, se dit Runcible, je pourrais même retrouver le nom de l'homme dont j'ai déterré le crâne. Il se pourrait même que ce soit un Bastioni. Sinon Angelo Bastioni en personne. Né en 1835, mort en 1895. Éleveur de moutons, peut-être. En dépit de sa mâchoire bizarre.

Une famille avec une malformation congénitale. Qui serait passée d'Angela à Gia, puis à Rodolfo et à Pétri. Bon, pensa-t-il, nous allons voir quelques vieilles photos, et nous en resterons peut-être là. Ensuite, je pourrai retourner à mon agence, et Sharp à Berkeley.

Ou alors, se demanda-t-il, Angelo Bastioni pouvait-il être un Néanderthalien ? En partie, tout au moins ? Avec, dans les veines, du sang moustérien, vestige de la préhistoire, des hivers glaciaires ? Angelo Bastioni, anciennement tailleur de haches en silex, plus récemment exploitant agricole. Aujourd'hui décédé.

— Nous ferions peut-être mieux de laisser tomber, dit-il à haute voix. Je ne vois pas ce que nous avons à gagner en venant ici.

— C'est un peu mon avis, acquiesça le vétérinaire.

Au volant, le shérif déclara :

— À vous de décider. Je fais ça pour vous, pas pour moi-même. (Il ralentit la voiture.) J'ai beaucoup d'autres problèmes à régler.

— Il est très important, décréta Wharton, de découvrir le fin fond de cette affaire.

— Le fin fond de quoi ? demanda Runcible. Il a été établi que le crâne était difforme depuis le début. À la rigueur, on peut trouver la trace d'une tare héréditaire quelconque. (Il était fatigué, irritable ; les fouilles dans le cimetière n'avaient pas été une partie de plaisir, pour lui.) Quel intérêt y a-t-il à remuer un vieux secret, à révéler une dégénérescence qui frappait une ancienne famille... (Il fit un geste vague.) Une famille dont les descendants actuels habitent ici, dans les mêmes conditions de vie que des métayers de l'Oklahoma. Ou pire encore. Comme les personnages des romans de Steinbeck.

— De toute évidence, dit Sharp, on ne peut plus s'arrêter maintenant.

— Et pourquoi pas ? fit Runcible.

— Quand le premier crâne de Neanderthal a été découvert, expliqua Sharp, il y a des années, on a cru qu'il s'agissait d'une simple difformité.

Sur ces paroles, le shérif poursuivit sa route. Runcible se carra contre le dossier de la banquette arrière. Qu'est-ce que je peux faire ? se demanda-t-il. Cette histoire m'échappe complètement. Je n'ai aucun moyen d'empêcher ce type, ce cinglé qui sort de Berkeley, d'aller jusqu'au bout de son idée. De fouiller à droite et à gauche, et de déterrer de vieilles saletés.

Et il pensa : dans un trou à rats pareil, on ne peut rien déterrer de bon. Qu'est-ce qui pourrait sortir de ces cabanes à lapins et de ces anciennes boutiques pourries qui n'ont pas été réparées ni entretenues depuis quarante ans ?

Le Comté devrait prendre la décision de raser cette espèce de décharge publique, se dit-il. Pour raisons sanitaires. Parce que c'est notre santé qui est en danger. Nos maisons, nos propriétés si soigneusement entretenues sont menacées par ce foyer d'infection. On pourrait au moins veiller, pensa Runcible, à ce

que les réglementations en vigueur soient appliquées ici.

— Où voulez-vous qu'on s'arrête ? demanda le shérif Christen.

— À cette maison, là-bas, où brille une lumière, répondit Sharp.

Je n'entrerai pas, décida Runcible.

Quand le shérif eut garé la voiture et coupé le moteur, Runcible déclara :

— Je reste ici. Il n'est pas question que j'entre dans cette porcherie, pour me vautrer avec des gens dont l'homme des cavernes n'aurait même pas voulu chez lui.

Il découvrit, avec stupeur, qu'il était presque incapable de parler ; il éprouvait une rage noire envers les autres occupants de la voiture.

Après un silence, Seth Faulk demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a, Runcible ? À présent que la piste nous conduit dans une zone peu fréquentable pour les agents immobiliers, cette histoire cesse brusquement de vous passionner. (Lui aussi semblait en colère.) Votre intérêt est retombé dès que vous avez compris que cette aventure risquait de vous coûter de l'argent.

— L'argent ! fit Runcible. Écoutez, c'est ma fierté qui m'empêche de mettre le pied ici. Je n'ai rien à voir avec ces marchands d'huîtres. Il faudrait que quelqu'un se décide à gratter une allumette et à foutre le feu à tous ces clapiers. Cette histoire commence sérieusement à me courir. Au départ, nous avions quelque chose de capital, de scientifique. Et maintenant ? Je vais vous dire où nous en sommes. Nous allons nous donner beaucoup de mal – puisqu'on ne peut plus découvrir quoi que ce soit d'important pour l'humanité en général – pour démontrer qu'il n'y a rien de plus passionnant, dans la région, que les ancêtres dégénérés d'une bande de tarés. Et vous savez ce que j'en pense ? Je trouve ça parfaitement ridicule. Carrément stupide. Il faut être complètement abruti pour trouver ça intéressant. Écoutez, vous croyez que j'ai envoyé tous ces télégrammes, passé tous ces coups de téléphone, parlé à des personnalités de tout premier plan dans le monde scientifique comme Bowman et Freitas – Freitas, dont je crois

savoir qu'il est pratiquement le plus grand spécialiste américain dans son domaine – pour échouer ici, dans ce trou, et découvrir que le grand-père de je ne sais quel bouseux avait un pied bot, un bec-de-lièvre, et parlait comme s'il avait le coude enfoncé dans le gosier ?

Sa voix, prenant de l'ampleur, avait fini par porter jusqu'à la cabane. La porte s'ouvrit, et un homme muni d'une lanterne apparut sur le seuil.

— Qui est là ? lança-t-il, nerveux, d'une voix rébarbative.

— C'est le shérif, répondit Christen. Et le Dr Heyes, le vétérinaire.

Prudemment, l'homme s'avança vers eux.

— Qu'est-ce que c'est que tout ce vacarme ? Vous avez un ivrogne, là-dedans ?

Sans se préoccuper de l'homme à la lanterne, Runcible poursuivit :

— Nous devons poursuivre cette enquête à un niveau qui possède un sens.

— Ce sens, dit Sharp, il n'est pas possible de le déterminer à l'avance.

— Nous devons attendre, intervint Wharton. Nous ne pouvons pas savoir quels résultats nous allons obtenir avant d'avoir terminé.

— C'est de cette façon que procède la science moderne, déclara Sharp en sortant de la voiture.

Puis, s'adressant à l'homme à la lanterne :

— Navré de vous déranger. Nous cherchons une personne dont nous ignorons le nom.

À la lumière de la lanterne, Runcible vit l'homme serrer la main de Dudley Sharp. Wharton sortit à son tour, ainsi que Seth Faulk. Le shérif resta au volant.

Le vétérinaire hésita, puis il finit par descendre de voiture aussi et alla rejoindre les autres.

— Je crois que je ferais mieux d'entrer avec eux, dit Christen à Runcible. Pour empêcher ce type de l'université de fouiner plus que nécessaire. Ces gens-là ont des droits ; ils habitent dans mon secteur, eux aussi.

Je suis censé veiller sur eux. (Au moment de sortir de la

voiture, il se pencha vers Runcible et lui confia, dans un chuchotement rauque :) Je n'aime pas ce gars-là, ce Sharp. Il sourit tout le temps ; vous avez remarqué ?

Christen donna une tape amicale sur l'épaule de Runcible, mais l'agent immobilier resta de marbre. Il ne manifesta aucune réaction, ignorant le shérif.

La portière claqua. Il était seul dans la voiture. Les six hommes remontèrent l'allée ensemble, vers la cabane en grillage et en papier goudronné, la lanterne de l'autochtone s'élevant et redescendant dans l'obscurité.

En tout, ils visitèrent trois petites maisons. Michael Wharton était déjà venu dans cette ville à moitié abandonnée, qui le fascinait. Pour lui, elle possédait le charme du passé, dont elle était un témoignage ; et c'était le passé qui avait toujours captivé l'instituteur. Il prenait un plaisir rare à cette expédition.

Mais, pensa-t-il – alors qu'il était assis, dans la troisième maisonnette, sur le canapé d'un salon étriqué, bondé, examinant les lampes, les tapis effrangés, les couvertures au crochet – ce n'est pas une partie de plaisir pour Runcible. À chaque fois, l'agent immobilier était resté dans la voiture, son expression trahissant sa lassitude et son ressentiment.

Ils avaient déjà passé en revue un certain nombre de vieilles photos. Les ostréiculteurs s'étaient empressés d'exhumer de vieux albums passés, froissés, fermés par des cordelettes jaunes ornées de glands ; ils avaient montré, l'une après l'autre, des photos sépia en faisant un exposé complet sur chaque personnage représenté. Ils étaient heureux, d'une façon un peu puérile, de recevoir des visiteurs qui leur manifestaient de l'intérêt. Comme cette existence devait être solitaire, se dit Wharton. Ces gens n'avaient plus rien, désormais. Leurs poulets, leurs moutons. Leurs barges à huîtres. Et la télévision. Dans chaque minuscule salle de séjour, un récepteur trônait sur sa table, et les membres de la famille disposaient leurs chaises tout autour. C'était pour cette raison que si peu de lumières brillaient aux fenêtres. La réception n'était pas bonne, par ici ; l'image était floue, granuleuse. Mais les gens étaient contents de la regarder. Et Wharton ne pouvait pas le leur reprocher. En

fait, au moment où la vieille dame leur parlait d'une autre de ses grands-tantes, désignant à plusieurs reprises le même portrait, l'instituteur se surprit à laisser son regard dévier vers l'écran du téléviseur, qui fonctionnait toujours. Un comique faisait un numéro quelconque dans une baignoire, et malgré lui, il commença à regarder.

La voix de Sharp l'arracha à l'envoûtement du petit écran.

— Regardez, disait Sharp en s'adressant à lui, au vétérinaire, à Seth Faulk et au shérif.

Wharton regarda, comme les autres.

Sur le canapé était posée une photo de groupe, montrant quatre hommes. Trois d'entre eux avaient un aspect tout à fait banal ; le portrait devait dater, supposa-t-il, de 1890. Les moustaches étaient un bon point de repère. De toute évidence, les hommes se trouvaient devant un chalet de montagne. L'instituteur distingua une hache, une souche où l'on fendait les bûches, les bardeaux garnissant le mur du chalet, un chien. Les hommes portaient des salopettes. Ils avaient tous un air sévère, solennel. Le quatrième, remarqua-t-il, avait une mâchoire énorme. Même sur ce vieux cliché, on ne voyait qu'elle. Et, pensa-t-il, l'homme semblait voûté, plus petit que ses compagnons.

La vieille femme parlait toujours, sur le même ton monocorde. Sharp désigna le quatrième homme, et sans la moindre pause, elle enchaîna sur ce nouveau sujet de conversation.

— Oh, effectivement, dit-elle. Oui, ça, c'est la mâchoire des carriers.

— Les Carrier ? C'était son nom de famille ? demanda Sharp.

La vieille femme – elle portait une robe de soie noire, des bas noirs, et cachait ses cheveux sous un fichu – lui répondit avec un sourire :

— Non, ce n'était pas du tout son nom de famille.

— Qu'est-ce que ça signifie, alors ? s'enquit Sharp. Je n'ai jamais entendu cette expression.

En lui-même, Wharton se dit : moi, si. Ça me dit quelque chose.

— Où cette photo a-t-elle été prise ? demanda Sharp.

— Sur la crête, dit la vieille femme. (Elle leur avait tous dit comment elle s'appelait, mais Wharton n'avait pas retenu son nom.) Sur le versant est, de l'autre côté. C'était beaucoup plus désert, à cette époque. Personne ne vivait là-haut, pratiquement.

— Ils n'étaient pas fermiers, n'est-ce pas ? fit Wharton.

— Non, répondit la vieille femme. Ils travaillaient aux carrières de pierre à chaux. C'est pourquoi on les appelait les carriers.

— Mais pourquoi cette mâchoire ? insista Sharp.

— C'était une sorte de maladie, expliqua-t-elle. Presque tous les hommes qui travaillaient aux carrières de pierre à chaux finissaient par l'attraper tôt ou tard.

Elle voulait passer à la photo suivante ; apparemment, elle avait d'autres portraits à montrer. Mais Sharp l'arrêta.

— C'était seulement les hommes, qui l'attrapaient ?

— Non, fit-elle. Les femmes aussi.

— Il y avait des femmes qui travaillaient aux carrières ?

Troublée, elle regarda Sharp avec des yeux ronds.

— Non, bien sûr que non.

— Avez-vous d'autres photos de gens avec la mâchoire des carriers ? demanda Wharton. J'aimerais en voir plusieurs, si cela ne vous dérange pas.

Réfléchissant un long moment, la vieille femme répondit :

— Je crois pouvoir mettre la main sur une autre photo.

Se levant, elle se glissa derrière eux, et sortit du salon. Ils l'entendirent fouiller dans un tiroir, quelque part.

Elle revint avec un paquet. Se rasseyant, elle dénoua le fil rouge qui l'entourait, étala d'autres photos sur ses genoux, et en choisit une.

C'était un vieux portrait, représentant une jeune femme. De nouveau, ils remarquèrent sa mâchoire, et ses arcades en saillie. La jeune femme avait un air bestial, renfrogné, apathique, comme si une force écrasante pesait sur elle. Elle regardait l'objectif sans comprendre, sans manifester le moindre intérêt. C'est terrible, pensa Wharton. Quelle épouvantable épreuve ce devait être pour eux.

Et, se dit-il, ces gens-là sont devenus les ossements que nous

avons trouvés au cimetière. Sous les croix de bois. Où Walt Dombrosio et Jack Vepp sont allés creuser ; ils les ont déterrés pour nous confronter à eux.

— Cela paraît encore plus grave, sur celle-ci, dit-il à la vieille femme. (Il venait de se rappeler son nom ; il ajouta :) Mme Neeldo.

— Oui, c'est plus grave, ici, acquiesça Mme Neeldo. Cette photo a été prise... (Elle l'examina de près, puis regarda celle des quatre hommes.) Elle a été prise vingt ans plus tard.

— La malformation empirait au fil des années ? s'étonna Sharp, que son agitation fit se lever de sa chaise.

— Oui, confirma Mme Neeldo. Vers la fin, ça devenait si grave qu'ils pouvaient à peine manger ou parler.

— Que mangeaient-ils ?

— Oh, surtout des bouillies. Des aliments mous. Certains n'avaient plus de dents. Ils se les faisaient arracher.

— Pourquoi ? demanda Sharp.

— Pour avoir moins de mal à parler.

— Que sont-ils devenus, finalement ? dit Sharp. Il n'y a plus de gens, aujourd'hui, qui ont la mâchoire des carriers, n'est-ce pas ? Ils sont tous morts ?

Mme Neeldo réfléchit.

— Je crois, fit-elle, que la dernière personne avec la mâchoire des carriers est morte en 1923. Attendez un moment. (Se tournant vers la pièce voisine, elle lança :) Arthur, à quand remonte la mort de la dernière personne à avoir la mâchoire des carriers ?

Une voix d'homme répondit :

— À 1923, environ ; tu avais raison.

— Mais, reprit Mme Neeldo, la plupart d'entre eux étaient déjà partis, à ce moment-là.

— Pourquoi ? demanda Sharp.

— Ma foi, c'était une maladie terrible. Et qui empirait sans cesse. Tous les gens qui habitaient de ce côté-là de la crête l'attrapaient un jour ou l'autre. Par ici, on ne craignait rien. (Sur la photo du groupe, elle désigna un homme, mais pas celui à la mâchoire difforme.) Ça, c'était mon grand-oncle. Il travaillait comme bûcheron avec les deux autres. Celui avec la mâchoire

des carriers, il s'appelait Ben Taber. Quand cette photo a été prise, il ne travaillait déjà plus aux carrières de pierre à chaux. Il avait donné sa démission. Il est passé de ce côté-ci de la crête et il a habité à Carquinez pendant un certain temps.

— Ils pensaient qu'en s'éloignant des carrières... commença Wharton.

— Oui, l'interrompit Mme Neeldo. Ils avaient un village, près des carrières. Les routes étaient si mauvaises, en ce temps-là. Ce n'étaient que des chemins de terre.

— Qu'est-ce qui provoquait cette maladie ? demanda Sharp.

— L'eau qu'ils trouvaient là-bas, dit Mme Neeldo.

— L'eau, répéta le vétérinaire après un silence.

— Oui, confirma-t-elle. Il y avait une sorte de sel, dans cette eau, qui les empoisonnait. Ils la tiraient des puits qu'ils creusaient.

Le vétérinaire fit remarquer :

— Les carrières de pierre à chaux ne sont pas loin de Poor Mans Hollow. (Il fixa Wharton.) En fait, elles ne sont pas loin de Carquinez.

— Mais nous sommes à Carquinez, dit Mme Neeldo. Oh, vous voulez parler de la ville nouvelle. Oui, c'est vrai. Enfin, nous n'y allons pas très souvent.

— Où sont-ils partis s'installer ? demanda Sharp.

— Plus haut vers le nord. Dans l'Oregon. Quelque part sur la côte. Je peux vous trouver le nom de la ville. Pour autant que je sache, ils y sont toujours. Ces gens-là.

— Les carrières, dit Seth Faulk. L'eau. Nous avons toujours su que notre eau était contaminée.

— Je peux fumer ? fit le shérif, fouillant dans sa poche de poitrine.

Wharton n'aurait su dire si Christen comprenait ou non la situation ; son visage restait impassible.

— Bien sûr, shérif, dit Mme Neeldo. Je vais vous chercher un cendrier.

Se levant, elle fit rapidement le tour de la pièce pour en trouver un.

Quand ils eurent quitté la maison et regagné la voiture, Léo Runcible leur lança un regard noir sans dire un seul mot. Il

attendit que Christen eut démarré la voiture et repris la direction de la crête pour demander :

— Par quoi est-ce que c'était provoqué ?

— Par l'eau, répondit Wharton.

— Je savais bien que cette satanée flotte nous donnerait mauvaise réputation un jour ou l'autre, dit Runcible. La Compagnie des eaux devrait être condamnée. Ce réparateur qu'ils emploient... il ressemble à un homme des cavernes lui-même. Il est pire que Neanderthal ; il est plutôt du niveau de l'homme de Pékin. La première fois que je l'ai vu, j'ai compris que quelque chose n'allait pas avec cette eau ; il doit en être imbibé. Cette cochonnerie sort des tuyaux aussi noire que du crottin de mouton. Bon sang, vous en remplissez un verre, et c'est un vrai bouillon de culture ; il ne faut même pas en donner aux animaux. On y voit nager les microbes.

— L'origine du problème, intervint Wharton, ce sont des minéraux provenant du soi lui-même, ou quelque chose comme ça.

Aucun d'entre eux n'avait envie de parler.

Regardant par la fenêtre de la voiture, Runcible pensa : Espèces d'abrutis. Voilà ce que vous êtes. Une bande d'abrutis. Je vous l'avais bien dit.

— Voilà qu'elle est mon opinion, commença-t-il, quand aucun des cinq autres n'eut dit un seul mot depuis un certain temps. (Pendant son long séjour, seul, dans la voiture, il avait eu amplement le temps de réfléchir.) Vous avez probablement compris, à présent, que c'était complètement idiot d'aller dans ce trou perdu, dans ces baraques à huîtres où les gens n'ont rien à faire de la sainte journée sinon se ronger les sangs assis sur le quai. Je n'ai pas raison ? Je veux dire, soyons raisonnables. Vous n'avez pas poussé la plaisanterie assez loin comme ça ? Nous avons tous conscience de l'absurdité de la situation. Enfin, bon sang, personne n'a voulu ça. Pour moi, ça n'a pas de sens. Vous n'êtes pas d'accord ?

Personne ne lui répondit.

— Bon, je vais vous dire une chose, poursuivit Runcible. La meilleure solution, c'est d'oublier cette histoire. N'éveillons pas

le chien qui dort. Je n'ai pas raison ? Est-ce que ce ne serait pas, enfin, faire preuve d'un peu de bon sens dans ce gâchis insensé ? À mon avis, si nous avons un peu de plomb dans le crâne – et je suis sûr que c'est le cas – foutons le camp d'ici le plus discrètement possible. Vous me suivez ? Vous êtes avec moi ? N'allons surtout pas nous précipiter aux quatre coins du pays, la bave aux lèvres, pour crier sur les toits ce que nous avons appris. (Se tournant vers Seth Faulk, il poursuivit :) Quant à votre journal, il ne deviendra pas ni plus important, ni meilleur, et il ne servira pas davantage les intérêts de la communauté en imprimant des conneries dans des articles alarmistes sur l'approvisionnement en eau potable et sur le croquemitaine qui va bientôt nous manger. Voyons, enfin, à qui cela pourrait-il profiter ? Il y a façon et façon de procéder. Et croyez-moi ; la manière douce est toujours la meilleure.

Au bout d'un moment, Wharton fit remarquer :

— Nous n'avons que le point de vue d'une vieille femme. Il n'y a aucune preuve que l'approvisionnement d'eau soit – ou ait été – en cause dans cette histoire.

— Tenez, vous voyez bien, fit Runcible, en écartant les mains dans l'obscurité de la voiture. Enfin, une vieille chouette vous débite son boniment – bon sang, il y avait peut-être trente-cinq ans quelle le peaufinait en attendant ce moment – et vous appelez ça de la science ? Je vais vous dire ce que c'est : des histoires de bonnes femmes. Ce n'est pas vrai ? demanda-t-il, en s'adressant aux cinq occupants de la voiture.

— Pour le bien de la région, dit le vétérinaire, il y a certaines choses qu'il vaut mieux ne pas ébruiter.

— Voilà, c'est exactement mon avis, renchérit Runcible. Voyons la réalité en face. Est-ce que nous sommes adultes ? Ou bien sommes-nous pareils à ces crétins de la salle des fêtes, cette bande d'adolescents attardés qui font des farces idiotes, et qui glissent des bâtons électrifiés sous les jupes des filles pour leur envoyer des décharges dans l'arrière-train ? Je sais quelque chose que vous savez aussi : depuis des années, maintenant, la peste bubonique fait des victimes en Californie. Et l'affaire est étouffée. Cette histoire de contamination des eaux, ça aussi, vous devez l'étouffer. Nous vivons dans cette région. Nous

sommes installés ici. Nos gosses vont à l'école ici. Je n'ai pas raison ?

Ses arguments lui avaient paru tellement raisonnables, un peu plus tôt, quand il attendait seul dans la voiture. Nous avons nos familles, notre gagne-pain à Carquinez, leur expliquait-il de sa voix la plus persuasive, la plus réfléchie, celle qu'il employait au moment crucial d'une vente, quand le client hésitait, partagé entre « maintenant » ou « jamais », avant de signer l'acte.

— Nous avons une responsabilité, poursuivit-il. Envers les commerçants d'ici, envers les familles, envers les fermiers. Envers la région elle-même.

Puis, dans la pénombre, il vit Sharp assis contre la portière, sa silhouette se détachant contre la vitre de la voiture. Et il se dit, mon Dieu, c'est pourtant vrai. Ce salaud-là n'habite pas ici. Il n'est pas du Comté.

— Sharp, fit Runcible, qu'est-ce que vous en dites ?

L'autre garda le silence.

— Allons, reprit Runcible, est-ce que vous allez exploiter cette histoire au maximum, ou est-ce que vous allez prendre en compte la vie des gens qui habitent et travaillent ici ?

— Il faut examiner l'affaire de fond en comble, déclara Sharp.

— Pourquoi ? fit Runcible.

— Elle contient peut-être des éléments d'une importance primordiale pour la recherche.

— Vous voulez dire, corrigea Runcible, qu'elle vous permettrait sans doute de sortir de l'anonymat, de vous faire une réputation ? Ce n'est pas plutôt ça ?

Sharp ne répondit pas.

— Très bien, fit Runcible. Allez-y, faites vos recherches ; vous allez débarquer ici avec une clique de guignols dans votre genre, vous allez glander dans les parages et creuser tant que vous pourrez, et vous arriverez peut-être à trouver quelque chose. Vous allez sans doute découvrir qu'il y avait ici, au début du siècle, une bande de dégénérés qui ont attrapé une maladie osseuse en travaillant dans les carrières. Et alors ? Les mineurs attrapent des maladies. Les ouvriers d'usine attrapent des maladies. Avec un peu de chance, vous parviendrez même à prouver que la saloperie qui en est responsable se trouvait dans

l'eau qu'ils buvaient, et qu'elle y est encore, mais moins qu'avant, bien sûr, parce qu'on utilise des canalisations, de nos jours, et pas des puits. Et peut-être que vous arriverez à dégoûter les gens de venir s'installer ici, parce qu'ils n'ont pas envie de se réveiller un matin pour s'apercevoir que leur tête a enflé, qu'ils sont difformes, qu'ils ne peuvent plus manger ni parler, et qu'ils ressemblent à quelque chose sorti des pages de la *Britannica* qui vivait sur terre il y a quarante millions d'années. Ou quarante mille ans. Je ne sais plus.

— Il y a beaucoup de vrai dans ce que dit Runcible, commenta le shérif.

— Effectivement, reconnut Sharp. Nous pouvons mener des recherches discrètes. Nous n'avons pas besoin de le crier sur les toits.

— Vous vous imaginez que toutes ces saloperies de journaux vous laisseront travailler discrètement ? demanda Runcible. Ces espèces de canards à scandales de San Francisco ?

— Il faut quand même qu'on fasse des recherches, dit Sharp.

— Espèce de fumier, fit Runcible.

— Allons, allons, dit le vétérinaire. Ne vous emballez pas.

Oui, pensa Runcible, vous êtes tous des fumiers.

Je vous inscris tous sur ma liste noire. Et, bon Dieu, il se passera encore quarante millions d'années avant que je raye votre nom. Et c'est valable pour vous cinq. Vous pouvez tous crever.

Quand ils eurent franchi la crête, tandis qu'ils se rapprochaient de la nationale, Runcible brisa le silence pour déclarer :

— Je ne peux pas dire que ça me briserait le cœur de quitter Carquinez. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour la région. Je suis fatigué. Après moi, le déluge. J'en ai plus que marre de ces bouseux qui pataugent jusqu'à la ceinture dans le crottin de mouton.

Pendant un moment, personne ne réagit, puis Seth Faulk répondit :

— Évidemment, vous pouvez vous installer ailleurs et ouvrir une nouvelle agence immobilière. Rien ne vous retient.

— Ce qui veut dire ?

— Que vous n’êtes pas né ici, reprit Faulk. Vous n’avez pas véritablement d’attaches, ici. La seule chose qui vous attire, c’est le profit. Le fric vite gagné. En ville, tout le monde sait ça.

Wharton protesta :

— Ce n’est pas vrai. On ne peut pas dire une chose pareille.

— Fermez-la, Faulk, conseilla le shérif.

— Non, laissez-le, dit Runcible. J’aime bien entendre ce connard. Écoutez, Faulk. Vous savez ce que je vais faire ? Je vais arrêter de faire paraître des annonces dans votre espèce de feuille de chou hebdomadaire pour débiles profonds, et vous savez ce qui va se passer ? Vous allez mettre la clé sous la porte.

— Ce n’est pas demain la veille, dit Faulk.

— Au pire, demanda Wharton, quelles pourraient être les conséquences de cette affaire ?

— Tout le monde va quitter la région, répondit Runcible, et Carquinez deviendra une ville morte.

— Ça m’étonnerait qu’on en arrive là, intervint Christen. Il y aura un vent de panique pendant un certain temps, et nous y gagnerons peut-être un nouveau réseau de distribution d’eau.

— Vous êtes cinglés, dit Runcible. Complètement givrés.

Quand ils arrivèrent devant l’agence immobilière, il ouvrit la portière et descendit sans jeter un regard derrière lui. La voiture du shérif s’éloigna, et il s’approcha de sa Studebaker. Au moment de s’installer au volant, il se rendit compte qu’il portait encore les vieux vêtements de travail qu’il avait mis pour faire les fouilles. Son pantalon était maculé de boue.

Retournant à son bureau, il déverrouilla la porte et entra. Dans la pièce du fond, il avait plusieurs costumes rangés dans une penderie ; il ôta sa tenue de travail, enfila une chemise propre, puis l’un de ses costumes préférés, qui sortait de chez le teinturier. Puis il referma son bureau et regagna sa voiture.

Ça suffit pour aujourd’hui, d’être habillé comme un clodo, se dit-il. Comme un ouvrier agricole ou un pêcheur d’huîtres.

Son costume lui remonta un peu le moral, mais pas énormément.

La situation est vraiment moche, pensa-t-il. Cette histoire n’aurait pas pu tourner plus mal. Et tout ça à cause de Dombrosio. Cet abruti de Dombrosio. Ce crétin de première

classe.

À peine rentré chez lui, il se précipita dans son cabinet de travail et sortit l'annuaire du téléphone.

— Écoute, demanda-t-il à sa femme, comment s'appelle ce type qui possède la Compagnie des eaux ? Tu t'en souviens ?

Janet sortit de la cuisine.

— Je... J'ai oublié, fit-elle.

Il parvint à joindre, à son domicile, le réparateur de la compagnie, qui lui donna le nom du propriétaire. Il s'agissait d'un homme âgé, à la retraite, qui habitait à Fountain Grove, dans le Comté de Sonoma. Il ne vit même pas dans le Comté de Marin, se dit Runcible en attendant que la standardiste lui passe le numéro.

Peu après, une voix bourrue fit :

— Allô ?

— Monsieur Neroni, dit Runcible, excusez-moi d'interrompre votre repas.

— Qui est à l'appareil ? demanda le vieil homme.

— Je m'appelle Léo Runcible. Écoutez, il y a une affaire dont j'aimerais vous parler, et qui mérite d'être traitée avec la plus grande célérité. (Runcible contemplait le mur, de l'autre côté de son bureau.) J'aimerais vous voir ce soir. (Consultant sa montre, il ajouta :) Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je passerai chez vous vers huit heures, et nous pourrons régler les détails rapidement. Cela vous convient-il ?

— Nous avions prévu d'aller au cinéma, protesta le vieil homme.

— C'est urgent, insista Runcible. Il s'agit de la valeur commerciale de votre Compagnie des eaux de Carquinez. Ou plutôt, de la Compagnie des eaux de Marin Ouest, rectifia-t-il en jetant un coup d'œil à une facture.

— Je vois, fit Neroni. Attendez, je vais vous dire une chose. Cette satanée Compagnie des eaux. Vous voulez que je vous parle franchement ?

— Je vous en prie, acquiesça Runcible.

— Cela fait dix ans d'affilée qu'elle me coûte de l'argent. Et je ne l'ai jamais caché.

— Oui, c'est ce que j'avais cru comprendre, dit Runcible.

— J'aimerais tellement que quelqu'un m'en débarrasse. Le seul avantage qu'elle présente, c'est de permettre un dégrèvement d'impôts chaque année. Vous voulez l'acheter ? Me faire une offre ? Je vous la vends ; vous n'avez même pas besoin de venir ici. Nous pouvons nous mettre d'accord tout de suite, par téléphone, ou bien je peux vous donner le nom de mon courtier, et vous vous arrangerez avec lui.

Se reculant complètement contre le dossier de son fauteuil, Runcible répondit :

— Franchement, Monsieur, je doute fort que la Compagnie des eaux de Marin Ouest mérite d'être achetée.

— Si vous n'avez pas l'intention de l'acheter, qu'est-ce que vous voulez ? Où cherchez-vous à en venir ?

— Je vous verrai à huit heures, dit Runcible. Nous pourrions peut-être parvenir à une sorte de transaction. Je possède un terrain en friche de grande valeur dont je pourrais me séparer. Sur la crête de Bolinas. Si on y traçait des routes, il serait possible d'en faire un lotissement. Bien sûr, il faudrait pour ça un homme d'affaires ayant beaucoup de flair, capable de prévoir l'expansion future de la région.

La discussion se poursuivit, puis Runcible raccrocha. Le bonhomme était très intéressé ; cela ne faisait aucun doute. Et il avait de bonnes raisons de l'être.

Passant de son cabinet de travail à la cuisine, Runcible demanda à sa femme :

— À ton avis, quel est le plus gros fermier de la région ?

— Je ne saurais le dire, répondit-elle d'une voix timide. Peut-être Enrico, vers le lagon. Ou bien Reilly.

— Il va falloir qu'ils passent la monnaie, dit Runcible.

— Pour financer quoi ?

— L'association pour l'Amélioration des eaux de Carquinez.

Retournant dans son cabinet de travail, il s'y enferma. Tout d'abord, il appela Bill Baron, le reporter du *Journal* de San Rafael qu'il connaissait depuis des années, et qui avait écrit, sur l'affaire du crâne de Néanderthal, des articles plutôt bienveillants.

— Écoutez, Bill, commença-t-il dès qu'il eut le journaliste en

ligne. Vous voulez du nouveau ? Quelque chose de *vraiment* nouveau ? Alors, écoutez-moi bien. Préparez-vous. C'est l'eau qui en est la cause.

— C'est l'eau qui est la cause de quoi ? demanda Baron.

— La malformation du crâne. Le prétendu crâne de Neanderthal. Si je n'avais pas autant de respect et d'estime pour vous, je ne serais pas ici, à mon téléphone. Je serais quelque part ailleurs, en train de jouir d'un repos bien mérité. Alors, pensez à moi. C'est d'accord ? (Il marqua un temps d'arrêt. Inspirant profondément, il poussa un long soupir sonore.) Il ne s'agit pas d'un canular, et ce n'est pas une découverte scientifique non plus. C'est une réalité médicale qui exige des mesures immédiates et énergiques. Il y a une sorte de substance toxique, dans le sol, qui contamine les os.

— Je vois, fit le journaliste, intéressé.

— Vous comprenez, reprit Runcible, il s'est passé pas mal de temps depuis l'apparition de cette maladie osseuse. Mais nous devons prendre nos précautions. C'est l'avenir de la région qui est en jeu. Nous devons en tenir compte. Sinon, il y aura une foule de gros lards hystériques qui vont courir dans tous les sens en semant la panique. (Il fixa le plafond.) Nous avons formé un groupe de citoyens responsables et désintéressés qui s'est fixé pour but de racheter la Compagnie des eaux. Actuellement, elle appartient à quelqu'un qui n'est même pas du Comté, soit dit en passant. Elle a besoin d'être rénovée. Il y a beaucoup de travail à faire. Nous allons installer un réseau de distribution flambant neuf, de nouvelles canalisations, de nouvelles pompes, le meilleur système d'épuration imaginable. Un entretien régulier... Le grand jeu.

— Et qui va fournir le financement ?

— Les membres importants de la communauté, répondit Runcible. Les hommes qui comptent. Ceux qui se soucient de l'avenir de la région. Ne vous inquiétez pas pour ça.

— Vous avez déjà leur accord ?

— Je n'ai pas besoin de leur accord, répliqua Runcible.

Il fournit au journaliste un exposé complet de ses projets, avec tous les détails qui lui vinrent à l'esprit. Puis il raccrocha et réfléchit un instant.

C'est maintenant ou jamais, décida-t-il. Consultante la liste de numéros posée en permanence sur son bureau, il appela George Enrico, au Red Dam Ranch.

Quand Enrico décrocha, il annonça :

— Ici Léo Runcible, et vous allez regretter d'avoir de mes nouvelles. Je vais vous dire pourquoi. Vous avez une minute ? Il vaudrait mieux pour vous, George. Il s'agit de la vie de vos vaches, voilà pourquoi. Qu'est-ce que vous utilisez comme eau, à propos ? Celle du robinet, l'eau d'un puits, ou quoi ? (Il se carra confortablement dans son fauteuil.) Apparemment, l'eau de la région est contaminée.

— Tout le monde le sait, dit Enrico.

— Nous devons racheter cette satanée Compagnie et la rénover, déclara Runcible. Nous n'avons pas le choix. Je vais vous dire pourquoi. Je vous conseille de m'écouter. Cela mérite largement le temps précieux que vous me consacrez.

Après avoir parlé à Enrico, il appela Thomas Reilly, puis, l'un après l'autre, les autres gros fermiers de la région. Il termina juste à temps pour sauter dans sa voiture et prendre la route de Fountain Grove.

Au moment où il démarrait le moteur, Janet sortit de la maison pour le rejoindre.

— Ton dîner, fit-elle anxieusement. Tu n'as pas le temps de manger ?

— Non, répondit-il. Je n'ai pas le temps.

Je sais qu'ils vont marcher, se dit-il en conduisant.

Ils vont verser leur part du financement ; ils ne peuvent pas faire autrement. C'est leur intérêt. Une simple question de logique, de sens pratique. C'est ça qui va emporter leur adhésion.

Et s'ils ne marchent pas, pensa-t-il, alors, je devrai financer le projet tout seul. Je me demande si j'y arriverai. Combien cela coûtera-t-il pour rénover le réseau de fond en comble ? Quarante mille dollars ? Cent mille ? Cinq cent mille ?

Bon Dieu ! se dit-il. Il faut absolument qu'ils me suivent.

Et je sais qu'ils vont le faire. Mon intuition me dit qu'ils paieront.

La veille de Noël, au cours de la réception que donnaient, comme tous les ans, les Runcible, Janet prit une cuite et se mit à parler à tout le monde de leurs problèmes personnels. Elle apprit ainsi, à un nouveau couple qui venait de s'installer dans la région, que Léo et elle avaient un découvert d'environ trois mille dollars à la banque de Novato.

— Cela fait déjà trente jours, ajouta-t-elle, se glissant entre deux hommes plongés dans une grande conversation.

Tendant laborieusement de conserver l'attention du nouveau couple, Janet poursuivit :

— Et Harry — c'est notre banquier — nous a appelés pour nous dire qu'il a tellement d'estime pour nous que nous pouvons continuer soixante jours de plus si nous le désirons. C'est une forme de prêt. Ce qui montre combien il respecte Léo, et à quel point il lui fait confiance.

Ses invités hochèrent la tête, attentifs, mais Janet eut l'impression que son histoire ne les intéressait pas.

— Excusez-moi, dit-elle.

Et, se levant, elle passa devant eux, d'un pas prudent, et emporta son verre à la cuisine.

La jeune femme à qui elle venait de faire ses confidences apparut bientôt, sans son mari, dans l'encadrement de la porte, et lui proposa de l'aider.

Elle était de petite taille, plutôt trapue, et elle avait un joli visage malheureusement trop maquillé. Son mari venait d'être muté à Carquinez par le gouvernement fédéral ; il travaillait pour un organisme officiel chargé de l'étude des océans.

— Vous savez, Martha, dit Janet, quand vous connaîtrez mieux mon mari, vous comprendrez à quel point c'est un

homme merveilleux. Absolument fabuleux.

Elle sourit à la jeune femme, s'attendant à voir sur son visage, en guise de réponse, un sourire exprimant sa solidarité, sa bienveillance.

Cette fois encore, il était venu autant de gens que les autres années à la soirée des Runcible. La maison, bondée, était pleine de bruit et d'agitation. La porte d'entrée s'ouvrit et se referma, mais Janet ne put voir si c'était quelqu'un qui venait d'arriver ou de repartir.

— J'aime beaucoup votre mari, dit Martha Leghorn.

— Mais vous ne le connaissez pas, répliqua Janet.

Un sentiment de profonde tristesse s'abattit sur elle tandis que, un pichet de deux litres dans une main, elle remplissait son verre de Djinn – son cocktail de base, à présent, un mélange de gin et de bitter angustura.

— Il semble connaître tant de sujets différents, reprit Martha, en s'asseyant à la table de la cuisine. Et moi, je me sens tellement ignorante... Tout ce dont je peux parler, c'est... Ma foi, je n'en sais rien. Quelqu'un a mentionné Shakespeare, tout à l'heure, et je me rappelle avoir lu *Macbeth* à l'université.

— Puis-je remplir votre verre ? demanda Janet.

— Non, merci, fit Martha. Bob n'aime pas que je boive trop. (Elle baissa la voix.) Il dit toujours que je bois trop quand je sors. Il est extrêmement strict. Il vient du Sud, vous savez. D'Atlanta. Ils sont très collet monté, par là-bas.

— Où êtes-vous née ? dit Janet.

— À Modesto.

— Vous vous plaisez, ici ? La région est superbe, vous ne trouvez pas ? (Janet elle-même prit conscience, en disant ces mots, de la beauté du paysage, de la crête, de la forêt de pins, de l'océan.) C'est un paradis, déclara-t-elle. Vous avez de la chance de vous installer à Carquinez. Et quand vous aurez mieux fait connaissance avec les gens d'ici, vous verrez qu'ils sont absolument merveilleux. Si aimables. Si serviables. Ils seraient prêts à faire n'importe quoi pour vous aider.

— Nous aimons notre maison, dit Martha. Votre mari a fait en sorte de nous en trouver une qui soit de bonne qualité. Il a inspecté les fondations lui-même.

— Pour Léo, renchérit Janet, rien n'est plus important que de satisfaire les clients qui s'adressent à lui et lui font confiance. (Posant son verre, elle s'approcha de la jeune femme et lui prit les mains.) Il faut que vous soyez heureuse. Je veux que vous me le promettiez. Pour nous, c'est la chose la plus importante au monde.

Et, comme cela lui était déjà si souvent arrivé, Janet sentit les larmes jaillir de ses yeux.

Debout près de la fenêtre, la tête levée, Sherry Dombrosio regardait les lumières de la maison des Runcible. De nombreuses voitures étaient garées un peu partout. Les échos de la fête parvenaient jusqu'à elle.

— Il y a foule, cette année, dit Sherry.

— Ça ne m'étonne pas, fit Walt. Il sert de bons alcools. Il sait s'y prendre pour attirer les visiteurs. Mais moi, ça ne m'intéresse pas de faire venir les gens de cette façon. En les soudoyant.

— Je ne vois pas comment il peut se le permettre.

Je croyais qu'il était aux abois ? La vendeuse de l'épicerie m'a dit que cela fait trois mois qu'il ne règle plus sa note. Il ne leur a rien versé depuis octobre dernier.

— Bien sûr, qu'il est aux abois, confirma Dombrosio. Mais il retombera sur ses pieds. Il a fait ça toute sa vie. Il empruntera, ou il mettra la main sur un bout de terrain qui lui permettra de spéculer. Ce genre de type ne s'avoue jamais vaincu.

— Qui lui prêterait de l'argent ? demanda Sherry. Il n'a plus de biens, maintenant qu'il a vendu ce terrain sur la crête. Du moins, c'est ce que j'ai entendu dire. Mais, bien sûr, il circule tellement de rumeurs sur son compte qu'on ne sait jamais ce qu'il en est exactement.

— Il finira par convaincre un de ses copains banquiers de le commanditer, dit Dombrosio. Ces gens-là travaillent tous la main dans la main. Ils font leurs transactions entre eux.

— Il ne pourrait quand même pas proposer sa Compagnie des eaux comme garantie ?

— Non, elle est pourrie de dettes. Tu as lu l'article des *News*.

S'éloignant de la fenêtre, Sherry déambula sans but dans le

salon. Son gros ventre – elle était enceinte de cinq mois – ballottait devant elle ; finalement, elle se laissa tomber dans un fauteuil. Cette expression d'énervement, d'impatience que Dombrosio remarquait si souvent chez elle, ces derniers temps, apparut une fois de plus sur son visage. Finalement, ce n'était pas de gaieté de cœur que Sherry avait renoncé à son emploi. Mais une femme enceinte ne pouvait pas aller chaque jour en voiture à San Francisco, et encore moins assurer ce travail de relations publiques pour lequel Norm Lausch l'avait engagée. En rentrant chez elle, après sa dernière journée à la Lausch Company, elle avait eu une crise de nerfs d'une rare violence, comme Dombrosio ne lui en avait jamais connu. Pendant une semaine, elle l'avait évité, restant au lit presque jusqu'à midi, lui lançant des plats à la tête pendant les repas, s'enfermant dans sa chambre dès la fin du dîner.

C'est dommage, pensa-t-il en la regardant. Tu n'as pas de chance ; tu as été trahie par ton héritage biologique. C'est le point faible de la femme. On dit que les patrons avisés se méfient de ce risque, et qu'ils évitent d'embaucher des femmes à cause de cela. Je ne leur donne pas tort.

— Mon Dieu, ce que j'ai mal au cœur, dit Sherry. Je devrais pourtant être débarrassée de ce genre de problème, au sixième mois. Je me sens tellement ballonnée – je ne suis qu'une énorme baudruche pleine de gaz.

— Veux-tu que je t'apporte quelque chose ? proposa Dombrosio.

— Non, répondit-elle sèchement.

— Une limonade ? (Il alla ouvrir le réfrigérateur.) Que dirais-tu d'une part de tarte ?

— Je ne dois pas manger de féculents. Je suis censée avoir perdu deux kilos, à la fin du mois. Nous sommes le vingt-quatre, et je pèse encore soixante-cinq kilos. (Elle contemplait le plancher, l'air morose, quand Dombrosio passa près d'elle, sa part de tarte à la main.) Tu es vraiment obligé de manger ça ici ? demanda-t-elle. Tu ne pourrais pas aller ailleurs ? Tu sais bien que je ne supporte pas de te voir manger des choses auxquelles je n'ai pas droit. C'est injuste.

— C'est toi, répondit-il, qui as voulu un bébé.

— Certainement pas. C'est une idée à toi. (Les yeux de Sherry lancèrent des éclairs.) Moi, je n'en ai jamais voulu ; à aucun moment.

— Il est trop tard, maintenant, conclut Dombrosio.

Trop tard, pensa-t-il, pour regretter ta silhouette de jeune fille. Et ton emploi. De toute façon, ce n'est pas naturel, pour une femme, de travailler. C'est ça, qui est naturel : ce ventre énorme, cette grossesse. Il y a longtemps que cela aurait dû se produire ; et il n'y aurait jamais eu de problème entre nous deux, alors.

Aujourd'hui, nous avons l'un comme l'autre retrouvé la place que la nature nous a destinée. J'ai un emploi ; tu as ta grossesse. Je quitte la maison à six heures du matin et je rentre à sept heures du soir ; tu restes ici toute la journée à éplucher des pommes de terre et à faire le ménage. Si ça ne te plaît pas, tant pis, parce que c'est comme ça. Ce n'est pas à moi qu'il faut le reprocher.

Avec un soupçon d'irritation, Sherry constata :

— Ils font un tel vacarme, là-haut, qu'on les entend jusqu'ici. Quel intérêt de vivre à la campagne ? Autant habiter un appartement dans une résidence d'Oakland.

— Je pense que beaucoup de gens se sont sentis obligés d'y aller, dit Dombrosio. Par simple gratitude. Pour le remercier d'avoir rénové le réseau de distribution d'eau.

— Eh bien moi, je n'éprouve pas la moindre gratitude, déclara Sherry. Tu veux connaître mon opinion ? Je pense que Runcible a hypothéqué nos existences, notre santé, et notre avenir.

— Comment ça ? s'étonna Dombrosio.

De ses deux mains, elle désigna son ventre distendu.

— Il m'oblige à vivre dans une angoisse permanente, expliqua-t-elle. Il nous y contraint tous les deux.

— Il n'y a rien de sérieux dans cette histoire de mâchoire des carriers, affirma Dombrosio.

Et il ne put s'empêcher de rire. Cela l'étonnait toujours d'entendre Sherry s'inquiéter de cette menace ; il ne pouvait admettre qu'une femme de son intelligence, avec l'éducation qu'elle avait reçue et la culture qui était la sienne, puisse croire

de telles balivernes.

Sherry s'entêta :

— C'est arrivé autrefois. Cela peut se reproduire à tout moment. Et toucher n'importe quel enfant né dans le voisinage. Il y a des années que je bois cette eau contaminée, et toi aussi. C'est pourtant vrai, non ? (Elle se mit à arpenter la pièce.) Et le plus terrible, c'est qu'on n'a aucun moyen de savoir à quoi ressemblera le bébé tant qu'il ne sera pas né. Nous n'avons pas la moindre idée de ce qui va sortir de mon ventre. Dieu du Ciel, je pourrais très bien être en train de créer une sorte de monstre, et de le laisser se développer en moi.

Elle frissonna.

— Et c'est la faute de Runcible, conclut Dombrosio.

— Parfaitement.

— Pourquoi ?

Avec une certitude absolue, Sherry répondit :

— Parce que personne ne s'inquiétait de la qualité de l'eau avant que Runcible n'exploite le sujet.

Oui, pensa Dombrosio. Elle a raison ; c'est Runcible qui a monté en épingle cette histoire d'eau polluée. Avant lui, personne ne s'en souciait.

Donc, dans l'esprit de Sherry, Runcible a tous les torts – elle le rend même responsable, sans doute, du fait qu'elle est enceinte. Et en ce cas, selon la logique de son système aberrant, c'est encore à cause de Runcible qu'elle a dû renoncer à travailler.

— C'est lui qui t'a fait perdre ton emploi ? demanda Dombrosio.

Sherry lui lança un regard mauvais.

— Réponds-moi, insista-t-il.

— La question n'a pas de sens, dit-elle.

Mais sa voix, son expression laissaient deviner qu'au plus profond d'elle-même, elle tenait Runcible responsable de sa déchéance, de la perte de son statut.

— Ce serait ironique, commenta Dombrosio, si tu donnais réellement naissance à un enfant à la mâchoire difforme.

Le comble de l'ironie, se dit-il, parce que c'est moi qui ai déterré ce crâne et qui l'ai modifié ; c'est moi qui ai attiré

l'attention du public sur la mâchoire des carriers, dont personne ne parlait plus depuis des dizaines d'années. C'est moi qui ai joué ce rôle historique.

— Pourquoi ironique ? s'étonna Sherry.

C'est vrai, pensa Dombrosio, tu ne sais toujours rien. Encore aujourd'hui. Ma responsabilité dans cette affaire n'a jamais été révélée. Qui est au courant ? se demanda-t-il. Wharton, et l'anthropologue. Et, par conséquent, Léo Runcible, je suppose.

Il suggéra :

— Nous devrions peut-être faire un saut jusqu'à là-haut. Pour quelques minutes.

— Pourquoi ? demanda Sherry.

— Lui serrer la main. Lui souhaiter ce qu'on souhaite en ces cas-là. Passer l'éponge.

Il venait de voir, peu de temps auparavant, Wharton monter la côte au volant de sa voiture. Or, Wharton et Runcible ne s'adressaient plus la parole depuis des mois.

— C'est le moment idéal pour ce genre de chose, ajouta-t-il. Noël ne te fait pas cet effet-là ?

— Non, répondit Sherry. Et je n'irai pas là-haut.

S'approchant de la fenêtre, Dombrosio leva les yeux vers la maison illuminée ; il écouta les bruits de la fête, il vit les gens aller et venir, la porte d'entrée grande ouverte, les voitures garées dans la rue. La plupart des invités venaient de loin, avait-il remarqué. Les voitures, en général, n'étaient pas d'ici. Ce ne sont pas des gens de Carquinez, conclut Dombrosio, que Runcible invite.

— Je pense que nous devrions monter, dit-il à sa femme. Prendre un verre avec Runcible et lui montrer que je ne lui garde pas la moindre rancune de ce qu'il a fait. (La période de Noël ne laissait pas Dombrosio indifférent, même si elle n'avait aucun effet sur le cœur de pierre de Sherry.) L'eau a coulé sous les ponts, ajouta-t-il, depuis le jour où il m'a dénoncé à la police. Je ne suis pas du genre rancunier, de toute façon ; tu le sais bien.

Il était en train de se dire que, finalement, il pardonnait à Sherry tout ce qu'elle avait fait : ses intrigues, ses manigances pour se faire embaucher à la Lausch Company, sa prise de

position contre lui, son ralliement à Norm Lausch, l'histoire de son prétendu daltonisme... et toutes les petites cruautés savamment distillées auxquelles elle s'était livrée à son égard.

Plissant les paupières, Sherry le regarda bien en face avant de déclarer :

— Je ne te comprends pas. Je ne vois pas comment tu pourrais pardonner à un homme comme lui. Après tout ce qu'il nous a fait subir. Ce serait une trahison vis-à-vis de moi, pour le moins. (Elle toucha son ventre, le saisit à deux mains, le caressa ; c'était un geste machinal, désormais. Elle semblait constamment consciente de sa présence, dans toutes les situations.) Walt, ajouta-t-elle, si le bébé n'est pas normal, s'il naît avec une malformation quelconque... L'autre nuit, je n'arrivais pas à dormir, je ne pensais qu'à ça. Que ferons-nous ? Comment pourrions-nous y survivre ? Notre premier bébé... Suppose que ce soit *réellement* une espèce de monstre. Est-ce qu'on l'enverrait dans un établissement spécialisé ? Est-ce que nous devrions le garder avec nous ? Je n'en sais vraiment rien. (Elle le regarda avec angoisse.) La nuit, quand tu dors – mon Dieu, avec quelle facilité tu trouves le sommeil – mes craintes me semblent si réelles. Bien sûr, ce n'est pas le cas à ce moment précis. Tu sais comment sont les terreurs nocturnes.

— Le bébé sera superbe, affirma Dombrosio. Tes craintes sont irrationnelles.

— Tous les gens qui me voient, dit Sherry, tous ceux qui vivent ici, qui savent que je suis enceinte...

Ils pensent au bébé, et ils se demandent s'il sera normal. Je le sens ; c'est vrai. Ils attendent tous de le voir.

Oui, ils attendent, pensa-t-il. Sherry ne se trompe pas, elle n'a rien imaginé. C'est le prix à payer, se dit-il. Pour vivre dans une zone rurale. Les anciennes superstitions. Nous devrions peut-être nous installer ailleurs ? Mais non. Cette région est la nôtre. Nous voulons que notre enfant naisse ici.

— Je crois que je ne vais pas aller là-haut, annonça Dombrosio. Ce serait pur sentimentalisme. Je le regretterais dans un jour ou deux.

Il préféra s'installer sur le canapé, et, prenant le journal, il se laissa bientôt absorber par sa lecture, comme tous les soirs à la

même heure.

Mais de temps à autre, son attention se relâchait, et il renonça à lire pour reprendre le fil de ses réflexions. Si l'on peut tenir un raisonnement, se dit-il, selon lequel Léo Runcible serait responsable de la difformité de notre enfant, alors, pourquoi ne pas aller plus loin ? Pourquoi ne pas pousser ce genre de logique jusqu'au bout ? En un certain sens, Runcible est effectivement responsable, pour commencer, du fait que Sherry est enceinte. Il pensa : Si je ne lui avais pas fait une telle scène, ce samedi-là, quand je suis rentré de la poste avec l'avis de la banque, nous ne nous serions jamais retrouvés si vite au lit, sans contraception. C'est Runcible – cette espèce de salopard – qui est à l'origine de la grossesse de Sherry... Cette conclusion le fit sourire.

— Pourquoi souris-tu ? demanda Sherry.

Je vois, pensa-t-il. Je vois comment fonctionne son raisonnement. Comment elle en tire profit. C'est extraordinaire. On peut faire tout ce qu'on veut avec les gens, avec les faits et les événements ; on peut les modifier, les remodeler, de la même façon que le plastique frais que j'utilise à l'atelier. On leur impose une forme, par des moyens très énergiques.

Qui est, réellement, responsable de sa grossesse ? se demanda-t-il. Et pourquoi ? Et, pensa Dombrosio, quelles en sont les conséquences ? Le résultat, c'est que Sherry a perdu au change, d'une façon profonde, irréversible, qu'elle ne peut plus atteindre, maintenant, le but qu'elle s'était fixé. D'autre part, je n'ai plus rien à craindre d'elle. Cette pression constante, inflexible, qu'elle exerçait sur moi a désormais disparu. Je peux souffler un peu. Par exemple, je peux rester à la fenêtre, à regarder la maison de Runcible et sa folle soirée, sans en être contrarié. Je peux lire le journal en toute tranquillité. Je peux aller et venir à ma guise, et elle ne peut pas m'en empêcher.

Et c'est moi qui ai tout déclenché, se dit-il. En amenant Chuck Halpin à la maison, ce fameux soir. C'est ça qui a rendu Runcible fou de rage ; c'est à cause de ça qu'il a prévenu la police de la route quand j'ai coincé l'Alfa dans le fossé. Le fait d'inviter Chuck Halpin m'a coûté mon emploi à la Lausch Company et a permis à Sherry de s'y faire embaucher ; cela m'a donné l'idée de remodeler le crâne ; et de monter ce canular. Ce

qui a tellement excité Runcible qu'il s'est couvert de ridicule, comme toujours. Dans cette affaire, il a pris tous les risques, et il s'est retrouvé ruiné, et propriétaire d'une compagnie de distribution d'eau qui l'empêchera, jusqu'à la fin de sa vie, de refaire fortune. Disons, pour résumer, que c'est à cause de moi que Runcible se retrouve avec cette Compagnie sur les bras. C'est moi qui l'ai ruiné. Et c'est *moi* qui ai mis Sherry enceinte ; je suis responsable de tout, depuis A jusqu'à Z. Les autres n'ont strictement rien fait, sinon ouvrir leurs grandes gueules – Sherry pour me remettre à ma place, et Runcible pour incendier tout le monde.

Ils ont beaucoup parlé, conclut Dombrosio, mais moi, j'ai agi. Je ne me suis pas contenté de rester planté sur place à user ma salive.

Et pourtant, se dit-il, c'est peut-être Runcible qui aura le dernier mot.

Il éprouva un certain malaise en pensant au bébé.

Sherry, debout près de lui, déclara :

— Tu as aussi peur que moi, pour le bébé. Je le vois à la façon dont tu es assis, à cette expression sur ton visage. Mais tu ne veux pas l'admettre. Même vis-à-vis de toi-même.

J'ai peur, moi ? se demanda-t-il. C'est possible.

De nouveau, il reposa son journal.

C'est la vengeance de Runcible, pensa Dombrosio. Sa façon à lui de régler ses comptes avec nous. À travers notre enfant.

Une image frappante, presque une hallucination, s'imposa à son esprit : une vision de l'avenir. Tous les détails y étaient ; ils s'engouffrèrent en masse dans son cerveau. Mon Dieu, non ! pensa-t-il. Allez-vous-en !

Il se vit en compagnie de Sherry.

Ensemble, ils suivaient une rue en voiture. Lui, portait son beau costume de laine, sa cravate, les chaussures noires qu'il avait eues à Noël. Sherry était tirée à quatre épingles, elle aussi ; elle avait mis des boucles d'oreilles, un petit chapeau blanc en forme de coiffe, muni d'un tulle. Son visage était soigneusement maquillé ; elle avait utilisé de la poudre, son crayon à sourcils, du mascara, son nouveau rouge à lèvres. Pour s'habiller, elle avait choisi son tailleur marron clair, sa cape de fourrure, et ses

chaussures à talons à bouts métalliques, celles qui lui blessaient toujours tellement les chevilles. Sur ses genoux, elle tenait son petit sac à main noir verni, qu'elle n'avait encore jamais utilisé, ni même sorti de la boîte dans laquelle elle l'avait reçu. Tandis que la voiture roulait, elle regardait en silence les hautes demeures de style ancien qui bordaient la rue. Quant à lui, il concentrait son attention sur les numéros des maisons, et il cherchait une place pour garer la voiture.

Entre eux deux, sur la banquette, était assis leur petit garçon, les mains croisées sur les genoux. Ils l'avaient habillé le mieux possible, lui aussi. Après lui avoir bien lavé le cou, les oreilles et la figure, ils l'avaient peigné, et lui avaient fait mettre son pantalon du dimanche, ses chaussures bien cirées, et une chemise blanche. Par-dessus la chemise, il portait un pull. Il tenait à la main un petit planeur en balsa à cinq cents qu'ils avaient acheté au bazar pour lui ; bien sûr, ils avaient dû assembler eux-mêmes les ailes et l'empennage. L'enfant ne l'avait pas encore fait voler. Ils lui avaient promis qu'il pourrait l'essayer, dès qu'ils arriveraient là où ils allaient. Il pourrait le faire voler à l'école, s'il y avait assez de place. Ils étaient sûrs que oui...

— Nous y sommes presque, dit Dombrosio.

— Oui, murmura Sherry.

Changeant de position, elle croisa les jambes, lissa sa jupe du plat de la main, et en ôta un petit bout de fil blanc.

— Allume-moi une cigarette, demanda-t-il.

Ouvrant la boîte à gants, elle la fouilla un moment.

— Je n'en trouve pas, dit-elle. Je n'ai pas apporté les miennes. Tu as vraiment envie de fumer ?

— Non, fit-il. Ça n'a pas d'importance.

Il apercevait le bâtiment, à présent, une vieille maison en bois de deux étages qui avait été transformée, deux ans plus tôt, en école maternelle. En externat spécialisé. On avait débarrassé la cour de tous les arbres, des buissons et des fleurs – il suffisait de comparer avec les maisons voisines – et on avait goudronné le sol. Divers jeux de plein air y étaient installés : une cage à poule, un tourniquet, des toboggans, des tape-culs, et les balançoires en corde qu'aiment tant les jeunes enfants.

Un haut grillage métallique entourait la cour et le bâtiment.
— Je déteste ce genre de clôture, déclara Sherry.
— Oui, acquiesça-t-il. Cela donne à l'école l'allure d'une prison.

— Ce genre d'école ressemble toujours à une prison. Même s'il y a des roses à l'intérieur. As-tu déjà vu quelqu'un faire pousser des roses dans les cours d'école ? Ils choisissent toujours les plus rouges. Couleur de sang. Des Paul Scarlets.

Dombrosio gara la voiture de l'autre côté de la rue.

— Sommes-nous en avance ? demanda Sherry. Ou bien devons-nous entrer tout de suite ?

— Nous sommes à l'heure. Ne sois pas si nerveuse.

— L'école m'a toujours rendue nerveuse. J'ai toujours eu envie de fuir, de vomir, ou de faire pipi dans ma culotte. Même quand j'étais au lycée.

Se redressant sur son siège, Sherry tourna le rétroviseur vers elle pour se regarder, inspecter son maquillage.

— Un sentiment de révolte rentrée, j'imagine, conclut-elle.

Ouvrant son sac, elle sortit son bâton de rouge.

Dombrosio et le petit garçon attendirent qu'elle eut retouché ses lèvres.

— Prête ? demanda-t-il finalement.

— Oui, fit Sherry.

Elle lui adressa un bref sourire.

Encadrant leur petit garçon, chacun lui tenant la main de son côté, ils traversèrent lentement la rue, en silence, d'un pas presque solennel. Quelques enfants jouaient dans la cour ; ils levèrent la tête à leur approche.

— Tu vois comme tu vas bien t'amuser ? dit Sherry, se penchant pour parler à leur fils. Regarde ces toboggans, et tous ces bébés. Il y a tellement de bébés avec qui jouer.

— Pas des bébés, rectifia Dombrosio. Ne les appelle pas comme ça, bon sang ! Ce sont des enfants.

Il ne savait trop pourquoi, Sherry avait pris l'habitude d'appeler « bébés » tous les enfants qui allaient encore à l'école maternelle, et cela l'irritait.

Entre eux deux, agrippé à leurs mains, le petit garçon

commença à renifler.

— Oui, fit Walt. Ça va être chouette.

Il pressa la main de son fils.

Ils atteignirent les voitures garées devant l'école, et Dombrosio lâcha le petit garçon pour que Sherry et lui puissent se glisser entre deux véhicules et atteindre le trottoir.

En découvrant le grand escalier de bois du bâtiment, les immenses grillages, l'enfant se mit à pleurer. Mais en même temps, nota Dombrosio, il était excité. Il tremblait, essayant tout à la fois de voir ce qui se passait et de se cacher derrière sa mère.

La porte d'entrée du bâtiment s'était ouverte, et une femme, arborant un large sourire, en sortit en leur tendant la main pour les accueillir. C'était l'institutrice qui dirigeait l'école, Mlle Thackman ; elle descendit l'escalier et se pencha vers le petit garçon pour lui dire bonjour. C'est à lui qu'elle parla en premier, dès le moment où elle le vit.

— Jimmy Dombrosio, dit-elle, le regard pétillant d'affection. Je suis si contente de te connaître. Tu sais qui je suis, Jimmy ? Je suis Mlle Thackman. Je vais être ton institutrice. Et on va beaucoup, beaucoup s'amuser, tous les deux.

Et elle emmena l'enfant, le séparant de sa mère et de son père ; Walter Dombrosio sentit les doigts de son fils échapper aux siens tandis qu'il montait l'escalier avec Mlle Thackman. Près de lui, Sherry, tendue, était devenue toute pâle. Elle lui lança un bref regard plein de panique.

— Tout va bien, la rassura-t-il, posant sa main sur le dos de Sherry pour l'inciter, en douceur, à monter les marches du perron pour franchir la porte que Mlle Thackman leur tenait ouverte.

Ils se retrouvèrent dans un couloir sombre, avec des portes ouvertes çà et là.

Une école d'exception, pensa-t-il. Pour les enfants d'exception. Une femme empâtée, d'un certain âge, au visage desséché, sans trace de maquillage, à la robe froissée et tachée de peinture et d'argile, institutrice, psychologue et assistante sociale tout à la fois, qui se penchait sur leur fils, le sourire aux lèvres, tandis qu'elle l'emmenait vers son bureau dans ce couloir

couvert d'un épais tapis. Déjà, elle aiguissait son impatience, en lui décrivant de sa voix masculine et chaleureuse les jeux auxquels jouaient les enfants, les jouets qu'ils possédaient, les choses passionnantes qu'ils faisaient... Il sentit la tension décroître, un petit peu. Cette femme avait la situation bien en main ; de toute évidence, elle connaissait son métier.

— Et tu auras une table, disait-elle. Rien que pour toi tout seul. Et tu pourras la salir tant que tu voudras ; n'est-ce pas que ce sera amusant ?

Le petit garçon levait la tête vers elle ; son petit visage obtus, aux réactions si lentes. Tellement engourdi, pensa-t-il. Tellement stupide. Essayant de comprendre, de suivre ce qu'elle disait. Il faut qu'elle parle moins vite, s'insurgea-t-il. Elle devrait le savoir. On lui a déjà confié des enfants semblables, pourtant ; c'est justement pour ça que nous sommes là. C'est la seule raison pour laquelle nous l'amenons dans cette école, et nulle part ailleurs. Cet établissement est censé être ce qui se fait de mieux.

Près de lui, Sherry demanda d'une voix à peine audible :

— Parmi les autres enfants, dehors, dans la cour. As-tu...

Elle ne termina pas sa phrase.

— Je n'en ai vu aucun, dit-il. Ils sont probablement surveillés de près. À causes des chutes. Des blessures possibles. Ne nous a-t-on pas dit que c'était un problème ?

— Oui, fit sa femme alors qu'ils pénétraient dans le bureau.

La voix de Sherry était atone, comme privée de vie, et sous sa voilette, ses traits étaient figés. Dombrosio lui avança une chaise, et elle s'assit en face du bureau de Mlle Thackman, arrangeant sa jupe, et posant son sac à un endroit où elle pourrait l'atteindre facilement. Tandis qu'il prenait lui-même un siège, il la vit ouvrir son sac et vérifier qu'elle avait bien son chéquier et son stylo ; elle ôta ses gants, les mit dans son sac, et en sortit le chéquier à demi, le laissant dépasser. Tournant la tête, elle ajouta :

— Des bras cassés, ce genre de choses. Ils trébuchent beaucoup, tu vois.

— Bien, dit Mlle Thackman, se laissant tomber dans son vieux fauteuil à pivot en chêne. (Tendant le bras, elle fit faire à

Jimmy le tour du bureau pour l'amener près d'elle.) Ça va, mon grand ? fit-elle, souriant toujours.

Pas une seconde, elle n'avait cessé de sourire, ni quitté l'enfant des yeux. Elle avait réussi à le faire sourire à son tour, d'une façon tout aussi constante. Walt Dombrosio pensa : Elle a déjà un certain ascendant sur lui. Et c'est indispensable. C'est extrêmement important.

Cette femme, se dit-il, se consacre entièrement à sa tâche. Elle est formée pour ça, pour prendre en charge les attardés mentaux, les enfants à problèmes, les enfants difformes. Elle n'a pas bronché, elle n'a pas laissé paraître la moindre réaction à la vue de sa mâchoire énorme, de son front protubérant, de son dos voûté, de ce visage stupide, hébété, avec son espoir timide et son anxiété... Évidemment, ce n'est pas la première fois ; elle en a – combien, exactement ? – sept de ce type, ici. Parmi les autres enfants.

— Tire la langue, dit Mlle Thackman au petit garçon, et fais : Ah !

Elle agita une spatule en bois, et au bout d'un moment, l'enfant ouvrit docilement la bouche. En chantonnant, elle introduisit la spatule et, les paupières plissées, examina attentivement la cavité buccale. De sa main droite, elle prenait des notes dans un registre ouvert sur le bureau. Qu'est-ce qu'elle peut bien voir ? se demanda Dombrosio. Ça ne l'intéresse pas réellement de savoir s'il a la gorge rouge ou la langue chargée. Il s'agit d'un rituel que nous avons tous subi, mais il a un sens différent, ici. Ce sont les dents, la mâchoire qu'elle examine. Le palais. Parce qu'elle veut savoir, pensa-t-il, quel espoir il y a de réussir une rééducation du langage.

Se tournant vers Dombrosio, Mlle Thackman demanda :

— À quel spécialiste m'avez-vous dit l'avoir confié ? Calder ?

— Oui, fit Sherry. Nous le lui amenons trois fois par semaine. Depuis deux ans, maintenant. (Elle avait allumé une cigarette, mais sa main tremblait trop ; elle l'éteignit aussitôt.) À San Rafael, ajouta-t-elle. Calder est installé ailleurs, mais il a sa clinique là-bas.

— Effectivement, dit Mlle Thackman.

Elle jeta la spatule dans une corbeille, puis, croisant les

mains, elle demanda à l'enfant d'une voix tonitruante, pleine d'enthousiasme :

— Maintenant, James L. Dombrosio — dis-moi quelque chose.

Lentement, posément, elle ajouta :

— Dis-moi comment tu vas.

La lourde mâchoire bougea. Walter Dombrosio se contracta ; les paupières à demi fermées, il cessa de respirer. Près de lui, sa femme fit de même.

L'enfant commença :

— Je... je... je... (Il s'interrompt.) V... v... v... v..., fit-il, et les sons s'échappèrent en gerbe de ses lèvres, dans une sorte de crachotement.

La salive lui coula sur le menton ; aussitôt, Mlle Thackman, imperturbable, sortit un Kleenex et essuya la bouche de l'enfant.

— Il peut faire beaucoup mieux, dit Sherry, quand il est seul avec nous.

— C'est très bien, tonna Mlle Thackman. Eh bien, Jimmy, fit-elle, prenant l'enfant par les épaules alors qu'elle se levait de son fauteuil. Tu veux descendre et voir les autres enfants ? Et aller jouer ?

Le regard du petit garçon s'alluma. Il bredouilla ; aucun mot ne sortait de sa gorge, seulement des gargouillis étouffés. Mais son désir était évident. Avec le sourire, Mlle Thackman lui prit la main et le conduisit prudemment jusqu'à la porte du bureau, sans le bousculer ; elle le laissa avancer à son rythme.

Au moment où son fils passait devant lui, Walt Dombrosio pensa : cette fois, il s'en va. Pour être soigné, pris en charge par des gens affectueux et compétents, des professionnels. Et il le sera, probablement, jusqu'à la fin de ses jours. Il est trop tôt pour le savoir, se dit-il. Nous serons fixés — nous serons tous fixés — dans quelques années.

Ce profil, pensa-t-il en regardant bouger la mâchoire de son fils — l'enfant essayait toujours de s'exprimer. Il est exactement semblable à celui que j'ai réalisé. Identique à la forme que j'ai sculptée, modelée, taillée, dans le sous-sol de la salle des fêtes. Tout ce travail. Toutes ces recherches. J'ai obtenu ce que je voulais, malgré tout ; j'en ai réalisé une copie parfaite. Exacte.

Complète. Authentique.

Quand Mlle Thackman et leur fils eurent quitté la pièce, Sherry et lui restèrent assis en silence. Finalement, Sherry demanda d'une voix blanche :

— Que sommes-nous censés faire, maintenant ? Attendre ? Rester là ?

— Je suppose, dit Dombrosio.

— J'ai failli ne pas le supporter... commença-t-elle.

— Dans quelques minutes, nous rentrerons chez nous.

— ... De la voir nous l'enlever de cette façon.

— Je sais, fit-il à haute voix.

— Comment ? demanda Sherry, debout près de la fenêtre de leur salon.

Aussitôt, il fut arraché à ses pensées, à son imaginaire. Il vit sa femme, les mains posées sur son énorme ventre, haussant les sourcils d'un air interrogateur.

— Veux-tu que je te dise une chose ? fit-elle. Tu me fais peur quand tu restes assis, comme ça, dans ton fauteuil. Je sais que tu ne me vois même pas ; tu n'es pas conscient de ma présence. Qu'est-ce que je suis censée faire, moi, pendant que tu lis ton journal, et que tu imagines des lettres au rédacteur en chef, ou je ne sais quoi ? Mon Dieu... (Elle traversa la pièce vers lui.) Tu es comme un vieillard sénile de quatre-vingts ans, qui s'assoupit après le repas.

Dombrosio l'entendait, mais ne lui prêtait pas attention ; le ton de sa voix, le sens de ses paroles n'avaient aucune importance pour lui.

— Arrête de regarder mon gros ventre, dit-elle. Cela me met mal à l'aise. J'aimerais tellement retrouver ma silhouette d'avant... Bon sang, quel plaisir, quand tout cela sera fini, de pouvoir porter de nouveau certains de mes vêtements.

Ai-je deviné juste ? se demanda Dombrosio. Est-ce que j'ai vu ce qui nous attend, la vengeance qui nous guette dans quatre mois ? Ou bien est-ce seulement, de ma part, l'angoisse d'un esprit tourmenté par un sentiment de culpabilité ? Peut-être n'existe-t-il pas de Mlle Thackman, pensa-t-il. Il n'y aura pas d'école spécialisée, ni de grillage, ni de bureau en chêne. Rien de tout ça. Notre petit garçon courra sans tomber, en poussant des

cris comme les autres gosses, et il trouvera tout seul comment assembler les morceaux de son planeur en balsa ; et comment le faire voler – le faire voler comme un fou, toute la journée, et il faudra qu'on aille le chercher par la peau du cou pour qu'il rentre à la maison à l'heure du dîner.

Nous verrons, pensa-t-il. Nous ne pouvons rien faire d'autre qu'attendre, pour voir la suite des événements.

Dans un coin du salon, à l'écart du bruit et des autres invités, Bob Leghorn débattait de questions importantes avec son agent immobilier, Léo Runcible.

— Mon sentiment, dit Leghorn, qui tenait son verre sans y tremper les lèvres, c'est qu'il n'y a pas, par ici, de source d'énergie bon marché. Aucune industrie ne viendra s'installer dans la région, parce que le prix de l'électricité est prohibitif. Quant au transport des marchandises entre le lieu de production et les points de vente, c'est hors de question. Avec cette montagne à franchir. Il faudrait la raser d'abord.

Dévisageant son interlocuteur – un homme plus jeune que lui – Runcible répondit :

— Vous êtes nouveau ici. Laissez-moi vous apprendre quelque chose. Bien sûr qu'il y a de l'énergie bon marché, dans la région. (Il braqua son index sur Leghorn.) Avez-vous déjà ouvert un robinet, dans votre maison ? Avez-vous remarqué ce qu'il en sortait ?

— Évidemment, fit Leghorn. De la bonne eau bien claire.

— Il y en a plein, de la bonne eau bien claire, reprit Runcible. Ça, c'est de l'énergie, de l'énergie de base, pas chère. Historiquement, la source d'énergie du monde civilisé tout entier, depuis des siècles. Ne vous inquiétez pas pour les sources d'énergie dans la région.

— Quelqu'un m'a dit, commença Leghorn, que vous possédiez une compagnie de distribution d'eau ?

— C'est exact.

— Comment vous est venue l'idée d'investir dans ce genre d'entreprise ? Est-ce une affaire rentable ?

Runcible ne dit rien.

— Je suppose, poursuivit Leghorn, que cela rapporte en été.

Pas en hiver, quand il pleut. Je pense, cependant, que vous vous trompez en considérant l'eau comme une source d'énergie. Évidemment, je n'ai pas de connaissances particulières en la matière, mais il me semble que le fait de posséder une compagnie de distribution d'eau peut influencer votre jugement. Si l'eau doit être utilisée comme source d'énergie, c'est pour produire de l'énergie électrique. Personne n'utilise plus l'eau directement ; cela remonte au temps des roues hydrauliques, comme celles qu'on trouvait dans les moulins à eau. (Il rit.) Non, à moins que quelqu'un construise un barrage, une usine hydro-électrique ici même... Et cela paraît peu probable.

— Excusez-moi, fit Runcible.

Se levant de son siège, il s'éloigna et se joignit à un autre groupe, laissant Leghorn en plan.

— Qu'est-ce que c'est, Léo ? demanda un invité, en désignant, sur le mur, un objet en métal noirci, ressemblant à une assiette. Ce n'est pas un casque français de la Première Guerre mondiale ?

— Non, fit Runcible. (S'approchant du mur, il décrocha le casque.) Il date de l'époque d'Oliver Cromwell, expliqua-t-il. Vous ne voyez pas la forme de la tête ? Essayez-le.

Il le tendit à l'homme, qui le posa sur sa tête avec précaution. Les invités s'approchèrent pour faire des commentaires.

— Quelle valeur cela peut-il avoir ? demanda une femme.

— Ça ne vaut pas grand-chose, dit Runcible. Dans les deux cents dollars.

— Léo, suggéra quelqu'un, pourquoi tu ne le vends pas ? Tu pourrais investir le fric dans ta Compagnie des eaux.

Ils rirent tous, Runcible en particulier. La bouche fendue jusqu'aux oreilles, il mit les mains dans ses poches, hocha la tête en regardant ses invités.

— Je ne trouve pas ça drôle, fit-il.

Mais son ton bon enfant prouvait le contraire, montrant qu'il appréciait la plaisanterie.

— Vous savez ce que j'envisage ? dit-il. Je pense offrir, gratuitement, une action de la Compagnie pour l'Amélioration des eaux de Carquinez, à chaque personne qui achètera une

maison à l'agence immobilière Runcible.

— Il y a encore mieux à faire, proposa un autre invité. Offre une maison gratuite à tout acheteur d'une action de ta compagnie.

À cela, Runcible rit si fort qu'il dut s'excuser ; quittant le salon, il alla dans la cuisine, où il trouva Janet en compagnie de Mme Leghorn.

Martha Leghorn se leva à son entrée.

— Monsieur Runcible, dit-elle, votre femme vient de m'expliquer que vous aviez mis tout votre argent, vos propriétés, et tout ce que vous possédiez, et que vous aviez hypothéqué votre maison jusqu'au grenier, pour améliorer la qualité de l'eau potable de Carquinez. Elle m'a dit que vous en auriez pour des années à rembourser vos dettes.

— Et si on prenait un verre ? proposa Runcible.

— Non, merci, répondit Mme Leghorn. Mon mari est très strict. Il n'aime pas que je boive.

Se tournant vers Janet, Runcible constata :

— Tu as tout ce qu'il te faut, à ce que je vois.

Il regarda sa femme remplir son verre avec le grand pichet.

— Attention ? fit-il, lorsqu'elle laissa le verre glisser légèrement.

Le liquide incolore déborda, coulant le long de son poignet pour dégouliner sur la table.

Les yeux brillants, Janet lui dit :

— Léo, si seulement tous ces gens pouvaient savoir quel homme exceptionnel tu es. Comment tu les as sauvés. Pourquoi ne veulent-ils pas le reconnaître ?

Désespérée, à peine capable de tenir son verre, elle le regarda fixement. Runcible eut l'impression qu'elle allait s'effondrer, tête la première, et il avança vers elle. Mme Leghorn s'était de nouveau assise à la table. Elle les observait en silence.

— Cela me rappelle une blague, dit Léo Runcible, saisissant la main de sa femme avant de détacher ses doigts du pied du verre.

Il posa le verre sur la table, loin du bord. Puis, se tournant vers Mme Leghorn :

— J'espère que vos amis ne trouveront pas la route trop

longue pour venir vous voir, Madame Leghorn. Vos amis de San Francisco.

— Certains font le voyage.

— Pour ceux qui ne sont jamais venus par ici, reprit Runcible, ce doit être une véritable découverte : l'océan, nos plages, les fruits de mer, la crête. Les animaux en liberté. Les paysages que rien ne défigure.

— Oui, reconnut Mme Leghorn. En général, ils en retirent une excellente impression. Cette région est vraiment ravissante. J'ai été si contente quand mon mari a été muté ici, après avoir travaillé à Hayward.

— Le smog vous tue littéralement, poursuivit Runcible. Dans ces grandes villes surpeuplées. Les gaz d'échappement des voitures, les fumées d'usines. Ne serait-ce que pour cette raison, Carquinez est un véritable paradis.

Il se prépara un nouveau verre. Sa femme le regardait toujours avec une expression stupide et bornée ; il en avait tellement pris l'habitude que cela ne le dérangeait même plus. Au moins, elle tenait encore sur ses jambes. La période de Noël la rendait joyeuse. Cela avait toujours été un jour mémorable, dans sa jeunesse, lui avait-elle confié.

Levant son verre en l'honneur de Mme Leghorn, Runcible lui dit :

— Eh bien, joyeuse Hanouka !

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Vous ne saviez pas que c'était Hanouka, aujourd'hui ? Cette année, cela tombe le jour de Noël, pour la première fois depuis un siècle. La fête juive.

— Oh, je vois, fit Mme Leghorn. Vous êtes Juifs, votre femme et vous ?

— Moi, oui, répondit Runcible.

— Y a-t-il beaucoup de Juifs dans la région ? demanda Mme Leghorn.

— Non. La plupart des terres appartiennent aux gros éleveurs, et à part un ou deux, ils n'ont pas de religion du tout ; tout ce qu'ils ont, c'est leur envie de payer le moins d'impôts possible, et de freiner au maximum la modernisation de la région.

Tirant une chaise, il s'installa en face d'elle, avec l'intention de lui parler des fermiers, de lui raconter toute l'histoire. Non seulement – contrairement aux autres – elle n'était pas ivre, mais elle semblait intelligente, intéressée. Et elle était nouvelle dans la région. Runcible brossait toujours un tableau de la situation aux nouveaux arrivants. Cela faisait partie de son travail.

— Est-ce que ces choses-là sont tellement importantes ? l'interrompit-elle presque tout de suite – il avait à peine commencé. Je veux dire, il n'y a que ça que les gens d'ici prennent au sérieux ? Ces histoires de subventions pour l'école, la réfection des routes... (Elle fit un geste.) Il ne se passe vraiment rien d'intéressant à Carquinez ?

— Dans quel genre ?

Mme Leghorn répondit :

— Des petites troupes de théâtre amateur ? Un groupe de danse ? Vous nous avez dit que c'était une région en pleine expansion ; je pensais qu'on y trouverait des activités culturelles. Je veux dire, je suis coincée ici toute la journée. (Elle leva vers Janet et lui un regard plein de détresse.) Personne ne joue même au bridge ?

— Mais si, bien sûr, répondit Janet avec un sourire. Et il y a même un groupe de danse créative à Point Reyes Station, un peu plus loin sur la nationale.

S'asseyant entre Léo et Mme Leghorn, elle commença à parler pour ne rien dire. Runcible s'excusa et quitta la cuisine.

Il entra dans la salle de bains, posa son verre sur le bord du lavabo, puis il se soulagea. C'est étrange, se dit-il, que plusieurs fois par jour, un homme soit obligé de déboutonner son pantalon, pour libérer un jet de liquide chargé de déchets organiques qui s'est accumulé en lui. Il faut le voir pour le croire. Après avoir refermé sa braguette, il se lava les mains, puis, toujours muni de son verre, quitta la pièce.

Peut-être l'homme ne représente-t-il rien de plus pour Dieu, pensa-t-il, que ce que représente pour moi ce liquide. Quoi qu'il lui arrive... ça n'a pas d'importance.

Pénétrant dans son cabinet de travail, Runcible referma la porte derrière lui. Pendant un moment, il resta assis à son

bureau, à fumer un cigare de Noël que quelqu'un lui avait offert. Puis il remarqua la lettre à moitié terminée qui se trouvait encore dans la machine à écrire. Elle était adressée à la banque de Petaluma, pour demander un refinancement pour le paiement de sa maison. Il avait essayé de les joindre par téléphone, sans succès. C'est pourquoi il avait commencé cette lettre, dans laquelle il leur demandait, au moins, de le laisser leur exposer le problème de vive voix. Il leur disait aussi, en toute franchise, qu'il ne pourrait pas faire face à la prochaine échéance. La lettre était datée du 12 décembre, et il ne l'avait pas encore finie, et encore moins expédiée.

Ces salauds refuseront, se dit-il. Se levant de son siège, il s'éloigna du bureau, pour ne plus être obligé de voir la lettre. C'est ça, l'ennui de vivre à la campagne. Tout le monde connaît l'état de vos finances ; vous ne pouvez pas garder de secret. Et il n'y a rien de plus nuisible au crédit.

Ces satanées banques, pensa-t-il. Quand vos fonds sont en baisse, ou que vous êtes à découvert, ou que vous essayez d'obtenir un prêt, elles le crient sur tous les toits. En moins d'une demi-heure, tous les gros bonnets du coin sont au courant, tous les gens avec qui vous essayez de faire des transactions. Vous allez voir un type pour acheter ou vendre un terrain, et il sait exactement de quelle somme vous disposez. Sur quoi est-ce qu'on peut jouer, dans une position pareille ? Les dés sont pipés d'avance. Et en plus, il y a ma femme. Comme si ça ne suffisait pas.

Tandis qu'il méditait sur ce sujet, la porte du bureau s'ouvrit. Michael Wharton apparut.

— Joyeux Noël, Léo, fit-il aussitôt. Je vous dérange ? C'est Janet qui m'a dit que je vous trouverais ici.

Sans lui parler directement, Runcible demanda :

— Comment se fait-il que vous soyez venu ? Elle vous a inscrit sur la liste des invités, sans me le dire ? Vous et toute la clique ?

— Ce n'est pas normal, d'être encore fâché, dit Wharton. Vous ne pouvez quand même pas rester fâché éternellement ?

L'instituteur semblait nerveux, mal à l'aise.

— Bien sûr que si, rétorqua Runcible. Je ne fais plus paraître

d'annonces dans ce petit torchon minable ; si j'ai un animal malade, je l'emmène à Point Reyes ; et s'il y avait une autre école, c'est là que j'enverrais mon fils.

Après un silence, Wharton risqua, gauchement :

— Noël, c'est le moment idéal pour oublier les vieilles rancunes.

— Je n'ai plus l'âge de croire au Père Noël, déclara Runcible. Écoutez-moi, Noël, c'est une opération commerciale, montée par des boutiquiers rapaces pour augmenter leur chiffre d'affaires.

— Quelqu'un m'a dit, commença Wharton, que vous aviez vendu tous les terrains que vous aviez, sur la crête.

— Exact.

— Ce n'est pas ce que vous vouliez garder pour faire un lotissement plus tard ?

Runcible haussa les épaules.

— Combien est-ce que ça vous a coûté ? demanda Wharton.

— Quoi ?

— Tout. D'acheter la Compagnie des eaux. De la rénover.

— Est-ce que je sais...

— Et vous dites que vous ne croyez plus au Père Noël ? s'étonna Wharton.

— Évidemment, fit Runcible. Écoutez : C'était un bon petit Juif, mais il n'a jamais su s'arrêter à temps. (Il ne savait pas à quel moment abandonner la partie, pensa-t-il ; Il a continué trop longtemps, et regardez où Il a fini.) Franchement, reprit-il, vous ne pensez pas que Dieu a autre chose à foutre que de s'occuper de nous et de ce qui nous arrive ?

— À vrai dire, fit Wharton, mon opinion personnelle en la matière, c'est que la religion appartient au passé. La religion est morte.

— Exactement ce que j'attendais de la part d'un goy, dit Runcible. Aucune foi. Vous devriez lire ce nouveau livre de Hermann Wouk, où il explique ce que Dieu représente pour lui. Cela vous ferait du bien. Tenez. (Se dirigeant vers l'étagère, il tendit le bras et en descendit le lourd volume.) Je ne l'ai pas terminé, expliqua-t-il, en ôtant le marque-page. Mais vous en avez plus besoin que moi. Si vous devez former l'esprit des

jeunes enfants, il vaudrait mieux que vous ayez quelques principes. Des règles de vie.

Il tendit le livre à Wharton, jusqu'à ce que l'instituteur finisse par l'accepter.

— Est-ce que les gros fermiers ont fini par payer ? demanda Wharton.

— Bien sûr.

— Qui ?

Avec répugnance, Runcible répondit :

— Oh, je ne sais plus. Quelques-uns. J'ai oublié.

Il y eut un silence.

— Je me demande, dit finalement Wharton, quelle serait votre situation, maintenant, s'ils avaient marché avec vous.

— Franchement, fit Runcible, qui a besoin d'eux ?

— Depuis le début, reprit Wharton, vous saviez qu'ils ne vous suivraient pas. Vous savez comment ils raisonnent ; tout ce qui les intéresse, c'est payer le moins d'impôts possible, mettre un peu d'argent de côté.

— Ce sont de braves gens, dit Runcible.

— Ils auraient pu soutenir l'achat de la Compagnie des eaux, déclara Wharton, sans que l'argent leur fasse défaut. Ils ne s'en seraient même pas aperçus.

— L'homme propose, conclut Runcible. Dieu dispose.

— Y a-t-il quoi que ce soit que je puisse faire ? demanda maladroitement l'instituteur.

— Vous avez trente-cinq mille dollars en liquide ?

— Non.

— Alors, bonsoir. Et joyeux Noël.

Wharton conclut :

— Vous avez fait quelque chose de formidable, en rénovant la Compagnie des eaux. Même si cette histoire de mâchoire des carriers repose à quatre-vingt-dix pour cent sur la superstition de paysans arriérés, il y a quand même toutes ces infections virales, tous ces rhumes qui...

— Écoutez, dit Runcible. Si vous n'avez pas l'argent, rentrez chez vous. Vous voulez bien ? D'accord ?

Wharton s'attarda :

— C'est bizarre, fit-il. Vous investissez tout ce que vous avez

dans cette compagnie, vous vous endettez, vous perdez vos terrains et tout votre capital pour le bien de la communauté... Et pourtant, après avoir fait une chose pareille, vous nourrissez une vieille rancune contre moi, et le shérif Christen, et Faulk, et Dieu sait qui encore. Il y a bien cinquante pour cent des membres de la communauté à qui vous n'adressez plus la parole. Je ne vous comprends pas, Léo.

— Je suis un homme de principes, répondit Runcible. (Il se dirigea vers la porte du cabinet de travail et l'ouvrit en grand.) Et l'un de mes principes, c'est de n'inviter dans ma maison que les gens que j'aime. (Tant que cela reste ma maison, pensa-t-il. Tant que j'en resterai propriétaire. Après ça, vous pourrez tous venir.) Attendez que la banque de Petaluma mette le grappin sur cette baraque, ajouta-t-il. Alors là, vous pourrez venir tant que vous voudrez pour vous vautrer sur le canapé si ça vous chante. En attendant, conclut-il, poussant Wharton hors de son bureau, comme dit Sam Goldwyn : Ne comptez pas sur moi.

Les voyant ensemble, Janet s'avança vers eux.

— Je savais que vous alliez finir par vous entendre, tous les deux, dit-elle à son mari.

Runcible ordonna :

— Verse à ce monsieur un verre de kirsch fantaisie, puis renvoie-le chez lui. (Il ajouta :) Un petit verre.

À en juger d'après son expression, Janet était persuadée que son mari plaisantait ; il s'agissait d'une bonne blague entre amis.

— Je parle sérieusement, précisa-t-il.

À présent, elle comprenait qu'il avait fini de rire.

Son sourire s'évanouit. Elle lança un regard confus à l'instituteur, puis se tourna vers son mari de nouveau.

— Je m'en vais, annonça Wharton. Bonsoir, Janet. Léo...

Runcible ne dit rien. L'instituteur ne tarda pas à se frayer un chemin parmi les invités ; la porte d'entrée s'ouvrit, se referma. Il était parti.

— Il y en a d'autres, sur ta liste ? demanda Runcible. Walt Dombrosio, peut-être ?

D'une voix hésitante, elle protesta :

— Non, bien sûr que non. Je ne l'ai pas invité, Léo. Je veux

dire Wharton. Ou Dombrosio.

— Très bien, fit-il.

Retournant dans le coin du salon où Leghorn était installé, Runcible s'assit en face de lui et demanda :

— Comment ça va, Leghorn ?

— Bien, merci, répondit Leghorn.

Se carrant dans son fauteuil, Léo Runcible se mit à son aise, avant de proposer :

— Faites-moi savoir s'il y a quoi que ce soit que je puisse faire pour vous. (Il désigna la table des hors-d'œuvres, dans l'angle de la pièce, le fromage, le jambon, le poulet, la mousse d'avocats, les biscuits salés de toutes sortes.) N'oubliez pas de vous servir, dit-il. Faites comme chez vous. Ne vous gênez pas.

Et, se levant lui-même, il s'approcha de la table pour voir ce qui lui ferait envie, et commença à se servir en prenant un peu de tout. Il était chez lui, et il suivit son propre conseil. Il ne se gêna pas.

Fin